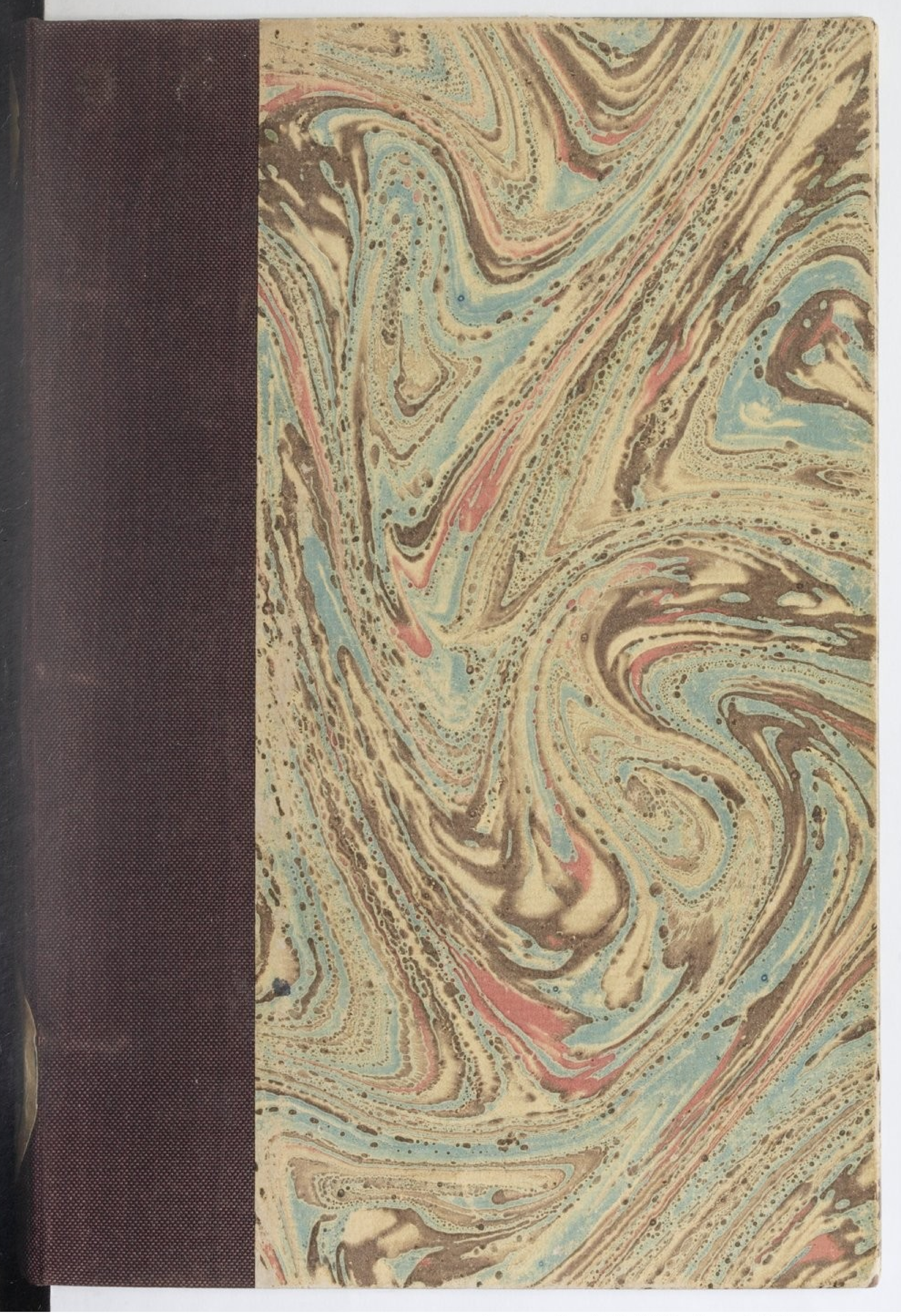


Vie de Benvenuto Cellini écrite par lui-même


BnF Gallica







BIBLIOTHEQVE DIONYSIENNE

VIE DE BENVENVTO CELLINI

ECRITE PAR LVI-MEME

Traduite & annotée par

MAVRICE BEAVFRETON

II



LES ÉDITIONS G. CRÈS & CIE

PARIS



COSME Ier DE MÉDICIS.
(Bronze de Benvenuto Cellini.)

VIE DE BENVENUTO CELLINI

II

DU MÊME TRADUCTEUR :

Sainte Claire d'Assise. Lecoffre, 1916.
Anthologie franciscaine du Moyen Age. Crès, 1921.

—

Pour paraître prochainement :

Les trois Étapes de Sainte Marguerite de Cortone (L'Art catholique).

VIE DE BENVENVTO CELLINI

ECRITE PAR LVI-MEME

Traduite & annotée par

MAVRICE BEAVFRETON

II



BIBLIOTHEQVE DIONYSIENNE

LES ÉDITIONS G. CRÈS & CIE

P A R I S

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
QUINZE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
PUR FIL LAFUMA (DONT CINQ
HORS COMMERCE) NUMÉROTÉS
DE 1 A 10 ET DE 11 A 15.

VIE DE BENVENUTO CELLINI

FILS DE MAITRE GIOVANNI

FLORENTIN

ÉCRITE PAR LUI-MÊME A FLORENCE.

—

CXXX

Tant que je restai dans le palais du cardinal de Ferrare, chacun à l'envi me fit fête. Je n'avais jamais reçu tant de visites, et tout le monde s'étonnait que j'eusse pu vivre au milieu d'un tel excès de tourments, et que j'en fusse enfin délivré. Tout en reprenant haleine, j'essayai de me remettre aux travaux de mon art, et je pris un incroyable plaisir à transcrire les tercets qu'on vient de lire. Puis, pour mieux reprendre mes forces, je résolus d'aller me promener quelques jours au grand air. Mon bon cardinal m'y autorisa et me fournit de chevaux, et je partis avec deux jeunes Romains, dont l'un s'adonnait à l'orfèvrerie; l'autre, bien qu'étranger à mon art, me suivit pour me tenir compagnie.

Quand je fus sorti de Rome, je me rendis à Tagliacozzo, où je pensais trouver mon élève Ascanio. Il y était bien, avec son père, ses frères, ses sœurs et sa belle-mère. Pendant deux jours ces gens m'accablèrent de caresses que la plume est impuissante à dépeindre, puis je revins à Rome où je ramenai Ascanio. En chemin nous nous mîmes à causer de notre art tant et si bien que je brûlais du désir d'être arrivé, pour me

remettre à l'œuvre. Dès que nous fûmes rentrés chez le cardinal, je me disposai à travailler (1). Je retrouvai un bassin d'argent, que j'avais commencé pour le cardinal avant mon emprisonnement, et j'employai à son achèvement ce Pagolo dont j'ai déjà parlé. En même temps que ce bassin, j'avais commencé une très belle aiguière, mais elle m'avait été volée avec une foule d'autres objets de grande valeur. Je la recommençai donc et l'ornai de figurines en ronde bosse et en bas-relief. Le bassin était, lui aussi, décoré de figurines en ronde bosse et de poissons en bas-relief, et si grandes étaient sa richesse et son élégance, que tous ceux qui le voyaient restaient émerveillés autant de la vigueur du dessin et de l'originalité de la conception que de l'habileté des jeunes gens qui y travaillaient. Le cardinal venait s'installer près de moi au moins deux fois par jour avec messer Luigi Alamanni et messer Gabriello da Cesano (2). Pendant des heures entières le temps se passait là joyeusement. Bien que j'eusse fort à faire, le cardinal me surchargeait d'une foule de nouveaux ouvrages (3). Il me confia l'exécution de son sceau pontifical,

---

(1) Un livre de dépenses particulières du cardinal Hippolyte d'Este, tenu par le trésorier Tommaso Mosti, porte à la date du 4 janvier 1540 l'achat de « douze nattes de jonc, lesquelles furent données à maître Benvenuto, orfèvre, pour les mettre sur le sol de la chambre où il travaille... » (Campori.)

(2) Ce personnage, dont Varchi parle avec éloges, remplit plusieurs missions diplomatiques, notamment pour Clément VII en Angleterre. Il fut ensuite à la cour de France confesseur de la reine Catherine de Médicis, et en 1556 Paul IV lui donna l'évêché de Saluces.

(3) Le marquis Campori a retrouvé dans les comptes de Tommaso Mosti la mention de :

« Quatre chandeliers d'argent, pour lesquels Benvenuto reçut de Girolamo Salvi, clerc de la Chambre apostolique, cent quatorze écus d'or et trente baïoques;

« Une coupe d'argent, au sujet de laquelle il fut versé trente baïoques à un tourneur chargé d'en faire un modèle en bois;

« La monture d'un chapelet, en fils d'or que Benvenuto dut tirer d'un écu, qui lui fut remis à cet effet. »

que j'établis de la grandeur de la main d'un enfant de douze ans. Sur ce sceau je gravai en creux deux petits sujets : l'un représentait Saint Jean prêchant dans le désert, l'autre Saint Ambroise à cheval, avec un fouet à la main, chassant les Ariens (1). Ce travail était si hardi et si bien dessiné, et l'exécution en était si agréable, que chacun disait que j'avais surpassé le grand Lautizio, qui s'était spécialisé dans la gravure des sceaux; quant au cardinal, il le comparait avec orgueil aux sceaux des autres cardinaux de Rome, qui étaient presque tous de la main de Lautizio.

CXXXI

Le cardinal et les deux gentilshommes dont j'ai parlé m'engagèrent encore à composer le modèle d'une salière; mais ils voulaient qu'elle sortît de l'ordinaire et ne ressemblât en rien à ce qui s'était fait jusqu'alors en ce genre. A ce propos, messer Luigi dit d'admirables choses, et messer Gabbriello da Cesano en débita, lui aussi, de fort belles. Le cardinal, qui les avait très complaisamment écoutés, fut satisfait au possible des dessins que ces deux hommes de mérite avaient tracés en paroles, et, se tournant vers moi, il me dit : « Benvenuto, mon ami, le projet de messer Luigi et celui de messer Gabbriello me plaisent tant, que je ne sais auquel des deux je

(1) D'après ce que Benvenuto rapporte dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (p. 100), ces deux sujets se référaient aux titres du cardinal. L'un faisait allusion à la tradition populaire d'après laquelle saint Ambroise aurait apparu pour secourir les Milanais pendant la bataille qu'ils gagnèrent en 1339 à Parabiago. La composition indiquait le titre d'archevêque de Milan. Quant au saint Jean prêchant dans le désert, il devait avoir un rapport analogue avec quelque autre des dignités ecclésiastiques confiées à Hippolyte d'Este. Le sceau est de forme ovale; sur la bordure on lit la légende : HIPPOLYTUS ESTEN. S. MARIAE IN AQVIRO DIACONVS CAR. FERRARIEN. Hippolyte d'Este était cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie *in Aquiro* (Plon, pp. 192-193). Dans le *Traité de l'Orfèvrerie*, Benvenuto prétend que le sceau du cardinal de Ferrare lui fut payé trois cents écus.

dois m'arrêter. Je te laisse donc le choix, puisque c'est à toi que revient le soin d'exécuter l'ouvrage. — Messeigneurs, dis-je alors, vous savez quels personnages considérables sont les fils des rois et des empereurs, et quelle merveilleuse et divine splendeur éclate en eux. Néanmoins demandez à un pauvre et humble berger s'il préfère ces enfants des grands à ses propres fils : il répondra bien certainement qu'il a plus d'amour pour les siens. Je suis de même, et mon plus grand amour est pour les enfants de mon art. C'est pourquoi, Monseigneur révérendissime, mon protecteur, ce sera une œuvre de mon invention que je vous montrerai tout d'abord. Beaucoup de choses, en effet, sont belles à dire, qui se prêtent mal à l'exécution. » Puis, me tournant vers les deux lettrés, j'ajoutai : « Vous avez parlé, moi, j'agirai. » Messer Luigi Alamanni se mit alors à sourire et fit mon éloge avec la plus grande affabilité, en termes aussi abondants que choisis, ce qui lui donnait fort bonne grâce, car il était bel homme, bien fait, harmonieux parleur. Messer Gabbriello était tout l'opposé, il était laid et disgracieux, avec un langage à l'avenant.

Messer Luigi avait proposé que je fisse Vénus et Cupidon, avec tout ce que ce sujet comporte de galant; messer Gabbriello, Amphitrite, épouse de Neptune, entourée de tritons et de quantité de choses plus belles à décrire qu'à exécuter. Quant à moi, j'établis une base de forme ovale de plus d'une demi-brasse, presque de deux tiers de brasse, et sur cette base, pour symboliser l'union de la Terre et de l'Océan, je plaçai deux grandes figures, de plus d'une palme, assises les jambes entrelacées, par allusion à ces bras de mer que l'on voit pénétrer dans les terres. Dans la main de l'Océan, représenté par une figure d'homme, je mis un navire richement travaillé et propre à contenir beaucoup de sel. Quatre chevaux marins étaient placés au-dessous du dieu, qui tenait son trident de la main droite. La Terre, symbolisée par une femme aussi belle et aussi gracieuse que j'avais pu le concevoir et l'exécuter, avait une main appuyée sur un temple richement

décoré, posé sur le sol et destiné à recevoir le poivre. De l'autre main elle tenait une corne d'abondance, remplie de tout ce que je savais de meilleur au monde. Au-dessous de la déesse, et dans la partie de la salière qui formait comme son domaine, j'avais rassemblé tous les plus beaux animaux que produit la terre, tandis qu'au-dessous de l'Océan se voyaient autant de jolis poissons et de coquillages qu'un espace aussi restreint permettait d'y placer. Enfin, je décorai l'épaisseur de l'ovale d'une foule de magnifiques ornements. J'attendis alors le cardinal, qui vint avec ses deux doctes gentilshommes. Je présentai mon modèle de cire. A cette vue, messer Gabbriello da Cesano, tout le premier, s'écria bruyamment : « Voilà un ouvrage auquel ne suffirait pas la vie de dix hommes; et vous, Monseigneur révérendissime, qui le voudriez, vous ne l'aurez jamais de votre vivant. Assurément Benvenuto a voulu vous montrer ses enfants, mais non les offrir. Nous lui avions donné l'exemple en présentant des projets qui se pouvaient exécuter, il vous montre au contraire des choses qui ne sont point faisables.» Messer Luigi Alamanni prit ma défense, mais le cardinal déclara qu'il ne voulait pas s'engager dans une si grande entreprise. Je dis alors, en regardant mes interlocuteurs en face : « Monseigneur révérendissime, et vous, savants gentilshommes, je vous déclare que cet ouvrage, j'espère bien le faire pour celui à qui il est destiné, et chacun de vous le verra achevé et cent fois plus riche que le modèle; et j'espère avoir encore assez de temps devant moi pour exécuter d'autres travaux de ce genre, et beaucoup plus importants. Le cardinal me répondit avec humeur : « Si tu ne le fais pas pour le roi, chez qui je vais te conduire, je ne crois pas que tu puisses le faire pour d'autres. » Puis il me montra des lettres où le roi le priait de revenir promptement, et d'amener avec lui Benvenuto. Je levai les mains au ciel en m'écriant : « Quand donc sera ce *promptement*? » Le cardinal me dit de mettre ordre aux affaires que j'avais à Rome, et de me tenir prêt à partir dans dix jours.

CXXXII

Le moment du départ arrivé, il me fit cadeau d'un cheval aussi beau que bon, qu'on appelait Tournon, parce que le cardinal de Tournon (1) lui en avait fait présent. Pagolo et Ascanio, mes élèves, furent, eux aussi, pourvus de montures (2). Le cardinal divisa sa cour, qui était fort considérable, en deux troupes. Il emmena avec lui l'élite des gentilshommes et fit route en leur compagnie par la Romagne, pour aller visiter Notre-Dame de Lorette, d'où il se rendit chez lui, à Ferrare. Le reste de ses gens se dirigea vers Florence. Cette seconde troupe était la plus nombreuse; elle comprenait une foule de gens, ainsi que les magnifiques écuries de Son Eminence. Le cardinal me dit que, si je voulais voyager avec sécurité, je devais le suivre, car, en agissant autrement, je mettrais mes jours en péril. J'exprimai à Sa Seigneurie révérendissime mon intention de l'accompagner; mais, comme les décrets du Ciel doivent s'accomplir, il plut à Dieu de me remettre en mémoire ma pauvre sœur, que mes profonds malheurs avaient tant affligée. Je me souvins aussi de mes cousines, moniales à Viterbe. L'une était abbesse et l'autre cellerière d'un riche monastère, dont elles se partageaient ainsi le gouvernement tout entier. Elles avaient été fort tourmentées à mon sujet et avaient beaucoup prié pour moi; aussi tenais-je pour absolument certain que je devais à leurs prières virginales d'avoir obtenu de Dieu la grâce d'échapper à la mort. Tout cela m'étant donc revenu en mémoire, je me décidai à prendre la route de Florence, et tandis que j'aurais pu m'éviter toute dépense en suivant le cardinal ou en me

(1) François de Tournon, créé cardinal en 1530, mort en 1562.

(2) Hippolyte d'Este, qui tenait à la bonne tenue de sa maison, fit don de plus à chacun d'une casaque et d'un manteau de velours, valant ensemble plus de vingt-quatre écus d'or (Campori).

joignant au gros de ses gens, je pris le parti d'aller de mon côté, en compagnie d'un maître horloger très habile, qu'on appelait messer Cherubino, et qui m'était attaché d'étroite amitié (1). Je le rencontrai par hasard, et nous eûmes grand plaisir à faire ce voyage ensemble. J'avais quitté Rome le lundi saint (2), escorté seulement de mes deux élèves, quand, à Monterosi (3), je trouvai messer Cherubino. Comme j'avais fait connaître mon intention de suivre le cardinal, je pensais qu'aucun de mes ennemis ne chercherait à me tendre de nouvelles embûches. Je faillis pourtant perdre la vie à Monterosi, car on avait envoyé en avant une bande d'hommes armés de pied en cap, pour me jouer un tour du diable. Tandis que nous dînions, Dieu permit que ces malandrins, ayant appris que je n'étais pas avec la suite du cardinal, se préparèrent à me faire un mauvais parti. Juste à ce moment survinrent les gens de Son Eminence. Ils me tirèrent de ce mauvais pas, et j'allai joyeusement jusqu'à Viterbe avec eux. De Monterosi jusqu'à cette ville, je ne courus plus aucun danger, d'autant plus que je précédais de quelques milles mes nouveaux compagnons, dont les plus distingués faisaient grand cas de moi. Grâce à Dieu j'arrivai sain et sauf à Viterbe, où mes sœurs et toutes les moniales du monastère me reçurent avec des transports d'allégresse.

CXXXIII

Je quittai Viterbe dans l'équipage que l'on sait, et nous continuâmes notre route en chevauchant, tantôt devant,

---

(1) Ce personnage, natif de Reggio, appartenait à la famille Sforzani et était clerc du diocèse de Modène. Il touchait un traitement mensuel de 4 ducats pour ses travaux d'horlogerie. En mai 1524, il reçut 50 ducats pour une horloge destinée au pape. On le surnommait *il Parolaro*, sans doute en raison de sa loquacité. (A. BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, p. 270.)

(2) Le 22 mars 1540.

(3) Petit pays situé entre Rome et Viterbe, près du lac de Bracciano.

tantôt derrière la maison du cardinal. Le jeudi saint, deux heures avant la nuit, nous n'étions plus qu'à une poste de Sienne. Quand je vis qu'il y avait là plusieurs juments de retour, que le maître de poste cherchait à louer pour un prix modique à quelque voyageur qui les ramènerait à Sienne, je descendis de mon cheval Tournon, je plaçai sur une des juments ma selle et mes étriers et donnai un jules à l'un des garçons de relais. Je laissai mon cheval à mes élèves, avec mission de le conduire à la ville et je piquai des deux sans plus tarder, afin d'arriver à Sienne une demi-heure avant mes compagnons, tant pour aller voir un de mes amis que pour m'occuper d'une affaire me concernant. Je filai bon train, mais sans faire galoper la jument. Dès que je fus à Sienne, je pris à l'hôtellerie les chambres nécessaires au logement de cinq personnes (1), et, par le garçon de la maison, je fis ramener la jument à la poste, qui était située hors de la porte Camollia, sans prendre garde que j'oubliais de desseller cet animal. Nous passâmes très gaiement la soirée du jeudi saint. Le lendemain matin, c'est-à-dire le vendredi saint, je me souvins de ma selle et de mes étriers. Je les envoyai chercher, mais le maître de poste répondit qu'il ne voulait pas me les rendre, parce que j'avais fait galoper sa jument. Je renouvelai plusieurs fois sur tous les tons ma réclamation, mais le drôle s'obstinait à déclarer qu'il ne voulait rien me rendre, et accompagnait son refus d'un débordement d'injures intolérables. L'hôtelier chez qui j'étais descendu me dit : « Vous en serez quitte à bon compte s'il se borne à garder votre selle et vos étriers! » Il ajouta : « Apprenez que vous avez affaire à l'individu le plus brutal qui ait jamais habité cette ville, et que cet homme a deux fils, soldats braves entre tous, et encore plus brutaux que lui. Achetez donc ce

(1) Il y avait avec Benvenuto ses élèves Ascanio et Pagolo, l'horloger Cherubino et un Milanais dont il sera question tout à l'heure.

dont vous avez besoin et poursuivez votre route sans rien lui dire. » Je me bornai à l'achat d'une autre paire d'étriers, pensant bien qu'avec de bonnes paroles j'arriverais à rentrer en possession de mon excellente selle. Comme j'étais parfaitement monté, couvert d'une solide cotte de mailles à manches, et que j'avais à mon arçon une merveilleuse arquebuse, l'effroyable brutalité qu'on attribuait à cet animal insensé ne m'effrayait nullement. Ajoutez que j'avais habitué mes jeunes gens à porter une cotte de mailles à manches, et je comptais beaucoup sur mon jeune Romain, qui me semblait n'avoir jamais quitté la sienne pendant notre séjour à Rome. Ascanio, lui aussi, malgré sa jeunesse, en portait une. Comme d'ailleurs c'était le vendredi saint, je pensais que la fureur des fous devait participer quelque peu au chômage général. Quand nous fûmes arrivés à la porte Camollia, je me trouvai en présence du maître de poste et le reconnus au signalement qu'on m'en avait donné, car il était borgne de l'œil gauche. Je m'avançai vers lui, après avoir laissé à l'écart mes jeunes gens et mes compagnons, et je lui dis aimablement : « Maître, puisque je vous assure que je n'ai pas fait galoper votre jument, pourquoi ne consentez-vous pas à me rendre ma selle et mes étriers? » Il me répondit avec la folie furieuse qu'on m'avait dépeinte. Ce que voyant, je repris : « Comment! n'êtes-vous donc pas chrétien? voulez-vous que, vous et moi, nous fassions du scandale un vendredi saint? » Il déclara qu'il se moquait autant du vendredi saint que du vendredi du diable et que, si je ne m'en allais pas, il se chargeait, avec un esponton dont il s'était armé, de me faire mordre la poussière, en dépit de l'arquebuse que j'avais en main.

Témoin de la dureté de ce langage, un vieux gentilhomme siennois, vêtu bourgeoisement, s'approcha. Il venait d'accomplir les dévotions qu'on a coutume de faire en pareil jour, et comme il avait parfaitement entendu toute mon argumentation, il s'avança hardiment et prit parti pour moi. Il répri-

manda le maître de poste et reprocha à ses deux fils de manquer à leurs devoirs envers les étrangers de passage, ce qui les faisait pécher contre Dieu et déshonorer la ville de Sienne. Les deux jeunes gens secouèrent la tête sans souffler mot et se retirèrent dans leur maison. Quant au fou furieux qu'ils avaient pour père, les paroles de l'honorable gentilhomme le mirent dans un tel état de rage qu'il abaissa aussitôt son esponton en proférant d'horribles blasphèmes, et en jurant qu'il voulait me tuer à tout prix. Je vis sa brutale résolution, et, pour le tenir un peu à distance, je fis le geste de lui présenter la gueule de mon arquebuse. Sa colère ne connut alors plus de bornes, et il se précipita sur moi. Je ne tenais mon arquebuse en main que pour me défendre, mais je ne l'avais pas abaissée au point que le canon ne fût en face de mon adversaire, et voilà qu'elle partit d'elle-même. La balle frappa contre l'arc de la porte Camollia, ricocha et vint percer à la gorge le maître de poste, qui tomba mort. Ses deux fils accoururent à toutes jambes. L'un détacha une arme d'un râtelier, l'autre se saisit de l'esponton paternel, et tous deux se jetèrent sur mes jeunes gens. Tout d'abord, le gaillard à l'esponton blessa Pagolo, mon ouvrier romain, au-dessus du sein gauche; pendant ce temps, notre autre agresseur courait après un Milanais qui voyageait en notre compagnie et avait l'air d'un idiot. Le pauvre diable eut beau tenter d'apaiser son ennemi en disant qu'il n'avait rien de commun avec moi, et se défendre avec un petit bâton contre la pointe d'une pertuisane, il ne put parer tous les coups et fut légèrement blessé à la bouche. Messer Cherubino, bien que maître horloger très habile, ainsi que je l'ai dit, était vêtu en ecclésiastique, car il avait obtenu du pape plusieurs bénéfices d'un gros rendement (1); Ascanio, qui était au contraire armé de pied en cap, ne tenta point de prendre la fuite, comme avait fait le

(1) Benvenuto insinue que messer Cherubino fut protégé par son habit.

Milanais; ni l'un ni l'autre ne furent inquiétés. Quant à moi, j'avais donné de l'éperon à mon cheval, et, pendant qu'il galopait, j'avais vivement remonté et rechargé mon arquebuse. Je fis volte-face, enflammé de colère; il me semblait que je n'avais fait que badiner jusque-là, et que le moment de me battre pour de bon était arrivé. Je croyais d'ailleurs que mes jeunes gens avaient été tués, et je m'avançais sans broncher, moi aussi, devant la mort. Mon cheval venait à peine de se mettre à galoper dans leur direction que je les vis venir à ma rencontre. Je leur demandai s'ils étaient blessés. Ascanio répondit que Pagolo était blessé à mort d'un coup d'esponton. « Pagolo, mon enfant, m'écriai-je alors, le coup a donc traversé ta cotte de mailles? — Non, dit-il, car je l'avais mise ce matin dans ma valise. — Les cottes de mailles, repris-je, se portent donc à Rome pour parader devant les dames, et dans les endroits dangereux, où il convient d'en être vêtu, on les laisse dans la valise! Tout ce qui t'est arrivé de mal, tu l'as joliment mérité, et tu es cause que, moi aussi, je veux me faire tuer maintenant. » Tout en disant ces mots, je ne cessais point d'avancer impétueusement, mais Ascanio et Pagolo me supplièrent, pour l'amour de Dieu, de consentir à me sauver et à les sauver, car je courais à une mort inévitable.

A ce moment messer Cherubino me rejoignit avec le Milanais blessé. « Personne n'a de mal, me cria-t-il aussitôt; la balle dont Pagolo a été atteint a pénétré dans les tissus en droite ligne, et n'a déterminé qu'un trou sans profondeur. Le cadavre du vieux maître de poste est toujours à terre, et ses fils, auxquels se sont joints d'autres individus, sont prêts à livrer bataille et ne manqueraient certainement pas de nous tailler en pièces. Ainsi, Benvenuto, puisque la fortune nous a tirés d'affaire une première fois, ne la tente plus, car elle ne renouvellerait pas ses bons offices. — Du moment que vous êtes contents, répondis-je alors, je le suis aussi. » Et, me tournant vers Pagolo et Ascanio, je leur dis : « Piquez vos chevaux

et galopons jusqu'à Staggia (1) sans nous arrêter un instant; là nous serons en sûreté. » Le Milanais blessé s'écria : « La peste soit des péchés! si j'ai attrapé cette blessure, c'est uniquement parce qu'hier j'ai fait le péché de manger un peu de soupe grasse, n'ayant rien d'autre pour mon dîner. » Malgré les rudes tribulations que nous avions endurées, nous ne pûmes nous empêcher de rire un tantinet de cet imbécile et des réflexions stupides qu'il venait de faire. Nous donnâmes ensuite de l'éperon à nos chevaux, et nous laissâmes messer Cherubino et le Milanais aller du pas qu'ils voulaient.

CXXXIV

Pendant ce temps, les fils du mort coururent trouver le duc d'Amalfi (2), et le prièrent d'envoyer quelques chevau-légers courir après nous et nous arrêter. Le duc, ayant appris que nous étions au service du cardinal de Ferrare, ne voulut donner ni cavaliers ni ordre d'arrestation. Au moment même, nous atteignîmes Staggia, où nous fûmes en sûreté. Arrivés dans la ville, nous appelâmes un médecin, le meilleur de l'endroit. Il examina Pagolo, reconnut que sa blessure était à fleur de peau et déclara qu'elle serait sans conséquences. Nous fîmes préparer le dîner. C'est alors que survint messer Cherubino avec l'imbécile de Milanais, qui ne cessait d'envoyer les querelles au diable et de répéter qu'il était excommunié, parce qu'il n'avait pu dire, en cette sainte matinée,

---

(1) Localité sise à dix milles de Sienne, dans la direction de Poggibonsi.

(2) La république de Sienne était alors gouvernée par Adolfo Piccolomini, duc d'Amalfi, créé en 1529 capitaine général des Siennois. Ce prince était très populaire, mais, étant devenu amoureux d'Agnese Salvi, il laissa les frères de celle-ci se livrer à de tels excès que des séditions éclatèrent dans la ville et que l'empereur dut le révoquer (1541).

un seul *Pater noster*. Il était laid de visage, avec une bouche naturellement grande, encore agrandie de plus de trois doigts du fait de la blessure qu'il avait reçue ; il s'exprimait en un amusant patois milanais, farci de propos saugrenus ; aussi tout ce qu'il disait nous fournissait-il tant d'occasions de rire, qu'au lieu de nous plaindre de la fortune, nous ne pouvions nous empêcher d'éclater à chaque mot qu'il prononçait. Le médecin décida de lui coudre sa blessure, et déjà il avait fait trois points, quand cet animal lui dit de s'arrêter un instant, tant il craignait que, par méchanceté, on lui cousît la bouche tout entière ; et, prenant une cuiller, il déclara qu'il tenait à ce qu'on lui laissât une ouverture suffisante pour l'y introduire, afin qu'il pût retourner vivant chez lui. Ces impertinences, débitées avec accompagnement de certains hochements de tête, étaient d'un effet si comique, qu'au lieu de nous plaindre de notre mauvaise fortune, nous ne cessâmes pas de rire un seul instant. Nous n'avions pas encore repris notre sérieux quand nous arrivâmes à Florence.

Nous descendîmes chez ma pauvre sœur, qui rivalisa de zèle avec mon beau-frère pour nous entourer des soins les plus assidus. Messer Cherubino et le Milanais allèrent à leurs affaires. Nous restâmes à Florence quatre jours, pendant lesquels Pagolo se soigna. Mais notre grande occupation fut de parler sans cesse de cet imbécile de Milanais, et cela nous donnait une gaieté aussi irrésistible que l'affliction dans laquelle nous plongeaient nos pénibles aventures, de sorte que nous ne nous arrêtions pas de rire et de pleurer tout à la fois. Pagolo guérit aisément. Nous nous rendîmes ensuite à Ferrare, où le cardinal n'était pas encore arrivé. Il avait appris tous nos malheurs, et il me dit en m'exprimant ses condoléances : « Je prie Dieu qu'Il m'accorde la grâce de te conduire vivant au roi, comme je le lui ai promis. »

Le cardinal m'installa dans un magnifique palais qu'il avait à Ferrare, près des murs de la ville et qu'on nommait Belfiore. Il fit les aménagements nécessaires pour que j'y

pusse travailler, puis il donna ordre de partir sans moi pour la France. Quand il vit combien cela m'était désagréable, il me dit : « Benvenuto, tout ce que je fais est pour ton bien, car, avant que tu quittes l'Italie, je veux que tu saches parfaitement à quoi t'en tenir sur ce que tu viens faire en France. Pendant ce temps, avance le plus que tu pourras mon bassin et mon aiguière; je laisserai des ordres à l'un de mes intendants pour qu'on te donne tout ce dont tu auras besoin. » Il partit, et je restai très mécontent (1). Plusieurs fois, j'eus envie de décamper, et seul me retint le souvenir de ce qu'avait fait le cardinal pour me tirer de la prison du pape Paul, car j'étais mécontent de ses autres initiatives, qui m'étaient très préjudiciables. Néanmoins, plein de la reconnaissance que méritait un tel bienfait, je me décidai à patienter, pour voir comment finirait cette affaire. Je me mis donc au travail avec

(1) Avant de partir, le cardinal dut charger Benvenuto de faire son buste, car le livre de dépenses du trésorier Mosti note, à la date du 14 avril 1540, le paiement d'une lire et quinze sols à Francesco dalle Nappe, « pour avoir moulé deux fois en plâtre le buste de notre Illustrissime et Révérendissime Cardinal, qui se trouve dans l'atelier de maître Benvenuto, chargé de le jeter en bronze. » Il résulte de cette note que Benvenuto exécuta en terre ou en cire le buste du cardinal, mais Campori ne croit pas que l'œuvre ait jamais passé de l'état de plâtre à celui de bronze. Plon se range à cet avis « non pas seulement parce que l'artiste n'en parle pas dans ses écrits, mais parce que son installation provisoire à Ferrare comme orfèvre ne devait pas lui permettre de jeter une grande pièce en bronze, et que les circonstances qui ont suivi son départ semblent indiquer qu'il ne put le faire ensuite. En effet, lorsqu'à Paris, mécontent de la manière dont les fondeurs français se sont préparés à jeter le Jupiter, il veut lui-même essayer en parallèle la méthode florentine, pris au dépourvu, il compose en toute hâte une tête de César d'après un petit modèle rapporté d'Italie, ce qui laisse supposer qu'il n'avait pas transporté en France ce modèle moulé à Ferrare par Francesco dalle Nappe. Et lorsque, quatre années plus tard, il quitta le service de François Ier, ce fut l'esprit plein de défiance contre le cardinal, que d'ailleurs il paraît n'avoir plus eu occasion de revoir par la suite. » (Plon, p. 207.)

mes deux jeunes gens, et j'avançai merveilleusement le bassin et l'aiguière.

Dans l'endroit où nous étions logés, l'air était malsain; aussi fûmes-nous tous un peu indisposés à l'approche de l'été. Pendant notre indisposition, nous visitâmes le domaine qui dépendait du palais. Il y avait là un parc immense, dans lequel on avait laissé en friche peut-être un mille de terrain, où vivaient d'innombrables paons, qui y couvaient comme des oiseaux sauvages. M'en étant aperçu, je chargeai mon escopette avec une certaine poudre qui ne faisait aucun bruit, puis je guettai les jeunes paons, et j'en tuai un tous les deux jours. Nous étions ainsi copieusement nourris, et cette viande était si délicieuse, que toutes nos indispositions disparurent. Nous passâmes plusieurs mois (1) à travailler fort gaiement, et nous avançâmes le bassin et l'aiguière, qui étaient des ouvrages de très longue haleine.

CXXXV

A ce moment fut conclu entre le duc de Ferrare et le pape romain Paul un accord terminant de vieux différends relatifs à Modène et à quelques autres villes. Comme le droit du Siège apostolique était fondé, le duc ne parvint à la paix avec le pape qu'à force d'argent. La somme qu'il dut verser fut considérable; je crois qu'elle dépassa trois cent mille ducats (2). Le duc avait alors un vieux trésorier, nommé messer Girolamo Gilioli, qui avait été élevé par le feu duc Alphonse. Ce vieillard ne pouvait supporter la honte de voir tant d'argent passer entre les mains du pape. Il s'en allait par les rues en criant : « Son père, le duc Alphonse, aurait eu

---

(1) Benvenuto avait dicté d'abord : « quelques jours », puis il s'est ravisé et a fait mettre : « plusieurs mois ».

(2) Le traité confirmait l'ancienne investiture accordée par Alexandre VI à la famille d'Este, moyennant le paiement de 180,000 ducats d'or (MURATORI, *Antichità Estensi*, p. II, c. 12).

plus vite fait de prendre Rome avec cet argent, que de le montrer au pape. » Et, malgré les ordres de son maître, il se refusait à effectuer le paiement. A la fin, le duc le força de s'exécuter, mais le pauvre diable en éprouva un flux de ventre qui le conduisit à deux doigts du tombeau.

Pendant sa maladie, le duc m'appela et me pria de faire son portrait. Je l'exécutai sur une pierre noire de forme circulaire et de la grandeur d'un petit tranchoir de table. Le duc était aussi charmé de mon travail que des agréments infinis de ma conversation; aussi se prêtait-il à de fréquentes séances de pose, qui duraient quatre ou cinq heures au moins, et plus d'une fois il me fit dîner à sa table. En l'espace de huit jours je terminai ce portrait. Son Excellence me demanda ensuite d'établir un revers. J'y représentai la Paix, sous la figure d'une femme mettant le feu, avec une petite torche, à un trophée d'armes. L'attitude de cette femme indiquait l'allégresse; elle était vêtue d'une draperie très légère, d'une grâce parfaite, et foulait aux pieds la triste et sombre image de la Fureur, personnifiée par un homme désespéré, chargé de nombreuses chaînes (1). J'apportai beaucoup de soin à cet ouvrage, qui me fit le plus grand honneur. Le duc ne pouvait se lasser de me répéter sa satisfaction. Il me donna la légende pour la face et le revers. Sur celui-ci se lisaient les mots : PRETIOSA IN CONSPECTV DOMINI, ce qui signifiait que la paix avait été achetée à deniers comptants (2).

---

(1) Benvenuto avait déjà employé cette composition dans le revers de la médaille de Clément VII décrite au paragraphe LXX.

(2) Tassi paraît comprendre qu'il s'agit dans ce paragraphe d'une médaille gravée sur pierre noire, et la chose peut en effet s'entendre ainsi, car on connaît un certain nombre d'ouvrages de cette nature. Cependant Plon fait remarquer que cette pierre noire peut aussi avoir été employée par l'artiste seulement pour y dessiner et y modeler son modèle en cire blanche, ainsi qu'il avait coutume de le faire pour les modèles des sceaux des cardinaux. Il s'agirait bien alors d'une grande médaille destinée à être jetée en bronze (Plon, p. 202.)

CXXXVI

Tandis que je travaillais à ce revers, le cardinal m'écrivit. Il me disait de me tenir prêt à partir, étant donné que le roi m'avait demandé, et ajoutait qu'à l'heure où me parviendraient ses premières lettres, toutes ses promesses seraient réalisées. Je fis emballer soigneusement mon bassin et mon aiguière, après les avoir montrés au duc.

Le cardinal avait confié le soin de ses affaires à un gentilhomme ferrarais nommé messer Alberto Bendedio. Cet homme n'avait jamais mis les pieds hors de sa maison depuis douze ans, du fait d'une infirmité. Un jour il m'envoya chercher en toute hâte, et me dit qu'il me fallait monter de suite en poste pour aller trouver le roi, qui m'avait très instamment demandé, me croyant en France. Le cardinal s'était excusé en disant qu'une petite maladie m'avait forcé de rester à Lyon, dans une de ses abbayes, mais qu'il s'arrangerait pour me présenter sans retard à Sa Majesté. Voilà pourquoi messer Alberto était si pressé de me faire courir en poste.

Ce messer Alberto était le meilleur homme du monde, mais plein de morgue, et d'une morgue que la maladie avait rendue insupportable. Comme je l'ai dit, il m'intima de me préparer bien vite à courir la poste. Je lui répondis que mon art ne se pratiquait pas en poste, et que, si j'avais à aller en France, j'entendais cheminer à petites journées et emmener avec moi mes ouvriers Ascanio et Pagolo, que j'avais amenés de Rome. J'ajoutai qu'il me fallait en outre un domestique à cheval, attaché à ma personne, et tout l'argent nécessaire pour le voyage. Ce vieil infirme me riposta, avec une superbe sans égale, que les fils du duc ne se déplaçaient pas autrement. « Les fils de mon art, répliquai-je aussitôt, se déplacent de cette manière. Quant aux fils du duc, n'ayant jamais été de leur nombre, je ne sais comment ils font. Si d'ailleurs vous

faites retentir mes oreilles de paroles aussi insolites, je ne partirai ni en poste ni à cheval. Puisque le cardinal, non content d'avoir manqué à sa parole, m'abreuve encore de propos insultants, me voilà sûrement guéri de toute envie d'avoir affaire à des Ferrarais. » Cela dit, je lui tournai le dos en grommelant et le laissai me braver à son aise.

J'allai porter au duc sa médaille achevée. Il me fit les compliments les plus flatteurs qu'on ait jamais adressés à un mortel. Il avait chargé messer Girolamo Gilioli de chercher, pour me payer de ma peine, un anneau garni d'un diamant de la valeur de deux cents écus, et de le remettre au Fiaschino, son camérier, qui me le donnerait. Ainsi fut fait. Le soir même du jour où j'avais remis sa médaille au duc, une heure après le coucher du soleil, le Fiaschino m'apporta un anneau garni d'un diamant de belle apparence, et me dit de la part de son maître : « Que cette main, dont l'habileté est incomparable et qui vient de si bien travailler, s'orne de ce diamant en souvenir de Son Excellence ! » Le lendemain matin, j'examinai l'anneau : il portait un mince diamantaillon qui valait une dizaine d'écus environ. Je ne voulus pas que les merveilleux compliments dont le duc avait usé à mon égard fussent drapés dans un si maigre manteau et que le donateur crût m'avoir pleinement satisfait. Je soupçonnais d'ailleurs son coquin de trésorier d'être l'auteur de cette tromperie. Je remis donc l'anneau à l'un de mes amis, avec mandat de le rendre au camérier Fiaschino, que celui-ci consentît ou non à le reprendre. Bernardo Saliti, que je chargeai de cette mission, s'en acquitta admirablement. Le Fiaschino vint aussitôt me trouver et me dit avec de grandissimes exclamations que le duc serait furieux s'il apprenait que j'eusse ainsi renvoyé un présent qu'il m'avait offert avec tant de générosité, et que je pourrais peut-être m'en repentir. Je lui répondis : « L'anneau que Son Excellence m'a donné vaut environ une dizaine d'écus, et le travail que j'ai fait pour elle en valait plus de deux cents. Cependant, pour montrer à Son Excellence que

j'apprécie son amabilité, je la prie seulement de m'envoyer un de ces anneaux pour la migraine qui viennent d'Angleterre et valent à peu près un carlin ; je le garderai toute ma vie en souvenir de Son Excellence et des compliments qu'elle m'a fait adresser. Je me trouve en effet largement payé de mes peines par l'accroissement de gloire qu'elles valent à Son Excellence, tandis que cette pierre de pacotille me fait l'effet de les ravaler. » Ces paroles causèrent au duc un tel déplaisir qu'il appela son trésorier et lui fit les plus cruels reproches qu'il lui eût jamais adressés. Il m'ordonna, sous peine d'encourir sa disgrâce, de ne point quitter Ferrare sans son autorisation, et il enjoignit à messer Girolamo de me donner un diamant dont la valeur atteignît trois cents écus. Cet avare en trouva un qui passait de peu soixante écus et qu'il dépeignit comme un diamant de beaucoup plus de deux cents.

CXXXVII

Pendant ce temps, messer Alberto était venu à résipiscence et m'avait pourvu de tout ce que j'avais demandé. J'avais décidé de partir à tout prix le jour même de Ferrare, mais le camérier du duc avait été assez diligent pour s'arranger avec messer Alberto afin que je n'eusse point de chevaux avant le lendemain. J'avais chargé sur un mulet quantité de mes bagages, parmi lesquels étaient emballés le bassin et l'aiguière que j'avais faits pour le cardinal. C'est alors que survint un gentilhomme ferrarais nommé messer Alfonso de' Trotti (1). Ce gentilhomme était très avancé en âge et incroyablement plein d'affectation ; il prisait fort le talent, mais était de ces gens qu'on désespère de contenter et qui, lorsqu'ils ont vu

---

(1) D'après un document publié par Tassi (t. III, p. 162), ce gentilhomme devint en 1568 locataire de Benvenuto, ce qui donne à penser qu'en 1540 il n'était pas si avancé en âge que notre texte le suppose.

par hasard une chose à leur goût, s'en font dans leur tête une si merveilleuse image qu'ils pensent ne plus jamais pouvoir rien retrouver qui leur plaise. Ce messer Alfonso étant donc survenu, messer Alberto lui dit : « Je regrette que vous soyez venu si tard, car on a déjà fini d'emballer le bassin et l'aiguière que nous envoyons en France au cardinal. » Messer Alfonso répondit qu'il ne tenait pas à les voir; puis, s'adressant à un sien serviteur, il l'envoya chercher chez lui une aiguière en terre blanche de Faenza, très délicatement travaillée. Tandis que le domestique allait prendre ce vase, messer Alfonso dit à messer Alberto : « Je tiens à vous faire savoir pourquoi je ne tiens plus à jamais voir de vases : c'est qu'un jour je vis un vase antique en argent si merveilleusement beau que l'imagination humaine n'arriverait pas à concevoir rien d'aussi parfait; aussi n'ai-je aucun désir de rien voir en ce genre, pour ne point gâter l'admirable image dont ma mémoire est pleine. Un grand gentilhomme, amateur d'objets d'art, étant venu à Rome pour certaines de ses affaires, on lui montra secrètement ce vase antique. Il corrompit à force d'argent celui qui le possédait, et il apporta sa précieuse acquisition dans notre pays; mais il la cache soigneusement pour que le duc n'en sache rien, car il craint qu'on ne trouve une manière quelconque de la lui faire perdre. » Tandis qu'il débitait cet interminable conte de bonne femme, messer Alfonso, ne me connaissant pas, ne prit pas garde à moi. Enfin arriva le fameux modèle en terre; on le découvrit avec tant de vanité, tant de charlatanisme, tant de pompe, qu'à peine l'eus-je vu, je me tournai vers messer Alberto : « Il faut croire, lui dis-je, que j'ai de la chance, car, moi aussi, je le connais. » Messer Alfonso, irrité, se mit à m'injurier et s'écria : « Qui es-tu, toi qui parles sans savoir ce que tu dis? — Ecoutez-moi, répondis-je, et vous jugerez ensuite qui de nous sait le mieux ce qu'il dit. » Je me tournai vers messer Alberto, homme dont la profonde gravité s'unissait à un solide jugement, et je continuai : « Ceci est la copie d'un petit vase d'argent, de tel poids, que

j'exécutai à telle époque pour ce charlatan de maître chirurgien Jacomo de Carpi, qui vint à Rome et y resta six mois, pendant lesquels il barbouilla d'onguent je ne sais combien de seigneurs et de pauvres gentilshommes, à qui il extorqua des milliers et des milliers de ducats. C'est à ce moment que je lui fis ce vase, en même temps qu'un autre, de forme différente. Il me les paya tous deux fort mal (1). Maintenant encore, tous ces malheureux qu'il a soignés avec sa drogue vivent à Rome, estropiés et pitoyables. Il est extrêmement glorieux pour moi que mes ouvrages jouissent d'une telle renommée près de vous autres, seigneurs opulents; mais je puis vous assurer que, depuis ces lointaines années jusqu'à maintenant, je me suis appliqué de mon mieux à me perfectionner, de sorte que, selon moi, le vase que je porte en France est bien autrement digne du cardinal et du roi que celui-ci ne l'était de votre médicastre. » Dès que j'eus fini de parler, messer Alfonso témoigna qu'il grillait d'envie de voir le bassin et l'aiguière, mais je tins bon dans mon refus de les lui montrer. La discussion durait depuis longtemps déjà, quand il déclara qu'il allait trouver le duc, et que, par le moyen de Son Excellence, il arriverait bien à les voir. Alors messer Alberto Bendedio, dont la superbe était extrême, ainsi que je l'ai dit, s'écria : « Avant que vous ne partiez d'ici, messer Alfonso, vous les verrez, sans avoir besoin de l'appui du duc. » A ces mots, je m'en allai, laissant à Ascanio et à Pagolo le soin de montrer mes ouvrages à mes deux interlocuteurs. Pagolo me rapporta ensuite qu'il en avait reçu les plus grands éloges. Après cela, messer Alberto chercha à se lier avec moi; aussi avais-je hâte de quitter Ferrare et de m'éloigner de ces gens. Je n'avais eu à me louer que de la fréquentation du cardinal Salviati, du cardinal de Ra-

(1) Au paragraphe XXVIII, Benvenuto a déclaré tout au contraire que Giacomo Berengario les lui avait payés très largement.

venne (1) et de quelques musiciens de talent, car les Ferrarais sont les plus avares des hommes, et tous les moyens leur sont bons pour s'emparer du bien d'autrui; ils sont tous ainsi.

Deux heures avant le coucher du soleil, le Fiaschino survint; il me remit le diamant, qui valait une soixantaine d'écus et me pria en quelques mots, d'un air piteux, de le porter pour l'amour de Son Excellence. « C'est bien ce que je ferai », lui répondis-je, et, mettant devant lui le pied à l'étrier, je quittai la place et décampai. Il nota l'acte et les paroles, et en rendit compte au duc, qui, dans sa colère, eut grande envie de me faire revenir en arrière.

CXXXVIII

Ce soir-là, je parcourus plus de dix milles, toujours en trottant. Le lendemain j'étais hors du pays ferrarais, ce qui me fit le plus grand plaisir, car, à l'exception de ces jeunes paons que j'y mangeai et qui me rendirent la santé, je n'y trouvai rien de bon. Nous traversâmes le mont Cenis après avoir évité Milan, dont j'ai dit que je me défiais (2). Nous arrivâmes ainsi sains et saufs à Lyon. J'avais avec moi Pagolo, Ascanio et un serviteur, de sorte que nous étions

(1) A la date du 18 septembre 1549, Benvenuto a arrêté le compte suivant de travaux exécutés en septembre 1540 pour le cardinal de Ravenne :

« Pour un cheval de cire, de la grandeur d'une brasse, ayant dessus une figure et trois autres dessous; ouvrage en ronde bosse, terminé. . . . . deux cents écus;

« Pour un modèle de cire d'une galère, richement ornée, grande de deux tiers de brasse . . . . cinquante écus;

« Pour un modèle d'un bassin et d'une aiguière, avec beaucoup de figures . . . . .cent écus;

« Pour trois cents dessins d'ouvrages divers . . . . . . .cent écus;

« Et pour son portrait, grand, exécuté en cire . . . . . .cent écus.»

(2) Benvenuto n'a rien dit de semblable, et l'on ne voit pas les raisons de sa défiance.

quatre, avec autant d'excellentes montures. Une fois à Lyon, nous nous arrêtâmes quelques jours pour attendre le muletier qui avait le bassin et l'aiguière d'argent, ainsi que nos autres bagages. Nous fûmes logés dans une abbaye qui appartenait au cardinal (1). Dès que le muletier nous eut rejoints, nous mîmes tous nos colis sur une charrette et fîmes route vers Paris. Voilà comment nous nous dirigeâmes vers cette ville, dont le chemin fut marqué de quelques incidents, d'ailleurs sans grande importance. Nous trouvâmes la cour royale à Fontainebleau et nous allâmes nous présenter au cardinal, qui nous fit aussitôt donner des logements; ce fut pour nous une bonne soirée. Le lendemain la charrette arriva, et nous déchargeâmes nos colis. Le cardinal, l'ayant appris, informa de mon arrivée le roi, qui voulut immédiatement me voir. Je me présentai à Sa Majesté avec le bassin et l'aiguière. Dès que je fus devant elle, je lui baisai les genoux; elle me releva avec infiniment de gracieuseté. Je remerciai alors Sa Majesté de m'avoir délivré de prison, et je lui dis que malgré l'obligation qui incombait à un prince aussi bon, aussi incomparable, de rendre à la liberté les hommes capables de faire quoi que ce fût, surtout quand ces hommes étaient innocents comme moi, de si grands bienfaits n'en étaient pas moins inscrits sur les livres de Dieu avant les actions les plus louables qu'on pût accomplir en ce monde. Tant que je parlai, ce bon roi resta à écouter ce que je lui disais avec tant de reconnaissance, en quelques mots dignes de lui seul. Dès que j'eus terminé ma harangue, il prit le bassin et l'aiguière et s'écria : « En vérité, je ne crois pas qu'on ait jamais rien vu d'aussi beau chez les anciens. Je me souviens bien d'avoir vu toutes les merveilleuses œuvres des premiers maîtres de l'Italie entière, mais je n'ai jamais rien rencontré qui m'ait autant frappé. » Le roi dit ces choses en français au cardinal de Ravenne, et lui fit une foule d'autres compliments plus flatteurs encore. Il se tourna

(1) L'abbaye d'Esnay.

ensuite vers moi et, me parlant en italien, il me dit : « Benvenuto, donne-toi du bon temps pendant quelques jours, mets-toi le cœur en joie et ne songe qu'à faire bonne chère ; pendant ce temps, nous songerons à te donner toutes facilités pour que tu puisses exécuter quelque chef-d'œuvre. »

CXXXIX

Le cardinal de Ferrare comprit que le roi avait vu mon arrivée avec infiniment de plaisir, et qu'en contemplant les quelques ouvrages que je lui avais montrés, Sa Majesté s'était promis de réaliser de grands projets qu'elle méditait. Voici donc ce que je fis tandis que nous suivions la cour. Nous étions tribulés, je puis bien le dire, car le roi traînait toujours derrière lui douze mille chevaux. Ce nombre est un minimum, car en temps de paix, quand la cour est au complet, on en compte plus de dix-huit mille, de sorte que le chiffre de douze mille est toujours dépassé. Les embarras d'un tel train nous obligeaient parfois à camper avec la cour dans des endroits où il y avait à peine deux maisons. On dressait alors des tentes de toile, comme le font les bohémiens, et souvent on avait beaucoup à souffrir. C'est pourquoi je pressai le cardinal d'engager le roi à m'envoyer travailler. Le cardinal me répondait que je n'avais rien de mieux à faire que d'attendre que le roi s'en souvînt lui-même, sauf à paraître quelquefois devant Sa Majesté pendant ses repas. Je suivis ce conseil, et un matin, tandis qu'il déjeunait, le roi m'appela. Il se mit à me parler en italien, et me dit qu'il songeait à entreprendre une foule de grands travaux, qu'il me ferait bientôt savoir où je devais travailler, et qu'il pourvoirait à tout ce dont j'aurais besoin. Il ajouta une foule d'autres choses, aussi agréables que variées. Le cardinal de Ferrare était présent, parce qu'il mangeait en quelque sorte tous les matins à la petite table du roi. Il avait tout entendu, et quand le prince fut levé de table, il lui tint, m'a-t-on dit,

en ma faveur le langage suivant : « Majesté sacrée, ce Benvenuto est dévoré du désir de travailler, et l'on peut dire que c'est presque péché de faire perdre du temps à un si grand artiste. » Le roi lui répondit qu'il avait raison, et lui donna pleins pouvoirs pour s'entendre avec moi sur le traitement auquel je pouvais prétendre.

Le cardinal avait reçu cette commission le matin; il me fit appeler le soir même, après souper, et me dit de la part du roi que Sa Majesté avait décidé que je me mettrais au travail, mais qu'elle voulait d'abord que je susse à combien s'élèverait mon traitement. Sur ce point le cardinal ajouta : « Il me semble que si Sa Majesté vous donne trois cents écus de traitement par an, vous pourrez très bien vous tirer d'affaire. Je tiens d'ailleurs à vous le déclarer : reposez-vous sur moi du soin de vos intérêts, car chaque jour se présente quelque occasion de gain dans ce grand royaume, et je vous donnerai l'aide le plus efficace. — Quand Votre Seigneurie révérendissime, lui répondis-je, me laissa à Ferrare, elle me promit spontanément de ne jamais me faire quitter l'Italie sans m'informer d'abord de toutes les conditions auxquelles je devais entrer au service de Sa Majesté. Au lieu de me faire tenir ces renseignements, Votre Seigneurie révérendissime m'a envoyé l'ordre formel de venir en poste, comme si mon art se pratiquait en courant. Si vous m'aviez fait savoir qu'on me donnerait trois cents écus, comme vous le dites maintenant, j'aurais répondu que je ne bougerais pas pour six cents. Mais je remercie Dieu de tout ce qui est arrivé, et je remercie également Votre Seigneurie révérendissime, puisque c'est par son intermédiaire que Dieu m'a donné un bien aussi grand que ma sortie de prison. C'est pourquoi, je le déclare à Votre Seigneurie, si nombreux et si graves que soient les préjudices qu'elle me cause à cette heure, ils ne peuvent égaler la millième partie de l'insigne bienfait que j'ai reçu d'elle et dont je la remercie de tout cœur. J'ajoute en prenant congé d'elle que, partout où je serai et tant que je vivrai, je prierai Dieu

pour elle. » Le cardinal irrité s'écria sur un ton de colère : « Va où tu voudras, car on ne peut faire du bien à qui que ce soit malgré lui ! » Certains parasites de sa cour opinèrent : « Ce gaillard-là se croit donc un bien grand personnage, qu'il refuse trois cents ducats de traitement ! » Mais quelques gentilshommes de talent ripostèrent : « Le roi ne trouvera jamais quelqu'un qui vaille Benvenuto, et notre cardinal veut le marchander comme une charge de bois. » Ce fut messer Luigi Alamanni, m'a-t-on rapporté, qui tint ce langage. Ceci se passa le dernier jour d'octobre, en Dauphiné, dans un château dont j'ai oublié le nom (1).

CXL

En quittant le cardinal, je m'en allai à mon logement, situé à trois milles de là, en compagnie d'un secrétaire de Sa Seigneurie qui se rendait au même endroit. Pendant tout le trajet, cet homme ne cessa pas un instant de me demander ce que je me proposais de faire et à quels appointements j'aurais eu l'idée de prétendre. Pour toute réponse je me bornai à lui dire : « Je savais tout ce qui devait m'arriver. » Une fois parvenu à mon logement, j'y trouvai Pagolo et Ascanio. Ils s'aperçurent du trouble extrême dans lequel j'étais, et me forcèrent à leur raconter ce que j'avais. Quand je vis la consternation de ces pauvres jeunes gens, je leur dis : « Demain matin, je vous donnerai assez d'argent pour que vous puissiez, sans la moindre gêne, retourner chez vous. Quant à moi, j'irai m'occuper, sans vous, d'une mienne affaire de la plus haute importance, à laquelle je songe depuis bien longtemps. »

Notre chambre était contiguë à celle du secrétaire. Il se

---

(1) Le roi se trouvait le 30 octobre à Paris. Il ne fut d'autre part en Dauphiné ni en 1540, ni même en 1541 ou les années suivantes. Dans le récit de Benvenuto, il y a donc tout au moins incertitude de date et erreur de lieu (Dimier, p. 13).

peut qu'il ait écrit au cardinal tout ce que je me proposais de faire; toutefois je n'en ai jamais rien su. Je passai la nuit sans dormir un seul instant. Il me tardait incroyablement que le jour arrivât pour exécuter la résolution que j'avais prise. Quand l'aube du jour parut, je fis préparer les chevaux, je me hâtai de me préparer moi-même, et je donnai à mes deux jeunes gens tout ce que j'avais apporté avec moi, et de plus cinquante ducats d'or. J'en gardai autant pour moi, outre le diamant que m'avait offert le duc de Ferrare. Je n'emportai que deux chemises et quelques médiocres vêtements de cheval, que j'avais sur le dos.

Ne pouvant me débarrasser de mes deux jeunes gens, qui voulaient absolument venir avec moi, je leur fis grande honte : « Un de vous, leur dis-je, a déjà sa première barbe, l'autre commence à l'avoir petit à petit; vous avez pris de mon pauvre talent ce que j'ai pu vous enseigner, de sorte que vous êtes maintenant les meilleurs ouvriers d'Italie, et vous ne rougissez pas de n'oser marcher sans le chariot roulant des petits enfants, qui soutient encore vos pas! C'est par trop lâche! et si je vous laissais aller sans argent, que diriez-vous? Allons! disparaissez. Que Dieu vous bénisse mille fois. Adieu! » Et, tournant bride, je les quittai tout en pleurs. Je pris une très belle route qui traversait un bois. Je me proposais de m'éloigner ce jour-là de quarante milles au moins, et de gagner l'endroit le plus sauvage que je pusse imaginer. Je parcourus peut-être deux milles, et durant ce court trajet j'avais déjà résolu de ne plus jamais fréquenter un pays où je fusse connu, et de ne plus exécuter d'autre ouvrage qu'un Christ haut de trois brasses, en m'efforçant de traduire de mon mieux l'infinie beauté avec laquelle il m'avait apparu (1). Et, puisque j'en avais déjà fait le vœu sans réserve aucune (2), je pris le chemin du Saint-Sépulcre.

---

(1) Allusion à la vision du paragraphe CXXII.

(2) Voir le paragraphe CXXI.

Je me croyais assez loin pour que personne ne pût me trouver, quand j'entendis des chevaux galoper derrière moi. Je fus quelque peu inquiet, car il y a, dans cette région de la France, des brigands qu'on appelle Aventuriers, et qui ne se gênent pas pour assassiner les gens sur les routes; bien que chaque jour on en pende beaucoup, il semble que la potence les laisse indifférents. Les cavaliers s'étant rapprochés de moi, je les reconnus : c'étaient un messager du roi et mon jeune ouvrier Ascanio. Arrivé à ma hauteur, le messager me dit : « Au nom du roi, je vous somme de vous présenter promptement devant lui. — Tu viens de la part du cardinal, répondis-je; c'est pourquoi je me refuse à te suivre. » Il déclara que si je ne voulais pas obéir de bon gré, il était investi du pouvoir de requérir les gens que nous rencontrerions de me garrotter et de m'emmener prisonnier. Ascanio se joignit à lui pour m'adresser ses plus véhémentes supplications et me rappeler que, quand le roi mettait quelqu'un en prison, il l'y laissait au moins cinq ans avant de se décider à l'en tirer. Ce mot de prison me fit souvenir de mon cachot de Rome et m'inspira tant d'épouvante que je m'empressai de lancer mon cheval dans la direction que m'indiqua le messager du roi. Tant que dura le voyage et jusqu'à ce qu'il m'eut conduit à la cour, cet homme ne cessa de grommeler en français, tantôt me bravant, tantôt lâchant des choses à me faire maudire le monde entier.

CXLI

Arrivés aux logements du roi, nous passâmes devant ceux du cardinal de Ferrare. Comme il se trouvait sur sa porte, le cardinal m'appela et me dit : « Notre souverain, le roi très chrétien, vous a spontanément alloué le même traitement qu'il servait au peintre Léonard de Vinci, c'est-à-dire sept cents écus par an. De plus, il vous paiera tous les ouvrages que vous lui ferez. De plus encore, pour votre bienvenue, il

vous accorde une gratification de cinq cents écus d'or, qu'il a donné ordre de vous verser avant que vous ne partiez d'ici. » Quand le cardinal eut fini de parler, je lui répondis que c'étaient là des offres dignes d'un monarque aussi magnifique.

Le messager du roi, qui ne savait pas qui j'étais, voyant l'importance des offres qu'on me faisait de la part de son maître, me demanda mille fois pardon. Pagolo et Ascanio, de leur côté, s'écrièrent : « Dieu nous a aidés à reprendre nos glorieux chariots roulants. »

Le lendemain, j'allai remercier le roi. Il m'ordonna d'établir les modèles de douze statues d'argent, dont il entendait faire autant de flambeaux, qui seraient placés tout autour de sa table. Elles devaient représenter six dieux et six déesses, et être exactement de la taille de Sa Majesté, qui n'avait guère moins de quatre brasses de hauteur. Dès qu'il m'eut fait cette commande, le roi se tourna vers le trésorier de ses épargnes (1) et lui demanda s'il m'avait versé les cinq cents écus. Le trésorier répondit qu'on ne lui avait donné aucun ordre à cet égard. Le roi en fut très mécontent, car il avait chargé le cardinal de donner au trésorier les instructions voulues. Sa Majesté me dit encore d'aller à Paris et de chercher un local qui fût adapté à des travaux comme les miens, car elle se chargeait de me le faire donner. Je reçus donc les cinq cents écus d'or, et je me rendis à Paris, où je logeai dans un des appartements du cardinal de Ferrare; c'est là que je commençai à travailler, en invoquant le nom de Dieu. Je modelai en cire quatre petits modèles de deux tiers de brasse, représentant Jupiter, Junon, Apollon et Vulcain.

Sur ces entrefaites, le roi vint à Paris (2). J'allai tout de suite le trouver, accompagné de mes deux jeunes gens,

---

(1) Le trésorier des épargnes était alors Guillaume Prudhomme, beau-père du seigneur de Villeroy, dont il sera question au paragraphe suivant.

(2) Le voyage du roi à Paris se place entre le 2 et le 8 novembre 1540 (Dimier).

Ascanio et Pagolo, et j'emportai mes modèles avec moi. Je vis qu'il en était satisfait, et il m'ordonna d'exécuter d'abord en argent le Jupiter, de la grandeur convenue. Je présentai alors à Sa Majesté mes deux jeunes gens, et lui dis que je les avais amenés d'Italie pour la servir, car, les ayant formés moi-même, je serais beaucoup mieux aidé par eux au début que par des ouvriers de Paris. Le roi m'invita à proposer pour ces jeunes gens un salaire qui me parût convenable. Je lui répondis que cent écus d'or pour chacun d'eux seraient un traitement équitable, et que je me chargeais de les faire travailler jusqu'à concurrence de ce chiffre. Ce fut chose entendue.

Je dis encore au roi que j'avais trouvé un endroit qui me semblait parfaitement adapté à des travaux comme les miens. Cet endroit, qui faisait partie du domaine privé de Sa Majesté, se nommait le Petit-Nesle (1), et Sa Majesté l'avait concédé au prévôt de Paris (2), qui le détenait; mais, comme celui-ci le laissait sans affectation, Sa Majesté pouvait me le donner; je l'utiliserais pour son service. Le roi répondit aussitôt : « Cet endroit est à moi, et je sais parfaitement que celui à qui j'en ai fait don ne l'habite ni ne s'en sert; utilisez-le donc pour nos travaux. » Et aussitôt il ordonna à son lieutenant de me mettre en possession dudit Nesle. Cet homme se fit un peu tirer l'oreille, et déclara qu'il ne pouvait faire pareille chose; mais le roi, tout en colère, riposta qu'il entendait donner son bien à qui bon lui semblait, surtout aux gens qui le servaient; que ce château était inutilisé, et qu'il ne voulait plus entendre parler de cela. Le lieutenant crut devoir faire encore observer qu'il faudrait employer un peu de force. « Allez donc, s'écria le roi, et si un peu de force ne suffit pas, employez-en beaucoup. » L'autre me conduisit aussitôt au Petit-Nesle, et dut

---

(1) Le château de Nesle était situé sur la rive gauche de la Seine, sur l'emplacement occupé depuis par les hôtels de Nevers et de Guénégaud, et aujourd'hui par le palais de l'Institut et l'hôtel de la Monnaie.

(2) Jean d'Estouteville, seigneur de Villebon, conseiller du roi et son lieutenant-général en Normandie et en Picardie.

user de force pour m'en mettre en possession, après quoi il me recommanda de faire bonne garde pour n'y point être tué.

Une fois dans la place, j'embauchai immédiatement des serviteurs et j'achetai une grande quantité d'armes d'hast. Pendant quelques jours, j'endurai les pires ennuis, car le prévôt était un grand gentilhomme parisien, et les autres gentilshommes m'étaient tous hostiles, et m'accablaient de tant d'injures que je ne pouvais y résister (1). Je ne veux point passer sous silence qu'à ce moment, où j'entrai au service de Sa Majesté, nous étions en l'an 1540, et que j'avais exactement quarante ans.

CXLII

Les injures que je subissais étaient si cruelles que je retournai trouver le roi, pour le prier de m'établir ailleurs. « Qui êtes-vous, s'écria Sa Majesté, et quel est votre nom? » Je fus extrêmement stupéfait, et, ne comprenant pas ce que le roi voulait dire, je restai sans souffler mot. Il répéta les mêmes paroles, presque en colère. Je répondis alors que je m'appelais Benvenuto. « Eh bien! reprit le roi, si vous êtes ce Benvenuto dont on m'a parlé, agissez à votre manière, je vous en donne pleine licence. » Je dis à Sa Majesté qu'il me suffisait qu'elle me gardât sa bonne grâce, pour que le reste fût sans danger pour moi. « Allez donc, répliqua le roi avec un léger et malin sourire, car ma grâce ne vous manquera jamais. » Il ordonna de suite à son premier secrétaire, qui se nommait monseigneur de Villeroy (2), de veiller à me faire pourvoir et munir de tout ce qui m'était nécessaire. Ce Villeroy était très intime ami du gentilhomme qu'on appelait le prévôt, à

---

(1) Après cette phrase, Benvenuto avait dicté : « Le roi avait déjà quitté Paris. » Ces mots ont été rayés.

(2) Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, gendre de Guillaume Prudhomme.

qui le Petit-Nesle avait été concédé. Cet édifice était de forme triangulaire, et touchait aux murs de la ville. C'était un ancien château-fort, mais il n'avait point de gardes, encore qu'il fût de bonne grandeur. Monseigneur de Villeroy me conseilla de chercher une autre résidence, et d'abandonner celle-là coûte que coûte, parce que son possesseur était un homme extrêmement puissant, et que très certainement il me ferait tuer. Je lui répondis que je n'étais venu d'Italie en France que pour servir l'admirable souverain de ce pays. « Quant à ce qui est de la mort, ajoutai-je, je tiens pour assuré qu'elle me frappera un jour; que ce soit un peu plus tôt ou un peu plus tard, je n'en ai pas le moindre souci. » Ce Villeroy avait infiniment d'esprit et excellait en toutes choses; joignez à cela qu'il était prodigieusement riche. Il n'y avait rien au monde qu'il n'eût fait pour me nuire, mais il savait parfaitement dissimuler sa haine. Il était plein de gravité, représentait bien et s'exprimait avec lenteur. Il confia le soin de me contrecarrer à un autre gentilhomme, qui se nommait Monseigneur de Marmaignes (1) et était trésorier du Languedoc. Ce personnage commença par chercher les meilleures chambres du château et les fit arranger pour lui. Je lui signifiai que le roi m'avait donné le Petit-Nesle pour me permettre d'y travailler à son service, et que je m'opposais à ce que personne y habitât, en dehors de moi et de mes hommes. Mon adversaire était orgueilleux, audacieux, vaillant; il riposta qu'il entendait agir à sa guise, que je donnais de la tête contre les murs en voulant contester avec lui, et qu'il avait reçu de Villeroy pleins pouvoirs de faire tout ce qu'il faisait. Je répliquai alors que j'avais reçu les ordres de Sa Majesté, et que ni lui ni Villeroy n'avaient le droit d'agir ainsi. A ces mots, l'arrogant personnage me lâcha en français une bordée d'injures. Je lui répondis en italien qu'il mentait. Emporté par la colère, il fit le geste de

(1) Jean Lallemant, seigneur de Marmaignes, qui devint secrétaire du roi en 1551.

mettre la main à une petite dague; ce que voyant, j'en saisis une grande, que j'avais toujours sur moi pour ma défense, et je dis : « Si tu oses sortir ton arme du fourreau, tu es mort. » Mon homme avait avec lui deux serviteurs; moi, j'avais mes deux jeunes gens. Le Marmaignes était hors de lui et ne savait que faire, tout en penchant vers le pire; aussi l'entendais-je grommeler : « Jamais je ne supporterai cela. » Je vis que l'affaire allait mal tourner, et, prenant aussitôt parti, je dis à Pagolo et à Ascanio : « Dès que vous me verrez tirer ma dague, jetez-vous sur ses deux serviteurs, et tuez-les si vous pouvez; moi, je me charge de descendre ce faquin du premier coup, après quoi nous nous empresserons de décamper ensemble. » Quand il eut entendu ma résolution, le Marmaignes estima qu'il serait très glorieux pour lui de sortir vivant du château.

J'écrivis toutes ces choses, en les atténuant un peu, au cardinal de Ferrare, qui les rapporta de suite au roi. Celui-ci se fâcha, et confia le soin de veiller sur ma personne à un autre de ses officiers, qu'on appelait Monseigneur le vicomte d'Orbec. Ce gentilhomme pourvut à tous mes besoins avec une merveilleuse complaisance.

CXLIII

Dès que j'eus entièrement agencé ma maison et mon atelier, de manière à les rendre bien utilisables, et que mon service domestique fut assuré aussi honorablement que possible, je m'empressai d'entreprendre trois modèles, exactement de la grandeur que devaient avoir les statues d'argent. Ils représentaient Jupiter, Mars et Vulcain. Je les exécutai en terre, et les munis d'une solide armature en fer. J'allai ensuite trouver le roi (1), qui me fit verser, si mes souvenirs sont

(1) Sans doute à Fontainebleau, entre le 11 novembre 1540 et le 15 janvier 1541 (Dimier).

exacts, trois cents livres d'argent pour me permettre de commencer à travailler. La mise en train de cette commande ne m'empêcha pas de terminer l'aiguière et le bassin ovale, qui me prirent plusieurs mois. Aussitôt que je les eus terminés, je les fis dorer avec le plus grand soin. Jamais, semblait-il, on n'avait vu si beaux ouvrages en France; aussi m'empressai-je de les livrer au cardinal de Ferrare, qui me remercia beaucoup, puis les porta, sans moi, à Sa Majesté, à qui il les offrit (1). Le roi goûta fort ce présent, et les éloges dont il me combla dépassent tous ceux dont aucun de mes pairs a jamais pu se voir honorer. Pour remercier le cardinal de son cadeau, il lui fit don d'une abbaye qui rapportait sept mille écus de rente. Il voulut aussi m'accorder une récompense, mais le cardinal l'en empêcha, en disant que Sa Majesté était trop pressée, puisque je ne lui avais encore fourni aucun ouvrage. Le roi, qui était la libéralité même, répondit : « C'est pourquoi je veux l'encourager à m'en fournir. » Cela fit rougir le cardinal, qui reprit : « Sire, je vous prie de me laisser ce soin, car je lui allouerai une pension de trois cents écus au moins, dès que je serai en possession de l'abbaye. » Je ne touchai jamais cette pension, et je n'en finirais pas si je voulais dire les tours diaboliques que me joua ce cardinal; mais j'entends réserver mon récit à des choses plus importantes.

CXLIV

Je revins à Paris. J'avais tellement la faveur du roi, que tout le monde m'admirait. L'argent dont j'avais besoin m'ayant été versé, je commençai la statue de Jupiter. J'en-

---

(1) Le livre de comptes du trésorier Tommaso Mosti signale, à la date du 24 décembre 1540, un paiement effectué le 12 du même mois à Fontainebleau « pour dorer un bassin et une aiguière ovale en argent, décorés de figures, exécutés pour notre susdit Révérendissime Cardi-

gageai de nombreux ouvriers, et je ne cessais de travailler jour et nuit avec une ardeur sans pareille, de sorte que, les modèles en terre de Jupiter, de Mars et de Vulcain étant achevés, et la statue en argent de Jupiter avançant très rapidement, mon atelier avait déjà fort riche apparence. Sur ces entrefaites, le roi vint à Paris (1). J'allai le visiter. Dès que Sa Majesté m'aperçut, elle m'appela gaiement, et me demanda si j'avais dans mon atelier quelque chose de beau à lui montrer, car, dans l'affirmative, elle s'y rendrait. Je lui racontai tout ce que j'avais fait. Le roi eut aussitôt une violente envie de voir mes ouvrages, et, après son dîner, il emmena avec lui madame d'Etampes (2), le cardinal de

---

nal, et que Sa Seigneurie Révérendissime veut offrir en présent à la Majesté du Roi très chrétienne. « (Campori.) La remise de ces objets au roi eut lieu le 16 mars 1541, au soir, ainsi qu'il résulte d'une dépêche envoyée par le chevalier Sacrato à Alphonse d'Este et publiée par A. VENTURI (*Archivio storico dell'Arte*, août-septembre 1889).

(1) Dimier a noté que le roi ne parut pas à Paris du 8 novembre 1540 au 17 janvier 1542. Il en résulte que la visite de François I[er] à laquelle nous arrivons, doit être la même que celle dont il est question au paragraphe CXLIX. D'une seule visite du roi à son atelier, Benvenuto en a fait deux.

(2) La duchesse d'Etampes était fille de Guillaume de Pisseleu, sieur d'Heilly; elle vint à la cour avant 1522, fut reçue parmi les filles d'honneur et demeura assez longtemps ignorée. François I[er] s'éprit d'elle à son retour de Madrid, et très probablement l'eut pendant quelque temps pour maîtresse, en concurrence avec M[me] de Châteaubriant. Un peu plus tard, en 1533, il lui fit épouser Jean de Brosse, et leur octroya à cette occasion un présent de 72,000 livres. L'année suivante, il donna aux deux époux le comté d'Etampes, érigé pour eux en duché; puis, en 1536, la terre de Limours et les revenus de la terre et seigneurie de Béthencourt et du fief d'Orlu. M[me] d'Etampes était séduisante, vive, passionnée; elle plaisait sans doute aussi au roi par son esprit. Elle affectait de protéger les écrivains et les artistes. Son intervention dans les affaires, et jusque dans celles de la guerre, mécontentait vivement bien des gens. (HENRY LEMONNIER, dans l'*Histoire de France* publiée par Ernest Lavisse, t. V, 1[re] partie, pp. 199-200).

Lorraine (1) et d'autres seigneurs, dont son beau-frère le roi de Navarre (2), la reine sa sœur (3), le dauphin et la dauphine (4), de sorte que toute l'élite de la cour vint ce jour-là chez moi. J'étais rentré au Petit-Nesle et m'étais mis à travailler. Quand le roi fut à la porte de mon château, il entendit le bruit des coups de marteau, et enjoignit à ses gens de se taire. Dans mon atelier tout le monde besognait, de sorte que le roi survint alors que je ne l'attendais pas. Il entra dans ma grande salle, et ses yeux tombèrent d'abord sur moi. Je tenais à la main une grande plaque d'argent destinée au corps de Jupiter. Un de mes ouvriers travaillait à la tête, un autre aux jambes, et nous faisions un tapage assourdissant (5). J'étais assisté, dans mon travail, par un petit apprenti français. Ce gamin ayant commis je ne sais quelle légère bévue, je lui donnai un coup de pied qui l'atteignit heureusement à l'endroit où le corps se bifurque, et l'envoya à plus de quatre

---

(1) Jean, fils de René II, duc de Lorraine, créé cardinal en 1518, mort en 1550.

(2) Henri II d'Albret, roi de Navarre.

(3) Marguerite de Valois (1492-1549), l'auteur de l'*Heptaméron*.

(4) Le futur Henri II et Catherine de Médicis.

(5) Benvenuto a décrit en détail l'exécution du Jupiter au chapitre XXV du *Traité de l'Orfèvrerie*, que Plon résume très clairement ainsi : « Il attaqua les lames d'argent au droit et au revers, en travaillant directement d'après le modèle en terre. En outre, il repoussa la tête d'un seul morceau, la traitant comme il eût fait pour la panse d'une aiguière. Il entailla ensuite les fragments du corps, auxquels il avait ménagé, dans ce but, une certaine marge de métal, et les encastra l'un dans l'autre. A l'aide du borax, il les souda avec un alliage de sept parties d'argent contre une partie de cuivre; puis, posant les fragments réunis sur un lit de charbon, il fit courir la soudure partout où il était besoin. Le tronc, la tête et les membres ne formèrent plus alors que cinq pièces qu'il remplit de poix pour les finir au ciseau; ce premier travail achevé, il monta complètement la figure, en réunissant ces cinq grands fragments au moyen de fils d'argent, dont il ne devait, d'ailleurs, pas rester de traces sur l'œuvre. En effet, dans ce but, il recouvrit ces fils d'une soudure composée de

brasses, si bien qu'il alla tomber sur le roi, qui entrait juste à ce moment. Sa Majesté s'amusa beaucoup de l'incident, qui me fit perdre toute contenance.

Le roi commença par me demander ce que je faisais et tint à me voir travailler; puis il me dit que je lui ferais beaucoup plus de plaisir en évitant toute fatigue, et en prenant, pour les faire travailler, autant d'ouvriers que je le jugerais utile, parce qu'il voulait que je me conservasse en bonne santé, afin de le servir plus longtemps. Je répondis à Sa Majesté que, si je ne travaillais pas, je tomberais tout de suite malade, et que mes ouvrages n'auraient plus la perfection que je désirais donner à ceux de Sa Majesté. Le roi, pensant que je parlais ainsi par besoin de vantardise, et non parce que c'était la vérité, me fit répéter ces paroles par le cardinal de Lorraine, à qui j'exposai si longuement et si clairement mes raisons, qu'il fut absolument convaincu de leur bien fondé; aussi engagea-t-il le roi à me laisser travailler peu ou beaucoup, selon qu'il me plairait.

CXLV

Le roi, satisfait de mes ouvrages, retourna à son palais après m'avoir comblé de tant de faveurs qu'il serait trop long de les énumérer. Le lendemain, pendant son dîner, il m'envoya chercher. Il y avait avec lui le cardinal de Ferrare, qui mangeait à sa table. Quand j'arrivai, Sa Majesté était encore au second service. Dès que j'approchai, elle se mit de suite à me

---

quatre parties d'argent contre une de cuivre rouge (moins prompt à fondre que le jaune, mais préférable pour le travail de la ciselure), par le moyen duquel il devait, en dernier lieu, faire disparaître les attaches. Pour chauffer et faire couler cette soudure finale, il avait construit un petit mur en brique de la grandeur de la statue; mais quand il lui fallut blanchir ce colosse de quatre brasses de haut, il dut le transporter dans l'atelier d'un teinturier, afin d'y trouver un cuvier de dimension suffisante. » (Plon, pp. 182-183.)

parler, et me dit que, puisqu'elle avait déjà de ma main une si belle aiguière et un si beau bassin, il lui fallait, pour les accompagner, une belle salière; qu'elle voulait que je lui en fisse un dessin, et surtout qu'elle désirait le voir promptement. Je répondis : « Votre Majesté verra ce dessin bien plus promptement qu'elle ne pense, car, tandis que je travaillais au bassin, je pensais qu'il me faudrait faire la salière pour l'accompagner. Mon dessin est donc déjà composé, et, si Votre Majesté le désire, je puis le lui montrer à l'instant. » Le roi se tourna avec vivacité vers le roi de Navarre, le cardinal de Lorraine et le cardinal de Ferrare : « En vérité, leur dit-il, voilà un homme qui sait se faire aimer et inspirer à tout le monde le désir de le connaître. » Puis il me déclara qu'il verrait volontiers le projet de salière que j'avais établi. Je partis, et j'eus bientôt fait d'aller et de revenir, car je n'avais que la rivière de Seine à passer. J'apportai un modèle de cire que j'avais composé jadis à Rome, à la demande du cardinal de Ferrare. Dès que je fus revenu près du roi, je découvris ce modèle, et Sa Majesté, émerveillée, s'écria : « Cela est cent fois plus admirable que je ne l'aurais jamais imaginé. Quel homme étonnant! il ne doit jamais se reposer. » Le roi se tourna ensuite vers moi, le visage tout joyeux, et me dit que cet ouvrage lui plaisait beaucoup, et qu'il désirait l'avoir en or. Le cardinal de Ferrare, qui était présent, me regarda en face, et me donna à entendre qu'il reconnaissait ce modèle pour celui que je lui avais fait à Rome. Je lui rappelai ce que je lui avais dit alors : que j'exécuterais cet ouvrage pour celui à qui le destin le réservait. Le cardinal se souvint de mes paroles; il en fut irrité, car il lui sembla que j'avais voulu me venger de lui, et il dit au roi : « Sire, ceci est un travail gigantesque, et la seule crainte que j'ai, c'est que vous ne puissiez jamais le voir achevé. Ces valeureux artistes, qui ont de grandes conceptions, sont trop enclins à entreprendre de les réaliser sans considérer quand ils pourront les achever. Si j'avais à commander des travaux de cette importance, je tiendrais à savoir quand je

pourrais les avoir. » Le roi répondit en disant que si l'on devait se préoccuper si minutieusement de la fin des choses, on n'entreprendrait jamais rien; et le ton qu'il mit à ses paroles signifiait que de telles œuvres n'étaient pas l'affaire d'hommes de peu de valeur. Je repris alors : « Tout prince qui encourage ses serviteurs, ainsi que Sa Majesté le dit et le fait, rend faciles les plus grandes entreprises; et puisque Dieu m'a donné un si admirable maître, j'espère que je pourrai mener à bonne fin pour lui une foule de grands et magnifiques travaux. — Je le crois, » dit le roi en se levant de table. Il me fit ensuite venir dans sa chambre et me demanda quelle quantité d'or il me fallait pour cette salière. « Mille écus », répondis-je. Aussitôt le roi appela un sien trésorier, qui se nommait Monseigneur le vicomte d'Orbec, et lui ordonna de me remettre immédiatement mille écus de vieil or et d'un bon poids. Après avoir quitté Sa Majesté, j'allai chercher les deux notaires qui avaient assisté au payement de l'argent du Jupiter et de quantité d'autres ouvrages; puis je traversai la Seine et pris un cabas minuscule que m'avait donné, lors de mon passage à Florence, une de mes cousines, qui était moniale en cette ville. J'eus une heureuse inspiration en prenant ce cabas au lieu d'un sac. Pensant que mon affaire serait expédiée de jour, car il n'était pas tard, je ne voulus point déranger mes ouvriers, et je ne me souciai pas davantage d'emmener un de mes serviteurs avec moi.

Quand j'arrivai chez le trésorier, il avait déjà les écus devant lui et les choisissait comme le roi le lui avait ordonné. Ce larron de trésorier, autant qu'il me semble, sut s'y prendre assez adroitement pour retarder la remise de l'argent et ne l'effectuer que trois heures après le coucher du soleil. Moi, qui ne manquais pas de prudence, j'envoyai dire à quelques-uns de mes ouvriers de venir m'accompagner, car l'affaire était de grande importance. Voyant que mes gens n'arrivaient pas, je demandai à mon messager s'il avait bien fait ma commission. Cette petite canaille de valet me répondit qu'il l'avait

faite et que mes ouvriers avaient déclaré qu'ils ne pouvaient venir, mais qu'il se ferait un plaisir de me porter lui-même mon argent. Je lui dis que je tenais à le porter tout seul. Pendant ce temps, on avait expédié le contrat. Le comptai les écus, je les mis tous dans mon cabas, et je passai mon bras dans les deux anses. Je dus forcer beaucoup pour le faire entrer dans l'ouverture, de sorte que mes écus étaient bien immobilisés, et je les portais beaucoup plus aisément que si j'avais eu un sac à la main. J'avais sur moi une bonne cotte de mailles à manches, ma petite épée et un poignard. Je pris mes jambes à mon cou.

CXLVI

A ce moment, je remarquai certains valets qui, tout en chuchotant, se hâtaient, eux aussi, de sortir de la maison et faisaient mine de prendre un autre chemin que le mien. Marchant toujours à grands pas, je traversai le pont au Change (1) et suivis, le long du fleuve, un petit mur qui menait à mon château du Petit-Nesle. J'arrivai juste en face des Augustins, endroit très dangereux, bien qu'il ne fût qu'à cinq cents pas de chez moi. Une distance à peu près égale séparait en effet le corps de logis de l'enceinte, de sorte qu'on n'aurait pas entendu ma voix si je me fusse mis à appeler. Cela ne m'empêcha pas de prendre mon parti en un clin d'œil, quand je me vis aux prises avec quatre assaillants armés d'épées. Je m'empressai de cacher mon cabas sous ma cape, je saisis mon épée, et comme mes adversaires me serraient étroitement, je m'écriai : « Avec un militaire, on ne peut gagner que la cape et l'épée, et, avant de vous les laisser, j'espère bien vous les faire payer cher. » Tout en combattant

---

(1) Pour se rendre au Louvre de François Ier, Benvenuto devait traverser la Seine au pont au Change, car le Pont-Neuf ne fut commencé qu'en 1578.

vaillamment contre eux, j'entrouvris plusieurs fois ma cape, afin que, s'ils avaient été mis au courant de mes faits et gestes par les valets qui m'avaient vu recevoir l'argent, ils pussent penser avec quelque raison que je n'avais point sur moi tant d'écus. Le combat ne fut pas long, car mes agresseurs reculèrent peu à peu en se disant dans leur langue : « C'est un brave Italien, qui n'a certainement rien de commun avec celui que nous cherchons ou, si c'est vraiment lui, il n'a pas un sou en poche. » Je leur parlais italien, et je ne cessai de frapper d'estoc et de taille, si bien qu'à plusieurs reprises il s'en fallut de bien peu qu'ils ne fussent atteints mortellement. A mon habileté consommée dans le mouvement de l'épée, ils jugèrent que je ne pouvais être qu'un militaire; aussi se réunirent-ils en groupe et s'éloignèrent-ils peu à peu de moi, toujours en marmottant dans leur langue. Quant à moi, je ne cessais de leur répéter, sans vaine jactance, que s'ils voulaient mes armes et ma cape, ils ne les auraient pas sans peine. Je me mis à hâter le pas, et comme ils continuaient à me suivre lentement, ma crainte devint plus forte, car je redoutais de donner dans quelque embuscade de gredins du même acabit, et d'avoir la retraite coupée. Quand je ne fus plus qu'à cent pas de chez moi, je me mis donc à courir à toutes jambes, en criant de toutes mes forces : « Aux armes! aux armes! Sortez! sortez! on m'assassine! » Quatre jeunes gens, armés de piques, accoururent aussitôt. Ils voulaient poursuivre mes agresseurs, qu'ils apercevaient encore, mais je les arrêtai et m'écriai bien haut : « Ces poltrons n'ont pas été capables de prendre à un homme seul mille écus d'or qui lui rompaient le bras. Allons d'abord les mettre en lieu sûr, puis je vous accompagnerai où vous voudrez avec ma grande épée à deux mains. » Nous allâmes serrer l'argent. Mes jeunes gens m'exprimèrent le vif chagrin qu'ils avaient du grand danger que j'avais couru, et, comme pour me gourmander, ils me dirent : « Vous vous fiez trop en vous-même, et quelque jour viendra où vous nous ferez tous pleurer. » Je leur tins

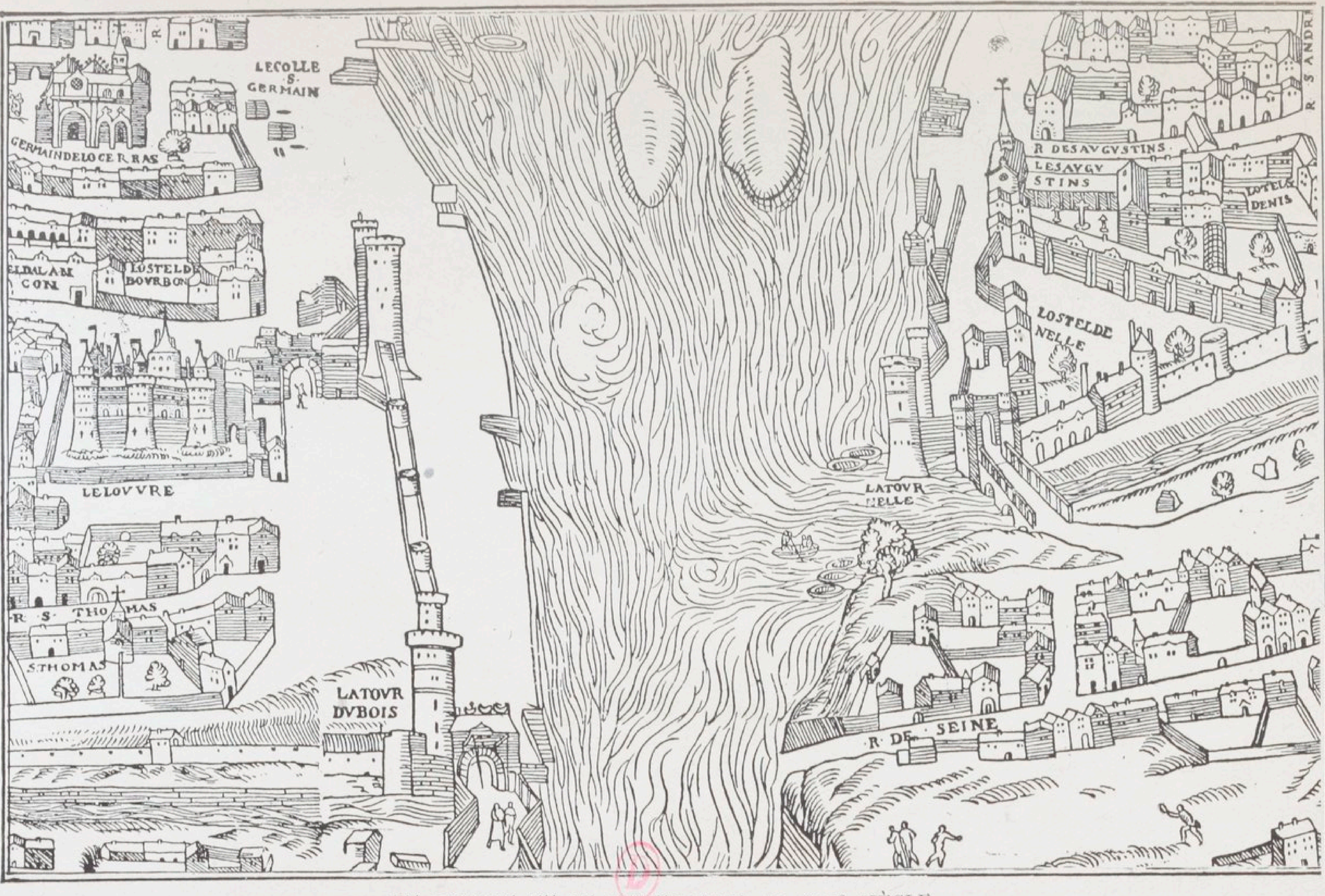
mille propos, auxquels ils répondirent. Mes adversaires s'étant enfuis, nous étions tous dans l'allégresse et la joie quand nous nous mîmes à table, et nous rîmes des rudes assauts que nous donnent la bonne et la mauvaise fortune, et qui semblent inexistants pour nous quand nous n'en sommes pas l'objet. Il est vrai que l'on se dit : « Je saurai comment faire une autre fois. » C'est là un espoir décevant, car la fortune vient toujours à nous par des voies différentes, auxquelles nous n'aurions jamais pensé.

CXLVII

Dès le lendemain matin je commençai la grande salière, et j'eus soin d'en faire mener l'exécution de front avec les autres travaux. J'avais engagé de nombreux ouvriers, tant pour la sculpture que pour l'orfèvrerie. Parmi eux se trouvaient des Italiens, des Français, des Allemands. J'en avais parfois beaucoup, quand j'en rencontrais de bons. J'en changeais en effet de jour en jour, retenant ceux qui savaient le mieux leur métier. Je les stimulais de telle sorte, que certains de ces Allemands ne purent résister à la grande fatigue occasionnée par le labeur continuel qu'ils me voyaient soutenir, grâce à une constitution un peu plus complaisante que la leur. Pensant donc se donner des forces en buvant et en mangeant beaucoup, les plus habiles d'entre eux voulurent imiter mon ardeur, mais leur tempérament ne supporta pas ces excès, auxquels ils succombèrent.

Pendant que je poussais le Jupiter, voyant qu'il me restait beaucoup d'argent, je me mis à faire, à l'insu du roi, un grand vase à deux anses, de la hauteur d'une brasse et demie environ (1). J'eus aussi la fantaisie de jeter en bronze le grand

(1) Dans une lettre adressée le 22 avril 1561 à Bartolomeo Concino, secrétaire de Cosme de Médicis, Benvenuto donne une version encore plus favorable de cette action : « . . . Quand j'étais au service du grand



LE LOUVRE ET LE PETIT-NESLE AU XVIe SIÈCLE.

modèle que j'avais établi pour le Jupiter d'argent, et je m'engageai dans cette nouvelle entreprise, d'un genre encore inconnu pour moi. J'en conférai avec certains vieux maîtres parisiens, à qui j'expliquai dans tous ses détails la méthode que l'on a coutume de suivre en Italie pour ce travail. Ils me répondirent qu'ils n'avaient jamais procédé de la sorte, mais que, si je les laissais agir à leur guise, ils me donneraient un bronze aussi net et aussi beau que le modèle en terre. Je fis avec eux un contrat qui les rendait responsables de la bonne exécution de la statue, et je leur promis quelques écus de plus qu'ils ne m'avaient demandé. Quand ils eurent commencé leur travail, je m'aperçus qu'ils s'engageaient dans une fausse

---

roi François, celui-ci me remit trois cents livres d'argent pour en faire une statue de Jupiter de la hauteur de quatre brasses. J'exécutai cette statue de telle sorte que jamais aucun artiste n'avait su le faire jusqu'alors, et je fis de plus quatre grands vases tous pareils, très richement décorés, ainsi que peut l'attester l'excellent messer Guido, médecin. Le roi, à moitié fâché, me dit que, puisque j'entendais suivre ma volonté, et non la sienne, il lui était impossible d'utiliser mes services. Je répondis à Sa Majesté en la priant de bien vouloir considérer à quel point mes services étaient excellents, car, n'ayant reçu d'elle qu'une seule commande, non seulement je l'avais parfaitement exécutée, mais, dans le même laps de temps, je lui en avais fait quatre de surcroît. Avec cet argument et beaucoup d'autres, je défendis si bien la parfaite correction de ma conduite, que le bon roi se mit à rire, et, devant toute sa cour, il ne rougit pas de déclarer qu'il avait tort et que j'avais mille fois raison... » (Document reproduit par Bianchi, pp. 603-608). Dimier a montré que les choses se passèrent un peu différemment : « C'était douze statues qu'on voulait et pour lesquelles un premier lot de métal précieux fut fourni. Ce qui restait d'une première statue était donc pour servir aux autres et on ne peut contester qu'en employant cet argent, sans l'agrément du roi, à faire ce grand vase à deux anses, fût-ce pour lui faire connaître le beau style des anciens, Cellini se mettait en faute. Ne retenons pour l'instant que ce premier reproche. En calculant selon les chiffres qu'il donne, sa statue portait un peu moins de quatre brasses, c'est-à-dire, la brasse de Florence étant de $0^{m}577$, un peu moins de $2^{m}30$. Le vase eut une brasse et demie environ, c'est-à-dire près de 90 centimètres. Quoiqu'un

voie. J'entrepris en toute hâte un buste de Jules César, à mi-corps, vêtu de sa cuirasse. Ce buste était beaucoup plus grand que nature, et reproduisait un petit modèle que j'avais apporté de Rome, et qui lui-même était la copie d'une merveilleuse tête antique. J'exécutai encore un autre buste de même grandeur, d'après une très belle jeune fille que je gardais près de moi pour mon déduit. J'appelai cette tête Fontainebleau, nom de l'endroit qu'avait choisi le roi pour y prendre son propre plaisir. Quand on eut construit un magnifique fourneau pour fondre le bronze, et que nos moules,

---

rapport de dimension ne puisse faire deviner le rapport de poids, il n'en est pas moins évident par la déclaration de ces mesures, que l'argent employé au vase fut une partie considérable de ce qu'il eût fallu pour une autre statue. » (Dimier, pp. 30-31.) Mais il y a plus. Les Archives nationales conservent (KK, 285) un registre in-quarto de soixante-quatorze feuillets, intitulé : *Paiement des ouvriers orfèvres logeant et besongnans dans l'hostel de Nesle.* Ce registre ne commence malheureusement qu'à l'année 1549. Néanmoins, on y lit en fin des comptes la note suivante :

« Et est assavoir que par le présent compte du présent commis, de quinze mois, finis en mars 1546, Paul Romain et Ascanius, orfèvres, sont chargés de compter et venir respondre que sont devenuz, et ès mains de qui ont esté mis six marcs d'argent d'une part, et huit-vingt-quatorze marcs trois onces d'autre argent d'autre part.

« *Item*, par ledit premier compte, Me Jacques de La Fa père, et précédent comptable, est chargé de compter de semblable fait pour les années 1542, 43, 44, 45, et jusques à son trépas. »

Il résulte de cette note, dont Dimier le premier a bien vu la portée, que, « dans son relevé de comptes, le scribe a rappelé pour finir une mention d'argent à recouvrer de l'exercice 1546...; qu'en 1542 ladite somme a manqué, qu'on a relevé ce déficit, et qu'on l'a soigneusement reporté de compte en compte jusqu'au dernier compte de La Fa fils, après quoi on l'abandonna, puisque la note susdite n'en fait nulle part mention pour les années suivantes. Cette créance abandonnée ne méritait plus de paraître... que pour mémoire, en queue de relevé ». Et Dimier de conclure : « C'est entre les mains de Cellini que cet argent a disparu... C'est une valeur de plus de 10,000 francs de nos jours que Cellini avait détournée (Dimier, pp. 37-38.). »

celui de Jupiter et ceux de mes deux têtes, furent prêts et cuits, je dis aux maîtres parisiens : « Je ne crois pas que votre Jupiter vienne bien, car vous n'avez pas ménagé en bas assez d'évents pour que l'air puisse circuler; ainsi, vous perdez votre temps. » Ils me répondirent que si leur statue ne venait pas bien, ils me rembourseraient tout l'argent que je leur avais versé à titre d'arrhes, et m'indemniseraient de toute la dépense perdue. Par contre, c'est moi qui avais à me tenir sur mes gardes, car les deux belles têtes que je voulais jeter suivant ma méthode italienne ne pouvaient manquer de tourner mal. A cette discussion assistaient les trésoriers et les autres gentilshommes qui venaient me voir par ordre du roi, à qui ils rapportaient tout ce qui se disait et se faisait chez moi. Les deux vieux fondeurs qui tenaient à jeter le Jupiter à leur manière en retardèrent quelque peu la fonte. Ils disaient en effet qu'il aurait fallu faire subir une préparation aux moules de mes deux têtes, parce qu'il était impossible qu'elles réussissent avec mes procédés, et que c'était grand péché de sacrifier de si beaux ouvrages. Ils en firent parler au roi, mais Sa Majesté leur fit répondre qu'ils devaient songer à s'instruire, et non chercher à en remontrer à leur maître. Ils mirent leur moule dans la fosse en se gaussant bruyamment. Quant à moi, je ne me départis pas de mon calme, et sans me livrer à aucune manifestation de raillerie ou de courroux, encore que la colère grondât en moi, je plaçai mes deux moules à droite et à gauche du Jupiter. Lorsque notre métal fut parfaitement fondu, nous lui ouvrîmes passage avec le plus grand empressement. Le moule du Jupiter s'emplit très bien; les moules de mes deux têtes s'étant emplis en même temps, l'allégresse de mes gens se doubla de ma joie. J'étais heureux de m'être trompé sur l'issue de leur effort, et ils l'étaient plus encore de s'être trompés sur le résultat du mien. Au comble de l'enchantement, ils me demandèrent à boire, suivant l'usage des Français. Je leur fis bien volontiers servir une riche collation.

Ils me réclamèrent ensuite l'argent que je devais leur verser et celui que je leur avais promis en plus. Je leur répondis : « Vous avez ri d'une chose qui, j'en ai bien peur, vous fera pleurer, car j'ai remarqué qu'il est rentré dans votre moule beaucoup plus de bronze qu'il ne fallait; c'est pourquoi je me refuse à rien vous donner avant demain matin, en plus de ce que vous avez déjà reçu. » Ces pauvres gens se mirent à songer à ce qu'ils venaient d'entendre, et s'en retournèrent chez eux sans souffler mot. Le lendemain matin, à la dérobée, ils entreprirent de retirer de la fosse les trois ouvrages. Comme ils ne pouvaient dégager leur grand moule sans ôter d'abord mes deux têtes, ils les enlevèrent, constatèrent qu'elles étaient parfaitement venues, et les mirent debout, bien en vue. Ils commencèrent ensuite à découvrir le Jupiter; mais à peine furent-ils descendus à deux brasses de profondeur, qu'ils poussèrent, avec leurs quatre ouvriers, un si grand cri que je les entendis. Pensant que c'était un cri de joie, je me mis à courir, car j'étais dans ma chambre, à plus de cinq cents pas de la fosse. Arrivé près d'eux, je les trouvai dans l'attitude qu'on donne aux soldats qui gardaient le sépulcre du Christ, c'est-à-dire désolés et tremblants d'effroi. Je jetai les yeux sur mes deux bustes et, ayant vu qu'ils étaient réussis, la joie que j'en eus rendit mon mécontentement moins vif. Les fondeurs s'excusèrent en disant : « C'est notre mauvaise fortune! — Vous n'avez eu, répondis-je, aucune mauvaise fortune; prenez-vous-en seulement à votre peu de savoir. Si je vous avais vus placer l'âme dans le moule, je vous aurais enseigné d'un seul mot le moyen d'amener la statue à la perfection; il en serait résulté pour moi beaucoup d'honneur, et pour vous beaucoup de profit. Quant à ce qui est de moi, je saurai bien sauver mon honneur; vous autres, au contraire, vous avez perdu à la fois l'honneur et l'argent. Retenez-en, pour une autre fois, qu'il vous convient de travailler, et non de vous gausser. » Ils se recommandèrent à moi, me disant que j'avais raison, et que, si je ne leur venais en aide

et s'ils avaient à supporter l'énorme dépense engagée et le préjudice qu'ils m'avaient causé, ils seraient réduits à mendier avec leurs familles. Je leur promis que si les trésoriers du roi voulaient leur faire payer le montant de leurs obligations contractuelles, je verserais cela de mon argent, parce que j'avais vraiment vu leur bonne volonté à faire tout ce qu'ils savaient. Cette manière d'agir me fit monter de cent coudées dans la considération des trésoriers et des ministres du roi. On écrivit tout ce qui s'était passé à Sa Majesté, dont la générosité était sans égale, et qui prescrivit à chacun de m'obéir aveuglément.

CXLVIII

A ce moment le fastueux et vaillant Pier Strozzi vint en France et réclama au roi ses lettres de naturalisation (1). Sa Majesté ordonna aussitôt qu'on les établit et ajouta : « Préparez en même temps celles de *mon ami* (2) Benvenuto; portez-les immédiatement de ma part à son logis, et délivrez-les-lui sans aucun frais (3).» Les lettres du grand Pier Strozzi lui coûtèrent je ne sais combien de centaines de ducats; les miennes me furent apportées par un des premiers secrétaires du roi, qu'on appelait messire Antoine le Maçon (4). Ce

---

(1) Pierre Strozzi, fils aîné de Filippo Strozzi et de Clarice de Médicis, entra au service de François Ier vers 1543 et devint maréchal de France. Il mourut le 20 juin 1558 et fut enterré à Epernay. S'il eut, comme le prétend Benvenuto, quelque peine à obtenir sa naturalisation, ce ne put être qu'en raison de l'inimitié de la dauphine, Catherine de Médicis, contre les Strozzi.

(2) Les deux mots en italique sont en français dans le manuscrit original.

(3) L'acte de naturalisation de Benvenuto, que l'on trouvera p. 632, est du mois de juillet 1542; il n'a toutefois été expédié et enregistré que le 2 octobre 1543, non pas gratuitement, mais moyennant douze écus.

(4) Antoine Le Maçon, secrétaire de la reine de Navarre, est surtout connu par sa traduction du *Décameron* (1545).

gentilhomme me présenta les lettres avec un merveilleux empressement, et me dit de la part de Sa Majesté : « Le roi vous en fait présent pour vous engager à le servir avec plus d'ardeur encore. Ce sont des lettres de naturalisation. » Il me conta que Pier Strozzi, pour obtenir les siennes, avait dû les demander longtemps et solliciter de nombreux appuis, tandis que Sa Majesté m'envoyait présenter les miennes de son propre mouvement, faveur sans précédent dans le royaume. A ces mots, je remerciai très chaleureusement le roi, puis je priai le secrétaire de bien vouloir m'expliquer ce que signifiaient ces lettres de naturalisation. Messire Antoine le Maçon était très instruit et très aimable, et parlait très bien italien. Il commença par éclater de rire, puis, quand il eut repris son sérieux, il m'exposa dans ma langue, en italien, l'objet des lettres de naturalisation. C'était une des plus grandes dignités qu'on pût conférer à un étranger. « C'est bien plus important, me dit-il, que d'être fait gentilhomme vénitien. » Quand il m'eut quitté, il retourna près de Sa Majesté, à qui il rapporta tout notre entretien. Le roi s'en amusa fort, et dit ensuite : « Eh bien! je tiens à ce qu'il sache pourquoi je lui ai envoyé des lettres de naturalisation. Allez, et créez-le seigneur du château du Petit-Nesle, qu'il habite et qui fait partie de mon domaine. Il comprendra cela beaucoup plus facilement qu'il ne l'a fait pour les lettres de naturalisation. » Un messager vint me trouver avec ce présent. Pour l'en remercier, je voulus user envers lui de courtoisie, mais il se refusa à rien accepter, disant que tel était l'ordre de Sa Majesté. Lorsque je revins en Italie, j'emportai avec moi ces lettres de naturalisation et l'acte de donation du château; et partout où j'irai, et là où je finirai mes jours, je ferai en sorte de ne m'en point séparer (1).

---

(1) L'acte de naturalisation subsiste seul aujourd'hui, mais la réalité de l'acte de donation du Petit-Nesle est parfaitement établie, grâce à un acte confirmatif dont il sera question plus loin.

CXLIX

Mais reprenons le récit de ma vie. J'avais en main les ouvrages dont j'ai parlé, c'est-à-dire le Jupiter d'argent déjà commencé, la salière d'or, le grand vase d'argent, les deux bustes de bronze, et je poussais activement ces travaux. Je m'occupai aussi de jeter en bronze le piédestal de Jupiter. Ce piédestal était merveilleusement riche et couvert d'ornements, au milieu desquels je sculptai en bas-relief, d'un côté l'enlèvement de Ganymède, et, de l'autre, le cygne et Léda. Ce piédestal vint parfaitement à la fonte. J'en fis encore un autre du même genre, destiné à supporter la statue de Junon. Quant à celle-ci, je dus attendre, pour la commencer, que le roi m'eût donné l'argent nécessaire. Grâce à mon adresse au travail, j'avais déjà assemblé toutes les pièces du Jupiter d'argent, celles aussi de la salière d'or; la vase d'argent était fort avancé; les deux bustes de bronze étaient terminés; j'avais fait plusieurs menus ouvrages pour le cardinal de Ferrare; j'avais, de plus, exécuté, pour l'offrir à madame d'Etampes, un petit vase richement ciselé; j'avais enfin livré une foule de travaux à de nombreux seigneurs italiens : le seigneur Pier Strozzi, le comte de l'Anguillara (1), le comte de Pitigliano (2), le comte de la Mirandole (3), bien d'autres encore. Mais, pour en revenir à mon grand roi, je viens de montrer que j'avais fort avancé tout ce qu'il m'avait commandé. A ce moment, il revint à Paris (4). Trois jours après, il se rendit chez moi avec une foule de seigneurs, choisis parmi les plus nobles de sa cour. Il fut bien étonné de voir tout ce que j'avais entrepris et mené à si bon port. Comme madame

---

(1) Flaminio, comte de l'Anguillara, époux de Madeleine Strozzi.

(2) Probablement Nicolas de Pitigliano, un des lieutenants de Pierre Strozzi.

(3) Galeotto Pic, comte de la Mirandole, mort en 1550.

(4) Le roi fut à Paris du 17 au 28 janvier 1542 (Dimier).

d'Etampes était avec lui, ils se mirent à parler de Fontaine Bleau (*sic*). Madame d'Etampes dit à Sa Majesté qu'il conviendrait de me faire faire quelque chose de beau pour orner sa Fontaine Bleau (*sic*). Le roi répondit aussitôt : « Voilà qui est bien parlé, et je veux décider à l'instant même qu'on fera là quelque chose de beau. » Puis, se tournant vers moi, il me demanda ce qu'on pouvait faire, selon moi, pour cette belle fontaine (*sic*). Je proposai tout ce qui me vint à l'esprit. Sa Majesté dit aussi son avis, puis elle ajouta qu'elle voulait aller se distraire pendant quinze ou vingt jours à Saint-Germain-en-Laye, à douze lieues de Paris (1), et que je lui fisse pendant ce temps un modèle pour cette sienne belle fontaine (*sic*), avec les plus riches ornements que je pourrais imaginer, parce que ce lieu était le plus agréable divertissement qu'elle eût dans son royaume (2). Le roi m'ordonna donc et me pria de ne rien négliger pour lui faire quelque chose de beau, ce que je lui promis.

Le roi, voyant tant d'ouvrages en chantier, dit à madame d'Etampes : « Jamais homme de cette profession ne m'a plu davantage et n'a mieux mérité que celui-ci d'être récompensé. Aussi convient-il de songer à le fixer ici. Comme il dépense beaucoup et qu'il est bon compagnon et grand travailleur, il est nécessaire que nous songions nous-mêmes à lui ; remarquez-le, en effet, madame, toutes les fois qu'il est venu me trouver ou que je suis venu ici, il ne m'a jamais rien demandé. On voit qu'il s'absorbe de tout cœur dans ses ouvrages. Il faut sans retard le gratifier de quelque bienfait, pour ne point le perdre. » Mme d'Etampes lui répondit : « Je vous en ferai sou-

(1) Saint-Germain-en-Laye n'est pas à douze lieues, mais à douze milles de Paris.

(2) La dernière ligne qu'on vient de lire semble indiquer que, dans tout ce passage, Benvenuto entend par *Fontaine Bleau* la résidence royale, et non une fontaine monumentale, dont il entreprend cependant le modèle quelques lignes plus loin. Le texte demeure ambigu.

venir. » Ils partirent, et moi je repris avec grande ardeur les travaux commencés, et j'entrepris, de plus, le modèle de la fontaine, qui progressa rapidement dans mes mains.

CL

Au bout d'un mois et demi, le roi fut de retour à Paris (1). Comme j'avais travaillé jour et nuit, j'allai le trouver avec mon modèle, dont l'ébauche était si belle qu'on la comprenait parfaitement. Déjà la guerre avait repris, avec ses horreurs infernales, entre l'empereur et lui (2) ; aussi le trouvai-je très soucieux. Je n'en crus pas moins devoir parler au cardinal de Ferrare. Je lui dis que j'avais avec moi certains modèles que Sa Majesté m'avait commandés, et le priai, s'il en voyait l'occasion, de glisser quelque parole pour obtenir que je fusse autorisé à montrer ces ouvrages, d'autant plus qu'à mon avis le roi aurait grand plaisir à les examiner. Le cardinal voulut bien parler en ma faveur et proposa à Sa Majesté de jeter un coup d'œil sur mes modèles. Aussitôt le roi accourut à l'endroit où je les avais mis.

J'avais d'abord établi un projet de porte pour le palais de Fontainebleau (3), en altérant le moins possible l'ordre de choses existant. J'avais affaire à une grande porte naine, comme en élève le mauvais goût français. L'ouverture en était presque carrée, et au-dessus se trouvait un cintre abaissé, ayant la forme d'une anse de panier, dans lequel le roi désirait placer une figure de la Nymphe de Fontainebleau. Je donnai les proportions les plus parfaites à l'ouverture, que je surmontai d'un cintre de la taille voulue. Sur les côtés je plaçai

---

(1) Du 18 au 28 février 1542 (Dimier).

(2) Ce n'est que le 12 juillet 1542 que François Ier, étant à Ligny, lança contre l'empereur le « cry de la guerre «, mais, dès le mois de juin 1540, la guerre menaçait d'éclater.

(3) La Porte Dorée, qui s'ouvre sur la Cour Ovale au bout de la chaussée de Maintenon.

d'élégants ressauts, posés en bas sur une console à laquelle correspondait, en haut, un chapiteau. De plus, à la place des deux colonnes que semblaient réclamer les moulures qui couraient en haut et en bas, je mis de chaque côté un satyre en haut relief. L'un de ces deux satyres paraissait soutenir du bras le chapiteau; de la main restée libre, il tenait un gros bâton; son visage audacieux et fier semblait fait pour épouvanter les spectateurs. L'autre satyre avait même attitude, mais il différait du premier par la tête et par d'autres détails du même genre. Il avait en main une étrivière formée de trois boules assemblées avec des chaînes. Je désigne ces figures du nom de satyres, mais elles n'avaient du satyre que les deux petites cornes et cette physionomie spéciale qui rappelle le bouc; tout le reste du corps avait la forme humaine. Dans le cintre j'avais placé une femme étendue, dans une belle attitude. Son bras gauche était posé sur le cou d'un cerf, animal qui comptait parmi les emblèmes du roi. D'un côté, j'avais représenté en demi-relief des chevreuils, des sangliers et d'autres animaux sauvages moins relevés en bosse; de l'autre côté, des chiens braques et des lévriers de plusieurs espèces; le tout rappelait les productions de la magnifique forêt où naît la fontaine. J'avais ensuite renfermé toute cette composition dans un carré oblong, dont chacun des angles supérieurs abritait une Victoire en bas-relief, tenant dans sa main ce flambeau que les anciens lui ont donné. Au-dessus du sujet principal, j'avais placé la salamandre, emblème particulier du roi, avec une foule d'autres ornements appropriés à l'architecture de l'ouvrage, dont le dessin était emprunté à l'ordre ionique.

CLI

Dès que le roi eut jeté les yeux sur ce modèle, la joie parut sur son visage, et il oublia les propos fastidieux qu'il subissait depuis plus de deux heures. Le voyant aussi gai que je le désirais, je découvris l'autre modèle, qu'il n'attendait aucu-

nement, car il lui semblait que le premier avait dû me coûter déjà beaucoup de travail. Ce nouveau modèle était haut de plus de deux brasses, et représentait une fontaine parfaitement carrée, entourée d'un magnifique escalier double, s'entre-croisant dans sa révolution, chose inconnue jusqu'alors en France, et très rare en Italie. Au milieu de la fontaine, j'avais placé, un peu au-dessus du bassin, une base également carrée, supportant une figure nue d'une grâce exquise. De la main droite, elle élevait en l'air une lance brisée; de la gauche, elle tenait la poignée d'un très élégant cimeterre. Elle reposait sur la jambe gauche, et foulait du pied droit le cimier le plus richement ouvragé qu'on puisse imaginer. A chaque angle de la fontaine j'avais assis une figure entourée d'une foule de gracieux attributs. Le roi commença par me demander ce que signifiait ce beau projet que je lui présentais. Il avait compris, me dit-il, tout le symbolisme de ma porte sans avoir besoin d'aucune explication, mais mon modèle de fontaine, tout en lui paraissant très beau, lui demeurait incompréhensible. Il était pourtant certain que je n'avais pas agi comme tant d'autres imbéciles, qui se bornent à mettre un tant soit peu de grâce dans leurs ouvrages, et ne leur donnent aucune signification. Je fis en sorte de donner au roi une réponse qui lui plût autant que mes modèles, et je lui tins ce discours : « Majesté sacrée, apprenez que cette petite fontaine est, dans toutes ses parties, très exactement mesurée sur une petite échelle, de sorte que, lors de son exécution, elle aura l'élégance que vous lui voyez maintenant. La figure du milieu aura cinquante-quatre pieds de haut — à ces mots, le roi fit un signe de profond étonnement; — elle représente le dieu Mars. Ces quatre autres figures symbolisent les Arts libéraux, qu'aime et protège si grandement Votre Majesté. Celle-ci, à droite, caractérise la science des Lettres; voyez ses attributs, qui sont ceux de la Philosophie et de tout son cortège de connaissances. En cette autre s'unissent les arts du Dessin, c'est-à-dire la Sculpture, la Peinture et l'Architecture. Voici

maintenant la Musique, compagne indiquée de toutes ces sciences. La dernière figure, qui paraît si benoîte et si bienveillante, est la Libéralité, sans laquelle on ne peut faire preuve d'aucun de ces merveilleux talents dont Dieu nous gratifie. La grande statue du milieu représente Votre Majesté même, car ainsi que le dieu Mars, vous seul avez ici-bas la vaillance en partage, et vous employez justement et saintement votre bravoure à défendre votre gloire. » Le roi eut quelque peine à patienter jusqu'à la fin de mon discours; alors il s'écria bien haut : « En vérité, j'ai trouvé un homme selon mon cœur! » Puis il appela les trésoriers chargés de pourvoir à mes besoins, et leur enjoignit de me donner tout ce qu'il me faudrait, à quelque prix que montât la dépense. Il me frappa ensuite avec la main sur l'épaule en me disant : « Mon ami (1), je ne sais quel est le plus heureux, du prince qui trouve un homme selon son cœur, ou de l'homme de talent à qui la munificence d'un prince assure tous les moyens de réaliser les vastes conceptions de son esprit. » Je répondis que, si j'étais l'homme dont parlait Sa Majesté, mon bonheur était de beaucoup le plus grand. Le roi reprit en riant : « Admettons qu'ils soient également heureux. » Je partis, au comble de l'allégresse, et retournai à mes travaux.

CLII

Ma mauvaise fortune voulut que je négligeasse de jouer la même comédie avec Mme d'Etampes. Lorsqu'elle apprit le soir, de la bouche du roi, tout ce qui s'était passé, elle en conçut dans son cœur une telle rage qu'elle déclara d'un air dépité : « Si Benvenuto m'avait montré ses beaux ouvrages, il m'aurait donné motif de me rappeler de lui à l'occasion. » Le roi voulut m'excuser, mais n'apaisa point madame. Je fus instruit de cette discussion, et quinze jours plus tard,

(1) Ces deux mots sont en français dans le manuscrit original.

quand la cour, après avoir fait un tour en Normandie, à Rouen et à Dieppe, fut revenue de cette province à Saint-Germain (1), je pris le beau petit vase que j'avais ciselé à la demande de Mme d'Etampes et m'apprêtai à le lui offrir, pensant regagner ainsi ses bonnes grâces. Je l'emportai donc avec moi. A la nourrice de madame, à qui je montrai ce beau vase exécuté pour sa maîtresse, je déclarai que je n'entendais point m'en faire payer. La nourrice m'accabla des compliments les plus flatteurs, et me dit qu'elle en toucherait un mot à madame, qui n'était pas encore habillée, et qu'aussitôt après lui en avoir parlé, elle me ferait entrer. Elle rapporta bien le tout à madame, mais celle-ci répondit dédaigneusement : « Dites-lui qu'il attende. » J'attendis, et fis provision de patience, ce qui m'est extrêmement difficile. J'en eus cependant assez pour attendre jusqu'après le dîner, mais, comme il se faisait tard, la faim me jeta dans une telle irritation que, ne pouvant y résister, j'envoyai dévotement madame au diable et partis. J'allai trouver le cardinal de Lorraine et lui fis présent de mon vase, en le priant seulement de me maintenir dans les bonnes grâces du roi. Il me répondit qu'une démarche de lui était superflue, mais que si j'en avais jamais

(1) Dimier apporte à ce passage une correction piquante : » On ne trouve pas la cour à Saint-Germain à l'époque que dit Cellini. Il est vrai qu'on s'étonne d'autant moins de cela, que notre auteur ajoute qu'elle revenait de Normandie, ayant passé par Rouen et par Dieppe, où l'on ne voit pas davantage qu'elle soit allée en ce temps-là. Ce n'en sont pas moins des noms qu'il n'a pas inventés, et nous trouvons précisément la cour revenant d'un pareil voyage et arrêtée à Saint-Germain deux ans et demi plus tard, du 28 octobre au 4 novembre 1544. Cette concordance est la seule de tout le voyage de Cellini. Rien ne retenant d'ailleurs de façon nécessaire l'épisode à la place qu'il lui donne, il peut passer pour certain que cette démarche remonte non aux premiers jours de ses discordes avec la favorite, alors qu'il pouvait en effet songer à réparer une impertinence, mais à une époque au contraire où telle démarche ne pouvait représenter qu'une sorte d'amende honorable entreprise pour fléchir son ennemie. » (Dimier, pp. 27-28.)

besoin, il la ferait volontiers; puis il appela un sien trésorier et lui parla à l'oreille. Le trésorier attendit que j'eusse quitté le cardinal, et me dit alors : « Benvenuto, venez avec moi; je vous ferai boire un verre de bon vin. Ne sachant ce qu'il voulait dire, je répondis : « De grâce, seigneur trésorier, donnez-moi un verre de vin tout au plus, avec une bouchée de pain, car, en vérité, je tombe en défaillance. Depuis ce matin de bonne heure jusqu'à maintenant, tel que vous me voyez, je suis resté, le ventre vide, à la porte de madame d'Etampes, pour lui offrir ce beau petit vase d'argent doré. Je l'en avais informée, mais, pour me vexer, elle m'a fait dire d'attendre. Or, j'ai eu faim et me suis senti défaillir, et, telle étant la volonté de Dieu, j'ai donné mon ouvrage, le fruit de mon labeur, à quelqu'un qui le méritait cent fois mieux, et je ne vous demande qu'une goutte de vin, car, en raison de mon tempérament un peu trop bilieux, la faim me fait tant souffrir que je risque de tomber évanoui. » Tandis que je prononçais péniblement ces paroles, je vis apporter du vin merveilleusement fin et une délicieuse collation. Je me réconfortai parfai tement, et recouvrai mes esprits vitaux, ce qui fit tomber mon courroux. Le bon trésorier m'offrit cent écus d'or, mais je lui opposai un refus absolu. Il alla en référer au cardinal, qui le rudoya fort et lui ordonna de m'obliger à accepter cette somme, s'il tenait à rester encore à son service. Le trésorier revint me trouver, tout perturbé, et me dit qu'il n'avait jamais été si vertement tancé par le cardinal. Il m'offrit de nouveau les cent écus, et comme je résistais encore un peu, il se fâcha tout rouge, et me déclara qu'il me les ferait prendre de force. Je m'exécutai donc. Je voulus aller remercier le cardinal, mais il avait chargé un sien secrétaire de me dire qu'il ferait toujours volontiers ce qui pourrait m'être agréable. Je retournai le soir même à Paris. Le roi sut tout ce qui s'était passé. On railla madame d'Etampes, ce qui ne fit qu'envenimer sa haine contre moi, au point que je courus grand danger de mort, ainsi que je le raconterai en son lieu.

CLIII

J'aurais dû depuis longtemps rapporter l'amitié que je nouai avec l'homme de bien le plus distingué, le plus obligeant, le plus affable que j'aie jamais rencontré dans ce monde. J'entends parler de messer Guido Guidi, très habile médecin et noble citoyen florentin (1). Les tourments infinis que ma mauvaise fortune a jetés sur mon chemin me l'ont fait quelque peu négliger. Bien que ce fût peu de chose, il suffisait, me disais-je, que son souvenir demeurât toujours vivant dans mon cœur; mais je me suis aperçu depuis lors que je ne vis pas bien sans lui, aussi vais-je le mêler au récit de mes pires traverses, afin qu'après m'avoir donné jadis son réconfort et son appui, il soit ici comme un témoin du bonheur passé. Mondit messer Guido étant venu à Paris, dès que je commençai à le connaître, je l'emmenai dans mon château, où je mis un appartement libre à sa disposition, ce qui nous permit de nous donner du bon temps ensemble pendant plusieurs années. Vint ensuite l'évêque de Pavie, Monseigneur Rossi, frère du comte de San Secondo. Je lui fis quitter son hôtellerie et l'installai chez moi, où je lui donnai un autre appartement libre, qu'il occupa très confortablement avec ses serviteurs et ses chevaux pendant de longs mois. Une autre fois, ce fut le tour de messer Luigi Alamanni et de ses enfants, que j'eus pour hôtes pendant plusieurs mois. Dieu m'accorda la grâce de pouvoir rendre ainsi quelques bons offices à des hommes distingués par la naissance ou le ta-

---

(1) Guido Guidi fut appelé à la cour de France en 1542. En 1548 il revint à Florence et fut nommé professeur de médecine et de philosophie à Pise, où il mourut le 26 mai 1569. Benvenuto lui a dédié le sonnet : *Eccellente mio Guido*, publié par Carlo Milanesi à la suite des *Trattati*, p. 358.

lent (1). Messer Guido et moi, nous restâmes bons amis tout le temps que j'habitai le Petit-Nesle, et souvent il nous arrivait de nous glorifier ensemble de ce que chacun de nous se perfectionnait dans sa profession au service du grand et admirable roi de France. Je puis dire en toute vérité que tout ce que je sais, tout ce que j'ai fait de bon et de beau, c'est à ce merveilleux prince que j'en suis redevable; aussi vais-je renouer le fil de mon récit pour parler de lui et des grands ouvrages que j'ai exécutés pour lui.

CLIV

J'avais dans mon château un jeu de paume dont la location me rapportait beaucoup d'argent. Il y avait là plusieurs petits logements qu'habitaient des gens de divers métiers, entre autres un imprimeur fort habile, dont presque tout l'atelier s'abritait dans l'enceinte de mon château. Ce fut lui

---

(1) Tassi a relevé un témoignage de la munificence de Benvenuto dans les lignes suivantes, qu'écrivit à celui-ci Niccolò Martelli, de Florence, le 1er septembre 1543 : « Le Tasso, le Tribolo, le Stradino, le grand Varchi et notre excellent Luca Martini ont eu la plus vive satisfaction d'apprendre l'état dans lequel vous vous trouvez auprès de Sa Majesté très chrétienne, grâce à votre mérite éclatant et à votre nature si bien douée, qu'on n'en peut rien dire de plus. Et certainement Benvenuto n'a pas encore tant de biens qu'il n'en mériterait davantage, pour être non seulement un artiste rare dans l'orfèvrerie et admirable dans le dessin, mais encore libéral dans ses discours et dans ses manières de faire participer à sa bonne fortune les gens de mérite et ses amis, et même ceux qu'il n'a jamais connus et qui se font un devoir de rendre visite à sa maison honorée; car il apprécie alors un esprit élevé dans une humble condition autant qu'un cardinal. Et quoique ces prélats se figurent être des échelons à la porte du paradis, moi je vous ai vu refuser à plus d'une couple d'entre eux le fruit distingué de vos peines, parce que vous ne les trouviez pas dignes de posséder une œuvre de mérite : action généreuse, digne d'une personne généreuse comme vous, et dont pour ma part je suis pénétré. » J'emprunte à Plon (pp. 56-57) la traduction de ce passage.

qui imprima le premier des beaux livres de médecine de messer Guido (1). Ayant eu besoin des pièces qu'il occupait, je le renvoyai, non sans de grandes difficultés. Parmi mes locataires était encore un maître salpêtrier, dont je voulus utiliser les petites chambres pour y installer de bons ouvriers allemands. Cet homme se refusant à déloger, je le priai plusieurs fois avec affabilité de bien vouloir me mettre en possession de ses chambres, puisque je voulais les affecter à l'habitation des ouvriers que j'occupais au service du roi. Plus je mettais de déférence dans mes demandes, plus cet animal me répondait avec hauteur. A la fin, je lui donnai un délai de trois jours pour s'exécuter. Cela le fit rire, et il me déclara qu'au bout de trois ans il commencerait à y songer. J'ignorais qu'il était un des plus plats valets de Mme d'Etampes, et si mes difficultés avec celle-ci ne m'avaient rendu un peu plus attentif aux conséquences de mes actes, je l'aurais immédiatement mis dehors; mais je tins à patienter trois jours. Quand ils furent écoulés, je ne fis aucune sommation nouvelle, mais j'armai des Allemands, des Italiens et des Français, je rassemblai une foule de manœuvres que j'avais à mon service, et j'eus bientôt fait de démolir toute la maison et de jeter hors de mon château les meubles et les hardes du salpêtrier. Je pris cette mesure un peu rigoureuse parce que cet insolent m'avait déclaré qu'il ne connaissait pas un Italien assez hardi pour oser bouger une seule maille de chez lui. Quand tout fut terminé, le drôle arriva : « Je suis, lui dis-je, le plus petit Italien de toute l'Italie, et ce que je t'ai fait n'est rien en comparaison de ce que je suis de taille à te faire et de ce

(1) Ce détail a permi à Tassi d'identifier ce personnage avec Pierre Gauthier, qui imprima en effet, en 1544, l'ouvrage suivant de Guido Guidi : *Chirurgia e græco in latinum conversa, Vido Vidio Florentino interprete, cum nonnullis ejusdem Vidii commentariis. Excudebat Petrus Galterius, Luteciae Parisiorum, pridie cal. maii* 1544. Ce bel in-folio, orné de figures et dédié à François Ier, contient la traduction latine des traités de chirurgie d'Hippocrate, de Galien et d'Oribasius.

que je te ferai si tu prononces un seul mot. » Puis je l'abreuvai d'injures. Mon homme, frappé d'étonnement et d'épouvante, répara de son mieux le désordre de ses bagages, après quoi il courut chez Mme d'Etampes, à qui il raconta l'aventure comme il eût dépeint l'enfer. Ma grande ennemie la rapporta au roi en la dramatisant beaucoup plus que ne l'avait fait le plaignant, car elle était autrement éloquente que celui-ci. Deux fois, m'a-t-on dit, Sa Majesté fut sur le point de se fâcher contre moi et de donner l'ordre de me punir, mais le dauphin Henri, son fils, aujourd'hui roi de France (1), ayant eu quelques différends avec la trop audacieuse duchesse, se joignit à la reine de Navarre, sœur du roi François, et tous deux prirent ma défense avec tant de chaleur que Sa Majesté finit par rire de toute cette affaire. Ainsi, avec l'aide manifeste de Dieu, j'échappai à un grand danger.

CLV

Il me fallut encore recommencer la même opération avec un autre locataire du même genre; mais je ne démolis pas la maison et me bornai à jeter toutes ses affaires dehors. A cette nouvelle, Mme d'Etampes eut assez d'audace pour dire au roi : « Je crois que ce démon vous saccagera Paris un jour ou l'autre. » Le roi, furieux, riposta à Mme d'Etampes en disant que je ne pouvais mieux faire que de me défendre contre cette canaille qui voulait m'empêcher de le servir.

La rage de ma cruelle ennemie augmentait chaque jour. Elle fit venir près d'elle un peintre qui logeait à Fontainebleau, où le roi résidait presque continuellement. Ce peintre était Italien et Bolonais; on le surnommait le Bologna, mais,

---

(1) Henri II étant mort le 14 juillet 1559, nous voyons qu'à cette date Benvenuto avait déjà dicté plus des deux tiers du présent ouvrage.

de son véritable nom, il s'appelait Francesco Primaticcio (1). Mme d'Etampes l'engagea à demander au roi de le charger de l'exécution de la fontaine, que Sa Majesté m'avait attribuée, et elle lui promit de l'appuyer de tout son crédit. Ainsi fut convenu. Le Bologna fut plus heureux ce jour-là qu'il ne l'avait été de sa vie, et il tint l'affaire pour assurée, encore que ce travail fût étranger à sa profession. Cependant, il était très bon dessinateur et s'était assuré du concours d'ouvriers formés à l'école du Rosso, un de nos peintres florentins d'un talent extraordinaire, et ce qu'il faisait de bon provenait d'emprunts à l'admirable manière du Rosso, déjà mort à ce moment (2). Ces titres de recommandation plutôt minces acquirent une force extraordinaire, grâce à l'appui tout-puissant de Mme d'Etampes, qui s'unit au Bologna pour marteler jour et nuit, sans trêve ni repos, les oreilles du roi. Mais, ce qui fit pencher la balance dans l'esprit du roi et l'amener à céder, c'est quand sa favorite et le Bologna lui dirent d'un commun accord : « Comment sera-t-il possible, Majesté sacrée, que, sur votre commande, Benvenuto vous fasse douze statues d'argent? Il n'en a pas encore terminé une seule! Si vous l'utilisez pour un si grand ouvrage, il faut de toute nécessité que vous renonciez aux premiers, auxquels vous tenez tant, car cent artistes, quelque habiles qu'ils fussent, n'arriveraient pas à terminer tous les importants travaux que cet homme de talent a entrepris. On voit clairement qu'il a grande volonté de faire, ce qui sera cause que Votre Majesté perdra promptement l'auteur et ses ouvrages. » Par ces discours et beaucoup d'autres semblables, les deux complices parvinrent à se faire écouter du roi, qui consentit à leur accorder tout ce qu'ils

---

(1) Le Primatice est venu en France dès 1533. En 1535-1536, il ne touchait encore que 600 livres par an, et son crédit n'augmenta qu'après son voyage en Italie, dont il sera question plns loin. Il resta ensuite en grande faveur jusqu'à sa mort, en 1570.

(2) Le Rosso était mort en 1541.

demandaient, bien que le Bologna n'eût encore produit ni dessins ni modèles de sa main.

CLVI

Au même moment, à Paris, le second locataire que j'avais chassé de mon château se mit en mouvement contre moi et m'intenta un procès. Il prétendait que je lui avais volé une grande quantité de ses affaires en le déménageant. Ce procès me causait un tourment infini et me prenait un tel temps que plus d'une fois je fus tenté de perdre courage et de m'en aller.

On a coutume, en France, de tirer énormément d'argent d'un procès engagé avec un étranger ou avec une personne peu versée dans la chicane; et dès qu'un litige commence à paraître avantageux, on trouve à le vendre. Des gens ont même doté leurs filles en vendant des procès à des trafiquants qui n'ont d'autre métier que d'en acheter. Autre coutume honteuse : les Normands, pour la plupart, font métier de porter de faux témoignages. Il en résulte que les acheteurs de procès se hâtent de styler quatre, cinq ou six de ces témoins, selon le besoin; quant à l'adversaire qui néglige d'en produire un nombre égal en sens contraire, faute de connaître l'usage, il se voit aussitôt condamné. C'est l'aventure qui m'arriva. Comme la chose me semblait fort injuste, je me rendis à la grande salle du palais de Paris pour défendre mon bon droit. J'y vis un juge, lieutenant civil du roi, juché sur un haut tribunal. Cet homme était grand, gros et gras, et d'aspect excessivement austère. Il avait autour de lui une foule de procureurs et d'avocats, rangés à sa droite et à sa gauche; d'autres venaient un à un exposer leur affaire. Parfois les avocats qui entouraient le juge parlaient tous à la fois, et j'admirais ce prodigieux homme, vrai portrait de Pluton, qui faisait ouvertement le geste de tendre l'oreille tantôt vers celui-ci, tantôt vers celui-là, et répondait à tous à la perfection. Et comme j'ai toujours eu plaisir à voir et à goûter tous les

genres de talents, celui-là me parut si merveilleux que je n'aurais pas voulu pour beaucoup ne l'avoir point contemplé. La salle était très grande, mais, comme une foule de gens l'emplissaient, on avait soin d'en interdire l'accès à ceux qui n'y avaient point affaire, et, près de la porte fermée, un garde était en faction. Parfois ce garde, pour repousser les gens qu'il ne voulait point laisser entrer, faisait tant de bruit qu'il troublait l'admirable juge, et celui-ci, furieux, injuriait l'importun. L'incident se répéta plusieurs fois devant moi et me fit réfléchir, car voici très exactement les paroles que j'entendis proférer au juge en personne, un jour que deux gentilshommes venaient pour le voir et que le garde en faction près de la porte leur opposait une résistance désespérée. Le juge lui cria bien fort : *Sta cheto sta cheto, Satanasso levati di costì, e sta cheto*, ce qui se dit en français : *Phe phe Satan phe phe Satan alé phe* (1). A ces mots, moi, qui avais appris à fond la langue française, je me rappelai ce que Dante voulut dire quand, avec Virgile, son maître, il franchit les portes de l'Enfer. Dante, en effet, vécut avec le peintre Giotto en France, et surtout à Paris, où, du fait des abus dont j'ai parlé, on peut dire que la salle où se jugent les procès est un enfer. Comme Dante comprenait bien la langue française, il se servit de ces paroles. Il me semble extraordinaire qu'on ne les ait jamais expliquées ainsi, de sorte que je crois et j'affirme que ses commentateurs lui font dire des choses auxquelles il n'a jamais pensé (2).

---

(1) Benvenuto veut dire :« Paix, paix, Satan; paix, paix; allez, paix! »

(2) Il est à peine besoin d'ajouter que le commentaire de Benvenuto est absolument fantaisiste. Le vers de Dante : *Pape Satan, pape Satan aleppe*... par lequel s'ouvre le chant VII de l'Enfer, fait encore aujourd'hui l'objet de nombreuses discussions. L. Monti en a donné en 1896 l'interprétation la plus vraisemblable, en proposant de le lire : Παπαῖ, Σατᾶν, Παπαῖ Σαταν, ἄ λιπε, ce qui veut dire en une sorte de mauvais grec : « O rebelle, ô rebelle! va-t'en! » Quant au séjour de Dante à Paris, il est attesté par Giovanni Villani (Cronica, livre IX, v. 136), mais demeure très douteux.

CLVII

Pour en revenir à mon affaire, quand je vis les avocats m remettre des arrêts de condamnation, je trouvai que le seu moyen dont je pusse disposer pour me sortir d'embarra était de recourir aux bons offices de ma longue dague. Je l portais sur moi, en raison du plaisir que j'ai toujours eu manier de belles armes. Je commençai par entailler le principal coupable, qui m'avait injustement intenté ce procès Un soir, je le frappai de tant de coups aux bras et aux jambes en ayant soin toutefois de ne pas le tuer, que je le privai d l'usage de ses deux jambes. Je mis ensuite la main sur celu qui avait acheté le procès, et je le touchai, lui aussi, de tell sorte qu'il arrêta la procédure. Je remerciai Dieu de cet heureux événement, comme je ne manque jamais de le faire chaque grâce qu'il m'accorde, et, pensant rester alors u bon bout de temps sans être molesté, j'invitai pour l'amou de Dieu mes jeunes gens, surtout mes Italiens, à s'applique chacun à sa tâche et à m'aider jusqu'à ce que j'eusse fini le ouvrages commencés, ce qui ne pouvait tarder. Après, j'entendais retourner en Italie, car je ne pouvais supporter le coquineries de ces Français, et leur bon roi se fâcherait peut-être bien un beau jour contre moi et me ferait payer cher c que j'avais risqué pour me défendre contre tant et tant d'infamies. J'avais comme Italiens : d'abord le plus cher d tous, Ascanio, de Tagliacozzo, dans le royaume de Naples; e second lieu Pagolo, Romain de très humble condition, qui n connaissait pas son père. C'étaient les deux ouvriers qu j'avais amenés de Rome, où ils étaient déjà à mon service. Un autre Romain était venu tout exprès de la Ville éternelle pour me trouver. Il s'appelait, lui aussi, Pagolo et était fils d'un pauvre gentilhomme de la maison des Macaroni. Ce jeune homme n'était pas très instruit dans son art, mais il excellait au maniement des armes. J'avais encore un Ferrarais,

nommé Bartolommeo Chioccia (1) et un Florentin, nommé Pagolo Micceri. Le frère de celui-ci, surnommé le Gatta, connaissait fort bien la tenue des écritures, mais avait fait des dépenses inconsidérées en gérant les affaires du richissime marchand Tommaso Guadagni. Il me mit en ordre les livres où je faisais figurer les comptes du grand roi très chrétien et d'autres personnages. Pagolo Micceri, ayant appris de son frère la manière de tenir mes livres, lui succéda dans ce travail, pour lequel je le rétribuai grassement. Il me semblait un excellent garçon, car il affichait de la dévotion, et je l'entendais continuellement marmotter des psaumes ou réciter son chapelet; aussi fondais-je de grands espoirs sur sa feinte bonté. Un jour, je le pris à part et lui dis : « Pagolo, frère bien-aimé, tu vois comme tu es heureux près de moi, alors qu'auparavant, tu t'en souviens, tu n'avais aucune ressource. Comme, d'autre part, tu es Florentin, j'ai plus de confiance en toi qu'en tout autre, d'autant plus que je te vois accomplir très dévotement les pratiques de la religion, ce qui me fait grand plaisir. Comptant ainsi sur toi plus que sur tout autre, je te prie de me venir en aide et te demande d'avoir surtout l'œil à deux choses qui me chagrineraient fort : Tout d'abord, tu garderas mes affaires avec la plus grande vigilance, pour empêcher qu'on ne me les vole, et tu n'y toucheras point toi-même. De plus, tu vois cette pauvre petite Catherine, que je garde principalement comme modèle pour mes travaux, que je ne pourrais exécuter sans elle. En outre, comme je suis homme, je m'en sers pour prendre mon déduit, et il se pourrait qu'elle me fît un enfant. Comme je ne veux pas nourrir les enfants des autres et que je ne supporterais pas d'être l'objet d'une telle injure, si je m'apercevais que quelqu'un de cette maison fût assez audacieux pour la séduire, je crois en vérité

(1) D'un *memorandum* de Benvenuto, reproduit par Tassi (t. III, p. 6) et daté du 18 novembre 1555, il résulte que cet ouvrier se nommait réellement Bartolommeo Perini.

que je les tuerais l'un et l'autre. Je te prie donc de m'aider, mon cher frère. Si tu remarques quelque chose, dis-le moi de suite; j'enverrai à la potence la Catherine, sa mère et le suborneur. Enfin garde-toi tout le premier de me la prendre. » Ce ribaud fit un signe de croix qui le couvrit de la tête aux pieds et s'écria : « O benoît Jésus! Dieu me garde de jamais penser à une telle chose! D'abord, je ne m'adonne point à ce vice; puis, ne le croyez-vous pas? j'ai conscience de l'immense bienfait que j'ai reçu de vous. » A ces mots, qu'il me parut prononcer d'un ton simple et affectueux envers moi, je crus à l'absolue sincérité de son dire.

CLVIII

Deux jours plus tard, comme c'était fête, messer Mattio del Nazaro, lui aussi Italien au service du roi, orfèvre comme moi, merveilleusement habile en son art (1), nous invita, mes jeunes gens et moi, à passer quelques bonnes heures dans son jardin. Je me préparai à m'y rendre et j'invitai Pagolo à venir, lui aussi, se promener et s'amuser, en l'honneur des premiers signes d'apaisement de mon ennuyeux procès. Ce jeune homme me répondit en disant : « Ce serait vraiment une grande imprudence que de laisser la maison ainsi seule. Voyez combien vous avez d'or, d'argent et de joyaux. Puisque nous sommes dans une ville de voleurs, il faut se tenir sur ses gardes jour et nuit. Je m'occuperai à dire mes prières tout en gardant la maison. Allez, le cœur léger, vous amuser et vous donner du bon temps. Une autre fois, ce sera le tour d'un camarade d'être de faction. » Je me rendis à cet avis et partis sans inquiétude avec le Romain Pagolo, Ascanio et le Chioccia. Nous allâmes nous amuser dans le jardin de Mattio del Nasaro, où

---

(1) Vasari qui a écrit une *Vie* de cet artiste, le nomme Matteo del Nassaro.

nous passâmes joyeusement une grande partie de la journée. Le soleil commençait déjà à descendre à l'horizon, plus de la moitié de la journée étant passée, quand je me sentis de mauvaise humeur. Je me mis à songer aux paroles que m'avait dites ce misérable avec une feinte simplicité. J'enfourchai mon cheval et revins à mon château avec deux de mes serviteurs. J'y trouvai Pagolo et cette putain de Catherine presque en train de besogner ensemble, car, à mon arrivée, la mère de Catherine, cette ruffienne de Française, se mit à crier de toutes ses forces : « Pagolo! Catherine! voilà le patron! » Je les vis arriver l'un et l'autre, épouvantés; quand ils furent devant moi, ils étaient tout bouleversés et ne savaient ni ce qu'ils disaient, ni où ils allaient dans leur stupeur, preuve manifeste de leur faute. A cette vue, la colère m'étouffa, et je saisis mon épée, décidé à les tuer tous deux. Pagolo s'enfuit; Catherine se jeta à genoux et appela sur elle toutes les miséricordes du ciel. Moi, qui aurais voulu d'abord embrocher son complice, je ne pus l'atteindre de suite, et, avant d'avoir mis la main dessus, je me dis que le plus sage était de jeter les deux coupables à la porte, car, avec toutes les équipées que je venais de risquer, j'aurais eu du mal à sortir vivant de ce mauvais pas. Je dis donc à Pagolo : « Ribaud, si mes yeux avaient vu ce que tu me donnes lieu de croire, je te larderais dix fois les tripes avec cette épée. Disparais sur l'heure, et si jamais tu penses à réciter le *Pater noster*, dis-le en l'honneur de saint Julien (1). » Je chassai ensuite la mère et la fille à coups de pied et à coups de poing. Elles songèrent à se venger de cet affront, et consultèrent un

---

(1) Allusion à la deuxième nouvelle de la seconde journée du *Décameron*, dans laquelle Boccace prête à Rinaldo d'Asti les paroles suivantes : « J'ai toujours eu coutume en mes voyages de dire le matin, en sortant de l'auberge, un *Pater noster* et un *Ave Maria*, pour l'âme du père et de la mère de saint Julien, après quoi je prie Dieu et ce saint de me donner bon gîte la nuit suivante. » Saint Julien l'Hospitalier était le patron des voyageurs.

avocat normand, qui leur conseilla de me faire accuser par Catherine d'en avoir usé avec elle à la manière italienne. C'est ainsi qu'il désignait le péché contre nature, c'est-à-dire la sodomie. « Tout au moins obtiendrez-vous ceci, leur dit l'avocat : cet Italien, dès qu'il apprendra l'accusation et qu'il en saura l'extrême gravité, s'empressera de vous donner quelques centaines de ducats pour vous faire taire, eu égard au terrible châtiment qu'on inflige en France aux fauteurs de ce crime. » Ainsi fut entendu. L'accusation fut lancée, et je reçus assignation.

CLIX

Plus je cherchais le repos, plus j'étais accablé de tribulations. Chaque jour, je recevais de mille manières les coups de la mauvaise fortune, et je commençais à me demander ce que je devais faire : ou bien m'en aller et envoyer la France au diable, ou soutenir vaillamment ce nouveau combat et voir à quelle fin Dieu m'avait créé. Je fus longtemps dans cette douloureuse indécision; à la fin, je résolus de partir, de peur de tenter ma mauvaise fortune au point qu'elle me fît rompre le cou. Quand je fus entièrement prêt, que j'eus fait les démarches nécessaires pour mettre en lieu sûr ce que je ne pouvais emporter, et que j'eus caché de mon mieux les menus objets sur moi et mes serviteurs, j'eus un immense chagrin de partir ainsi. J'étais demeuré seul dans un mien petit atelier, car j'avais dit à mes jeunes gens, qui me conseillaient de partir, que je croyais bon de prendre encore un peu conseil de moi-même, tout en reconnaissant parfaitement qu'ils avaient en grande partie raison; car, pourvu que je fusse hors de prison et que la fureur de mes ennemis eût le temps de s'apaiser un peu, je pourrais bien mieux m'excuser près du roi, en lui exposant par écrit comment ce lâche assassinat n'avait d'autre cause que la jalousie. Comme je l'ai dit, j'avais résolu d'agir ainsi. Mais voilà qu'au moment où je me levai,

je fus saisi par l'épaule, je me sentis faire volte-face et j'entendis une voix me crier avec force : « Benvenuto, agis comme à ton ordinaire et ne crains rien. » Aussitôt je pris une résolution contraire à celle que j'avais arrêtée, et je dis à mes jeunes gens italiens : « Prenez de bonnes armes, venez avec moi et obéissez à tous mes ordres sans vous inquiéter d'autre chose : j'ai décidé de comparaître. Si je partais, vous vous en iriez tous en fumée; obéissez donc et venez avec moi. » D'un commun accord tous ces jeunes gens déclarèrent : « Puisque nous sommes ici et qu'il nous fait vivre, nous devons aller avec lui et l'aider jusqu'à la mort en ce qu'il décidera d'entreprendre. Ce qu'il dit est d'ailleurs plus vrai que nous ne pensions, car à peine il serait parti d'ici, ses ennemis nous renverraient tous. Puis, si nous considérons bien les grands travaux commencés ici, et leur énorme importance, aucun de nous ne saurait les achever sans lui, et ses ennemis diraient qu'il est parti parce qu'il était incapable de les terminer. » Outre ces raisons de me suivre, ils en trouvèrent beaucoup d'autres, également importantes. Le jeune Romain de la famille des Macaroni fut le premier à encourager ses camarades et il appela, de plus, à la rescousse certains des Allemands et des Français, qui m'étaient attachés. Nous étions dix en tout. Ainsi entouré, je me mis en route, décidé à ne pas me laisser incarcérer vivant.

J'arrivai au prétoire des juges criminels, devant qui la Catherine et sa mère m'avaient précédé. Je rejoignis ces deux coquines, qui riaient avec leur avocat. Aussitôt entré, je demandai hardiment le juge, personnage gros, gras et bouffi, huché sur son tribunal au-dessus du public. En me voyant, cet homme me menaça de la tête et me dit à mi-voix : « Quoique tu aies nom Bienvenu, tu seras, cette fois, le malvenu. » Je l'entendis et répliquai : « Expédiez-moi vite et dites-moi ce que je suis venu faire ici. » Alors le juge se tourna vers Catherine et lui dit : « Catherine, raconte tout ce qu'il t'est arrivé de faire avec Benvenuto. » La Catherine affirma

que j'en avais usé avec elle à la manière italienne. Le juge se retourna vers moi et me dit : « Tu entends ce que raconte la Catherine, Benvenuto? — Si j'en avais usé avec elle à la manière italienne, répondis-je alors, je ne l'aurais fait que dans le désir d'avoir un enfant, en m'y prenant comme vous autres. » Le juge alors de riposter : « Elle veut dire que tu l'as barattée dans un autre vase que celui où se font les enfants. » A ces mots, je déclarai que ce n'était point là la manière italienne, mais que ce devait être la manière française, puisque la Catherine la connaissait, et moi pas; et j'exigeai qu'elle décrivît exactement comment je m'y étais pris avec elle. Cette sale putain eut la scélératesse de décrire clairement les honteuses pratiques dont elle m'accusait. Je la fis recommencer son exposé trois fois de suite, après quoi je m'écriai de toutes mes forces : « Seigneur juge, lieutenant du roi très chrétien, je vous demande justice. Je sais que les lois du roi très chrétien condamment au supplice du feu les coupables de ce péché, à l'actif et au passif. Or, cette femme, que je n'ai possédée d'aucune manière, avoue qu'elle l'a commis. Sa ruffienne de mère est ici; elle mérite aussi le feu pour l'un et l'autre délit; je vous demande justice. » Cent fois je répétai bien haut ces paroles, en demandant toujours le feu pour la Catherine et pour sa mère, et en déclarant au juge que, s'il ne les mettait pas en prison devant moi, je courrais trouver le roi, à qui je raconterais l'injustice que me faisait un de ses lieutenants criminels. Devant mes hauts cris, les deux coquines commencèrent à baisser de ton; mes clameurs n'en devinrent que plus bruyantes, et la petite putain de pleurer avec sa mère, tandis que je criais au juge : « Le feu! le feu! » Cet insigne poltron, voyant que l'affaire n'avait pas tourné comme il y comptait, se mit à excuser la faiblesse des femmes en termes plus accommodants. Quand je vis cela, je compris que j'étais victorieux dans ce rude combat, et, tout en grommelant et en proférant des menaces, je partis sans me faire prier. J'aurais assurément donné cinq cents écus pour n'avoir

jamais eu à comparaître. Une fois hors du gouffre, je remerciai Dieu de tout cœur et retournai gaiement à mon château avec mes jeunes gens.

CLX

Quand la fortune adverse, ou, pour mieux dire, notre mauvaise étoile, se met à nous persécuter, elle n'est jamais à court de nouveaux pièges à nous tendre. Je venais d'échapper, me semblait-il, à un abîme insondable, et je pensais que ma mauvaise étoile me laisserait quelque temps en repos; mais je n'avais pas encore repris haleine, après cette effroyable tempête, que je me trouvai en face de deux dangers à la fois. En trois jours il m'arriva deux aventures dont chacune mit ma vie en balance. Je m'explique :

J'étais allé à Fontainebleau pour m'entretenir avec le roi (1). Celui-ci m'avait écrit qu'il voulait que je fisse toutes les monnaies de son royaume. Avec sa lettre, il m'avait envoyé de petits dessins pour m'expliquer au moins en partie ce qu'il désirait; toutefois il me donnait pleine licence de faire tout ce qui me plairait. J'avais donc composé de nouveaux dessins conformément à mon goût et au génie de la gravure. A peine arrivé à Fontainebleau, je fus interpellé par Monseigneur de la Fa (1), un des trésoriers chargés par le roi de pourvoir à mes besoins : « Benvenuto, me dit-il, le peintre Bologna a été chargé par Sa Majesté de faire votre grand colosse, et le roi nous a enlevé, pour les donner à cet homme, toutes les commandes dont il nous avait chargé pour vous. Nous avons trouvé cela fort mal, et il nous semble que votre compatriote a été bien téméraire en s'élevant contre vous, car il vous enlève, uni-

---

(1) Ce voyage à Fontainebleau se place du 13 février au 15 avril 1543 (Dimier).

(1) On a vu, dans l'annotation du paragraphe CXLVII, que ce personnage, nommé Jacques de La Fa, resta comptable du Petit-Nesle jusqu'à sa mort, en 1545.

quement par la protection de Mme d'Etampes, les travaux dont vous aviez obtenu la charge grâce à vos modèles et à vos labeurs. Voilà déjà de longs mois qu'il a reçu cette commande, et personne n'a encore remarqué qu'il s'en soit occupé le moins du monde. » Tout étonné, je demandai : « Comment se peut-il que je n'aie jamais rien su de cela ? » Monseigneur de la Fa me dit alors que le Bologna avait tenu l'affaire secrète ; qu'il n'avait eu que très difficilement gain de cause, parce que le roi ne voulait point lui accorder la commande, et que seules les sollicitations de Mme d'Etampes la lui avaient fait obtenir. Me trouvant offensé d'une telle manière et avec une telle injustice, et me voyant enlevée une commande que j'avais gagnée au prix de mes immenses travaux, je me préparai à faire quelque coup d'éclat et, les armes à la main, j'allai tout droit chez le Bologna. Je le trouvai chez lui, dans un de ses ateliers. Il me fit entrer, et avec force compliments lombards il me demanda quelle heureuse affaire m'amenait là. « Une affaire très heureuse et très importante ! » lui répondis-je. Ce traître ordonna à ses serviteurs d'apporter à boire et reprit : « Avant de parler de rien, je veux que nous buvions ensemble, car telle est la coutume de France. — Messer Francesco, ripostai-je, sachez que la conversation que nous devons avoir ensemble n'exige pas que nous buvions d'abord. Peut-être pourrons-nous le faire ensuite. » Puis je lui tins le discours suivant : « Tous les hommes qui font profession d'être honnêtes agissent de telle sorte qu'on puisse les tenir pour tels. S'ils agissent autrement, ils perdent le nom de gens de bien. Vous n'ignorez pas, je le sais, que le roi m'avait donné à faire ce grand colosse dont il a été question il y a dix-huit mois, et ni vous ni personne n'avez rien trouvé à redire à cela. C'est par mes immenses labeurs que je me suis fait connaître de cet admirable roi ; mes modèles lui ayant plu, il m'a chargé de l'exécution de cet important ouvrage. De nombreux mois se sont écoulés sans que j'aie reçu contre-ordre, lorsque ce matin seulement j'ai appris que vous l'avez obtenu et me

l'avez fait enlever. J'avais conquis cette commande par mes admirables travaux, et vous, c'est uniquement avec de vaines paroles que vous me l'avez ravie. »

CLXI

Le Bologna répondit en disant : « O Benvenuto, chacun cherche à faire ses affaires en usant de tous les moyens dont il dispose. Si le roi veut qu'il en soit ainsi, que prétendez-vous répliquer? Vous perdriez votre temps, car la commande m'a été délivrée, ce qui la fait mienne. Maintenant, dites ce que vous voudrez, je vous écoute. — Messer Francesco, repris-je, sachez que j'aurais bien des choses à dire et que, par des arguments merveilleux et irréfutables, je pourrais vous forcer à avouer que la manière dont vous agissez et parlez n'a pas cours parmi les êtres doués de raison. Mais en peu de mots j'arriverai tout de suite au point de la conclusion. Ouvrez donc les oreilles et comprenez-moi bien, parce que l'affaire est sérieuse. » Le Bologna voulut se lever de son siège, car il vit que la rougeur me montait au visage et que je changeais terriblement d'expression. Je lui dis qu'il n'était pas encore temps de bouger, je l'invitai à rester assis et à m'écouter, et je lui tins le discours suivant : « Messer Francesco, vous savez que l'œuvre a d'abord été mienne, et que, selon l'usage du monde, le temps était passé où qui qne ce fùt pût la solliciter. Maintenant je vous déclare que j'accepte que vous fassiez un modèle; moi, j'en ferai un autre en plus de celui que j'ai déjà composé; puis, en grand secret, nous les porterons à notre illustre roi. Celui qui méritera de la sorte de voir son travail déclaré le meilleur sera digne en toute justice d'exécuter le colosse. Si c'est à vous qu'il échoit de le faire, j'oublierai complètement cette grave injure que vous m'avez adressée, et je bénirai vos mains, comme plus dignes que les miennes d'une telle gloire. Convenons d'agir ainsi, et nous

serons amis. Autrement sous serons ennemis, et Dieu, qui vient toujours en aide au bon droit, et moi qui lui ouvre la voie, nous vous montrerons en quelle profonde erreur vous êtes tombé. » Messer Francesco riposta : « La commande est à moi, et puisqu'elle m'a été donnée, je ne veux pas risquer de perdre ce qui m'appartient. — Messer Francesco, répondis-je, puisque vous ne voulez pas prendre le bon côté, celui qui est juste et raisonnable, je vais vous montrer cet autre, qui sera aussi laid et aussi désagréable que le vôtre. Je vous déclare donc que si jamais j'apprends, de quelque manière que ce soit, que vous parlez de cette commande qui est à moi, je vous tuerai immédiatement comme un chien. Nous ne sommes ni à Rome, ni à Bologne, ni à Florence; ici on vit autrement. Si jamais j'apprends que vous en parliez au roi ou à d'autres, je vous tuerai, coûte que coûte. Réfléchissez donc au côté que vous entendez prendre : ou le premier dont j'ai parlé, qui est le bon; ou ce dernier, qui est le mauvais. » Mon homme ne savait plus que dire ni que faire. Quant à moi, j'étais plus enclin à trancher le débat tout de suite qu'à en différer la solution. Le Bologna ne trouva rien d'autre à dire que ceci : « Tant que j'agirai comme doit le faire un homme de bien, je n'aurai peur de rien au monde. — Vous avez bien parlé, répondis-je; mais si vous agissez autrement, tremblez, car vous jouez gros jeu. » Je le quittai sans plus attendre et m'en allai trouver le roi, avec qui j'eus une longue discussion à propos des monnaies. Nous ne tombâmes pas beaucoup d'accord, parce que son conseil, qui était présent, cherchait à lui persuader que les monnaies devaient être faites à la manière de France, comme elles l'avaient toujours été jusqu'alors. Je répondis aux Conseillers que Sa Majesté m'avait appelé d'Italie pour lui exécuter des ouvrages qui fussent beaux; que si elle m'ordonnait le contraire, je ne me sentais pas le courage d'obéir. Devant cette déclaration, on renvoya la conférence à un autre jour, et je retournai de suite à Paris.

CLXII

A peine fus-je descendu de cheval qu'un de ces bons apôtres que réjouit la vue du mal vint m'avertir que Pagolo Micceri avait loué une maison pour cette petite putain de Catherine et pour sa mère, qu'il y allait continuellement, et qu'en parlant de moi il disait toujours d'un ton railleur : « Benvenuto avait donné la brebis à garder au loup, croyant que celui-ci ne la mangerait pas. Il en est réduit maintenant à faire le matamore et à s'imaginer que j'ai peur de lui. Je me suis armé de cette épée et de ce poignard pour lui montrer que j'ai, moi aussi, des lames qui coupent, que je suis Florentin comme lui, et de la famille des Micceri, de bien plus haut lignage que celle des Cellini. » Le ribaud qui se chargea de cette commission me porta un tel coup que je me sentis aussitôt empoigné par la fièvre, oui la fièvre, et ce n'est pas une figure de rhétorique. Peut-être même l'excès de ma fureur m'aurait-il fait mourir, si je n'eusse décidé d'y remédier en lui donnant le soulagement que l'occasion m'offrait, en proportion de ce que j'éprouvais en moi. Je dis à mon ouvrier ferrarais, nommé le Chioccia, de venir avec moi, et l'un de mes serviteurs me suivit avec mon cheval.

Arrivé à la maison où se tenait le misérable Pagolo, je trouvai la porte entr'ouverte et j'entrai. Je le vis, armé de son épée et de son poignard, assis sur un coffre, un bras passé autour du cou de Catherine. Juste au moment où je survins, j'entendis qu'il plaisantait sur moi avec la mère de celle-ci. D'une main je poussai la porte; de l'autre je saisis mon épée et lui en mis la pointe sur la gorge, sans lui laisser le loisir de penser que lui aussi avait une épée. « Vil poltron, lui dis-je en même temps, recommande-toi à Dieu, car tu es mort. » Sans oser bouger, il se mit à crier trois fois : « Maman, au secours! » J'étais décidé à le tuer coûte que coûte, mais quand j'entendis cette exclamation ridicule, ma colère tomba à moitié. J'avais

cependant enjoint à mon ouvrier Chioccia de ne laisser sortir ni la Catherine ni la vieille, parce que, si je frappais Pagolo, je voulais traiter de même ces deux putains. Je tenais sans interruption la pointe de mon épée sur la gorge de mon insulteur, et tout en le piquant un tantinet, je ne cessais de proférer d'effrayantes menaces; mais, quand je vis qu'il ne tentait pas la moindre défense, je ne sus plus que faire, et cette bravade me semblait devoir n'aboutir à rien, quand j'eus la fantaisie, à défaut de mieux, de les faire se marier, avec l'intention de prendre ensuite ma vengeance. Ayant ainsi décidé, je dis à Pagolo : « Ote cet anneau que tu as au doigt, poltron, et épouse-la, afin que je puisse prendre ensuite la vengeance que tu mérites. — Pourvu que vous ne me tuiez pas, s'écria-t-il aussitôt, je ferai tout ce que vous voudrez. — Passe-lui donc ton anneau au doigt, » repris-je. J'écartai un peu mon épée de sa gorge, et il lui passa l'anneau au doigt. « Cela ne suffit pas, déclarai-je alors, car je veux qu'on aille chercher deux notaires, et que ce mariage soit attesté par contrat. » J'ordonnai au Chioccia d'aller chercher ces deux notaires et, me tournant soudain vers la mariée et sa mère, je leur dis en français : « Les notaires et les témoins vont venir ici. La première de vous que j'entends souffler mot de ce qui s'est passé, je la tuerai à l'instant, et j'en fais autant des deux autres; tâchez donc de ne pas perdre la tête. » Quant à Pagolo, je lui dis en italien : « Si tu fais la moindre objection à tout ce que je proposerai, au premier mot que tu diras je te larderai de tant de coups de poignard que je te viderai de ce que tu as dans le ventre. » — Il me suffit que vous ne me tuiez pas, répondit-il, je ferai tout ce que vous voudrez. » Les notaires et les témoins arrivèrent; on dressa un contrat authentique et en bonne forme; ma colère et ma fièvre tombèrent. Je payai les notaires et je m'en allai.

Le lendemain le Bologna vint tout exprès à Paris et me fit appeler par Mattio del Nasaro. J'allai le trouver, et lui, le visage souriant, vint à ma rencontre, me priant de le tenir

pour un bon frère, et déclarant qu'il ne parlerait plus jamais de la commande, parce qu'il reconnaissait parfaitement que j'avais raison (1).

CLXIII

Si je ne reconnaissais que je me suis mal conduit en quelques-unes des aventures qui me sont arrivées, on ne tiendrait pas pour véridiques celles où j'affirme la correction de mon attitude. J'avoue donc que j'ai eu tort en voulant me venger si étrangement de Pagolo Micceri. Je dois pourtant ajouter à ma décharge que si j'eusse pensé qu'il fût un homme si lâche, jamais il ne me serait venu à l'esprit de tirer de lui la basse vengeance que je vais dire. Je ne me contentai pas de lui avoir fait prendre pour femme cette immonde petite putain de Catherine; pour achever ma vengeance, je faisais venir celle-ci et je dessinais son portrait. Je lui donnais trente sous par jour. Comme je la faisais poser nue, elle exigeait en premier lieu son argent d'avance, et en second lieu une copieuse collation; mais en troisième lieu je prenais ma vengeance en jouissant d'elle et en raillant la femme et le mari pour les nombreuses cornes dont je gratifiais celui-ci. Enfin;

---

(1) « Ce qui est parfaitement incontestable, écrit Dimier (p. 16), c'est que ladite fontaine fut, en fin de compte, exécutée par le Primatice. Nous la trouvons aux *Comptes des bâtiments du Roi* (t. I, p. 198) avec le nom de son auteur : *Audit Primadicis de Boulogne, pour avoir vaqué à la conduite et fait desdits patrons et ouvrages de peinture, piédestal et accoutrement dudit Hercule et colonnes de grès en façon de termes à mode antique pour le perron de ladite fontaine.* Ce perron, dans l'usage du temps, ne signifiait nullement un escalier, mais un massif de pierre, dont d'anciens guides nous gardent la description, et dont une vue de Ducerceau nous présente le dessin en petit... Le malheur veut que nous ne puissions dater précisément le paiement rapporté ci-dessus, parce qu'il est compris dans une période de dix ans, de 1541 à 1550, ce qui fait qu'on n'y démêle point si Cellini a menti, ou si l'ouvrage fut dévolu à son rival après son départ. »

en quatrième lieu je l'obligeais à poser des heures et des heures en des attitudes très fatigantes, grande cause d'ennui pour elle et de plaisir pour moi, car elle avait des formes splendides, et j'en tirais le plus grand honneur. Comme il lui semblait que je n'avais plus pour elle les mêmes égards qu'avant son mariage, elle en conçut un vif dépit et commença à murmurer. En bonne Française, elle m'adressait des menaces, arguant de ce que son mari était entré au service du prieur de Capoue, frère de Pier Strozzi (1). Elle me jetait, dis-je, en manière de bravade, le nom de son mari. Dès que j'entendais parler de cet individu, une colère indicible m'étranglait. Je supportais pourtant cela de mon mieux, sinon de bon gré, en songeant que je ne pouvais trouver un meilleur modèle pour mon art. Et je me disais en moi-même : « Je me venge ici de deux manières différentes : d'abord puisque Catherine est mariée, les cornes de Pagolo sont autrement vraies que celles qu'il me faisait quand cette garce était ma maîtresse. D'autre part, tout en tirant ainsi de mon insulteur une éclatante vengeance, je maltraite encore outrageusement sa femme, en l'obligeant à rester dans des poses aussi incommodes, ce qui non seulement me fait plaisir, mais me rapporte tant d'honneur et de profit. Que puis-je désirer de plus ? » Tandis que j'établissais ainsi mon compte, cette ribaude redoubla d'injures, me menaça de son mari et en dit et en fit tant qu'elle me mit hors des gonds. Ivre de colère, je la saisis par les cheveux, la traînai dans la chambre et la rouai de coups de pied et de coups de poing jusqu'au moment où je fus las de frapper. Personne ne pouvait entrer pour la secourir. Quand je l'eus battue comme plâtre, elle jura de ne plus jamais revenir chez moi. Le premier jour que j'entendis cette

(1) Leone, fils de Filippo Strozzi, né à Florence le 15 octobre 1515. « Son premier advenement, dit Brantôme, fut lorsqu'il vint servir la France, quand Barberousse vint en la mer de Provance et qu'il assiégea la ville de Nice, là où il alla bravement à l'assaut... » Il quitta le service de la France en 1551 et mourut en 1554.

déclaration, je pensai que j'avais agi stupidement. Il me semblait en effet que je perdais avec Catherine une admirable occasion de m'acquérir de la gloire. De plus, en la voyant toute sanglante, toute meurtrie, toute enflée, je songeais que, lors même qu'elle reviendrait, il faudrait que je la fisse soigner pendant quinze jours avant de pouvoir m'en servir.

CLXIV

Pour en revenir à cette fille, je lui envoyai, pour l'aider à s'habiller, une mienne servante, vieille femme extrêmement obligeante, nommée Ruberta. A peine arrivée, elle apporta de nouveau à boire et à manger à la petite ribaude; puis elle lui frotta ses meurtrissures avec un peu de graisse de porc rôti, et, à elles deux, elles avalèrent le reste du morceau. Une fois habillée, Catherine partit en blasphémant et en maudissant tous les Italiens et le roi qui les gardait à son service, et jusqu'à sa maison elle ne cessa de pleurer et de grommeler. Assurément, cette première fois il me sembla que j'avais eu grand tort. Ma Ruberta me reprochait ma conduite en disant : « Vous êtes bien cruel d'avoir battu si rudement une si belle fillette. » Pour fournir une excuse à ma servante, je lui racontai les coquineries que Catherine et sa mère m'avaient faites quand elles habitaient chez moi, mais la Ruberta me gourmanda, affirmant que ce n'était rien du tout, puisqu'on n'agissait pas autrement en France. Elle tenait pour certain qu'on n'y rencontrait pas un mari qui n'eût ses petites cornes. A ces mots, je me mis à rire, et je dis à la Ruberta d'aller prendre des nouvelles de Catherine, car il me serait agréable de terminer mon ouvrage en l'utilisant comme modèle. Ma Ruberta me tança encore : « Vous ne savez pas vivre, me déclara-t-elle, car à peine sera-t-il jour qu'elle accourra d'elle-même ici, tandis que, si vous envoyez la chercher ou simplement la visiter, elle le prendra de haut et ne voudra pas venir. » Le lendemain la Catherine vint à ma porte, et se

mit à y frapper avec tant de fureur, qu'étant au rez-de-chaussée, je courus voir si c'était un fou ou quelqu'un de la maison. A peine eus-je ouvert l'huis que cette imbécile se jeta à mon cou en riant, me serra dans ses bras, me couvrit de baisers et me demanda si j'étais encore irrité contre elle. Je lui répondis que non. « Donnez-moi donc un bon déjeûner! » reprit-elle. Je lui en offris un copieux, et je mangeai avec elle en signe de réconciliation. Je me mis ensuite à la dessiner, sauf à m'interrompre pour le déduit; puis, à la même heure que la veille, elle m'aiguillonna tellement que je lui administrai la même ration de coups. Il en fut ainsi pendant quelques jours, qui se ressemblèrent comme autant d'épreuves d'une même gravure et ne varièrent que du plus au moins. Cependant, je tirai le plus grand honneur de ma figure, une fois terminée, et je la fis jeter en bronze. L'opération n'alla pas sans difficulté pour moi, et il serait passionnant de décrire cet événement artistique; mais, comme cela m'entraînerait trop loin, je passe outre. Il me suffit de dire que ma statue vint très bien. Jamais si belle fonte n'avait été obtenue (1).

CLXV

Tout en exécutant cet ouvrage je consacrai quelques heures par jour, tantôt à la salière, tantôt au Jupiter. A la différence de celui-ci, qu'il n'eût pas été facile de confier à beaucoup d'ouvriers, j'avais affecté un bien plus grand nombre de mes aides à l'exécution de la salière, qui se trouva entièrement achevée. Le roi revint à Paris (2). J'allai le voir et lui portai la salière terminée. Comme je l'ai déjà dit, elle était de forme ovale, toute en or travaillé au ciseau, et avait environ deux tiers de brasse. Comme je l'ai dit encore en parlant du modèle,

(1) La dernière phrase est écrite de la main de Benvenuto.
(2) Du 5 avril au 30 mai 1543 (Dimier).

j'avais représenté l'Océan et la Terre, assis l'un et l'autre, les jambes entre-croisées, par allusion aux golfes qui pénètrent dans les terres et aux caps qui s'avancent dans la mer, et cette attitude était fort gracieuse. J'avais placé un trident dans la main droite de l'Océan, et dans sa gauche une barque très finement travaillée, destinée à contenir le sel (1). Au-dessous de cette figure étaient quatre chevaux marins, ayant du cheval la tête, le poitrail et les jambes de devant et se terminant en poissons. Leurs queues s'entremêlaient agréablement. Sur ce groupe était assis l'Océan, dans une attitude triomphale. Autour de lui nageaient mille espèces de poissons et d'animaux marins. L'eau était représentée avec ses vagues, revêtues d'un magnifique émail, qui leur donnait la couleur qu'elles ont dans la nature. Pour personnifier la Terre, j'avais exécuté une femme de toute beauté, entièrement nue, tout comme la figure d'homme qui lui faisait vis-à-vis (2). Elle tenait de la main droite une corne d'abondance; dans la gauche j'avais placé un petit temple ionique très finement travaillé, propre à contenir le poivre. Au-dessous de cette femme étaient figurés les plus beaux animaux que produise la terre. Les rochers sur lesquels elle reposait étaient en partie émaillés, en partie laissés en or. La salière reposait sur une base d'ébène noir, qui l'encastrait. Cette base était d'épaisseur suffisante pour que je pusse y ménager une gorge décorée, en

---

(1) Plon, qui reproduit la salière, fait remarquer qu'en réalité le vaisseau destiné à recevoir le sel est posé à la droite de l'Océan. De même, la Terre devrait appuyer la main sur le petit temple réservé au poivre, tandis qu'elle porte la main gauche au sein, par un mouvement naturel à Cybèle, nourrice du monde, et tient de la droite, non pas une corne d'abondance, mais simplement des fleurs et des fruits (Plon, p. 171). Benvenuto décrivait cette pièce de longues années après l'avoir perdue de vue, d'où ces légères confusions dans ses souvenirs.

(2) Benvenuto ajoute, dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (p. 97) : « Une de ses jambes était étendue, l'autre repliée, pour figurer les plaines et les montagnes. »

autant de compartiments, de quatre figures d'or, un peu plus qu'en demi-relief. Ces figures représentaient la Nuit, le Jour, le Crépuscule et l'Aurore, et entre elles s'intercalaient quatre têtes de même grandeur, images des quatre Vents principaux, en partie émaillées, et ciselées avec tout le soin imaginable (1).

(1) Benvenuto ajoute dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (p. 97) : « Enfin, je l'avais posée sur quatre petites boules d'ivoire, de grandeur convenable, plus qu'à demi cachées dans l'ébène, et arrangées de manière à pivoter dans les entailles du bois, de telle sorte que la salière, posée sur la table, pouvait être tournée dans tous les sens avec la plus grande facilité. » Plon fournit encore d'autres indications, spécialement sur les émaux : « Ces émaux laissent à peu près partout à découvert l'or des figures principales. La guirlande de fruits placée sur la tête de la Terre se compose de poires et de figures en émail vert et rouge, ayant au centre une pomme rouge, et à l'extrémité un aster blanc opaque à étamines bleues. Le diadème de l'Océan est vert, et le trident porte quelques traces d'émail gris. La main gauche de cette figure tient une sorte d'étoffe orientale à bordure rayée vert et bleu. Les animaux marins et terrestres, le petit temple et la nef, ainsi que les huit figures en relief de la base, sont en or, avec quelques rehauts. Les poissons et les quatre chevaux marins émergent des flots bleus dans lesquels ils se jouent. Des fleurs et des fruits parsèment le sol du côté de la Terre : fleurs blanches à étamines bleues, poires, pommes et grenades, aux teintes brunes; figues rouges et vertes, raisins bleu foncé, glands verdâtres et jaune ananas, le tout au milieu de feuillages verts. Près de la Terre se tiennent le lion, le chien et l'éléphant, avec la salamandre, emblème de François Ier. Sur le dos de l'éléphant est jeté un tapis de couleur verte, à franges d'or, parsemé de lys d'or. Les écailles de la salamandre sont en émail gris, parsemé de petits points d'or; et la moitié du corps de l'animal imaginaire est enveloppée de flammes ayant l'éclat du rubis. La toiture du petit temple ionique destiné à contenir le poivre supporte une femme nue, couchée sur un tapis brun, figure par laquelle l'artiste a voulu sans doute symboliser les pays chauds. Aux quatre angles de l'entablement du temple sont placées quatre figurines qui paraissent caractériser les Saisons; elles sont assises sur des tapis bleus et rouges parsemés de fleurs et de fruits. Les colonnes et les volutes sont ornées de touches d'émail bleu et d'émail blanc pointillé de bleu. Dans des niches ménagées aux deux petits côtés de l'édicule, on voit les figurines d'Hercule et de l'Abondance. Au-dessus de l'une est placé l'écu fleurdelisé surmonté de la

Quand je mis cet ouvrage sous les yeux du roi, il poussa un cri d'étonnement et ne se lassa point de le contempler. Il me dit ensuite de le reporter chez moi, jusqu'à ce qu'il m'indiquât

---

couronne royale de France; au-dessus de l'autre, la salamandre. » (Plon, p. 177.) Offerte par Charles IX à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, la salière de François I[er] est actuellement conservée au Musée de Vienne. Malgré sa haute réputation, cette œuvre n'est point sans défauts. « C'est dans sa composition même, dit Plon, qu'il y a matière à critique. Nous ne parlerons pas de cette idée bien recherchée d'indiquer par l'entre-croisement des jambes de l'Océan et de la Terre les bras de mer qui entrent dans les continents; non plus que de cette autre préoccupation de rappeler les plaines et les montagnes par le mouvement des jambes, l'une étendue, l'autre relevée, de la figure qui caractérise la Terre. Cela sent fort les *concetti* des rimeurs de sonnets contemporains de Benvenuto. Mais peu importe, puisqu'il n'en résulte rien de disgracieux au point de vue de l'art statuaire. Ce qu'on peut reprocher plus sérieusement à l'artiste, c'est l'attitude renversée à l'excès de ses deux figures principales; elles fatiguent le regard, parce qu'il leur serait impossible, vivantes, de s'y maintenir quelques instants, la femme surtout. Le cou de celle-ci est trop long, et il est à supposer que l'artiste a emprunté ce défaut à la jeune fille qui lui servait alors de modèle. La plupart des Florentins de la première et de la plus belle période de la Renaissance avaient gardé à l'égard de leurs modèles une sorte de tradition naturaliste, et c'est ainsi qu'on rencontre aujourd'hui dans les rues de Florence tel petit marchand ambulant qu'on reconnaît pour avoir été copié autrefois par les Mino da Fiesole et les della Robbia. Pourtant, si ces maîtres admirables s'attachaient à ce point à reproduire la nature, c'était pour mieux lui dérober ses physionomies aux personnalités diverses et son sentiment profond, et en cela il étaient fort à louer; tandis que Benvenuto n'avait rien à gagner ici à cette conformation peu gracieuse d'une figure sans expression. De plus, ces deux statuettes sont elles-mêmes trop grandes pour le reste de la composition qui leur sert de base et sur laquelle elles paraissent mal à l'aise. Ces réserves faites, la pièce montre la merveilleuse habileté de l'artiste comme orfèvre, sa sûreté de main pour repousser l'or en ronde bosse, la délicatesse achevée de ses ciselures et de ses émaux. Les figurines plus petites qui ornent l'édicule sont surtout excellentes, et il n'y que des éloges à donner aussi aux quatre figures couchées de la base, qui sont, en demi-relief, une réminiscence ou même une libre imitation tout à

ce que j'en devais faire (1). Je le reportai donc chez moi, et j'invitai de suite plusieurs de mes plus chers amis, avec qui

---

fait heureuse des figures que Michel-Ange a placées à Florence sur les tombeaux des Médicis. » (Plon, p. 178.) Le vicomte Henri Delaborde avait déjà fait les réserves suivantes (p. 320) : « Il y a dans l'aspect de l'ensemble quelque chose de grêle et de lourd en même temps, dans les lignes un certain trouble qui fait hésiter le regard et l'empêche de saisir une silhouette générale, un galbe bien défini. L'angle ouvert que forment les deux figures de la Mer et de la Terre, assises chacune de son côté et se penchant un peu en arrière, est accidenté par la saillie des jambes, qui se replient, sans qu'il résulte de cette combinaison de formes rien de plus qu'une agitation inutile. L'enchevêtrement massif des animaux accumulés entre la base et les figures fait ressortir d'autant plus les lignes à la fois lâches et tourmentées de celles-ci. Ajoutons que le dessin du groupe principal offre le même mélange de recherche excessive et de mollesse. Les figures de la Mer et de la Terre n'ont pas moins chacune de vingt ou vingt-cinq centimètres : leurs dimensions, si restreintes qu'elles soient, ne pouvaient faire obstacle à une expression plus large de la forme, et les statuettes que nous a léguées l'antiquité montrent assez que l'ampleur du modelé ne dépend pas de la grandeur du champ où l'on opère. Si donc Cellini n'a pas mieux rempli sur ce point les conditions de sa tâche, la faute ne peut être imputée qu'à lui. »

(1) Benvenuto ajoute, dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (p. 98) l'anecdote suivante : « Je ne veux point passer sous silence une étrange aventure qui m'arriva quand je présentai la salière au roi très chrétien. Sa Majesté m'avait attaché un de ses trésoriers, qu'on appelait Monseigneur de Marmaignes. C'était un homme vieux, redoutable entre tous et fort rusé. Comme les Français sont presque tous ennemis mortels des Italiens, ce personnage, un mois environ avant que j'aille porter la salière au roi, m'avait fait voir une petite figure de bronze, à peine plus haute que mon ouvrage d'or. Cette figure était antique, et représentait Mercure tenant en mains son caducée. Le Marmaignes m'ayant raconté qu'elle appartenait à un pauvre compagnon, qui serait heureux de la vendre, je lui dis que, si Sa Seigneurie ne la désirait pas pour elle-même, je la trouvais d'une telle beauté que je la payerais volontiers cent écus d'or. J'ajoute qu'en homme toujours franc et sans détours, j'en fis l'éloge et déclarai n'en avoir jamais vu de plus belle. Ce vieux de malheur me dit qu'il me la ferait avoir et m'en donna l'espérance, en raison de la manière élogieuse dont je l'avais

je fis le souper le plus gai du monde, avec la salière au milieu de la table; nous fûmes ainsi les premiers à nous en servir. Après cela, je poursuivis l'achèvement du Jupiter d'argent et du grand vase déjà mentionné, qui était travaillé avec beaucoup d'ornements très agréables et beaucoup de figures.

CLXVI

A ce moment le Bologna, ce peintre dont j'ai parlé, laissa à entendre au roi qu'il serait bon que Sa Majesté l'autorisât à se rendre à Rome, avec des lettres de recommandation, pour qu'il pût mouler les plus beaux antiques, c'est-à-dire : le Laocoon, la Cléopâtre, la Vénus, le Commode, la Zingana et l'Apollon. Il n'y a vraiment rien de plus beau à Rome. Il dit

---

appréciée. Il ajouta que les autres hommes de l'art à qui on l'avait montrée ne l'avaient pas estimée très différemment de moi. Je ne pensais plus à cela le jour où je portai ma salière au grand roi François. Celui-ci la regarda un instant et se montra très satisfait de mon travail. Il était fort occupé à l'examiner, quand le méchant vieillard sortit sa figurine et lui dit : « Majesté sacrée, voici une figure antique, ainsi que vous le voyez vous-même. Elle est si parfaite que Benvenuto, ici présent, en a offert cent écus d'or. Je l'avais conservée parmi mes bagages, après l'avoir autrefois trouvée dans une fouille, au Languedoc, dont je suis trésorier. Je ne me hasarderais pas à en faire présent à Votre Majesté si je ne m'étais assuré d'abord qu'elle est assez belle pour être digne de vous. » A ces mots, le roi se tourna vers moi et me demanda, en présence du Marmaignes, si ce qu'on venait de lui dire était vrai. Je déclarai que c'était absolument vrai, et que la statuette me semblait admirable. « Remercions Dieu, reprit le roi, qui a fait naître de nos jours des hommes dont les œuvres sont beaucoup plus agréables que celles des anciens. » Puis il rendit sa figure au vieux filou, dont il se moqua, paraissant comprendre que cet homme avait voulu rabaisser mes ouvrages en les comparant avec ceux de l'antiquité. Après cela, Sa Majesté m'adressa sur ma salière cent compliments si louangeurs que je ne sais si mes travaux peuvent être payés plus largement en ce monde.

au roi que, quand Sa Majesté aurait vu ces merveilleux ouvrages, alors seulement elle saurait traiter de l'art du dessin, car tout ce qu'elle avait vu de nous autres modernes était très loin de l'excellence des anciens. Le roi acquiesça et lui accorda toutes les faveurs qu'il sollicitait. Ainsi cet animal s'en alla au diable. N'ayant pu de ses mains rivaliser avec moi, il prit cet expédient lombard; pour déprécier mes œuvres, il se fit mouleur d'antiques. Mais, bien que ses moulages fussent parfaits, il obtint un résultat absolument contraire à celui qu'il s'était imaginé. Je le raconterai en temps et lieu (1).

J'avais définitivement renvoyé cette putain de Catherine, dont le pauvre diable de mari avait quitté Paris. Comme je voulais achever de retoucher ma Nymphe de Fontainebleau, qui était déjà jetée en bronze, et mener à bien les deux Victoires en écoinçons placées de chaque côté du cintre de la porte, je pris une pauvre fillette de quinze ans environ. Elle était fort belle de formes et quelque peu brune de peau. Comme elle était sauvageonne, très peu parlante, vive d'allures et qu'elle fronçait habituellement les sourcils, je la surnommai Scorzone (2), mais son véritable nom était Jeanne. Avec cette gamine comme modèle, je terminai parfaitement le bronze de ma Nymphe et les deux Victoires de la porte (3).

---

(1) Henry Barbet de Jouy a établi *(Etude sur les fontes du Primatice,* Paris, 1860*)* que Fontainebleau a possédé dix fontes du Primatice. Cinq ont été transformées en monnaie pendant la Révolution; ce sont le *Tibre,* deux *Satyres* et deux *Sphinges.* Cinq sont parvenues jusqu'à nous : le *Laocoon,* l'*Ariadne* (improprement appelée autrefois *Cléopâtre*), l'*Apollon,* la *Vénus,* le *Commode.* Elles sont conservées au Musée du Louvre.

(2) *Scorzone* signifie *peau dure.*

(3) La *Nymphe* et les *Victoires,* portées par Philibert Delorme à Anet, en ornèrent le portail jusqu'à la Révolution. A ce moment la *Nymphe* entra au Musée Central, et maintenant encore elle figure au Musée de la Renaissance, au Louvre. Le vicomte Henri Delaborde (p. 329) la critique ainsi : « La manière de Cellini est à la fois grêle et emphatique. Quoi de plus inerte que la silhouette de cette longue

Elle était pure et pucelle, mais je me chargeai de l'engrosser. Elle accoucha d'une fille le 7 juin 1544, à la treizième heure du jour. J'avais alors exactement 44 ans. J'appelai cette enfant Constanza et lui donnai pour parrain messer Guido Guidi, médecin du roi et mon intime ami, ainsi que je l'ai écrit plus haut. Ce fut son seul parrain, car la coutume de France est de ne donner à chaque enfant qu'un parrain et deux marraines. Celles-ci furent la signora Maddalena, épouse de messer Luigi Alamanni, gentilhomme florentin et poète insigne, et une noble dame française, épouse de messer Ricciardo del Bene, citoyen florentin qui tenait une grande maison de commerce à Paris (1). Autant que je m'en souviens, ce fut mon premier enfant. Je la pourvus, à titre de dot, d'une certaine somme d'argent dont se contenta une de ses tantes à qui je la confiai. Depuis, je n'en ai jamais eu de nouvelles.

---

figure où la roideur linéaire parodie la majesté? Quoi de plus vide que le modelé de la poitrine, de plus pauvre que le dessin des jambes? Des prétentions à la grandeur compliquées de préoccupations mesquines, une main habituée à exprimer des formes exiguës dépaysée dans un travail gigantesque et s'évertuant à jouer l'aisance, voilà ce qu'accuse fort clairement l'œuvre dont l'orfèvre florentin entendait se faire un titre pour prendre rang parmi les statuaires. » Quant aux *Victoires*, elles ont fait partie jusqu'en 1851 de la décoration d'une chapelle funéraire édifiée dans le parc de Neuilly et consacrée par Louis-Philippe à Diane de Poitiers. Elles ont disparu depuis lors, mais le musée des Arts décoratifs en possède un moulage. Ces *Victoires*, qui ont passé longtemps pour une œuvre de Jean Goujon, ont été restituées par Dimier (pp. 41-44) à Benvenuto.

(1) A. Jal a retrouvé l'acte de baptême sur les registres de la paroisse Saint-André des Arts, à laquelle appartenait le Petit-Nesle. Le voici tel qu'il l'a transcrit dans son *Dictionnaire critique* : « Le dymenche, jour de la Trinité, Viij^{e} de juin mil V^{e}XLiiij, fut baptizée Constance, fille de Bendevoste Chedeline *(sic)*, Florentin ou Italien, et de Jehanne sa chamberière; le parrain, maistre Vidus Vidius, Florentin; les marraines, damoiselles Jehanne Louan, femme de sire Richard Dalbene, banquier, et Magdelaine Bauault (Bonaiuti). ».

CLXVII

Je travaillais avec ardeur, et mes ouvrages étaient fort avancés. Le Jupiter était presque achevé, ainsi que le vase; et la porte commençait à étaler ses beautés. A ce moment le roi vint à Paris. Bien que j'aie parlé de la naissance de ma fille, arrivée en 1544, nous n'avions pas encore passé l'année 1543 (1). Mais, comme j'ai trouvé l'occasion de signaler maintenant cette affaire domestique, de manière à laisser le champ libre à des événements autrement importants, je n'aurai plus à y revenir. Le roi vint à Paris, comme je viens de le dire, et se rendit aussitôt chez moi. Il y trouva en cours d'exécution de quoi contenter pleinement sa vue. Les yeux de cet admirable prince furent charmés, et mes ouvrages lui donnèrent autant de satisfaction que je pouvais le désirer, après le dur labeur que j'avais fourni. Il se rappela de suite que le cardinal de Ferrare ne m'avait donné ni pension ni rien de ce qu'il m'avait promis et, parlant à voix basse à son amiral (2), il lui dit que le cardinal s'était très mal conduit en ne me donnant rien, mais qu'il voulait remédier à cette injustice, parce qu'il voyait que j'étais peu parleur et capable de décamper d'un moment à l'autre sans tambour ni trompette. Revenu au Louvre, après son dîner il enjoignit au cardinal de charger en son nom le trésorier des épargnes de me remettre au plus tôt sept mille écus d'or, en trois ou quatre versements, selon les disponibilités, pourvu qu'il n'y manquât point. Sa Majesté ajouta : « J'avais confié Benvenuto à vos bons soins, et vous l'avez oublié. » Le cardinal répondit qu'il exécuterait volontiers tous les ordres du roi, mais, par méchanceté d'âme, il

(1) L'année 1543 ancien style. Le séjour du roi à Paris se place du 20 février au 11 mars 1544 (Dimier).

(2) Benvenuto nommera bientôt ce personnage; il s'agit de Claude d'Annebaut, baron de Retz, maréchal de France en 1538, amiral en 1543, mort en 1552.

fit revenir celui-ci sur sa décision. A ce moment le poids de la guerre se faisait de plus en plus sentir, et l'Empereur marchait sur Paris avec une puissante armée (1). Voyant que la France manquait terriblement d'argent, le cardinal saisit un jour l'occasion de parler de moi au roi et lui dit : « Majesté sacrée, pensant agir au mieux de vos intérêts, je n'ai rien fait verser à Benvenuto, d'abord parce que maintenant on a trop besoin d'argent, puis parce qu'en le couvrant ainsi d'or, vous perdriez plus tôt ses services. Il se croirait riche, achèterait des biens en Italie, et, une fois que la fantaisie l'en prendrait, il vous quitterait plus volontiers. Je considère donc que le mieux à faire pour Votre Majesté est de lui donner quelque chose dans son royaume, si elle veut obtenir qu'il reste plus longtemps à son service. » Le roi approuva ces raisons, parce qu'il était à court d'argent; néanmoins, comme il avait le plus noble cœur du monde, un vrai cœur de roi, il pensa que le cardinal avait agi de la sorte beaucoup plus pour se faire valoir que par conscience des nécessités de l'Etat, car il n'était pas croyable que ce courtisan eût une connaissance si approfondie des besoins d'un si grand royaume.

CLXVIII

Bien que le roi eût fait mine, comme je l'ai dit, d'approuver les raisons du cardinal, il en jugeait tout autrement à part soi. On le vit bien à son retour à Paris, car, ainsi qu'on l'a vu, dès le lendemain il vint de lui-même chez moi sans que j'eusse

(1) L'Empereur devait pénétrer en Champagne, le roi d'Angleterre en Picardie, tous deux convergeant sur Paris, sans s'attarder au siège des places, et comptant réunir 80,000 piétons et 20,000 cavaliers munis d'une forte artillerie. L'armée impériale poussa droit sur Commercy, puis sur Ligny, mais fut arrêtée, du 8 juillet au 17 août, devant la petite place de Saint-Dizier, héroïquement défendue par le comte de Sancerre. A partir de ce moment on négocia, tout en continuant les hostilités. (H. LEMONNIER, dans l'*Histoire de France* de Lavisse, t. V, 2me partie, pp. 114-115).

fait aucune démarche pour cela (1). J'allai à sa rencontre et lui fis parcourir diverses pièces, où se trouvaient des ouvrages de différents genres. En commençant par les moins importants je lui montrai plus de bronzes qu'il n'en avait vus depuis bien longtemps. Je le menai voir ensuite le Jupiter d'argent, qui était presque terminé, et tous ses magnifiques ornements. Il admira cette statue beaucoup plus que ne l'aurait fait toute autre personne, en raison d'une désagréable aventure qui lui était arrivée quelques années auparavant. Lorsque l'Empereur, après la paix de Tunis, traversa Paris d'accord avec son cousin le roi François (2), celui-ci voulut lui faire un présent digne d'un tel hôte, et fit exécuter un Hercule d'argent, exactement de la dimension que j'avais donnée au Jupiter. Le roi avouait que cet Hercule était la plus laide chose qu'il eût jamais vue. Il l'avait déclaré aux premiers artistes de Paris, mais ceux-ci, qui se targuaient d'être les meilleurs fondeurs du monde, lui avaient fait entendre que l'on ne pouvait rien faire de mieux en argent et n'avaient pas demandé moins de deux mille ducats pour ce cochon de travail (3). Lorsqu'il vit ma statue, le roi, se souvenant de ce fâcheux précédent, la trouva d'un fini qu'il n'eût jamais cru possible d'obtenir. Il l'apprécia donc à sa juste valeur et voulut qu'on évaluât également mon Jupiter deux mille ducats : « Je ne donnais pas d'appointements à ces gens,

---

(1) Ce nouveau séjour du roi à Paris se place du 28 mai au 9 juillet 1544 (Dimier).

(2) Charles-Quint fit son entrée à Paris le 1er janvier 1540.

(3) Dans le *Traité de l'Orfèvrerie* (p. 140), Benvenuto donne un récit plus détaillé de cet épisode : « Au temps du roi François Ier, l'empereur Charles-Quint traversa la France. Comme les terribles guerres que ces deux princes avaient menées l'un contre l'autre avaient fait place à la paix, cet admirable roi François, entre autres cadeaux de prix qu'il offrit à l'Empereur, comprit une statue d'argent représentant Hercule entre deux colonnes. Cette statue avait environ trois brasses et demie de hauteur. Ainsi que je l'ai dit au sujet de tant

dit-il; Benvenuto, à qui j'en donne, peut donc me faire ce travail pour deux mille ducats d'or. » Je le menai ensuite voir d'autres ouvrages d'or et d'argent et quantité de modèles nouveaux. Enfin, au moment où il allait me quitter, je découvris devant lui, dans le pré du château, mon grand colosse. Le roi en fut encore plus émerveillé que de tout le reste. Il se tourna vers l'amiral, qui se nommait Monseigneur d'Annebaut, et lui dit : « Puisque Benvenuto n'a rien reçu du cardinal, et qu'il a horreur de rien demander, il faut que, sans plus attendre, nous lui donnions une récompense, car les hommes qui ont coutume de ne rien demander s'imaginent que leurs travaux parlent pour eux. Donnez-lui donc la première abbaye vacante qui rapporte deux mille écus de rente; et s'il ne suffit pas d'une seule abbaye pour lui assurer ce revenu, donnez-lui en deux ou trois qui produisent ce total; ce sera pour lui la même chose. » Comme ceci se passait devant moi, j'entendis tout et remerciai immédiatement Sa Majesté, comme si j'eusse déjà tenu l'abbaye. Je l'assurai qu'une fois en possession de cette récompense, je voulais travailler pour Sa Majesté sans autre rétribution, salaire ou paiement pour aucune de mes œuvres, jusqu'à ce que, vaincu par la vieillesse et ne pouvant plus rien faire, je n'eusse plus qu'à me reposer en paix de mes fatigues et à vivre honorablement du revenu de mon abbaye, fier d'avoir servi un si grand roi. A ces mots, Sa Majesté, transportée de joie, se tourna vers moi en souriant et dit : « Ainsi soit fait! » Puis le roi partit, satisfait, et je restai seul.

---

d'ouvrages qui s'exécutent dans ce grand Paris, je n'ai jamais vu dans aucun autre pays du monde travailler au marteau avec une pratique plus sûre que dans cette ville. Pourtant, malgré toute cette habileté, les meilleurs maîtres, s'étant mis à cette statue, ne purent jamais parvenir à lui donner de la grâce ou de la beauté, à en faire une œuvre d'art. Ils ne savaient pas en effet en souder les pièces, de sorte que, pour réunir les jambes, les bras et la tête au corps, ils furent dans la nécessité de les attacher avec des fils d'argent. »

CLXIX

Mme d'Etampes, ayant appris ce qui s'était passé, n'en fut que plus irritée contre moi et se dit en elle-même : « Je gouverne aujourd'hui le monde entier, et ce petit bout d'homme ne fait aucun cas de moi ! » Elle monta donc toutes les intrigues possibles contre moi. Elle mit la main sur un habile distillateur, qui lui avait donné de merveilleuses eaux odoriférantes pour raffermir les chairs, produit qu'on n'avait jamais encore employé en France. Elle présenta cet homme au roi, et celui-ci se vit offrir des parfums qui lui furent fort agréables. Tout en comblant Sa Majesté de ces cadeaux, le distillateur lui demanda un jeu de paume que j'avais dans mon château et de petits logements dont il prétendit que je ne me servais pas. Le bon roi, qui savait d'où venait le coup, ne répondit rien. Mme d'Etampes, pour faire aboutir la requête, recourut alors aux moyens dont usent les femmes auprès des hommes, et n'eut aucune peine à réussir, car le roi, qui se trouvait dans une de ces dispositions amoureuses auxquelles il était fort sujet, lui accorda tout ce qu'elle désirait.

Le distillateur vint donc me trouver avec le trésorier Grolier, très grand gentilhomme français (1). Ce trésorier, parlant parfaitement italien, entra dans mon château et se mit à plaisanter devant moi dans ma langue. Mais, quand il vit à qui il avait affaire, il se borna à déclarer : « Au nom du roi, je mets cet homme en possession de ce jeu de paume et des maisonnettes qui en dépendent. — Tout appartient au roi, répondis-je ; pourtant vous pouviez entrer ici plus franchement, car cette entrée appuyée de notaires et de policiers m'a plus l'air d'une manœuvre frauduleuse que d'un ordre vraiment donné par un si grand roi. Je vous jure donc qu'avant d'aller me plaindre à Sa Majesté, je me défendrai de

---

(1) L'intendant des finances Jean Grolier, mort en 1565.

la manière qu'elle m'a prescrite il y a quelques jours, et je vous jetterai par la fenêtre cet homme que vous m'avez amené ici, si vous ne me montrez un nouvel ordre formel, signé du roi lui-même. » A ces mots, le trésorier s'en alla en menaçant et en grommelant. Quant à moi je restai, ne grommelant et ne menaçant pas moins, mais je ne voulus me livrer pour l'instant à aucune autre manifestation. J'allai ensuite trouver les notaires qui avaient mis le distillateur en possession du jeu de paume. Comme je les connaissais beaucoup, ils me dirent que cette formalité avait bien été accomplie au nom du roi, mais qu'elle n'avait pas grande importance et que, si j'avais opposé un tant soit peu de résistance, mon adversaire ne serait point entré en possession comme il l'avait fait. Il s'agissait là d'us et coutumes de police sans aucun rapport avec l'obéissance due au roi, de sorte que, si je réussissais à expulser le distillateur de la même manière qu'il était entré en possession, ce serait parfait, et l'incident n'aurait point d'autre suite. Cette indication me suffit, et dès le lendemain je commençai à faire usage de mes armes. Bien que l'affaire n'allât pas sans quelque difficulté, je l'envisageais comme une partie de plaisir. Chaque jour je donnai un assaut à coups de pierre, de pique, d'arquebuse. Je tirais à blanc, il est vrai, mais je n'en inspirais pas moins tant d'épouvante aux voisins, que personne ne voulait plus venir au secours du parfumeur. Il en résulta qu'un beau jour il ne résista plus que mollement; je forçai alors l'entrée de sa maison, je l'en chassai et jetai dehors toute ce qu'il avait apporté. Je courus ensuite chez le roi et lui dis que j'avais fait exactement tout ce que Sa Majesté m'avait prescrit, en me défendant contre tous ceux qui voulaient m'empêcher de la servir. A ces mots le roi se mit à rire et me délivra de nouvelles lettres interdisant de jamais me molester à l'avenir (1).

(1) Cet acte confirmatif de la donation du Petit-Nesle, que nous reproduisons dans nos documents annexes, p. 634, a provoqué

CLXX

A ce moment je terminai avec des soins infinis le beau Jupiter d'argent et son piédestal doré, que je plaçai sur un socle de bois peu apparent, monté sur quatre petites boules de bois dur, plus qu'à demi cachées dans l'encastrement, à la manière d'une noix d'arbalète. Tout cela était si joliment ajusté qu'un petit enfant pouvait aisément, sans la moindre fatigue, faire avancer, reculer, tourner la statue en tous sens. Quand je l'eus arrangée comme je l'entendais, je la portai à Fontainebleau, où était le roi. Or à ce moment le Bologna avait rapporté de Rome ses statues, et les avait fait avec beaucoup de soin jeter en bronze. Je n'en savais rien, parce qu'il avait mené en grand secret cette opération, et parce que, Fontainebleau étant à plus de quarante milles de Paris, il ne m'eût pas été possible de savoir ce qui s'y passait. Je demandai au roi où il voulait que je misse le Jupiter. Mme d'Etampes, qui était présente, lui dit qu'il n'y avait pas de local plus à souhait pour cela que sa belle galerie. C'était, comme nous dirions en Toscane, une *loggia*, ou plutôt un vaste corridor, car nous appelons *loggia* une pièce qui est ouverte d'un côté.

---

les réflexions suivantes de L. Dimier : « Premièrement ledit parfumeur s'y change en *un nommé Jean Leroux, tuilier* : détail en soi de peu d'importance, mais qui rend sans application l'entremise supposée de la duchesse d'Etampes présentant au roi des parfums. On y voit que Cellini délaissait son jeu de paume et le louait même pour le profit. Ce jeu de paume portait toute une maison avec son jardin, que le roi, lui voyant inutile, avait livré aux fours du briquetier. La pièce dont nous faisons mention rend à Benvenuto cette dépendance de Nesle, sur ce que le roi lui-même a reconnu qu'il en avait besoin pour ses ouvrages. Mais, ce qu'il est plaisant de remarquer, on ne voit là paraître aucune des violences et prouesses que l'auteur des *Mémoires* rapporte. Pas n'est question, dans cette pièce authentique, de *pierres, de piques, d'arquebuses*, mais *d'oppositions et d'appellations intentées par ledit Cellini*. Cellini plaidait et se plaignait au roi : c'étaient là ses assauts. » (Dimier, pp. 10-11.)

Cette galerie, longue de plus de cent pas, était ornée et enrichie de peintures de la main de cet admirable Rosso, notre compatriote. De nombreuses sculptures, les unes en ronde bosse, les autres en bas-relief, séparaient entre elles ces peintures. La pièce avait environ douze pas de largeur. Le Bologna avait transporté dans cette galerie toutes ses statues antiques jetées en bronze et très bien réussies; il les avait disposées en très bel ordre et dressées sur leurs piédestaux. Comme je l'ai déjà dit, c'était ce qu'on pouvait reproduire de plus beau parmi les antiques de Rome. Dans cette salle j'apportai mon Jupiter, et quand je vis tous ces grands préparatifs combinés avec artifice, je me dis à part moi : « C'est comme si je devais me frayer un chemin entre deux rangées de piques! Que Dieu me soit en aide! » Je mis ma statue à sa place, aussi avantageusement que je pus, et j'attendis l'arrivée de ce grand roi. Mon Jupiter tenait son foudre de la main droite, comme s'il eût voulu le lancer; dans la gauche, il avait le globe du monde. Au milieu des flammes du foudre, j'avais fort adroitement caché un bout de torche en cire blanche. Mme d'Etampes avait retenu le roi jusqu'au soir pour me jouer de deux tours l'un : ou bien, en effet, le roi ne viendrait pas du tout, ou, s'il venait vraiment, mon ouvrage, à cause de l'obscurité, paraîtrait moins beau. Mais, selon la promesse de Dieu, qui protège ceux qui ont foi en lui, il arriva tout le contraire, car, voyant qu'il faisait nuit, j'allumai la torche que j'avais placée dans la main du Jupiter, et, comme elle se trouvait un peu au-dessus de la tête du dieu, la lumière tombait d'en haut et produisait un beaucoup plus bel effet que la clarté du jour. Le roi parut avec sa madame d'Etampes, avec le dauphin son fils, aujourd'hui roi, avec la dauphine, le roi de Navarre son beau-frère, Mme Marguerite sa fille (1), et plusieurs autres grands seigneurs, à qui

---

(1) Cette princesse, née en 1523, épousa en 1559 Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, et mourut en 1574.

Mme d'Etampes avait fait la leçon pour qu'ils parlassent contre moi. Dès que je vis entrer le roi, j'ordonnai à mon ouvrier Ascanio de pousser doucement le beau Jupiter à la rencontre de Sa Majesté. Ce léger mouvement, que j'avais réglé avec quelque habileté, donna à la figure, d'ailleurs exécutée à la perfection, l'apparence de la vie. Les antiques se trouvant un peu en arrière, tous les yeux se portèrent avec grand plaisir sur mon ouvrage. Le roi dit aussitôt : « Voici, à beaucoup près, la plus belle chose qu'on ait jamais vue, et moi, qui aime les arts et m'y connais, je n'aurais pas imaginé la centième partie de cette merveille. » Quant aux seigneurs qui devaient parler contre moi, il semblait qu'ils ne pouvaient se rassasier d'en faire l'éloge. Madame d'Etampes eut le front de s'écrier : « En vérité! on dirait que vous n'avez pas d'yeux. Ne voyez-vous pas toutes ces belles figures de bronze, imitées de l'antique, qui sont là-bas? C'est en elles que se rencontre la véritable perfection de cet art, et non dans ces babioles modernes. » A ce moment le roi s'avança avec sa suite; il donna un coup d'œil aux statues du Bologna. Comme elles étaient éclairées d'en bas, elles se présentaient mal. « Celui qui a voulu jeter de la défaveur sur cet homme, dit alors le roi, lui a rendu un signalé service. Grâce à ces admirables figures, on voit et reconnaît que la sienne est infiniment plus belle et plus merveilleuse. Il faut donc faire grand cas de Benvenuto, puisque ses ouvrages, non seulement supportent la comparaison des antiques, mais encore les surpassent. » A cela Mme d'Etampes répliqua que lorsqu'on verrait ma statue de jour, elle paraîtrait mille fois moins belle que de nuit. Encore fallait-il considérer que j'avais placé un voile sur cette figure pour en cacher les défauts. Il s'agissait d'un voile très léger, que j'avais gracieusement jeté sur le Jupiter pour lui donner plus de majesté. A ces mots je le saisis, je le soulevai par en bas, découvrant le beau membre viril du dieu, et, non sans laisser paraître un peu d'humeur, je le déchirai tout entier. Mme d'Etampes pensa que je n'avais

fait cette exhibition que pour la narguer, et Sa Majesté s'aperçut de son indignation. De mon côté, ne pouvant plus retenir ma colère, j'allais prendre la parole, quand le sage roi me dit dans sa langue avec autorité : « Benvenuto, je te défends de parler; tiens-toi donc tranquille, et tu seras récompensé mille fois plus que tu ne le désirais. » Ne pouvant parler, je gesticulais avec véhémence, ce qui redoublait l'irritation et les murmures de Mme d'Etampes. Le roi partit beaucoup plus vite qu'il ne l'aurait fait, disant à haute voix, pour m'encourager, qu'il avait enlevé à l'Italie le plus grand homme qui ait jamais excellé en tant d'arts différents (1).

CLXXI

J'avais laissé là le Jupiter. Le lendemain, quand je voulus partir, le roi me fit verser mille écus d'or, partie pour mes appointements, partie en remboursement de mes frais, dont j'avais produit le compte. Je pris cet argent et m'en retournai à Paris, joyeux et satisfait. Arrivé chez moi, je commençai par faire la fête, et, après dîner, je donnai l'ordre d'apporter tous mes vêtements, dont un grand nombre étaient en soie, en fourrures précieuses et en draps fins. J'en fis cadeau à mes ouvriers, les répartissant suivant les mérites de chacun, et j'en distribuai jusqu'aux servantes et aux garçons d'écurie, afin de les encourager tous à me servir de bon cœur. J'avais retrouvé mon énergie, et je mis toute mon ardeur et toute mon application d'esprit à terminer la grande statue de Mars. Son armature était en bois très solidement assemblé; les

---

(1) Dimier, se basant sur ce que l'exposition du Jupiter prend place entre deux visites du roi bien caractérisées, a montré qu'elle a dû se faire entre le 28 mai et le 28 novembre 1544. Or, pas une fois durant cet intervalle, le roi et la cour ne furent à Fontainebleau. C'est une légende de plus à proscrire, un chapitre à mettre au rang des fables. (Dimier, pp. 21-22.)

chairs étaient enduites d'une couche de plâtre de l'épaisseur d'un huitième de brasse, soigneusement travaillée. J'avais ensuite décidé de former la figure de nombreux morceaux, assemblés à queue d'aronde, suivant les règles de l'art, ce qui m'était très facile.

Je m'en voudrais de ne point rapporter ici une indication sur la grandeur de cet ouvrage, d'autant plus qu'il y a vraiment de quoi rire : J'avais interdit à tous ceux qui vivaient à ma charge d'amener des filles chez moi ou même dans l'enceinte du château, et je veillais très soigneusement à ce que cet ordre fût observé. Mon jeune ouvrier Ascanio s'était amouraché d'une fort belle jeune fille qui le payait de retour. Un soir, cette jeune fille s'enfuit de chez sa mère pour venir le trouver et ne voulut plus s'en aller. Ne sachant où la cacher, il eut l'ingéniosité, en désespoir de cause, de l'introduire dans la figure de mon dieu Mars et de lui installer de quoi dormir dans la tête même de la statue. Elle y resta longtemps, mais Ascanio la tirait parfois secrètement de là pendant la nuit. Cette tête était presque achevée, et, un peu par vanité, je la laissais découverte, de sorte qu'on l'apercevait de la plus grande partie de la ville. Les plus proches voisins avaient commencé par monter sur les toits, et beaucoup de gens accouraient exprès pour la voir. Or, mon château avait la réputation d'être hanté, depuis les temps anciens, par un revenant. Je n'ai jamais rien remarqué qui pût donner à croire que ce fût vrai, mais le peuple de Paris appelait universellement ce revenant Lemmonio Boreo (1). La gamine qui avait élu domicile dans la tête de la statue ne pouvant empêcher qu'on ne vît parfois par l'ouverture des yeux un léger semblant de mouvement, certains de ces imbéciles en conclurent que le revenant était entré dans le corps de mon colosse, et qu'il en faisait mouvoir les yeux et la bouche, comme si la statue eût

---

(1) On pense que Benvenuto a voulu dire : *le démon bourreau*, ou *le moine bourreau*.

voulu parler. Beaucoup furent épouvantés et s'enfuirent. Certains, mieux avisés, vinrent s'assurer du prodige; ne pouvant nier que les yeux de cette figure remuaient, eux aussi affirmèrent qu'il y avait là un esprit. Ils ignoraient qu'en plus de cet esprit, ma statue renfermait un corps bien en chair.

CLXXII

Dans le même temps je travaillais à assembler ma belle porte et à la revêtir de tous les ornements dont j'ai parlé plus haut. Comme je n'entends point rapporter, dans ce récit de ma vie, des faits de la nature de ceux qu'on trouve dans les chroniques, j'ai laissé sous silence la marche de l'Empereur avec sa grande armée et la résistance que lui fit le roi avec toutes ses forces. En cette occasion, le roi me demanda conseil sur les moyens à employer pour fortifier rapidement Paris (2). Il vint exprès chez moi, me mena tout autour de la ville, et, ayant compris l'excellence de la méthode par laquelle je pouvais mettre promptement Paris en état de défense, il me donna l'ordre formel d'exécuter de suite tout ce que j'avais dit. Il commanda de plus à son amiral d'enjoindre aux gens de m'obéir, sous peine d'encourir sa disgrâce. L'amiral devait sa charge à la faveur de Mme d'Etampes et non à son

---

(2) François Ier avait pu mettre sous les ordres du dauphin, du duc d'Orléans et de M. d'Annebaut 30,000 fantassins, 2,000 hommes d'armes et 4,000 chevau-légers, en leur enjoignant de refuser la bataille et de se borner a empêcher le passage de la Marne. L'Empereur s'empara d'Epernay et de Château-Thierry. Il n'était alors qu'à vingt lieues de Paris, où la terreur fut grande. Le 4 septembre, les représentants de la ville ordonnèrent des processions, puis ils firent fermer une partie des portes, hâter les remparements, réunir de l'artillerie et des munitions, assembler des vivres, chasser une partie des mendiants et « les religieux estrangers et autres. » (HENRY LEMONNIER, dans l'*Histoire de France* de Lavisse, t. V, 2me partie, pp. 114-115). François Ier fut à Paris du 10 au 17 septembre 1544 (Dimier).

mérite, car il n'était guère capable. Il se nommait Monseigneur d'Annebaut, c'est-à-dire en toscan *monsignor d'Aniballe*, et ce nom se prononce en français de telle façon qu'on l'appelait le plus souvent *Monseigneur Ane-Bœuf*. Cet animal rapporta tout à Mme d'Etampes, qui lui ordonna de faire immédiatement venir Girolimo Bellarmato (1). Ce personnage était un ingénieur siennois, qui se trouvait à Dieppe, à un peu plus d'une journée de distance de Paris. Il accourut aussitôt, et employa la méthode de fortification la plus longue, ce qui me fit me retirer de cette entreprise. Si l'Empereur avait poussé plus avant, il se serait aisément emparé de Paris. On dit que, dans le traité qui suivit, Mme d'Etampes, qui se mêla plus que personne des négociations, a trahi le roi; mais je ne veux rien dire de plus à cet égard, pour ne pas m'éloigner de mon sujet (2).

Je me remis avec grande ardeur à assembler ma porte de bronze et à terminer le grand vase et deux autres vases plus petits, exécutés avec de l'argent fourni par moi.

Après ces tribulations, le bon roi vint se reposer un peu à Paris (3). Comme sa favorite de malheur était quasiment née pour la ruine du monde, il faut croire que j'avais quelque importance, puisqu'elle me tenait pour son ennemi capital. La conversation étant un jour tombée sur ma personne, elle dit au roi tant de mal de moi, que l'excellent prince, pour lui complaire, jura qu'il ne tiendrait plus jamais compte de moi, pas plus que s'il ne m'avait jamais connu. Ce propos me fut aussitôt rapporté par un page du cardinal de Ferrare, nommé Villa, qui m'assura l'avoir entendu lui-même de la bouche du roi. Je me mis dans une telle colère que je jetai de côté

---

(1) Girolamo Bellarmati, ingénieur siennois au service de François Ier (1493-1555).

(2) « On a dit que Charles-Quint chercha à la séduire par ses avances mais il est très douteux qu'elle ait trahi. » (HENRY LEMONNIER, dans l'*Histoire de France* de Lavisse, t. V, 1re partie, p. 200).

(3) Du 21 au 28 novembre 1544 (Dimier).

tous mes outils et tous mes ouvrages et me préparai à quitter la France. J'allai de suite trouver le roi. Je fus introduit dans une pièce où Sa Majesté se tenait, après son dîner, avec seulement quelques personnes. Dès qu'elle me vit entrer et lui faire la révérence due à la personne du roi, elle s'empressa d'incliner la tête en souriant. Cela me rendit espoir. Peu à peu, je m'approchai de Sa Majesté, à qui l'on présentait des ouvrages d'orfèvrerie, qui firent un instant l'objet de la discussion. Sa Majesté me demanda ensuite si j'avais chez moi quelque chose de beau à lui montrer et m'invita à lui indiquer quand je désirais qu'elle vînt. Je répondis que j'étais en mesure de lui montrer immédiatement quelque chose, si tel était son bon plaisir. Le roi me dit de retourner de suite chez moi, car il y voulait venir sur l'heure.

CLXXIII

Je m'en allai donc attendre le roi, qui était allé prendre congé de Mme d'Etampes. Celle-ci voulut savoir où il allait, et lui dit qu'elle lui tiendrait compagnie. Mais, quand le roi le lui eut appris, elle déclara qu'elle se refusait à l'accompagner et le supplia de consentir à ne point bouger lui-même ce jour-là. Elle revint plus de deux fois à la charge pour faire renoncer le roi à son dessein. En définitive, il ne vint pas chez moi. Le lendemain, je retournai chez le roi à la même heure. Dès qu'il me vit, il jura qu'il entendait venir tout de suite. Il alla, suivant sa coutume, prendre congé de madame d'Etampes. Celle-ci, voyant que, malgré toute son influence sur le roi, elle n'avait pu le détourner de son projet, se mit, avec sa langue de vipère, à déblatérer contre moi en termes tels qu'on eût dit que j'étais le plus mortel ennemi de la Couronne. Le bon roi répondit qu'il ne voulait venir chez moi que pour me faire des reproches de taille à m'épouvanter. Il donna sa parole à Mme d'Etampes qu'il agirait ainsi, et vint aussitôt à mon château. Je le guidai dans de grandes

salles basses où j'avais entièrement assemblé ma grande porte. Arrivé devant elle, il demeura frappé d'un tel étonnement qu'il ne voyait plus le moyen de m'accabler de sanglants reproches, ainsi qu'il l'avait promis à Mme d'Etampes. Il ne voulut cependant pas laisser échapper l'occasion de me donner la mercuriale promise, et commença en ces termes : « Il est pourtant capital, Benvenuto, et vous autres, quel que soit votre talent, vous devriez reconnaître que vous ne pouvez à vous seuls montrer votre habileté et que vous ne prouvez votre grandeur qu'autant que vous en recevez de nous les occasions. Vous devriez donc être un peu plus obéissants, un peu moins superbes et entêtés. Je vous ai donné l'ordre formel, je m'en souviens, de me faire douze statues d'argent; c'était tout ce que je désirais de vous. Vous avez voulu me faire une salière, des vases, des bustes, des portes et tant d'autres choses qui me déconcertent fort, quand je vois que vous laissez de côté tout ce que je désire, pour ne vous occuper que de ce qui vous plaît. Si vous vous êtes mis dans la tête d'agir ainsi, je vous montrerai comment j'ai coutume de faire quand je veux qu'on agisse à ma manière. Je vous le déclare donc : appliquez-vous à exécuter exactement ce qu'on vous dit de faire, car si vous vous obstinez à suivre vos fantaisies, vous vous casserez la tête contre le mur. » Tandis qu'il prononçait ce discours, tous les seigneurs demeuraient attentifs. Comme il hochait la tête, fronçait les sourcils, gesticulait, tantôt d'une main, tantôt de l'autre, chacun des assistants tremblait de peur pour moi, qui m'étais promis de n'avoir jamais peur de rien.

CLXXIV

Dès qu'il eut fini de me faire les menaces annoncées à sa madame d'Etampes, je mis un genou en terre, je baisai le bas de son pourpoint et dis : « Majesté sacrée, je confesse que tout ce que vous avez dit est vrai; je n'ai rien à répondre, sinon

que mon cœur et tous mes esprits vitaux n'ont été appliqués continuellement, jour et nuit, qu'à vous obéir et à vous servir. Tout ce qui peut paraître à Votre Majesté contraire à cette affirmation, que Votre Majesté ne l'impute pas à moi-même, mais à mon mauvais destin on à ma mauvaise fortune, qui a voulu me rendre indigne de servir le plus admirable prince que la terre ait jamais porté. Je la prie donc de me pardonner. Il me semble pourtant que Votre Majesté ne m'a donné de l'argent que pour une seule statue, et comme je n'en avais pas à moi, je n'ai pu faire que celle-là. Du peu de métal précieux qui m'est resté, j'ai fait ce vase, pour montrer à Votre Majesté la belle manière de l'antique, qu'elle ne connaissait peut-être pas encore. Quant à la salière, je crois, si mes souvenirs sont exacts, que Votre Majesté me l'a demandée d'elle-même un jour, alors que nous parlions d'une autre salière qu'on lui avait présentée. J'ai été amené à vous montrer un modèle établi depuis longtemps par moi en Italie, et vous m'avez fait spontanément verser de suite mille ducats d'or, en me priant de l'exécuter. Vous m'avez assuré que vous m'en saviez gré; bien mieux, il me semble que vous m'avez vivement remercié quand je vous l'ai livrée achevée. Quant à la porte, il me paraît qu'un jour que nous en causions par hasard, Votre Majesté a donné l'ordre à Monseigneur de Villeroy, son premier secrétaire, de charger Monseigneur de Marmaignes et Monseigneur de la Fa de me faire presser l'exécution de cet ouvrage et de me fournir l'argent nécessaire. Sans cet ordre jamais je n'aurais pu, avec mes propres ressources, poursuivre une si grande entreprise. Quant aux bustes de bronze et aux piédestaux du Jupiter et de la Junon, j'ai vraiment entrepris les premiers de mon chef, pour essayer les terres de France, que je ne connaissais aucunement, en ma qualité d'étranger, et si je n'avais eu pour but cette expérience, je n'aurais jamais entrepris de jeter en bronze ces grands travaux; et j'ai fait les piédestaux parce qu'il me semblait que rien n'était plus à propos pour accompagner

mes statues. En tout ce que j'ai fait, j'ai donc cru agir pour le mieux et ne jamais m'écarter de la volonté de Votre Majesté. Ce grand colosse, il est vrai, je l'ai élevé tout entier, jusqu'au point où il est, à mes frais, uniquement parce qu'il me semblait que pour honorer le grand roi que vous êtes, le pauvre petit artiste que je suis devait faire pour votre gloire et la sienne une statue telle que les anciens n'en ont jamais eue. Mais, sachant maintenant qu'il n'a pas plu à Dieu de me juger digne d'un tel honneur, je supplie Votre Majesté, au lieu de l'enviable récompense qu'elle destinait à mes travaux, de m'accorder seulement un peu de ses bonnes grâces, avec mon congé. Si Votre Majesté veut bien me juger digne de cette faveur, je retournerai à l'instant même en Italie, et je remercierai sans fin Dieu et Votre Majesté des jours heureux que j'ai passés à son service. »

CLXXV

Le roi me saisit de ses mains et me releva avec une grande affabilité. Il me dit ensuite que je devais me contenter de le servir, et que tout ce que j'avais fait était bien et lui était très agréable. Puis il se tourna vers les seigneurs de sa suite, et leur dit exactement ces paroles : « Je crois, en vérité, que si le Paradis devait avoir des portes, elles ne pourraient jamais être plus belles que celles-ci. » Voyant qu'il baissait un peu le ton de son langage, d'ailleurs tout en ma faveur, je le remerciai de nouveau avec la plus profonde révérence, mais j'insistai pour obtenir mon congé, car mon dépit n'était pas encore dissipé. Quand ce grand roi s'aperçut que je ne faisais pas de ses compliments si flatteurs et si extraordinaires le cas qu'ils méritaient, il m'ordonna, d'une voix forte et terrible, de ne plus dire un mot, sans quoi il m'arriverait malheur. Il ajouta ensuite qu'il me noierait dans l'or, et qu'il m'autorisait, dès que j'aurais terminé les travaux dont il m'avait chargé, à prendre l'initiative de faire tout ce que je voudrais, car il en

serait très satisfait; que je n'aurais plus jamais de discussion avec lui, maintenant qu'il me connaissait, et que moi aussi je devais m'appliquer à le connaître comme mon devoir l'exigeait. Je répondis que je remerciais Dieu et Sa Majesté de tout ce qui s'était passé, puis je priai le roi de venir voir à quel point j'avais avancé le colosse. Il me suivit donc. Je fis découvrir la statue, qui le frappa d'admiration plus qu'on ne saurait jamais l'imaginer. Il ordonna de suite à l'un de ses secrétaires de me rembourser incontinent, sur un simple écrit de ma main, toutes les sommes que j'avais dépensées de mon argent, quel qu'en fût le montant (1). Il partit enfin en me disant : « Adieu, *mon ami* (2) »; grandes paroles dont un roi ne se sert pas d'ordinaire.

CLXXVI

Une fois rentré dans son palais, le roi se mit à répéter les graves paroles si merveilleusement humbles et si hautement

(1) François Ier semble avoir tenu au ,fameux colosse, car, près de deux ans après le départ de Benvenuto on prit des mesures pour assurer la conservation de l'ouvrage inachevé. C'est ce qu'atteste le document suivant, que j'emprunte à Plon (p. 66) : « A Toussainctz Pajot, maistre couvreur de maisons, demourant à Paris, la somme de quatorze livres dix huict solz tournois, a luy ordonnée le vingtiesme jour d'octobre mil cinq cens quarante six, savoir est : treize livres dix solz tournois pour avoir couvert de sondict mestier tout ce qu'il convenoit couvrir audit Nesle, au lieu et endroit où est à présent le grand colosse faict de pierre de plastre et en ce faisant avoir fourny de tuille, cloud, latte, goustière, plattre et toutes autres choses à ce requises et nécessaires suyvant le marché faict avec luy par le dict seigneur de Marmaignes, et vingt huit solz tournois pour son remboursement de pareille somme qu'il a fournye et advancé de ses deniers pour l'achapt de trois toises de nattes, ou environ, qu'il a employées à couvrir partie du bras dextre dudict colosse pour obvier à l'éminent péril des pluyes, gresles et gelées qui le pouvoient beaucoup endommaiger. »

(2) Ces deux mots sont en français dans le manuscrit original.

fières que je lui avais adressées, et qui l'avaient fortement piqué au vif. Il en rapporta quelques particularités devant Mme d'Etampes. Il y avait là Monseigneur de Saint-Pol, grand baron de France (1), qui avait auparavant professé beaucoup d'amitié pour moi, et certes, ce jour-là, il fournit de cette amitié une preuve excellente, comme on en peut attendre d'un Français. En effet, après une longue conversation, le roi se plaignit du cardinal de Ferrare, qu'il avait chargé de s'occuper de moi et qui ne s'en était jamais soucié. Il ajouta que j'avais failli quitter le royaume à cause de ce prélat, et qu'il songeait vraiment à me confier à quelqu'un qui m'apprécierait mieux, car il ne voulait plus risquer de me perdre. A ces mots, Monseigneur de Saint-Pol s'offri aussitôt et pria le roi de le charger de veiller sur moi, car il se faisait fort que je n'aurais plus jamais de raison de m'en aller de France. Le roi répondit qu'il accorderait très volontiers cette grâce à Saint-Pol, si celui-ci voulait lui expliquer comment il s'y prendrait pour m'empêcher de partir. Madame, qui assistait à la discussion, faisait fort grise mine; Saint Pol ne s'en tenait pas moins sur son quant-à-soi, et se refusait à révéler au roi le moyen qu'il comptait employer. Enfin, le roi ayant insisté de nouveau, il dit, pour complaire à Mme d'Etampes : « Je le pendrais par la gorge, votre Benvenuto, et de cette manière vous ne le perdriez pas. » Mme d'Etampes d'éclater de rire aussitôt, et de s'écrier que je méritais bien ce traitement. Le roi, pour lui tenir compagnie, se mit aussi à rire et déclara qu'il consentait très volontiers à ce que Saint-Pol me pendît, pourvu qu'il lui trouvât d'abord un artiste égal en valeur; bien que je n'eusse jamais mérité la potence, Saint-Pol aurait alors toute liberté d'action. Ainsi finit cette journée. Je demeurai sain et sauf; que Dieu en soit loué et remercié!

---

(1) François de Bourbon, comte de Saint-Pol, mort en 1545.

CLXXVII

A ce moment la guerre était finie avec l'Empereur, mais non avec les Anglais, et ces démons nous tenaient en grande tribulation. Le roi, qui pensait à tout autre chose qu'aux plaisirs, avait chargé Pier Strozzi de conduire des galères dans les mers d'Angleterre. C'était une immense et difficile entreprise, même pour cet admirable soldat, le plus vaillant de son temps, le plus malheureux aussi (1). Depuis plusieurs mois je ne recevais plus ni argent ni commandes; je renvoyai donc tous mes ouvriers, à l'exception des deux Italiens, auxquels je fis faire deux petits vases avec de l'argent fourni par moi, parce qu'ils ne savaient pas travailler le bronze. Dès que ces vases furent terminés, je les portai dans une ville qui appartenait à la reine de Navarre et qu'on appelait Argentan, à je ne sais combien de journées de Paris (2). Arrivé là, j'y trouvai le roi, qui était malade. Le cardinal de Ferrare lui annonça mon arrivée, mais Sa Majesté ne lui répondit rien, si bien que je dus faire le pied de grue pendant de longs jours. Jamais, en vérité, je n'éprouvai plus grand mécontentement. Enfin, au bout de plusieurs jours, j'allai me présenter au roi et mis sous ses yeux les deux beaux vases, qui lui plurent extrêmement.

---

(1) En 1545, on avait réuni dans la baie de Seine 150 navires de transport et 25 galères; on avait levé des lansquenets en Allemagne, des piétons dans le Languedoc; le roi lui-même était allé jusqu'au Havre avec une partie de la Cour. Tout échoua. Les Ecossais, sous prétexte de mésintelligence avec le chef des forces françaises, restèrent cantonnés dans leur pays; la flotte parvint dans les eaux de l'île de Wight, le 18 juillet, eut plusieurs engagements avec la flotte anglaise, puis revint devant Boulogne, où toute la campagne consista dans la construction d'un fort, et finit par regagner le Havre. (HENRY LEMONNIER, dans l'*Histoire de France* de Lavisse, t. V, 2me partie, p. 117.)

(2) Le voyage de Benvenuto à Argentan doit se placer entre le 4 et le 15 juin 1545. (Dimier).

Quand je vis qu'il était en excellente disposition, je le priai de bien vouloir m'accorder une grâce : celle de me permettre d'aller faire un tour jusqu'en Italie, lui offrant de laisser sept mois de solde dont j'étais créditeur, et que Sa Majesté daignerait me faire payer dans la suite, si j'en avais besoin pour mon retour. Je suppliai Sa Majesté de m'accorder cette grâce, d'autant plus que c'était alors en vérité le temps de faire la guerre et non de faire des statues. J'ajoutai que Sa Majesté avait accordé cette faveur à son peintre Bologna, ce qui m'autorisait à la supplier de toutes mes forces de bien vouloir me l'octroyer, à moi aussi. Tandis que je parlais ainsi, le roi examinait les deux vases avec la plus grande attention et, de temps en temps, me lançait un regard terrible. Cependant, du mieux que je pouvais, je continuais à le solliciter en faveur de ma requête. Tout à coup je le vis se fâcher; il se leva et me dit en italien : « Benvenuto, vous êtes un grand fou! emportez ces vases à Paris, car je veux qu'ils soient dorés. » Puis, sans me donner d'autre réponse, il partit. Je m'approchai du cardinal de Ferrare, qui était présent, et je lui demandai, puisqu'il m'avait déjà manifesté sa bonté en me tirant de prison à Rome et en me comblant de tant de bienfaits, de m'obtenir encore cette licence d'aller jusqu'en Italie. Le cardinal me répondit qu'il ferait très volontiers tout ce qu'il pourrait pour me donner cette satisfaction, que je pouvais lui en laisser entièrement le soin, et que même, si je voulais, je pouvais partir librement, parce qu'il se chargeait de me maintenir dans les bonnes grâces du roi. Je répondis au cardinal que, sachant que le roi m'avait confié à la garde de Sa Seigneurie révérendissime, si elle m'y autorisait je partirais sans hésitation, pour revenir au premier signal qu'elle me ferait. Le cardinal me dit alors d'aller à Paris et d'y passer huit jours, pendant lesquels il obtiendrait pour moi l'autorisation de partir; si le roi se refusait à l'accorder, j'en serais avisé sans faute; si je ne recevais aucune nouvelle, ce serait signe que j'étais libre de m'en aller.

CLXXVIII

Je retournai à Paris comme me l'avait conseillé le cardinal. Je fis construire d'excellentes caisses pour les trois vases d'argent. Quand le délai de vingt jours fut écoulé (1), je préparai mon départ, je mis les vases sur un mulet que m'avait prêté jusqu'à Lyon l'évêque de Pavie, installé de nouveau par moi dans mon château. Je partis, pour mon malheur, avec le seigneur Ippolito Gonzaga, gentilhomme à la solde du roi, bien qu'au service du comte Galeotto de la Mirandole et d'autres gentilshommes de ce dernier. Notre compatriote Leonardo Tedaldi vint également avec nous. Je remis à Ascanio et à Pagolo la garde de mon château et de toutes mes affaires, y compris de petits vases déjà commencés, que je leur laissai afin qu'ils eussent toujours du travail. J'avais encore de nombreux meubles de grand prix, car je vivais fort honorablement. Tout cela valait plus de quinze cents écus. Je dis à Ascanio : « Souviens-toi de tous les grands bienfaits dont je t'ai comblé. Jusqu'ici tu n'as été qu'un gamin de peu de cervelle; il est temps maintenant de raisonner en homme. Je veux donc te laisser la garde de tous mes biens et de tout mon honneur. Si tu entends ces animaux de Français lâcher un mot plus haut qu'un autre, avertis-moi de suite; je monterai en poste, je volerai, d'où que je sois, tant pour reconnaître les immenses obligations que j'ai à ce bon roi que pour défendre mon honneur. » Ascanio me répondit avec des larmes d'hypocrite et de voleur : « Vous avez toujours été pour moi le meilleur des pères, et tout ce que doit faire un bon fils pour son père, je le ferai toujours pour vous. » Je n'en demandai pas

(1) Dans le *Traité de la sculpture* (p. 210), Benvenuto dira plus tard : « Au bout de quinze jours, il (le cardinal) me fit savoir, par un de ses serviteurs, que je pouvais partir, mais à la condition de revenir le plus tôt possible. »

davantage et partis avec un serviteur et un petit domestique français.

Dans l'après-midi, certains trésoriers qui n'étaient aucunement de mes amis vinrent à mon château. Ces canailles, ces gredins déclarèrent aussitôt que j'étais parti avec l'argent du roi (1) et engagèrent messer Guido et l'évêque de Pavie à m'envoyer immédiatement reprendre les vases du roi, sans quoi ils me feraient poursuivre eux-mêmes et me châtieraient sans merci. L'évêque et messer Guido eurent beaucoup plus peur que de raison et s'empressèrent de m'envoyer en poste ce traître d'Ascanio, qui me rattrapa à minuit. Je ne dormais pas et me lamentais intérieurement en me disant : « A qui ai-je laissé mes biens, mon château? Quel est donc ce destin qui m'oblige à faire ce voyage? Pourvu que le cardinal ne soit pas d'accord avec Mme d'Etampes, qui ne désire rien au monde plus vivement que de me voir perdre la faveur de ce bon roi! »

CLXXIX

Tandis que ce combat se livrait en moi, je m'entendis appeler par Ascanio. Immédiatement je sautai du lit et lui demandai s'il m'apportait de bonnes ou de mauvaises nouvelles. « J'apporte de bonnes nouvelles, répondit le larron; il faut seulement que vous renvoyiez les trois vases, parce que ces gredins de trésoriers crient tellement au voleur que l'évêque et messer Guido vous prient de les retourner coûte que coûte. N'ayez d'ailleurs aucune inquiétude et continuez joyeusement votre voyage. Je lui remis aussitôt les vases, dont deux étaient entièrement faits de mon propre argent. Je les portais à l'abbaye que le cardinal de Ferrare avait à Lyon, car, bien qu'on prétendît que je voulais les emporter en Italie, chacun

---

(1) Nous avons, vu en effet, dans l'annotation du paragraphe CXLVII, que Benvenuto, pour faire son grand vase, avait détoruné de l'argent valant plus de 10,000 francs aujourd'hui.

sait bien qu'on ne peut faire sortir ni or, ni argent sans autorisation royale. Qu'on songe donc si je pouvais faire sortir ces trois grands vases, qui constituaient avec leurs caisses la charge d'un mulet ! La vérité est que, ces objets étant fort beaux et de grande valeur, je craignais que le roi ne mourût, car je l'avais en vérité laissé très malade, et je me disais : « S'il arrivait un tel malheur, ayant mes vases aux mains du cardinal, je ne les perdrais sûrement pas. » Enfin, pour conclure, je renvoyai le mulet, avec les vases et d'autres objets de valeur.

Le lendemain matin je repris ma route avec mes compagnons, mais pas un instant, durant tout le parcours, je ne pus retenir mes soupirs et mes pleurs. Pourtant je me réconfortais parfois en Dieu : « Seigneur Dieu, disais-je, toi qui sais la vérité, tu n'ignores point que je n'ai d'autre but, dans ce voyage, que de venir en aide à ma sœur et à ses six pauvres pucelles. Elles ont encore leur père, il est vrai, mais il est trop vieux pour travailler, et son métier ne lui rapporte plus rien ; aussi ses filles pourraient-elles aisément mal tourner. C'est pourquoi, mon Dieu, en accomplissant cette œuvre pie, j'attends de Ta Majesté secours et lumière ! » Voilà quel fut mon seul soutien en cours de route.

Un après-midi, deux heures environ avant le coucher du soleil, nous nous trouvâmes à une journée de Lyon. De violents coups de tonnerre commençaient à retentir, et le ciel étincelait d'éclairs. J'étais à une portée d'arbalète en avant de mes compagnons. Le fracas du tonnerre se prolongeait en grondements si profonds et si épouvantables que je me demandais si le jour du jugement dernier n'était pas arrivé, et je m'arrêtai un peu. Il se mit alors à tomber, sans accompagnement de la plus petite goutte d'eau, des grêlons plus gros que des balles de sarbacane. Ceux que je recevais me faisaient grand mal. Peu à peu je les vis grossir, si bien qu'elles atteignirent la dimension des balles d'arbalète. M'apercevant que mon cheval était très effrayé, je tournai bride et courus

au galop jusqu'à ce que j'eusse retrouvé mes compagnons qui, tout aussi épouvantés, s'étaient arrêtés dans un bois de pins. Les grêlons devenant de la taille de gros limons, j'entonnai le *Miserere*. Pendant que je m'adressais ainsi dévotement à Dieu, un énorme grêlon vint fracasser une des plus grosses branches du pin sous lequel je me croyais en sûreté; un autre atteignit mon cheval à la tête et faillit le jeter à terre; un autre encore me frappa, mais non en plein, car il m'eût tué. Ce pauvre vieux Leonardo Tedaldi, qui priait à genoux comme moi, en reçut, lui aussi, un qui lui fit donner des mains contre le sol. Voyant alors que les branches ne pouvaient plus me protéger, et qu'il fallait faire autre chose encore que chanter le *Miserere*, je me hâtai de plier mes habits sur ma tête, et je dis à Leonardo, qui appelait Jésus au secours, que Jésus l'aiderait s'il s'aidait lui-même. J'eus plus de mal à assurer son salut que le mien propre. La grêle tomba longtemps. Elle cessa cependant. Bien qu'absolument rompus, nous remontâmes à cheval de notre mieux. Tout en cheminant vers l'auberge, nous nous montrions les uns aux autres nos contusions et nos meurtrissures. A un mille de là, nous fûmes témoins d'un désastre auprès duquel le nôtre n'était rien; les mots font défaut pour le décrire. Tous les arbres étaient ébranchés et brisés; tous les bestiaux surpris par l'orage avaient été tués, et nombre de bergers avaient subi le même sort. Nous vîmes un grand nombre de grêlons si énormes qu'on n'aurait pu les tenir dans les deux mains. Il nous parut que nous nous en étions tirés à bon compte, et nous reconnûmes alors que nos appels à Dieu et nos *Miserere* nous avaient plus servi que tout ce que nous aurions pu faire de nous-mêmes. C'est donc en remerciant Dieu de sa protection que, le lendemain, nous atteignîmes Lyon, où nous prîmes huit jours de repos (1). Après ce délai, que nous mîmes à profit pour bien

---

(1) Battista, fils de Luigi Alamanni, écrit de Lyon à Benedetto Varchi, en date du 7 juillet 1545 : « Je suis ici dans la maison des Pan-

nous distraire, nous reprîmes notre voyage, et nous franchîmes les monts fort heureusement. Arrivé en Italie, j'achetai un petit bidet, car mes bagages, quoique peu nombreux, avaient plutôt fatigué mes chevaux.

CLXXX

Nous étions depuis une journée en Italie, quand nous fûmes rejoints par le comte Galeotto de la Mirandole, qui voyageait en poste. Il s'arrêta avec nous et me dit que j'avais eu tort de partir; que je ne devais point aller plus avant, parce que, si je retournais de suite à Paris, mes affaires iraient mieux que jamais; au contraire, si je poursuivais mon équipée, je laissais le champ libre à mes ennemis et leur donnais toutes facilités de me nuire; en retournant de suite à Paris, je coupais court aux machinations qu'ils avaient ourdies contre moi. Il dit encore que ceux en qui j'avais le plus de confiance étaient précisément ceux qui me trahissaient, mais il ne voulut point ajouter, bien que le sachant parfaitement, que le cardinal de Ferrare était de mèche avec les deux fripons à qui j'avais laissé tous mes biens en garde. Le comte me répéta plusieurs fois que je devais tourner bride à tout prix. Il remonta en poste et continua sa route, et moi, je me décidai à en faire autant, à cause de mes compagnons. J'avais le cœur tourmenté, tantôt du désir d'arriver au plus vite à Florence, tantôt de celui de retourner en France. Je souffrais tellement de cet état d'indécision que, pour y mettre fin, je résolus de monter en poste pour être plus vite à Florence. Je ne m'accordai point avec le

---

ciatichi, avec notre messer Lucantonio (Ridolfi) et messer Benvenuto Cellini; nous allons y souper ce soir de compagnie. Lui, c'est-à-dire messer Benvenuto, s'y arrête quelques jours pour se divertir; mais il a laissé sa maison ouverte à Paris, où ses jeunes gens continuent de travailler. Par lui, vous apprendrez toutes particularités sur moi et sur lui-même. » (*Prose fiorentine*, citées par BACCI, p. 323.)

premier maître de poste, mais je n'en persistai pas moins dans mon ferme dessein de prendre Florence pour théâtre de mes tribulations. Je me séparai du seigneur Ipolito Gonzaga, qui prit la route de la Mirandole, et m'acheminai vers Parme et Plaisance.

Arrivé dans cette dernière ville, je rencontrai dans une rue le duc Pier Luigi, qui m'examina attentivement et me reconnut. Moi, qui savais qu'il avait été seul la cause de tous les maux que j'avais soufferts au Château Saint-Ange, à Rome, je fus tout bouleversé de le voir. Pourtant, comme je ne voyais aucun moyen de lui échapper, je me résignai à aller lui faire visite. Je me présentai devant lui au moment même où il se levait de table. Il était en compagnie des gens de la famille des Landi qui devaient l'assassiner dans la suite. J'abordai Son Excellence, qui me prodigua les plus vives amitiés qu'on puisse imaginer. Entre autres compliments, il en vint à dire spontanément aux assistants que j'étais le premier orfèvre du monde, et que j'avais été longtemps en prison à Rome; puis il ajouta, en se tournant vers moi : « Benvenuto, mon ami, j'ai été désolé des maux que vous avez soufferts. Je savais que vous étiez innocent, et je ne pouvais rien faire pour vous, parce que mon père... (1), pour complaire à certains de vos ennemis, qui lui avaient donné à entendre que vous aviez mal parlé de lui. Je suis absolument certain qu'il n'en était rien; c'est pourquoi j'étais si affligé de votre infortune. » Outre ces paroles, il en prononça tant d'autres du même genre qu'il semblait presque me demander pardon. Il m'interrogea ensuite sur tous les ouvrages que j'avais exécutés pour le roi très chrétien. Tandis que je les lui décrivais, il m'écouta attentivement et se montra l'auditeur le plus agréable qu'on puisse avoir en ce monde. Il me demanda enfin si je voulais entrer à son service. Je lui répondis que mon honneur ne me permettait pas d'accepter, mais que, lorsque j'aurais terminé

---

(1) Il manque ici quelques mots, qu'il est facile au lecteur de suppléer.

tous les importants travaux entrepris pour le roi, je refuserais toutes les offres que les grands seigneurs pourraient me faire, pour servir uniquement Son Excellence. C'est ici qu'on reconnaît comment la justice infinie de Dieu ne laisse jamais impuni quiconque se rend coupable de torts et d'injustices envers les innocents. Cet homme me demanda, pour ainsi dire, pardon en présence de ceux qui, peu de temps après, devaient nous venger, moi et tant d'autres qu'il avait assassinés. Qu'aucun seigneur, quelque grand qu'il soit, ne se rie donc de la justice de Dieu, comme font certains que je connais et qui m'ont si odieusement persécuté, ainsi que je le raconterai en son lieu. Je ne rapporte point ces événements de ma vie par vanité mondaine, mais seulement pour remercier Dieu, qui m'a sauvé de dangers si grands et si nombreux. C'est à Lui que je me plains également de tous ceux que je rencontre chaque jour devant mes pas; je l'appelle à mon secours et me recommande à Lui comme à mon défenseur. Je m'aide d'abord moi-même de mon mieux, puis, s'il m'arrive de perdre courage et de sentir mes faibles forces me trahir, toujours se manifeste aussitôt à moi cette vertu vengeresse de Dieu, qui frappe à l'improviste ceux qui s'attaquent injustement à autrui et ceux qui remplissent négligemment les hautes et glorieuses charges que leur a confiées la Providence.

CLXXXI

Je revins à l'hôtellerie, où le duc m'avait envoyé en grande abondance des vins et des mets délicieux. Je mangeai avec plaisir, puis je montai à cheval et pris le chemin de Florence. Arrivé là, je trouvai ma sœur et ses six filles, dont l'aînée était en âge d'être mariée, et la plus jeune encore au sein. Je vis aussi son mari, qui par suite des malheurs de la ville ne travaillait plus de son métier. Plus d'une année auparavant, je leur avais envoyé des pierreries et des bijoux français valant plus de deux mille ducats, et j'en avais apporté avec

moi pour environ mille écus. Je constatai cependant que, malgré les quatre écus d'or que je leur servais régulièrement chaque mois, ils vendaient à tout instant de mes bijoux et en tiraient toujours de grosses sommes. Mon beau-frère était un si excellent homme qu'il craignait de me voir me fâcher avec lui, en constatant que l'argent que je lui envoyais pour ses besoins ne lui suffisait pas; il avait donc mis en gage presque tout ce qu'il avait au monde, et se laissait dévorer par les intérêts, uniquement pour ne pas toucher à l'argent qui ne lui était pas destiné. Reconnaissant à ce trait combien il était honnête, je n'en eus que davantage le désir de l'aider, et je résolus d'établir toutes ses filles avant de quitter Florence.

CLXXXII

Nous étions alors en août 1545. Notre duc était à Poggio a Caiano, à dix milles de Florence (1). J'allai le trouver, uniquement pour m'acquitter envers lui de mes devoirs, en ma qualité de citoyen florentin et de membre d'une famille dont les ancêtres avaient été fort attachés à la maison de Médicis. J'ajoute d'ailleurs que je ne le cédais à personne en affection pour le duc Cosme. Je n'allai donc à Poggio, je le répète, que pour le saluer, et sans aucune intention de m'attacher à son service. C'est pourtant ce que décida Dieu, qui fait bien toutes choses.

Dès que le duc m'aperçut, il m'accabla d'amitié sans nombre et sans limites, puis, la duchesse (2) et lui, ils m'interrogèrent sur les travaux que j'avais faits pour le roi. Je m'exécutai volontiers et les décrivis tous, chacun à son tour. Dès que j'eus fini, le duc me dit qu'on l'avait déjà informé de tout cela, mais qu'il avait voulu l'entendre de ma bouche pour le croire. Il ajouta d'un ton de compassion : « Quel

(1) Villa construite vers 1480 par Giuliano da San Gallo pour Laurent le Magnifique.

(2) Eléonore de Tolède, que Cosme avait épousée en 1539.

maigre salaire pour tant de beaux et grands travaux! Benvenuto, mon ami, si tu voulais faire quelque chose pour moi, je te payerais bien autrement que ne l'a fait ton roi, dont ta bonté naturelle t'incite à tant te louer. » Je répondis en exposant les immenses obligations que j'avais à Sa Majesté, qui m'avait tiré de mon injuste prison, puis m'avait fourni l'occasion de faire les plus admirables ouvrages que jamais orfèvre de ma valeur eût été à même d'exécuter. Tandis que je lui tenais ce discours, mon duc se tordait la bouche, et je voyais venir le moment où il n'en pourrait entendre davantage. Dès que j'eus fini il reprit : « Si tu veux faire quelque chose pour moi, je te comblerai de tant d'amitiés que peut-être tu en resteras émerveillé, pourvu que tes ouvrages me plaisent, ce dont je ne doute aucunement. » Moi, pauvre malheureux, je brûlai d'envie de montrer à l'admirable École de Florence (1) qu'après l'avoir quittée, je m'étais adonné à un autre art que celui de l'orfèvrerie, dont elle faisait peu de cas, et je répondis à mon duc que j'exécuterais volontiers une grande statue de marbre ou de bronze pour sa belle place. Il me dit qu'il ne me demandait, pour premier travail, qu'un Persée, qu'il désirait depuis longtemps, et me pria de lui en faire un petit modèle (2). Je me mis volontiers à ce travail, qui fut terminé en quelques semaines (3). Mon modèle avait environ une brasse de hauteur et était en cire jaune, très convenablement fini, et exécuté avec infiniment d'application et d'art (4). Le

(1) L'Académie du dessin, aujourd'hui Académie des Beaux-Arts.

(2) D'après le *Traité de la Sculpture* (p. 211), cette commande n'aurait été faite que deux jours après l'arrivée de Benvenuto à Poggio a Caiano.

(3) En deux mois (*Traité de la Sculpture*, p. 211.)

(4) Nous reproduisons ce modèle, aujourd'hui conservé au Musée national de Florence. Il mesure 50 centimètres de hauteur. D'après une lettre du 20 mars 1548, publiée par Tassi (t. III, p. 323), Benvenuto en exécuta un autre en stuc, et cela dans sa chambre à coucher, tant il mettait d'ardeur à pousser ce travail et parce que, les huit premiers mois qu'il fut dans sa maison, la boutique en était inhabitable.

duc vint à Florence, mais, avant que je pusse lui présenter ce modèle, plusieurs jours se passèrent; on eût absolument dit qu'il ne m'avait jamais ni vu ni connu, ce qui me fit mal augurer de mes relations avec Son Excellence. Enfin, un jour, après dîner, je lui portai mon modèle dans son garde-meuble, où il vint le voir avec la duchesse et quelques seigneurs. Dès qu'il l'aperçut, il en fut extrêmement satisfait et m'adressa les compliments les plus hyperboliques, ce qui me fit espérer, faiblement il est vrai, qu'il s'y connaissait un peu. Quand il l'eut bien examiné, il ne se tint plus de joie et me dit : « Benvenuto, mon ami, si ta statue, exécutée en grand, venait aussi bien que ce petit modèle, ce serait la plus belle œuvre d'art de la place. — Excellentissime Seigneur, répondis-je alors, il y a sur la place les ouvrages du grand Donatello et de l'admirable Michel-Ange (1), qui sont les deux plus grands artistes qui aient existé depuis les anciens jusqu'à nous. Cependant, Votre Excellence illustrissime donne tant d'attention à mon modèle que je me sens de force à faire ma statue plus de trois fois mieux que cette maquette. » Pareille déclaration n'alla pas sans soulever une vive discussion, le duc ne cessant de répéter qu'il s'y connaissait parfaitement, et qu'il savait exactement ce qu'on pouvait faire. Je répliquai que mon ouvrage déciderait la question et dissiperait le doute de Son Excellence, et que je tiendrais beaucoup plus que je ne promettais, si l'on me donnait les commodités dont j'avais besoin pour travailler, car, sans cela, je ne pourrais obtenir le beau résultat que je garantissais. Son Excellence me dit alors d'indiquer l'objet précis de mes demandes dans une supplique énumérant tout ce dont j'avais besoin; elle se chargeait d'y pourvoir avec une ampleur sans limites. Bien certainement, si j'avais eu la prudence de m'assurer par contrat tout

(1) La *Judith* de Donatello, sous la Loggia dei Lanzi, et le *David* de Michel-Ange, qui est resté de 1504 à 1873 à gauche de l'entrée du Palais-Vieux.

ce qui m'était nécessaire pour mon travail, je n'aurais pas eu les lourds tracas qui me sont venus par ma faute. Mais, comme ce seigneur laissait paraître le plus grand désir de faire exécuter des ouvrages d'art et de ne rien négliger pour les obtenir; comme d'autre part j'ignorais qu'il avait une âme de marchand plutôt que de duc, j'y allais très largement avec lui, le traitant comme un duc et non comme un marchand. J'établis ma supplique, à laquelle Son Excellence répondit très libéralement. Je lui dis en cette occasion : « Mon très excellent patron, ma vraie supplique et nos vrais pactes ne consistent ni dans ces paroles ni dans ces écrits, mais le tout est pour moi de mener ma statue au point de perfection que j'ai garanti; si j'y réussis, je suis sûr qu'alors Votre Excellence illustrissime se souviendra parfaitement de tout ce qu'elle m'a promis. » A ces mots, le duc fut enchanté de ma conduite et de mes paroles, et je reçus de la duchesse et de lui les compliments les plus flatteurs qu'on puisse imaginer.

CLXXXIII

Ayant le plus grand désir de me mettre au travail, j'exposai à Son Excellence que j'avais besoin d'une maison disposée de telle sorte que je pusse m'y installer avec des fourneaux et y exécuter des ouvrages de terre et de bronze, puis, dans un local à part, des ouvrages d'or et d'argent. Son Excellence savait bien, en effet, que j'étais absolument apte à la servir dans ces diverses professions; il me fallait donc des chambres commodes pour m'y adonner. J'ajoutai que, pour permettre à Son Excellence de voir combien je désirais la servir, j'avais déjà trouvé la maison convenable, dans un endroit qui me plaisait beaucoup. Ne voulant demander à Son Excellence ni argent ni quoi que ce fût avant qu'elle eût vu mes ouvrages, je lui présentai deux bijoux que j'avais rapportés de France, et la priai de m'acheter cette maison sur le gage de ces bijoux, qu'elle conserverait jusqu'à ce que je l'eusse payée par mes

travaux et mes fatigues. Ces bijoux avaient été parfaitement exécutés, sur mes dessins, par mes ouvriers. Après les avoir examinés longtemps, le duc m'encouragea de ces paroles, qui me donnèrent un faux espoir : « Reprends tes bijoux, Benvenuto, c'est toi que je veux, non pas eux, et tu auras ta maison sans bourse délier. » Il écrivit ensuite, au bas de ma supplique, que j'ai toujours conservée, un rescrit ainsi conçu : « Qu'on voie cette maison, à qui il appartient de la vendre, et le prix qu'on en demande, car nous en voulons faire une marque de notre complaisance pour Benvenuto (1). » Il me

---

(1) La supplique de Benvenuto, retrouvée par Tassi, est ainsi libellée :

« A mon illustrissime et excellentissime seigneur et patron, dont je suis le très humble serviteur.

» La maison est située dans la Via Lauro, au coin des Quatre-Maisons. Elle est contiguë au jardin des Nocenti, et appartient présentement à Luigi Rucellai, de Rome, mais elle est gérée par Leonardo Ginori, de Florence. Elle appartenait autrefois à Girolamo Salvadori. Je prie Son Excellence de bien vouloir me mettre au travail.

» Le dévoué serviteur de Votre Excellence,

» BENVENUTO CELLINI. »

Elle est suivie du rescrit, lequel est bien de la main du duc. Benvenuto a ensuite ajouté : « Son Excellence illustrissime me dit de lui faire connaître la situation de la maison, ses voisinages, les noms des rues et de ceux à qui il appartenait de la vendre. Et quand je le lui eus dit dans les simples lignes écrites plus haut, il m'établit le rescrit de sa propre main, me faisant don de cette maison, à titre de présent perpétuel, assuré et libre de toutes charges. Telle fut la cause pour laquelle je ne me souciai plus de retourner en France, car j'étais beaucoup plus satisfait de jouir d'une humble maison dans ma patrie, sous un duc aussi rempli de mérites, que d'être fait seigneur d'un château en France, avec mille écus de pension, sous cet admirable roi François. Deux cents écus me parurent beaucoup plus doux dans ma patrie, touché que je fus du premier acte de courtoisie de Cosme, illustrissime et excellentissime duc de Florence. »

En réalité, la maison dont il s'agit était située dans la Via del Rosaio, aujourd'hui Via della Colonna, et correspondait au derrière de la maison portant le numéro 59 de la Via della Pergola. Sur cette maison

sembla qu'avec ce rescrit je tenais ma maison, car je me promettais que mes ouvrages plairaient sûrement beaucoup plus

---

figure aujourd'hui l'inscription suivante : *Casa di Benvenuto Cellini — nella quale — formò e gettò il Perseo — e poi vi morì il* 14 *febbrajo* 1570-1571. Elle devait causer bien des tracas à l'artiste. Outre ce qu'il en dit dans ses *Mémoires*, il écrit au duc ,le 27 juin 1552 : « Je prie Votre Excellence de déclarer que si je travaille dans la boutique de cette maison, c'est qu'elle me l'a donnée pour y travailler; je suis en effet molesté chaque jour, et sans aucune raison, puisque j'ai eu cette maison de Votre Excellence, ainsi que je le reconnais, et que je la lui rendrai quand il lui plaira. » (Bianchi, p. 591.) Le 8 janvier suivant, dans une lettre publiée par Tassi, il se plaint de nouveau : « Telle qu'elle est, je n'y ai aucune commodité pour la pratique de mon art. L'hiver, on y gèle, et l'été, on y grille. » Le 8 février 1559, nouvelle lettre au duc Cosme : « J'apprends que mon serviteur avait ouvert la porte à un huissier, lequel venait me taxer à propos de l'impôt extraordinaire dû par les héritiers de Luigi Rucellai, et me disait que j'étais débiteur de cinq cents écus pour le compte du loyer de la maison où je me suis toujours tenu au service de Votre Excellence illustrissime, et dans laquelle j'ai fait le Persée ainsi que toutes les autres œuvres qui se sont faites et se font pour elle. C'est pourquoi il m'a paru que je devais porter le tout à sa connaissance. Et bien que je sois très certain que Votre Excellence illustrissime se souvient parfaitement de tout ce qui est intervenu entre elle et son très humble serviteur, depuis le commencement de mon service jusqu'au présent jour, et surtout qu'elle m'a fait don de ladite maison pour me donner ardeur à la servir avec cet amour merveilleux que j'y ai toujours apporté, et afin que je puisse plus facilement le faire; néanmoins me voyant molesté de la sorte, contraint et forcé, je viens humblement aux pieds de Votre Excellence illustrissime, recourir à sa bienveillance, et je la supplie respectueusement de daigner, par une grâce spéciale, pourvoir à cela par un remède opportun, commettant telle personne et agissant de telle manière qu'il lui plaira et paraîtra bon par son rescrit favorable, afin que pour de telles causes je ne sois plus molesté; qu'elle veuille encore pourvoir à ce que, en raison de ladite maison, et pour le temps que je l'y ai servi et servirai, chacun sache que j'y ai demeuré, demeure et demeurerai, parce qu'elle me l'a donnée pour l'y servir; de telle sorte que la voie soit coupée à tout autre qui, pour les causes susdites et à raison de ladite maison, voudrait me molester. » (Plon, pp. 73-74.) Il faut croire que Cosme ne fit rien, car, en date du 13 avril 1561 (Bianchi, p. 602), Benvenuto lui écrit : « Je prie Votre Excellence

que je ne l'avais annoncé. Enfin Son Excellence chargea formellement de l'exécution de ses ordres un sien majordome,

---

illustrissime de bien vouloir se rappeler que, par un effet de sa bénignité et par faveur spéciale, elle m'a fait don de la maison que j'habite et dans laquelle j'ai déjà servi plus de quinze ans Votre Excellence illustrissime; aujourd'hui même, il y a un an qu'elle a dit au chevalier Guidi, son secrétaire, qu'elle consentait à m'en faire don, et que je pourrais en disposer et la laisser à mes enfants, qui n'ont rien d'autre à hériter de moi. Je la prie donc de bien vouloir me confirmer cette donation. ». On lit à cet endroit : « Qu'il montre que Son Excellence la lui a donnée, parce que, quand Son Excellence fait les choses, elle les fait par écrit. » La supplique continue : « Bien que les diligents ministres de Votre Excellence, pour faire leur métier, m'aient taxé pour cinq cents écus, prétendant que cette somme correspond au loyer de quinze ans, je ne croirai jamais que cette réclamation ait été établie et produite sur l'ordre de Votre Excellence illustrissime... Je la prie de faire en sorte que je n'aie pas à payer deux fois mon loyer, alors que je suis créditeur de sommes beaucoup plus fortes. » Probablement, comme le dit Plon (p. 74), les héritiers de l'ancien propriétaire, qui n'étaient pas d'accord avec les mandataires de Cosme, ne voulaient connaître que Cellini et lui réclamaient le loyer de la maison qu'il détenait; d'autre part, les ministres du prince, ne voyant pas la donation établie en due forme, prétendaient aussi percevoir ce loyer. Cette fois, le bien-fondé de la réclamation de Benvenuto paraît avoir été reconnu, car, le 18 juillet 1561, Guido Guidi vint lui annoncer, de la part de Cosme, que la maison lui appartenait désormais. L'acte de donation tarda toutefois encore à venir, car, le 27 août suivant, Benvenuto prie de nouveau le duc « de lui faire don libre et gracieux de la maison dans laquelle il habite et a déjà habité seize années par ordre de Son Excellence. » Enfin, le 5 mars suivant, il eut satisfaction, et Cosme signa l'acte de donation, rédigé en latin, dont on trouvera la traduction dans les documents annexes, p. 638. Même après cet acte, pourtant bien formel, la situation de Benvenuto ne semble pas avoir été absolument claire, car, à la date du 13 décembre 1566, il écrit à Cosme : « Considérant, Monseigneur, que je vous ai servi vingt années et que je me trouve vieux et bien pauvre, pour prix de mes grandes peines et de mes travaux (puisque Votre Excellence illustrissime m'a fait l'honneur de les recevoir et accepter), je ne demande pas autre chose si ce n'est qu'elle daigne me confirmer et adjuger le présent de cette maison qu'elle m'a donnée dès le jour où je suis entré à son service; que cette maison demeure mienne et qu'elle passe libre et

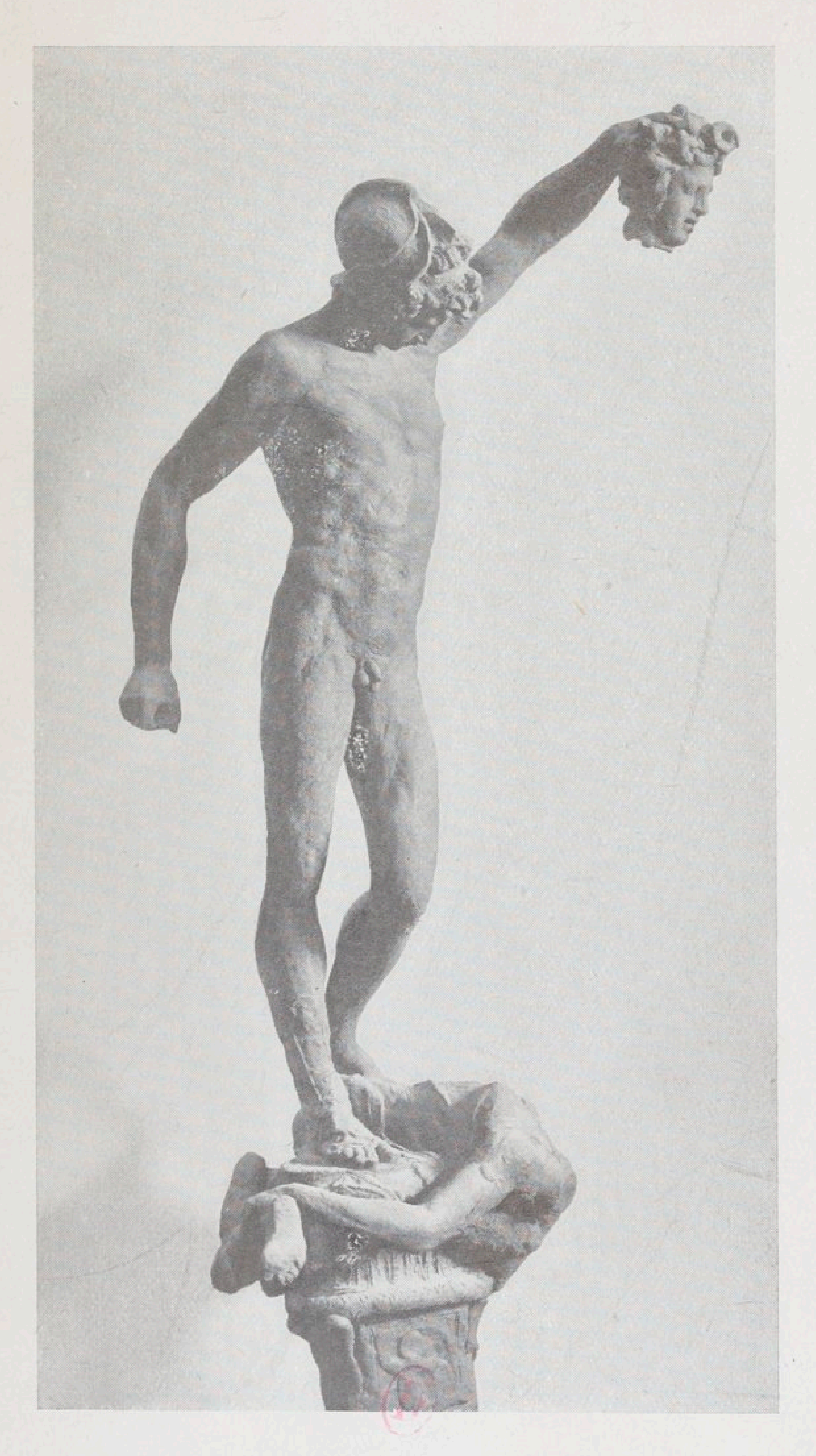


Photo Alinari.

PERSÉE.
(Cire de Benvenuto Cellini.)

qu'on appelait ser Pier Francesco Riccio (1). Cet homme était de Prato, et avait été pédagogue du duc. J'allai trouver cet animal, et je lui indiquai tout ce dont j'avais besoin pour élever un atelier dans le jardin de la maison. Immédiatement il chargea de l'affaire un certain payeur sec et grêle nommé Lattanzio Gorini. Ce petit bout d'homme, avec ses mains grandes comme des pattes d'araignée, sa voix forte comme un bourdonnement de moustique, sa rapidité d'escargot, eut également assez de stupidité pour m'envoyer chez moi des pierres, du sable et de la chaux en si grande quantité que j'en aurais pu faire avec difficulté un minuscule colombier. Quand je vis que les choses allaient si froidement, je commençai à perdre cœur. Je me disais pourtant : « Aux petits commencements succède parfois une grande fin. » Je concevais aussi

libérée à mes héritiers. Comme il peut arriver que je retourne bientôt à ce Dieu dont, par sa grâce, j'ai été détaché, je désire que dans cette maison reste ma famille avec deux fillettes que Dieu m'a accordées, lesquelles ainsi que moi prient toujours Dieu pour le bonheur de Votre Excellence illustrissime. ». Cette lettre, découverte par Gaetano Milanesi et publiée pour la première fois par Plon (p. 76), fut remise à Tommaso de Médicis, chargé de connaître de l'affaire. Ce personnage l'annota comme suit : « Que le procureur fiscal ou celui à qui il appartiendra écrive aux héritiers de Pandolfo della Casa que, s'ils veulent payer ce qu'ils doivent pour le décime et l'imposition, on leur rendra la maison qu'habite Benvenuto Cellini; et s'ils ne veulent pas payer, qu'on la fasse estimer justement et qu'ils en soient faits créditeurs à l'encontre de ce qu'ils doivent. Et quand cela sera fait, Son Excellence illustrissime prendra une résolution au sujet de la demande de Benvenuto. ». Comme l'a noté Plon, il résulte de ce document que si les héritiers de Pandolfo s'étaient trouvés en mesure de payer les décimes et les impositions arriérés, Benvenuto, nonobstant l'acte de donation de son prince, se fût bel et bien trouvé dans le cas d'être évincé comme un intrus de la maison à lui donnée par Cosme et que, s'il lui fut permis d'y finir ses jours, cela tient uniquement à cette circonstance que les héritiers en question n'eurent pas les moyens ou la volonté de se faire remettre en possession.

(1) Ce personnage, né à Prato en 1490, mourut le 20 février 1564. Vasari (t. VI, p. 640) ne le traite pas mieux que ne le fait Benvenuto.

quelque peu d'espérance en voyant combien de milliers de ducats le duc avait gaspillés en faisant exécuter certains affreux ouvrages de sculpture par cet animal de Buaccio Bandinelli (1). Ayant ainsi repris courage, je soufflai au cul de Lattanzio Gorini pour le faire bouger et je me mis à crier après les ânes boiteux qu'on m'avait envoyés et le petit aveugle qui les conduisait. Malgré ces difficultés, je parvins, grâce à mon argent, à tracer sur le terrain le plan de mon atelier, à arracher les arbres et les vignes, et j'allai de l'avant comme à mon ordinaire, avec hardiesse et quelque peu de frénésie.

J'étais d'autre part entre les mains du charpentier Tasso, mon très intime ami, que j'avais chargé de faire diverses armatures en bois dont j'avais besoin pour commencer ma grande statue de Persée. Ce Tasso était merveilleusement habile en son art, si habile qu'il n'a, je crois, jamais été égalé. Il était en outre d'humeur plaisante et gaie, et, chaque fois que j'allais chez lui, il m'accueillait en riant et entonnait une chansonnette en fausset. J'avais beau être déjà plus qu'à moitié désespéré du fait que je commençais à recevoir de mauvaises nouvelles de mes affaires de France et que celles de Florence allaient trop froidement pour promettre beaucoup, il parvenait toujours à me forcer à écouter au moins la moitié de sa chanson; parfois même je finissais par m'amuser avec lui, m'efforçant de chasser de mon mieux quelques-uns de mes cruels soucis.

CLXXXIV

J'avais préparé toutes les choses dont j'ai parlé, et je commençais à aller de l'avant pour me mettre le plus tôt possible au travail. J'avais déjà employé une partie de la chaux, quand le susdit majordome me fit appeler tout à coup. J'allai le

---

(1) De *Baccio*, prénom de Bandinelli, Benvenuto fait *Buaccio (mauvais bœuf)*.

voir et le trouvai, après le souper de Son Excellence, dans la salle de l'Horloge (1). Dès que je fus en sa présence, je fis la plus profonde révérence, qui se heurta chez lui à une raideur incroyable. Il me demanda qui m'avait installé dans cette maison, et de quel droit j'avais commencé à y bâtir, puis il ajouta qu'il était fort étonné de mon audace et de ma présomption. « J'y ai été installé par Son Excellence, répondis-je, et au nom de Son Excellence par Votre Seigneurie, qui a chargé de ce soin Lattanzio Gorini ; et c'est ledit Lattanzio qui m'a envoyé la pierre, le sable, la chaux et tout ce que j'avais demandé, en me déclarant qu'il en avait été chargé par Votre Seigneurie. » A ces mots, cet animal devint encore plus agressif, et prétendit que tout était faux, dans ce que nous disions, moi et les autres personnages que je venais de citer. Je m'enhardis alors et ripostai : « Majordome, tant que Votre Seigneurie me tiendra le langage qui sied à la très noble charge dont elle est revêtue, je la respecterai et lui parlerai avec la même soumission qu'au duc ; mais, si elle agit autrement, je lui parlerai comme à ser Pier Francesco Riccio (2). » Mon homme entra dans une telle colère, que je crus qu'il allait devenir fou sur l'heure, avant le temps que le Ciel lui avait fixé (3). Tout en me lâchant une bordée d'injures, il me dit qu'il s'étonnait fort de m'avoir jugé digne de parler à un personnage tel que lui. Je me sentis bouillir et répliquai : « Ecoutez-moi donc, ser Pier Francesco Riccio ; je vais vous dire quels sont les personnages tels que moi, car les gens tels que vous sont les magisters chargés d'apprendre à lire aux

(1) Salle du Palais-Vieux, où se trouvait la célèbre horloge construite par Lorenzo della Volpaia pour Laurent le Magnifique.

(2) Le titre de *ser* se donnait aux hommes du peuple revêtus d'une charge ecclésiastique ou civile ne conférant pas la noblesse ; *messer* se disait aux gentilshommes ; *monseigneur*, aux personnages appartenant à une famille princière.

(3) De 1553 à 1562, Riccio fut atteint d'une maladie mentale. Vasari dit même qu'il vécut fou de longues années.

enfants. » Dès que j'eus dit ces mots, l'insolent fronça les sourcils, éleva la voix et répéta les mêmes paroles avec plus de témérité. De mon côté je le regardai de travers, je pris à son endroit un air quelque peu arrogant, et je lui déclarai que les hommes tels que moi étaient dignes de parler aux papes, aux empereurs et aux plus grands des rois; que d'ailleurs on ne trouverait peut-être pas un homme de ma valeur dans le monde entier, tandis que les hommes de sa taille se rencontraient par dizaines à chaque porte. Quand il eut entendu cela, il monta sur un banc de pierre enclos dans l'embrasure d'une fenêtre de cette salle et me dit de répéter ce que j'avais dit. Je le fis plus hardiment encore que la première fois, et j'ajoutai que je ne me souciais plus de servir le duc, et que je retournerais en France, où je pouvais rentrer librement. Cet animal demeura stupéfait et devint livide. Quant à moi, je partis furieux, avec l'intention de m'en aller. Plût à Dieu que j'y eusse donné suite! Son Excellence ne dut pas être immédiatement informée de cette scène diabolique, car je restai pendant plusieurs jours sans penser le moins du monde à Florence et aux Florentins, sauf à ma sœur et à mes jeunes nièces, que je m'occupais d'établir. Je voulais en effet les pourvoir de mon mieux du peu d'argent que j'avais apporté, puis retourner au plus tôt en France pour ne plus jamais revoir l'Italie. J'avais donc résolu de partir le plus tôt possible, et de filer sans prendre congé du duc ni de qui que ce fût, lorsqu'un matin le majordome m'appela lui-même très humblement et entama un discours pédantesque, auquel je ne trouvai ni forme, ni grâce, ni force, ni commencement, ni fin. J'y compris seulement qu'il professait d'être bon chrétien, qu'il ne voulait garder de ressentiment contre personne, et qu'il me demandait de la part du duc quels appointements je désirais. A ces mots, je me tins un peu sur mes gardes et ne répondis rien, dans l'intention sincère de ne point m'engager. Voyant que je restais silencieux, il prit son courage à deux mains et me dit : « Benvenuto, on répond aux ducs, et c'est de la part de Son

Excellence que je te parle. » Je lui répondis alors que, puisqu'il me parlait de la part de Son Excellence, je lui répondrais très volontiers, et je le chargeai de déclarer à Son Excellence que je ne voulais pas toucher moins qu'aucun des artistes de ma profession qu'elle occupait. « Le Bandinelli, reprit le majordome, a deux cents écus d'appointements; si tu te contentes de cela, l'affaire est conclue. » Je répondis que je m'en contentais, et qu'on me donnerait ce que je méritais de plus quand on aurait vu mes ouvrages, m'en remettant entièrement sur ce point au jugement éclairé de Son Excellence illustrissime. Ainsi, contre mon gré, je renouai ma chaîne, et je me mis au travail. Le duc ne cessait d'ailleurs de me prodiguer les plus prodigieuses faveurs qu'on puisse imaginer.

CLXXXV

Je recevais très souvent des lettres que m'écrivait de France mon très fidèle ami messer Guido Guidi; elles ne m'apportaient jusque-là que de bonnes nouvelles. Mon ouvrier Ascanio, lui aussi, me tenait au courant et me disait de ne songer qu'à me donner du bon temps; il promettait du reste de m'avertir s'il arrivait quelque chose de nouveau.

On rapporta au roi que je m'étais mis à travailler pour le duc de Florence. Comme il était le meilleur homme du monde, il s'écria bien des fois : « Pourquoi Benvenuto ne revient-il pas? » Il interrogea particulièrement mes jeunes gens, qui tous deux lui répondirent que je leur écrivais que j'étais très bien, et ils ajoutèrent qu'ils pensaient que je ne désirais plus rentrer au service de Sa Majesté. Lorsqu'il entendit ces propos inconsidérés, qui ne venaient pas de moi, le roi s'irrita et dit : « Puisqu'il nous a quitté sans aucun motif, je ne le rappellerai jamais; qu'il reste donc où il est. » Ces larrons, ces assassins avaient amené la chose au terme qu'ils désiraient; car, si j'étais retourné en France, ils eussent repris leur rang d'ouvriers sous mes ordres comme auparavant, tandis que, si je

ne revenais pas, ils demeuraient indépendants et prenaient ma place; aussi faisaient-ils tous leurs efforts pour empêcher mon retour.

CLXXXVI

Pendant que je faisais construire l'atelier où je voulais commencer le Persée, je travaillais dans une chambre du rez-de-chaussée. J'y fis un modèle de plâtre, de la grandeur que devait avoir ma statue. J'avais l'intention de m'en servir pour la confection du moule; mais, quand je vis que je mettrais de la sorte un peu trop de temps, je recourus à un autre procédé, d'autant plus qu'on voyait déjà s'élever brique à brique un bout de ce malheureux petit atelier, bâti si chichement que j'enrage rien qu'à m'en souvenir. Je commençai la figure de la Méduse et établis une ossature en fer; je modelai ensuite en terre et fis cuire aussitôt après. Je n'avais avec moi que quelques petits apprentis, dont l'un fort beau (1). C'était le fils d'une prostituée qu'on appelait la Gambetta (2). Cet enfant me servait de modèle, car nous n'avons, nous autres, d'autre livre *que la nature pour nous enseigner l'art* (3). Je cherchais à embaucher des ouvriers, afin de mener rapidement mon ouvrage, et je n'en pouvais trouver. Il m'était pourtant impossible de tout faire par moi-même. Il y en avait bien à Florence qui seraient venus volontiers, mais le Bandinelli les en empêchait aussitôt. Tout en me faisant ainsi terriblement pâtir, il disait au duc que je cherchais à lui prendre ses ouvriers, parce qu'à moi seul il m'était absolument impossible d'ajuster les morceaux d'une grande figure. Je me plaignais au duc des immenses tracas que me donnait cet animal, et je

---

(1) Au paragraphe CXC, Benvenuto le nommera Cencio.

(2) Ce surnom (nous dirions en français : *la jambette*) désignait une certaine Margarita, petite-fille, par sa mère Maria, d'un Bolonais nommé Jacopo (Bacci, p. 340).

(3) Les mots en italique sont écrits, en marge du manuscrit original, de la main du second copiste employé par Benvenuto.

le priai de me procurer quelques-uns des ouvriers de la fabrique de Santa Maria del Fiore. Il n'en fallut pas davantage pour que le duc ajoutât foi à ce que lui disait Bandinelli. M'en étant aperçu, je m'apprêtai à me tirer d'affaire moi-même de mon mieux, et je me mis à l'ouvrage, ce qui me causa les plus extrêmes fatigues que l'on puisse imaginer.

Tandis que je travaillais jour et nuit, le mari de ma sœur tomba malade, et mourut au bout de quelques jours. Il me laissa sur les bras ma sœur, qui était jeune encore, et six filles, tant petites que grandes. Je restai père et guide de ces malheureuses, et ce fut le premier des graves soucis qui fondirent sur moi à Florence.

CLXXXVII

Je désirais pourtant que rien n'allât mal. Mon jardin étant rempli d'une foule de malpropretés, je fis venir deux manœuvres, qu'on m'amena de Ponte Vecchio. L'un était un vieux de soixante ans; l'autre, un jeune homme de dix-huit ans. Je les occupais depuis trois jours environ, quand le jeune me dit que son compagnon ne voulait rien faire, et qu'il vaudrait mieux pour moi renvoyer ce paresseux qui, non seulement se refusait à travailler, mais l'empêchait de besogner. Il ajouta qu'il se chargeait d'expédier à lui seul le peu qu'il y avait à faire, et qu'ainsi je n'aurais nulle autre personne à rétribuer. Il se nommait Bernardino Mannellini di Mugello (1).

(1) Écrivant le 22 avril 1561 à Bartolomeo Concino, secrétaire de Cosme, Benvenuto dira : « Trouvant chez moi un jeune paysan de dix-huit ans, qui était venu pour piocher mon jardin moyennant dix sous par jour, et le voyant bien fait, je le pris comme modèle, tant pour mes études que pour le Persée. C'est lui qui a posé pour le Mercure qu'on voit dans la niche arrière du piédestal de la statue. » (Bianchi, p. 605.) Le 3 mai 1552, Mannellini fut condamné à une amende de mille lires pour avoir blessé une jeune fille d'un coup de couteau, mais la peine fut commuée en un internement de quatre années dans la maison de Benvenuto. Il s'y rendit si insupportable que son patron ne tarda pas à demander son transfert ailleurs.

Voyant qu'il ne rechignait pas devant la peine, je lui demandai s'il voulait entrer à mon service en qualité de domestique. Nous tombâmes immédiatement d'accord. Ce jeune homme me pansait un cheval et cultivait mon jardin. Il apprenait de plus à m'aider dans mon atelier, si bien que peu à peu il se mit à apprendre mon art avec tant de bonne grâce, que je n'eus jamais de meilleur aide que lui. Je résolus de tout faire avec son concours, et je commençai à montrer au duc que le Bandinelli était un menteur et que je me tirerais parfaitement d'affaire sans ses ouvriers.

A ce moment, je fus atteint d'un léger mal de reins. Comme je ne pouvais travailler, j'allais volontiers passer mon temps dans le garde-meuble ducal, avec de jeunes orfèvres nommés Gianpagolo et Domenico Poggini (1), à qui je faisais exécuter un petit vase d'or, entièrement travaillé en bas-relief, avec des figures et autres beaux ornements. Ce vase était destiné à la duchesse, qui voulait s'en servir pour boire de l'eau (2). Son Excellence me pria encore de lui faire une ceinture d'or, enrichie de pierres précieuses et d'une foule de petits masques et d'autres gracieux ornements de mon invention. J'exécutai

(1) Ces deux artistes étaient fils d'un certain Michele Poggini, graveur de cornalines. Le premier fut un excellent médailleur et alla en Espagne au service de Philippe II. (Vasari, t. V, p. 391.) Domenico (1520-1590) resta à Florence, où il fit pour Cosme des médailles et des monnaies. Il s'adonna également à la sculpture en marbre et en bronze (Vasari, III, 29; V, 391; VII, 305, 640; VIII, 618 et 620.) On lui doit enfin des poésies, dont un sonnet en l'honneur de Benvenuto, reproduit par Tassi (III, 471) et par Carlo Milanesi. (Ed. des *Trattati*, p. 409.)

(2) Dans un *memorandum* daté du 11 août 1545, Benvenuto relate que l'or employé pour ce vase montait à la somme de 300 écus. Dans un second *memorandum*, en date du 25 du même mois, il ajoute qu'il en avait fait entièrement les dessins; que le vase était enrichi non seulement de reliefs ciselés, mais encore de deux figurines en ronde bosse; qu'il y avait travaillé de sa main plusieurs heures par jour.

ce travail (1). Le duc venait très souvent dans ce garde-meuble, et prenait très grand plaisir à voir travailler ses orfèvres et à causer avec moi. Quand mes douleurs de reins commencèrent à se calmer un peu, je me fis apporter de la terre, et pendant que le duc restait là à passer le temps, je modelai son buste, beaucoup plus grand que nature. Cet ouvrage plut extrêmement à Son Excellence, qui me voua tant d'amitié, qu'elle me dit qu'elle serait heureuse au plus haut point de me voir m'installer à travailler dans le palais. Elle m'invita à y chercher des pièces assez grandes pour que je pusse m'y établir avec mes fourneaux et tout ce dont j'aurais besoin, car elle en aurait un plaisir extrême. Je répondis à Son Excellence que cela n'était pas possible, parce qu'alors je n'aurais pas fini mes ouvrages au bout d'un siècle.

CLXXXVIII

La duchesse me comblait d'inestimables faveurs. Elle eût voulu me voir travailler pour elle seule, sans m'occuper ni du Persée ni de mes autres travaux. Quant à moi, bien que me voyant comblé de ces vaines faveurs, je tenais pour assuré que ma méchante et cruelle fortune ne serait pas longtemps sans me porter quelque nouveau coup. A tout moment en effet me revenait à l'esprit la lourde faute que j'avais commise en croyant agir si sagement dans la conduite de mes affaires de France. Le roi ne pouvait avaler le grand déplaisir que lui avait causé mon départ. Il désirait pourtant me voir revenir, pourvu que son amour-propre fût sauf. Quant à moi, je croyais avoir absolument raison, et je me refusais à m'abaisser. Je craignais en effet que si je m'abaissais à écrire

(1) Dans son *memorandum* du 25 août 1545, Benvenuto ajoute qu'une aumônière était attachée à cette ceinture en or percé à jour, dont il fit le modèle et à laquelle il travailla beaucoup de journées de sa main.

d'humbles excuses, ces diables de Français n'en vinssent à dire que j'étais coupable, et ne regardassent pour vraies certaines calomnies dont on me chargeait injustement. Je me tenais donc sur mon quant-à-moi, et, en homme qui a raison, j'écrivais en le prenant de haut. Rien ne pouvait faire plus grand plaisir à mes deux traîtres d'élèves. Comme, en leur écrivant, je me vantais des merveilleuses amitiés que me faisaient, dans ma patrie, un prince et une princesse qui étaient souverains absolus de la ville de Florence, dès qu'ils recevaient une de mes lettres, ils couraient chez le roi et le pressaient de leur donner mon château en leur délivrant un acte semblable à celui qu'il m'avait délivré. Le roi, qui était admirable de bonté, ne voulut jamais acquiescer aux téméraires demandes de ces insignes larrons. Il commençait en effet à s'apercevoir du but auquel tendaient malignement les solliciteurs. Pour ne pas les décourager, et pour m'offrir en même temps une occasion de revenir immédiatement, il me fit écrire, sur un ton d'assez vif mécontentement, par un de ses trésoriers, messer Giuliano Buonaccorsi, citoyen florentin. Il était dit dans cette lettre que, si je voulais conserver la réputation d'honnête homme que j'avais apportée en France, après un départ que rien ne motivait, j'étais absolument tenu de rendre compte de tout ce que j'avais eu en main et fait pour Sa Majesté (1). Cette lettre me causa tant de plaisir, que si j'eusse eu à formuler un souhait, je n'aurais demandé rien de plus, rien de moins. Je me mis à écrire, et je remplis neuf

---

(1) Dans le *Traité de la Sculpture* (pp. 211-212), Benvenuto donne une version plus favorable encore : « Ayant appris en France que je travaillais à Florence pour le grand-duc Cosme, Sa Majesté en fut si mécontente qu'elle s'écria : « J'ai bien eu raison de dire à Benvenuto qu'il était fou ! » Le cardinal de Ferrare, qui était présent, en profita pour mal parler de moi, et le roi lui déclara qu'il ne me ferait plus jamais revenir. Tout ceci me fut écrit de la part de Sa Majesté. Je répondis que je regrettais seulement d'avoir laissé inachevé un ouvrage aussi important (le colosse), mais que je n'étais pas homme à

feuilles de papier ordinaire, dans lesquelles je rapportai minutieusement tous les ouvrages que j'avais faits, tous les accidents qui m'étaient survenus au cours de leur exécution, et toutes les sommes qu'ils avaient coûtées, toutes reçues de la main de deux notaires et d'un trésorier de Sa Majesté, et signées de toutes les personnes qui les avaient touchées, soit pour leurs fournitures, soit pour leur travail. « Pas un sou de cet argent n'a passé dans ma poche, ajoutai-je; pour prix de mes ouvrages terminés, je n'ai absolument rien reçu, et je n'ai emporté en Italie que quelques faveurs royales et des promesses, à la vérité, dignes de Sa Majesté. Je ne puis me vanter d'avoir rien tiré de mes travaux, en dehors des appointements fixés par Sa Majesté pour mon entretien; de ceux-ci mêmes il me reste à encaisser plus de sept cents écus d'or, que j'ai laissés exprès afin qu'on me les envoie pour mon retour. C'est pourquoi, sachant que des méchants, poussés par l'envie, m'ont joué quelque mauvais tour, je me confie en la vérité, qui finit toujours par prévaloir, et je me loue de Sa Majesté très chrétienne, d'autant plus que je ne suis point mû par un

---

aller jamais là où je n'étais pas appelé. Comblé merveilleusement d'amitiés par Son Excellence, je m'appliquais donc à faire avancer le Persée. Au bout de quelques mois, le roi rentra en lui-même, et, tout en causant avec le cardinal de Ferrare, il lui reprocha, comme une lourde faute, de m'avoir laissé partir. Le cardinal répondit qu'il ne tenait qu'à lui de me faire revenir immédiatement. Le roi lui répliqua : « Votre rôle était de ne pas le laisser partir. » Et, se tournant de suite vers un de ses trésoriers, un de nos Florentins, nommé Giuliano Buonaccorsi, il ajouta : « Envoyez à Benvenuto sept mille écus, et écrivez-lui que s'il revient terminer son grand colosse, il sera content de moi. » Le trésorier me rapporta tout ce qu'avait dit Sa Majesté, mais ne m'envoya pas l'argent et se borna à m'annoncer qu'au reçu de ma réponse il ferait aussitôt le nécessaire. Je lui écrivis que j'étais absolument prêt à me mettre en route et heureux de revenir. Durant l'échange de nos lettres, le bon roi passa de vie à trépas. Je perdis ainsi la gloire que j'espérais retirer de mon grand ouvrage, le prix de tous mes travaux et tout ce que j'avais laissé à Paris, et je m'occupai d'achever mon Persée. »

sentiment d'avarice. Bien que j'aie conscience d'avoir fait pour Sa Majesté beaucoup plus que je n'avais proposé, et bien qu'en retour on n'ait pas tenu ce qu'on m'avait promis, je n'ai pourtant d'autre souci au monde que de rester, dans la pensée de Sa Majesté, l'homme probe et loyal que je fus toujours. Si Sa Majesté avait le moindre doute à cet égard, j'accourrais au moindre signe pour rendre compte de mes actes, au péril de mes jours. Mais, voyant qu'on faisait si peu de cas de moi, je n'ai pas voulu retourner offrir mes services, d'autant plus que partout où j'irai, je suis sûr de trouver toujours à gagner mon pain. Si toutefois l'on m'appelle, je répondrai toujours. » Ma lettre renfermait d'autres particularités dignes de cet admirable roi et propres à sauver mon honneur. Avant de l'expédier, je la portai à mon duc, qui prit plaisir à la lire; puis je l'envoyai de suite en France et l'adressai au cardinal de Ferrare.

CLXXXIX

En ce temps-là Bernardone Baldini, courtier de pierreries de Son Excellence, apporta de Venise un gros diamant pesant plus de trente-cinq carats. Antonio, fils de Vittorio Landi (1), était, lui aussi, intéressé à ce que le duc l'achetât. Ce diamant avait été d'abord taillé en pointe; mais, comme il n'avait ni la limpidité ni l'éclat qu'on était en droit d'attendre d'une telle pierre, ses propriétaires l'avaient étêté. En vérité, il ne faisait bien ni en table ni en pointe. Notre duc, qui aimait fort les bijoux, quoique ne s'y entendant point, donna à cet insigne fripon de Bernardaccio la ferme espérance qu'il lui achèterait ce diamant. Comme Bernardo désirait avoir seul l'honneur de la tromperie qu'il réservait au duc de

(1) Négociant florentin, à qui l'on doit une comédie en prose, *Il Commodo*, qui fut représentée en 1539, à l'occasion du mariage de Cosme. (Bacci, p. 338.)

Florence, il ne souffla mot de l'affaire à son associé, Antonio Landi. Ce dernier, qui était mon intime ami d'enfance, voyant combien j'étais familier avec le duc, me prit à part un jour, vers les midi, au coin du Marché-Neuf, et me dit : « Benvenuto, je suis certain que le duc vous montrera un diamant qu'il désire, semble-t-il, acheter. Vous le verrez; c'est un gros diamant. Facilitez-en la vente. Soit dit entre nous, je puis le céder pour dix-sept mille écus. Je tiens pour assuré que le duc demandera votre avis. Si vous voyez qu'il ait grande envie de l'acquérir, nous nous arrangerons pour qu'il puisse l'avoir. » Antonio paraissait avoir pleins pouvoirs pour négocier la vente de ce diamant. Je lui promis que si l'on me montrait la pierre, et si l'on me demandait mon avis, je dirais tout ce que je penserais sans la déprécier. Comme je l'ai déjà dit, le duc venait chaque jour quelques heures dans l'atelier d'orfèvrerie (1). Plus de huit jours après ma conversation avec Antonio Landi, le duc me montra, un soir après dîner, le fameux diamant, que je reconnus aux indications que mon ami m'avait données sur sa forme et sur son poids. Ce diamant était, comme on l'a déjà vu, d'une eau un peu trouble, raison pour laquelle on l'avait étêté. Le voyant ainsi, je n'aurais certainement jamais conseillé de l'acheter. Cependant, quand Son Excellence me le montra, je lui demandai ce qu'elle désirait me voir dire, les joailliers évaluant différemment les pierres, suivant qu'elles sont achetées ou à acheter. Son Excellence me répondit qu'elle avait acheté le diamant, et que je n'avais qu'à lui faire savoir ce que j'en pensais. Je ne pus m'empêcher de lui montrer modestement le peu de cas que je faisais de cette pierre. Elle me pria de considérer la beauté de ses grandes arêtes. Je ripostai que ces arêtes n'avaient point l'éclatante beauté que Son Excellence imaginait, car elles n'étaient qu'une pointe étêtée. Monseigneur s'aperçut alors

(1) Il résulte du paragraphe CLXXXVII, auquel Benvenuto nous renvoie ici, que cet atelier était installé dans le garde-meuble ducal.

que j'avais raison; il fit une laide grimace et me dit d'examiner attentivement le diamant, de l'estimer et d'indiquer la valeur qu'il avait selon moi. En pensant qu'Antonio Landi me l'avait offert pour dix-sept mille écus, je crus que le duc l'avait eu pour quinze mille au plus; mais, comme je voyais qu'il lui était désagréable d'entendre la vérité, je songeai à le laisser dans sa fausse opinion, et lui rendis le diamant en disant : « Vous l'avez payé dix-huit mille écus. » A ces mots, le duc poussa une exclamation en formant de ses lèvres un O plus grand que la bouche d'un puits; ensuite il s'écria : « Je suis convaincu maintenant que tu ne t'y connais pas. — Vous avez sûrement tort, Monseigneur, répliquai-je; appliquez-vous à maintenir la réputation de votre diamant, je m'appliquerai de mon côté à m'y connaître. Dites-moi tout au moins ce que vous l'avez payé, afin que j'apprenne à m'y connaître à la manière de Votre Excellence. » Le duc se leva et partit en me jetant, avec un léger sourire de dédain : « Benvenuto, il me coûte plus de vingt-cinq mille écus. »

Ces paroles avaient été lâchées devant les orfèvres Gianpagolo et Domenico Poggini et devant le brodeur Bacchiacca (1) qui travaillait dans une salle voisine de la nôtre, et qui était accouru au bruit. Je leur dis : « Je n'aurais jamais conseillé au duc de l'acheter; toutefois, s'il en avait eu envie, Antonio Landi me l'ayant offert il y a huit jours pour dix-sept mille écus, je crois que je l'aurais eu pour quinze mille, et même moins. Mais le duc veut assurer la réputation de son diamant. Antonio Landi me l'ayant en effet offert pour ce prix, du diable si Bernardone aurait friponné le duc aussi honteusement! » Il en était cependant ainsi, mais jamais nous ne l'eussions cru, et nous éclatâmes de rire sans soupçonner la niaiserie du duc.

(1) Antonio Ubertini, frère du peintre Francesco, dont il exécutait les modèles.

CXC

Comme je l'ai dit, j'avais déjà préparé la figure de ma grande Méduse, et établi son ossature de fer. Je la modelai ensuite en terre, comme une anatomie, et la fis d'un demi-doigt plus mince que ne devait l'être la fonte; puis je la fis cuire avec le plus grand succès et je lui appliquai un revêtement de cire, que j'amenai au point de perfection que je voulais donner à la statue. Le duc, qui plusieurs fois était venu la voir, avait une telle crainte que le jet ne réussît pas, qu'il aurait voulu que j'appelasse quelque maître fondeur pour la couler en bronze.

Son Excellence parlait sans cesse de mon habileté dans les termes les plus favorables. Sans cesse également son majordome cherchait à me tendre quelque piège où je pusse me rompre le cou. Il avait le droit de commander aux bargelli et à tous les magistrats de la malheureuse ville de Florence, et je me demande comment un paysan de Prato, notre ennemi, fils d'un tonnelier, le plus ignorant des hommes, pour avoir été le pédagogue infect de Cosme de Médicis, avant que celui-ci ne fût duc, avait pu acquérir si grande autorité. Comme je viens de le dire, il ne négligeait rien pour me faire du mal; mais, ayant reconnu qu'il ne pouvait d'aucune manière me prendre en défaut, il imagina un nouveau plan d'attaque. Il alla trouver la mère de mon apprenti Cencio, qui se nommait la Gambetta, et ils convinrent à eux deux, lui, ce fripon de pédagogue, et elle, cette sale putain, de me faire une telle peur que je décamperais. Ils se mirent en outre d'accord avec le bargello, un Bolonais que le duc chassa plus tard pour affaires de ce genre. Enfin, un samedi soir, trois heures après le coucher du soleil, la Gambetta sortit de chez elle en bonne rufienne, suivant les instructions de ce fou, de ce coquin, de ce pédant de majordome, et vint me trouver avec son fils. Elle me dit qu'elle avait tenu cet enfant renfermé plusieurs

jours pour me sauver. Je lui répondis qu'elle n'avait aucun besoin de le tenir renfermé pour mon compte et, tout en riant de sa ruse de putain, je me tournai, en sa présence, vers son fils, que j'interpellai : « Tu sais, Cencio, si j'ai péché avec toi ! » L'enfant, tout en larmes, déclara que non. La mère alors lui secoua la tête et s'écria : « Ah ! petit ribaud ! je ne sais peut-être pas comment on fait ? » Puis, s'adressant à moi, elle me pria de le cacher dans ma maison, parce que le bargello le cherchait et le prendrait sûrement ailleurs, tandis qu'il ne le toucherait pas chez moi. Je répondis qu'ayant dans ma maison ma sœur et ses six innocentes petites filles, je n'y voulais cacher personne. A ces mots la mère me déclara que le majordome avait donné au bargello l'ordre de me prendre à tout prix, mais que, faute de recevoir son fils chez moi, si je lui donnais cent écus, je pouvais être absolument tranquille, car, le majordome étant son très intime ami, je pouvais être sûr qu'elle lui ferait faire tout ce qu'elle voudrait, pourvu que je donne les cent écus. J'étais au comble de la fureur, et je m'écriai : « Sors d'ici, infâme putain ! Si ce n'était par égard pour l'honneur du monde et pour l'innocence du malheureux enfant que voilà, je t'aurais déjà éventrée avec ce petit poignard, sur lequel ma main vient de se poser deux ou trois fois. » J'accompagnai ces mots de coups aussi nombreux que bien appliqués et la jetai dehors avec son fils.

CXCI

Après avoir réfléchi à la coquinerie et à la puissance de ce maudit pédagogue, je jugeai qu'il valait mieux laisser s'apaiser un peu cette affaire du diable, et le lendemain matin, de bonne heure, je confiai à ma sœur des pierreries et des objets valant environ deux mille écus, puis je montai à cheval et pris la route de Venise avec Bernardino di Mugello. Aussitôt arrivé à Ferrare, j'écrivis au duc que, bien qu'étant parti sans y avoir été autorisé par Son Excellence, je reviendrais sans être

appelé (1). Quand j'eus atteint Venise, je me pris à songer aux mille moyens divers que ma cruelle fortune employait pour me tourmenter; me trouvant néanmoins bien portant et vigoureux, je résolus de lutter avec elle comme à mon ordinaire. Tout en pensant ainsi à mes affaires, je me donnai du bon temps dans cette belle et très riche cité. J'allai saluer le merveilleux peintre Titien et notre compatriote Jacopo del Sansovino, excellent sculpteur et architecte. auquel la Seigneurie de Venise allouait un traitement très élevé, et que j'avais connu dans ma jeunesse, à Rome et à Florence. Ces deux brillants artistes me prodiguèrent mille amitiés.

Le lendemain je rencontrai messer Lorenzino de Médicis, qui me prit aussitôt par la main et me fit le meilleur accueil qu'on puisse imaginer. Nous nous étions connus à Florence, quand je gravais les monnaies du duc Alexandre, puis à Paris, au temps où j'étais au service du roi. Il habitait alors chez messer Giuliano Buonaccorsi, et comme il ne savait où aller passer le temps sans courir les pires dangers (2), il restait le plus souvent chez moi, et me regardait travailler à mes grands ouvrages. C'est en raison de ces anciens rapports qu'il me prit par la main, comme je viens de le dire, et qu'il m'emmena chez lui, où se trouvait Monseigneur le prieur de Capoue, frère du seigneur Pier Strozzi. Ils étaient ravis de me voir, et me demandèrent combien de temps je comptais rester à Venise, car ils croyaient que je me proposais de retourner en France. Je leur répondis que j'étais parti de Florence pour la raison que l'on sait, et que je comptais y retourner dans deux ou trois jours pour y servir mon illustre duc. A ces mots, Monseigneur le prieur et messer Lorenzo me lancèrent un regard si dur que j'eus une peur effroyable. « Tu ferais bien mieux,

---

(1) Ici commence, dans le manuscrit original, le texte dicté au second copiste.

(2) Lorenzino, ayant assassiné, le 6 janvier 1537, son cousin Alexandre de Médicis, craignait les représailles.

me dirent-ils, de rentrer en France, où tu es riche et réputé. Si tu retournes à Florence, tu perdras tout ce que tu as gagné en France, et tu n'y trouveras que des ennuis. » Je ne leur répondis rien et partis le lendemain le plus secrètement possible pour regagner Florence.

Pendant ce temps ma diabolique affaire s'était apaisée, car j'avais écrit à mon illustre duc tout ce qui m'avait engagé à me rendre à Venise. J'allai le voir sans aucune cérémonie. Il m'accueillit avec sa réserve et sa sévérité ordinaires, mais il s'en départit au bout d'un instant, me regarda d'un air affable et me demanda où j'étais allé. Je lui répondis que mon cœur ne s'était jamais éloigné d'un doigt de Son Excellence illustrissime, bien que pour de justes motifs j'eusse été obligé de mener un peu mon corps à l'aventure. Le duc devint alors plus aimable; il se mit à m'interroger sur Venise et m'entretint ainsi longtemps; enfin il m'invita à me remettre au travail et à terminer son Persée. Je revins donc chez moi content et joyeux, et je fis partager ma joie à ma famille, c'est-à-dire à ma sœur et à ses six filles; puis je repris mes travaux et les poussai aussi rapidement que possible.

CXCII

Le premier ouvrage que je jetai en bronze fut le buste colossal de Son Excellence, que j'avais modelé en terre dans l'atelier d'orfèvrerie, alors que j'avais mal aux reins. Ce buste plut; je ne l'avais pourtant entrepris que pour essayer les terres propres à couler le bronze. Je savais bien que l'admirable Donatello avait exécuté ses ouvrages de bronze en utilisant la terre de Florence, mais il me semblait qu'il avait éprouvé la plus grande difficulté, et, craignant que ce ne fût du fait de la terre, je voulus, avant de me mettre à jeter mon Persée, faire cette première et soigneuse expérience. Elle me montra que la terre était bonne, et j'en conclus que l'admirable Donatello n'avait pas bien su s'en servir, puisqu'il avait

eu la plus grande difficulté à conduire ses ouvrages à bonne fin. Ainsi que je l'ai dit, je préparai cette terre grâce à l'excellence de mon art (1), et elle me servit parfaitement. Comme je l'ai dit encore, c'est elle que j'utilisai pour jeter le buste, mais, comme je n'avais pas encore construit de fourneau, j'eus recours à celui du maître fondeur de cloches Zanobi di Pagno. Voyant que ce buste était venu avec beaucoup de netteté, je me mis de suite à édifier un petit fourneau dans l'atelier que le duc avait fait élever, sur mes plans et dessins, dans la maison même qu'il m'avait donnée (2). Aussitôt que ce fourneau fut achevé, je me préparai, avec tout le soin possible, à jeter la statue de la Méduse, c'est-à-dire de cette femme qui se tord sous les pieds de Persée. Cette opération étant extrêmement difficile, je me gardai de négliger aucune des précautions que j'avais apprises, de peur qu'il ne me survînt quelque

(1) Benvenuto a décrit cette opération dans le chapitre II du *Traité de la Sculpture.*

(2) Le buste de Cosme est ainsi décrit par Plon (pp. 213-214) : « La tête est fière, avec une certaine dureté. Le blanc de l'œil a été émaillé, recherche blâmable en soi. Et pourtant cet artifice donne au regard une vivacité imprévue et à la physionomie un relief étonnant... Cosme est revêtu de la cuirasse. Celle-ci est une armure de parade ou de parement comme en portaient dans les cérémonies les princes et les grands seigneurs; elle est intéressante pour la richesse de sa décoration, qui permet d'étudier sur un document authentique le goût de Cellini, le caractère de ses ornements, notamment de ses masques et de ses mufles de lion. C'est, à vrai dire, une œuvre d'orfèvre, où l'on rencontre un spécimen de ces *inventions bizarres et capricieuses* que l'artiste, sans en donner toujours la description, se vante, en toute occasion, d'avoir imaginées pour la décoration de ses aiguières et de ses bijoux. Nous signalerons particulièrement les deux têtes d'aigles qui mordent les seins figurés sur l'armure et tiennent en même temps un épi dans leur bec : détail inattendu et bien dans l'humeur de cet esprit tourmenté. La cuirasse porte, en outre, des traces de rehauts d'or, ayant dû figurer le travail à la damasquine; mais elle n'a jamais été entièrement dorée. » D'une lettre de Benvenuto à Cosme, en date du 20 mai 1548, il résulte que le buste était achevé avant cette date.

accident. Le premier jet que je fis dans mon fourneau vint donc superlativement bien. Il était si net que mes amis jugeaient inutile que j'y fisse aucun réparage. Voilà ce qu'ont trouvé certains Allemands et certains Français, qui se vantent d'avoir découvert de magnifiques secrets pour jeter le bronze sans le réparer ensuite; mais c'est une véritable folie, car le bronze, après la fonte, a besoin d'être resserré avec le marteau et la gradine, comme l'ont fait les merveilleux artistes de l'antiquité et comme l'ont fait aussi les modernes (j'entends ceux qui ont su travailler le bronze). Ma statue plut beaucoup à Son Excellence illustrissime, qui vint plusieurs fois la voir chez moi et m'encouragea merveilleusement à bien faire. Malheureusement la furieuse jalousie du Bandinelli réussit à trouver assiduement accès aux oreilles de Son Excellence illustrissime. Elle arriva à lui persuader que, nonobstant mon succès dans la fonte de quelqu'une de ces statues, je n'arriverais jamais à les mettre ensemble, parce que cet art était nouveau pour moi, de sorte que Son Excellence devait veiller soigneusement à ne pas jeter son argent par la fenêtre. Ces propos eurent tant d'effet sur les glorieuses oreilles du duc, qu'on ne me donna plus rien pour payer mes ouvriers. Je fus forcé de m'en plaindre hautement à Son Excellence. Un matin donc, je l'attendis dans la Via de' Servi et lui dis : « Monseigneur, on ne pourvoit point à mes besoins, ce qui me donne lieu de soupçonner que Votre Excellence ne se méfie de moi. Je lui répète donc que je me fais fort d'exécuter cet ouvrage trois fois mieux que le modèle, ainsi que je l'ai promis. »

CXCIII

Ayant adressé ces paroles à Son Excellence, je constatai qu'elles demeuraient stériles, car je n'obtenais aucune réponse. Je sentis aussitôt redoubler mon dépit, et j'entrai dans une si violente colère que je repris, en m'adressant au duc : « Monseigneur, notre ville a vraiment toujours été l'école

des plus hauts talents; mais lorsqu'un homme y a pris conscience de sa valeur, il faut qu'il aille travailler ailleurs, s'il veut accroître la gloire de son pays et de son illustre prince. Voilà la vérité, Monseigneur. Votre Excellence n'ignore pas, j'en suis sûr, ce que fut Donatello, ce que fut le grand Léonard de Vinci ce qu'est aujourd'hui l'admirable Michel-Ange Buonarroti; ce sont des hommes dont le génie augmente la gloire de Votre Excellence. J'espère, moi aussi, pouvoir agir de même, et je vous prie en conséquence, Monseigneur, de m'autoriser à m'en aller. Mais que Votre Excellence veille bien à ne point laisser partir le Bandinelli; qu'elle lui donne toujours, au contraire, plus qu'il ne demandera, car, s'il quittait Florence, lui dont l'ignorance est si présomptueuse, il serait capable de déshonorer cette école noble entre toutes. Donnez-moi donc congé, Monseigneur; je ne demande, pour prix des travaux que j'ai fait jusqu'ici, que les bonnes grâces de Votre Excellence illustrissime. » Quand le duc me vit si résolu à m'en aller, il se tourna vers moi avec un peu de dépit, et me dit : « Benvenuto, si tu désires terminer ton ouvrage, tu ne manqueras de rien. » A ces mots je le remerciai et l'assurai que je n'avais d'autre désir que de montrer aux envieux que j'étais capable de mener à bonne fin la statue promise. M'étant ainsi séparé de Son Excellence, je n'en reçus cependant que peu d'aide, de sorte que je fus obligé de mettre la main à ma bourse pour que mon ouvrage allât un peu plus vite qu'au pas.

Le soir, j'allais toujours à la veillée dans le garde-meuble de Son Excellence, où Domenico Poggini et son frère Gianpagolo exécutaient pour la duchesse un vase d'or dont j'ai parlé plus haut, et une ceinture d'or. Son Excellence m'avait encore fait faire un petit modèle pour un pendant, au milieu duquel devait être monté ce gros diamant que Bernardone et Antonio Landi lui avaient vendu. J'avais beau me refuser à exécuter cet ouvrage; le duc, à force d'amabilités, m'y faisait travailler tous les soirs jusqu'à quatre heures après la tombée de la nuit.

Il essaya même, en redoublant de cajoleries, de me décider à y travailler également le jour, mais je n'y voulus jamais consentir. Du fait de mon refus, je me disais que Son Excellence ne manquerait pas de se fâcher contre moi. Un soir, entre autres, que j'arrivais plus tard que de coutume, le duc me dit : « Sois le malvenu ! — Monseigneur, répondis-je, ce n'est point là mon nom, car je m'appelle Benvenuto ; mais, comme je pense que Votre Excellence plaisante, je ne répliquerai point. » Le duc alors de déclarer qu'il parlait sérieusement, sans plaisanter, et que je devais veiller soigneusement à ma conduite, parce qu'il lui était venu aux oreilles que je me prévalais de sa faveur pour duper tantôt celui-ci, tantôt celui-là. A ces mots, je priai Son Excellence illustrissime de bien vouloir me citer un seul homme que j'eusse jamais dupé, en quelque pays que ce fût. Aussitôt le duc, furieux, me regarda en face et s'écria : « Va, et rends à Bernardone ce que tu as à lui. En voilà un que tu as dupé. — Monseigneur, répliquai-je, je vous remercie et vous prie de m'autoriser à vous répondre en quatre mots. Il est vrai que Bernardone m'a prêté une vieille paire de balances, deux enclumes et trois martelets ; mais voilà plus de quinze jours que j'ai dit à ser Giorgio, le Cortonais, d'envoyer reprendre ces instruments, et Giorgio est venu les chercher lui-même. Si jamais Votre Excellence illustrissime découvre que, depuis le jour de ma naissance jusqu'à présent, j'aie jamais retenu le bien d'autrui de cette manière, soit à Rome, soit en France, qu'elle fasse une enquête auprès de mes dénonciateurs ou d'autres gens ; et si ma culpabilité est établie, qu'on ne m'épargne point le châtiment. » Me voyant au comble de l'indignation, le duc, en homme extrêmement prudent et affable, me regarda de nouveau et déclara : « Ce que j'ai dit ne s'adresse pas à ceux qui n'ont rien à se reprocher ; si donc tes explications répondent à la réalité des faits, je te verrai toujours volontiers, comme par le passé. » A ces mots je repris : « Que Votre Excellence sache que les scélératesses de Bernardone me forcent à lui adresser une

demande et à la prier de me dire combien lui a coûté le gros diamant étêté. J'espère en effet lui montrer pourquoi ce faux bonhomme cherche à me faire tomber en disgrâce. » Son Excellence alors : « Le diamant m'a coûté vingt-cinq mille ducats; mais pourquoi cette question? — Parce que, Monseigneur, tel jour, à telle heure, au coin du Marché-Neuf, Antonio, fils de Vittorio Landi, m'a prié de chercher à vendre ce diamant à Votre Excellence, et, de prime abord, m'en a demandé seize mille ducats; or, Votre Excellence sait combien elle l'a payé. Comme preuve de ce que j'avance, interrogez Domenico Poggini et Gianpagolo, son frère, qui sont ici, car je leur ai raconté l'affaire aussitôt après. Depuis, je n'en ai plus jamais parlé, parce que, Votre Excellence m'ayant dit que je ne m'y connaissais pas, j'ai cru que vous vouliez assurer la réputation de cette pierre. Sachez, Monseigneur, que je m'y entends, et que, quant au reste, je fais profession d'être honnête homme autant que qui que ce soit au monde. Je ne chercherai point à vous voler huit ou dix mille ducats à la fois, je m'efforcerai de les gagner par mon travail. Je me suis fixé ici pour servir Votre Excellence comme sculpteur, orfèvre et graveur de monnaies, mais non comme délateur. Ce que je rapporte maintenant, je ne le dis que pour me défendre, et non pour avoir le quart, que je refuse (1). Et si je parle ainsi, en présence de tant de gens de bien qui sont ici, c'est afin que Votre Excellence illustrissime ne croie plus Bernardone. « Le duc se leva de suite, furieux, et envoya chercher Bernardone, qui dut s'enfuir jusqu'à Venise avec Antonio Landi. Celui-ci essaya de me convaincre qu'il avait entendu parler d'un autre diamant. Quand les deux complices furent revenus de Venise, j'allai trouver le duc et lui dis : « Monseigneur, ce que je vous ai rapporté est vrai, et ce que Bernardone vous a raconté au sujet de ses outils est faux. Il serait bon d'ordonner une

(1) La loi accordait alors aux délateurs le quart des sommes que leurs dénonciations procuraient au Trésor.

enquête à cet égard; je me rendrai chez le bargello. » A ces mots, le duc se tourna vers moi et répondit : « Benvenuto, applique-toi à être homme de bien, comme par le passé, et ne t'inquiète de rien. » L'affaire s'en alla en fumée, et je n'en entendis plus jamais parler.

Je m'occupai d'achever le joyau. Quand il fut terminé (1), je le portai un jour à la duchesse, qui me dit de sa propre bouche qu'elle estimait autant mon travail que le diamant acheté par elle à Bernardone. Elle voulut qu'il fût attaché de ma main sur sa poitrine, et me présenta une grosse épingle, avec laquelle je m'exécutai. Quand je la quittai, j'étais au mieux dans ses bonnes grâces (2). On m'a rapporté depuis, mais je ne sais si cela est vrai, qu'on avait chargé un Allemand ou quelque autre étranger de remonter ce diamant, parce que Bernardone avait prétendu qu'il ferait plus d'effet dans une monture plus simple.

CXCIV

Comme je crois l'avoir dit, les frères Domenico et Gianpagolo Poggini, orfèvres, travaillaient d'après mes dessins, dans le garde-meuble de Son Excellence illustrissime, à de petits vases d'or ciselés, enrichis de figurines en bas-relief et d'autres ornements de grande importance. Plusieurs fois je dis au duc : « Monseigneur, si Votre Excellence illustrissime me payait quelques ouvriers, je vous graverais les coins de votre monnaie, et je vous ferais des médailles à l'effigie de Votre Excellence, à la manière des anciens, que j'arriverais,

---

(1) Il résulte du mémoire adressé par Benvenuto au duc Cosme, le 25 août 1545, que dans le pendant se trouvaient montés non seulement le diamant, mais encore un rubis payé 3,000 écus et des perles fines. Benvenuto avait composé deux figurines en ronde bosse, des animaux et des festons délicatement terminés en bas-relief.

(2) A partir de cet endroit jusqu'à la fin, le manuscrit original est entièrement écrit de la main de Benvenuto.

je l'espère, à surpasser. Depuis, en effet, que j'ai exécuté les médailles du pape Clément, j'ai tant appris, que je réussirais beaucoup mieux. Je graverais aussi des monnaies supérieures à celles que je fis pour le duc Alexandre, qui sont pourtant encore tenues pour belles. Je vous ferais enfin de grands vases d'or et d'argent, comme j'en ai faits en quantité pour cet admirable roi François, grâce uniquement aux grandes facilités qu'il me donnait, et sans jamais rien sacrifier du temps réservé à l'exécution des grands colosses et des autres statues. » A ces paroles le duc répondit : « Fais, et je verrai; » mais jamais il ne me donna ni commodité ni aide en aucune manière. Un jour cependant, Son Excellence illustrissime me fit remettre quelques livres d'argent et me dit : « Voici de l'argent qui vient de mes mines (1) : fais-en un beau vase. » Comme je ne voulais pas laisser de côté mon Persée et que j'avais d'autre part grand désir d'être agréable au duc, je chargeai un coquin d'orfèvre, nommé Piero, fils de Martino, d'exécuter ce vase d'après mes dessins et mes petits modèles en cire. Ce ribaud s'y prit mal; il négligea même entièrement ce travail, de sorte que j'y perdis plus de temps que si je l'eusse entièrement fait de ma main. Il se jouait ainsi de moi depuis plusieurs mois quand, voyant qu'il n'y travaillait pas et même n'y faisait point travailler, je lui enjoignis de me le rendre. J'eus beaucoup de peine à recouvrer, avec le corps du vase, qui était mal commencé, comme je l'ai dit, le reste de l'argent que je lui avais confié. Le duc, à qui parvint quelque écho de cette affaire, me fit réclamer le vase et les modèles, et n'en parla jamais plus (2). Qu'il me suffise d'ajouter qu'il fit

---

(1) Les mines d'argent de Campiglia et de Pietrasanta, abandonnées au XVII[e] siècle.

(2) Tassi (t. III, p. 259) a retrouvé mention de ce vase, enregistré dans un livre *Debitori e Creditori, ed Inventario a capi della guardaroba* (années 1544-1553) : « Corps de vase, avec son pied détaché, commencé par Benvenuto, du poids de six livres six onc s et douze deniers. » Plon (pp. 185 et 385) en a relevé une seconde mention dans l'inven-

exécuter divers vases par des orfèvres de Venise et d'ailleurs, d'après certains de mes dessins, et qu'il fut très mal servi.

La duchesse m'engageait souvent à entreprendre pour elle des travaux d'orfèvrerie. Plusieurs fois je lui répondis que l'on savait fort bien, dans toute l'Italie, que j'étais bon orfèvre, mais qu'on n'y avait pas encore vu de sculpture de ma main. « Dans le monde des artistes, ajoutai-je, certains sculpteurs enragés se rient de moi et m'appellent *le nouveau sculpteur*. J'espère bien leur prouver que je suis un vieux sculpteur, si Dieu m'accorde la grâce de pouvoir terminer mon Persée et de l'exposer sur la glorieuse place de Son Excellence illustrissime. » Sur ce, je me retirai chez moi, et me mis à travailler jour et nuit, sans plus me montrer au Palais. Toutefois, en vue de me maintenir dans les bonnes grâces de la duchesse, je fis exécuter pour elle de petits vases d'argent, de la grandeur d'un petit pot de deux *quattrini* et ornés, à la manière des anciens, de jolis masques au milieu de feuillages magnifiques. Quand je les lui portai, elle me fit le plus gracieux accueil qu'on puisse imaginer et me paya l'or et l'argent que j'avais employés. Quant à moi, je me recommandai à Son Excellence illustrissime, et la priai de dire au duc que je recevais peu d'aide pour un ouvrage aussi important que le Persée. J'ajoutai que Son Excellence illustrissime devrait engager le duc à se défier un peu de cette mauvaise langue de Bandinelli, qui m'empêchait de terminer ma statue. La duchesse répondit à mes plaintes en courbant les épaules et en disant : « Bien sûr que le duc devrait pourtant savoir que son Bandinelli ne vaut rien du tout. »

---

taire dressé en 1574, après la mort de Cosme : « Vase à l'antique, à usage de cruche à eau, inachevé, avec son pied détaché, commencé par Benvenuto et non terminé, pesant six livres six onces et dix-huit deniers. » La légère différence de six deniers est une erreur de pesée ou une faute de scribe.

CXCV

Je me tenais chez moi, ne paraissant que rarement au Palais, et je travaillais avec grande ardeur à terminer mon ouvrage. J'étais obligé de payer de ma poche le salaire de mes ouvriers, car le duc, après avoir subvenu, par les soins de Lattanzio Gorini, à la solde de certains d'entre eux pendant environ dix-huit mois, s'ennuya de dépenser ainsi de l'argent et donna l'ordre de suspendre les versements. Je demandai à Lattanzio pourquoi il ne me remettait plus rien. Il me répondit avec sa petite voix de moustique, en agitant ses mains grandes comme des pattes d'araignée : « Pourquoi ne finis-tu pas ton ouvrage? On croit que tu ne l'achèveras jamais. » Je devins aussitôt furieux et lui ripostai : « Que la peste vous crève, vous et tous ceux qui croient que je ne le finirai pas! » Je retournai découragé chez moi, à mon malheureux Persée, et je me mis à pleurer en me remémorant la belle situation que j'avais laissée à Paris, lorsque j'étais au service de cet admirable roi François, qui me pourvoyait de tout, alors qu'ici tout me manquait. Plus d'une fais je fus tenté d'agir en désespéré.

Un jour, entre autres, je montai sur un beau petit cheval qui m'appartenait, je mis cent écus dans ma poche, et j'allai à Fiesole, voir un mien fils naturel que j'avais en nourrice chez une de mes commères, femme d'un de mes ouvriers (1). Arrivé là, j'y trouvai mon enfant bien portant, et mon chagrin ne m'empêcha point de l'embrasser. Quand je voulus partir, il se refusa à me quitter, me retenant aussi fort que le permettaient ses petites mains, pleurant à chaudes larmes et poussant des cris si aigus que c'était quelque chose de plus qu'extraordinaire chez un enfant de deux ans environ. Mais, comme j'avais résolu, dans mon désespoir, de faire mordre la pous-

---

(1) On ne sait ni comment s'appelait cet enfant, ni de quelle mère il était né.

sière au Bandinelli, que je m'attendais à rencontrer, car il avait coutume d'aller chaque soir à une ferme qu'il possédait au-dessus de San Domenico (1), je me séparai de mon poupon et le laissai à son torrent de pleurs.

Je me dirigeai vers Florence. J'arrivai à la place de San Domenico au moment même où le Bandinelli y entrait de l'autre côté. Je résolus aussitôt d'accomplir une œuvre de sang et je marchai vers lui; mais, en levant les yeux, je m'aperçus qu'il était sans armes, sur un mauvais petit mulet semblable à un âne, et qu'il avait avec lui un gamin de dix ans. Dès qu'il me vit, il devint pâle comme un mort et se mit à trembler des pieds à la tête. Mais moi, ayant pris conscience que je ferais la plus lâche des besognes en le tuant, je lui dis : « N'aie pas peur, vil poltron, car je ne te juge pas digne de mes coups. » Il me regarda humblement et ne répondit rien. Alors je recouvrai mon sang-froid et je remerciai Dieu, dont la bonté m'avait véritablement empêché de me livrer à un tel excès. M'étant ainsi délivré de cette diabolique fureur, je sentis mon courage revenir, et je me dis à moi-même : « Si Dieu m'accorde la grâce de terminer mon ouvrage, j'espère bien que celui-ci me servira pour abattre tous mes coquins d'ennemis; ce sera une vengeance beaucoup plus grande et plus glorieuse que si je l'eusse assouvie sur un seul. » Voilà le sage parti que j'adoptai, après quoi je rentrai chez moi.

Trois jours plus tard on m'apprit que ma commère avait étouffé mon fils unique. J'en eus tant de chagrin que jamais je ne souffris davantage. Pourtant je me jetai à genoux et, non sans pleurer, je remerciai Dieu comme à mon ordinaire en disant : « Seigneur, tu me l'avais donné, et maintenant tu viens de me l'ôter; de tout ce que tu as fait je te remercie de

---

(1) D'après Vasari (t. IV, p. 194), cette ferme s'appelait *lo Spinello*. Aujourd'hui encore une inscription, qu'on voit près d'une fontaine de marbre, sur la vieille route qui monte de San Domenico à Fiesole, signale la propriété de Bandinelli (Bacci, p. 349).

tout mon cœur. » Bien que l'excès de l'affliction m'eût presque anéanti, je fis, suivant ma coutume, de nécessité vertu, et je pris de mon mieux parti de ce malheur.

CXCVI

A ce moment un jeune ouvrier nommé Francesco, fils de Matteo, le forgeron, quitta le Bandinelli et me fit demander si je voulais lui donner du travail. J'y consentis et l'employai à réparer la figure de la Méduse, que j'avais déjà jetée en bronze. Au bout de quinze jours, ce jeune homme me dit qu'il avait parlé à son maître, le Bandinelli, et que celui-ci l'avait chargé de m'offrir de sa part un beau bloc de carrare, si je voulais faire une statue de marbre. Je répondis aussitôt : « Dis-lui que j'accepte ; ce bloc pourrait bien être pour lui un bloc de malheur, car il me provoque et oublie le grand danger auquel je l'ai laissé échapper sur la place de San Domenico. Dis-lui donc que je tiens absolument à avoir ce bloc. Je ne parle jamais de lui, tandis que lui, l'animal, me cause toujours des ennuis. Je crois même que tu n'es venu travailler avec moi que pour m'espionner, et que tu étais envoyé par lui. Va donc, dis-lui que je veux son marbre bon gré mal gré, et ne remets plus les pieds ici (1). »

CXCVII

Depuis bien des jours je ne m'étais point laissé voir au Palais. Il me vint un matin la fantaisie d'y aller. Le duc avait presque fini de dîner, et j'appris que Son Excellence avait, avant son repas, parlé de moi fort avantageusement et avait notamment beaucoup vanté mon habileté à monter les pierreries. Il en résulta que la duchesse, aussitôt qu'elle me vit,

(1) Benvenuto écrivit en même temps à Bandinelli une lettre ironique qu'on trouvera p. 636.

me fit appeler par messer Sforza (1). Je m'approchai de Son Excellence illustrissime, qui me pria de lui monter en anneau un petit diamant taillé en pointe. Elle ajouta qu'elle voulait le porter toujours à son doigt, dont elle me donna la mesure. Elle me remit enfin le diamant, qui valait environ cent écus, et me demanda d'exécuter rapidement ce travail. Aussitôt le duc s'adressa à la duchesse et lui dit : « Assurément, Benvenuto a été sans égal en cet art, mais, maintenant qu'il l'a abandonné, il me semble que l'exécution d'un petit anneau comme celui que vous désirez risque de lui donner trop d'embarras. Je vous prie donc de ne pas lui imposer la fatigue de ce petit ouvrage, qui lui sera lourd, du fait qu'il ne s'adonne plus à ce genre de travaux. » Je remerciai le duc et le priai de me laisser rendre ce léger service à la duchesse. Je me mis à l'œuvre aussitôt, et j'eus fini au bout de quelques jours. Le bijou était destiné à être porté au petit doigt. J'y représentai quatre petits enfants en ronde bosse avec autant de masques qui formaient l'anneau. J'y disposai de plus des fruits et de petites griffes émaillées, de sorte que la pierre et la monture se faisaient mutuellement valoir. Dès que ce joyau fut terminé, je le portai à la duchesse, qui me dit avec affabilité que j'avais fait un travail magnifique et qu'elle se souviendrait de moi. Elle envoya cet anneau en présent au roi Philippe (2). Depuis ce moment elle avait toujours quelque chose à me commander, mais elle s'y prenait si gracieusement que je faisais toujours de mon mieux pour la contenter, encore que je visse arriver peu d'argent. Dieu sait pourtant combien j'en avais besoin, car je désirais terminer mon Persée, et j'avais mis la main sur de jeunes ouvriers qui m'aidaient et que je

---

(1) Sforza Almeni, camérier favori de Cosme, qui le poignarda de sa propre main, le 22 mai 1566, pour avoir révélé ses amours secrètes avec Eleonora Albizzi.

(2) Sans doute en 1556, quand Philippe II, déjà roi d'Angleterre depuis 1554, devint roi de Naples et de Sicile par suite de l'abdication de Charles-Quint.

payais de ma bourse. Enfin, je commençai derechef à me laisser voir plus souvent que par le passé.

CXCVIII

Un jour de fête, entre autres, je me rendis au Palais après dîner. Arrivé dans la salle de l'Horloge, je vis que la porte du garde-meuble était ouverte et je m'en approchai un peu. Le duc m'appela et me dit aimablement : « Sois le bienvenu. Tu vois cette petite caisse que m'a envoyée en cadeau le seigneur Stefano de Palestrina (1). Ouvre-la, et voyons ce qu'elle contient. » A peine l'eus-je ouverte, que je m'écriai : « Monseigneur, c'est une statue de marbre grec, une merveille. Je ne me souviens pas, je le déclare, d'avoir jamais vu parmi les antiques une figure d'enfant si belle et si gracieuse. Je m'offre donc à Votre Excellence illustrissime pour en restaurer la tête, les bras et les pieds. J'y ajouterai encore un aigle, afin d'en faire un Ganymède (2). Il ne me convient pas de retaper les statues, car c'est le métier de bousilleurs qui s'en acquittent en dépit du bon sens, mais l'excellence du grand artiste à qui l'on doit cet ouvrage est telle, que je suis seul à pouvoir lui rendre ce service. » Le duc se réjouit fort d'apprendre que sa statue était si belle, et me posa mille questions : « Benvenuto, mon ami, me dit-il, explique-moi exactement en quoi consiste l'excellence de ce maître, qui soulève en toi de tels transports d'admiration. » Alors je m'employai de mon

---

(1) Stefano Colonna, de la famille des princes de Palestrina, lieutenant-général de Cosme, mort en 1548.

(2) Cette statue figure aujourd'hui au Musée des Offices, dans la petite salle de l'*Hermaphrodite*. En 1570, la dernière année de sa vie, Benvenuto réclamait encore le payement de cette restauration, exécutée en 1546. Il demandait 300 écus (B. Bianchi, p. 549), et les experts, Vincenzio de' Rossi et Bartolommeo Ammannati, ne lui en allouèrent que 80. (B. Bianchi, p. 547.)

mieux à faire comprendre à Son Excellence illustrissime la beauté, l'intelligence, la rare élégance de ce torse. Je m'étendis longtemps sur ce sujet, d'autant plus volontiers que je voyais que Son Excellence y prenait le plus grand plaisir.

CXCIX

Tandis que j'entretenais si agréablement le duc, il advint qu'un page sortit du garde-meuble, ce qui permit au Bandinelli d'y entrer. En le voyant, le duc manifesta quelque agitation et lui dit d'un air mécontent : « Que venez-vous faire ici ? » Bandinelli, sans répondre, jeta de suite les yeux sur la caisse où reposait la statue découverte, se mit à ricaner, secoua le tête et dit en se tournant vers le duc : « Monseigneur, voilà de ces choses dont j'ai parlé tant de fois à Votre Excellence illustrissime. Sachez que ces anciens n'entendaient rien à l'anatomie, et qu'à cause de cela leurs ouvrages sont tout pleins d'erreurs. » Je restai impassible et ne prêtai aucune attention aux paroles du Bandinelli, à qui j'avais même tourné le dos. Dès que cet animal eut terminé son déplaisant babillage, le duc me dit : « Benvenuto, ceci est tout le contraire de ce que tu viens de me démontrer par tant de belles raisons ; défends-toi donc un peu. » A ces mots, que le duc m'adressa d'un ton fort affable, je répondis aussitôt : « Monseigneur, Votre Excellence illustrissime doit savoir que Baccio Bandinelli n'est qu'un composé de mal, et qu'il a toujours été ainsi. Il en résulte que toute chose qu'il regarde, fût-elle superlativement parfaite, se transforme aussitôt en ce qu'il y a de pis, devant ses yeux mal faits. Moi, au contraire, qui ne suis porté qu'au bien, je vois plus sainement la vérité. Il en résulte que ce que j'ai dit de cette magnifique statue à Votre Excellence illustrissime est absolument la pure vérité, et que les allégations du Bandinelli ne sont que l'expression du mal dont il est pétri. » Le duc m'écoutait avec beaucoup de plaisir. Quant au

Bandinelli, pendant que je parlais, ses traits se contractaient, et son visage, déjà hideux au naturel, faisait les plus abominables grimaces qu'on puisse imaginer. Soudain le duc quitta la place et se dirigea vers certaines salles basses où Bandinelli le suivit. Les camériers me prirent par ma cape et m'entraînèrent derrière mon rival. Nous accompagnâmes ainsi Son Excellence illustrissime jusqu'à ce qu'arrivé dans une salle, elle s'assit. Le Bandinelli et moi, nous nous plaçâmes l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Je ne soufflais mot, et les gens de l'entourage, serviteurs de Son Excellence, regardaient tous fixement le Bandinelli et échangeaient entre eux des sourires, motivés par les paroles que j'avais prononcées dans la chambre de l'étage supérieur. Le Bandinelli se mit alors à jacasser et dit : « Monseigneur, quand j'ai découvert mon Hercule et Cacus, je crois en vérité qu'il fut fait à ce sujet plus de cent méchants sonnets, où la canaille en disait tout le mal imaginable (1). » Je répliquai : « Monseigneur, quand notre Michel-Ange Buonarroti découvrit sa Sacristie (2), où l'on voit tant de belles figures, cette admirable et vaillante Ecole, qui aime le vrai et le bien, lui fit plus de cent sonnets, rivalisant tous entre eux à qui le louerait davantage. Et de même que l'ouvrage du Bandinelli méritait tout le mal qu'on en dit alors, de même celui de Michel-Ange justifiait tous les éloges qu'on lui prodigua. » A ces mots le Bandinelli entra dans une telle fureur qu'il faillit en crever. Il se tourna vers moi et s'écria : « Et toi donc, qu'y saurais-tu reprendre? — Je vais te le dire, répondis-je, si tu as assez de patience pour savoir m'écouter. —

---

(1) Ce fait, qui se place en 1534, sous le duc Alexandre, est attesté par Vasari (VI, p. 159), d'après qui le prince jeta quelques-uns des railleurs en prison. Benvenuto a écrit lui-même contre l'Hercule et Cacus un sonnet suivi d'un long commentaire, qu'on peut lire à la suite des *Trattati*, (p. 364).

(2) La Nouvelle Sacristie de Saint-Laurent, où Michel-Ange a sculpté les tombeaux de Julien et de Laurent de Médicis.

Parle, reprit-il. » Le duc et tous les autres assistants se tenaient attentifs. Je commençai : « Sache, dis-je d'abord, qu'il me serait déplaisant d'avoir à te détailler les défauts de ton ouvrage; je m'en abstiendrai donc, et me bornerai à te répéter tout ce qu'en dit cette très valeureuse Ecole. » Et comme ce pendard tantôt lançait une parole désagréable, tantôt agitait les mains ou les pieds, il me fit entrer dans une telle colère, que je pris un ton beaucoup plus dur que je ne l'eusse fait s'il s'était conduit autrement. « Cette valeureuse Ecole dit que si l'on coupait les cheveux à ton Hercule, il ne lui resterait pas assez de crâne pour contenir sa cervelle; qu'on ne sait si sa face est celle d'un homme, d'un lion ou d'un bœuf; qu'elle n'est pas à l'action; qu'elle est mal attachée au cou, avec si peu d'art et si peu de grâce, qu'on ne vit jamais rien de pire; que ses grosses épaules ressemblent aux deux côtés du bât d'un âne; que sa poitrine et ses autres muscles, loin d'être copiés sur la nature humaine, figurent un mauvais sac de melons que l'on aurait appuyé debout le long d'un mur; que, de même, le dos paraît être la reproduction d'un sac de calebasses. Quant aux deux jambes, on ne sait de quelle manière elles sont attachées à ce torse de malheur; on ne sait pas davantage sur laquelle il repose, sur laquelle il porte son effort; on ne voit même pas s'il repose sur les deux à la fois, comme l'ont parfois pratiqué les maîtres qui connaissent un peu le métier. On s'aperçoit bien que cette figure tombe en avant de plus d'un tiers de brasse, et cela seul est la plus lourde et la plus insupportable erreur que commettent ces sculpteurs de dixième ordre qu'on rencontre par douzaines. On dit encore que ses bras pendent tous deux sans la moindre grâce, et qu'on n'y remarque pas plus d'art que si tu n'avais jamais vu de modèles nus et vivants; que la jambe droite de l'Hercule et celle du Cacus se partagent un même mollet, de sorte que si elles venaient à se détacher l'une de l'autre, non seulement l'une d'elles, mais toutes les deux resteraient sans mollet du côté où elles se touchent maintenant. On ajoute

qu'un des pieds de l'Hercule est enterré, tandis que l'autre paraît marcher sur du feu (1). »

CC

Cet homme ne put avoir assez de patience pour supporter que je lui fisse encore entendre les grands défauts de son Cacus, d'abord parce que je disais la vérité, ensuite parce que je la faisais clairement connaître au duc et aux autres assistants, qui manifestaient, par la véhémence de leurs gestes, combien ils étaient étonnés et combien ils reconnaissaient l'absolue justesse de mes observations. « Ah! mauvaise langue! s'écria soudain ce triste bonhomme, pourquoi ne dis-tu rien de mon dessin? — Celui qui dessine bien, répondis-je, ne peut jamais mal exécuter; je dois donc croire que ton dessin ne vaut pas mieux que tes ouvrages. » Comme il se sentait mis à nu par les regards et les gestes du duc et des autres assistants, il se laissa emporter par son insolence, et, tournant vers moi son horrible face, il s'écria : « Tais-toi, sale Sodomite! » A ces mots, le duc, furieux contre lui, fronça les sourcils, tandis que les courtisans serraient les lèvres et le fixaient sévèrement. Quant à moi, qui m'entendais si perfidement injurier, je ne pus réprimer ma fureur, mais j'eus immédiatement recours au remède, et je dis : « Insensé! tu sors des bornes. Plût à Dieu, cependant, que j'eusse le secret d'un art aussi noble, puisque, d'après ce qu'on lit, Jupiter l'a pratiqué dans le ciel avec Ganymède, et que les plus grands empereurs et les plus illustres rois du monde s'y adonnent sur cette terre. Je ne suis, hélas! qu'un humble et pauvre homme, qui ne pourrais ni ne saurais me mêler de si merveilleuse affaire. » Personne alors ne put garder son sérieux, et le duc et les gens de sa

(1) J. Burckhardt n'hésite pas à dire que le groupe d'*Hercule et Cacus* est « une des œuvres les plus insignifiantes du monde ». (*Le Cicerone*, tr. fr., 2me partie, p. 463.)

suite se mirent à pousser les éclats de rire les plus bruyants qu'on puisse imaginer. Malgré que j'eusse montré tant de bonne humeur, sachez, benoît lecteur, qu'au dedans de moi mon cœur se soulevait de colère, en songeant que le plus immonde scélérat qui naquit jamais eût été assez hardi pour m'adresser devant un si grand prince une si grosse injure. Mais sachez aussi que son injure tomba plutôt sur le duc que sur moi-même, car, si je ne m'étais trouvé en présence d'un si grand prince, je l'eusse jeté mort à mes pieds. Cet immonde coquin, ahuri de voir que les gentilshommes ne s'arrêtaient pas de rire, entreprit de détourner leur esprit des railleries féroces dont il faisait les frais; il se mit donc à entamer un autre sujet : « Ce Benvenuto, dit-il, se vante que je lui ai promis un bloc de marbre. — Comment! m'écriai-je aussitôt, ne m'as-tu pas fait dire par ton ouvrier Francesco, fils de Matteo, le forgeron, que si je voulais travailler le marbre, tu me donnerais un bloc? Je l'ai accepté et je le réclame. — Oh! dit-il alors, tu peux être sûr que tu ne l'auras jamais. » A ces mots, comme j'étais encore rempli de rage pour les injures imméritées qu'il m'avait lancées l'instant auparavant, je perdis la tête, j'oubliai la présence du duc, et je m'écriai, au comble de la fureur : « Je te déclare expressément que si tu ne m'envoies pas ce marbre chez moi, tu feras bien de chercher un autre monde, car en celui-ci j'arriverai coûte que coûte à te dégonfler. » L'idée de la présence d'un si grand prince m'étant aussitôt revenue à l'esprit, je me tournai humblement vers Son Excellence et je lui dis : « Monseigneur, un fou en engendre cent autres; la folie de cet homme m'a fait perdre de vue la gloire de Votre Excellence aussi bien que ma propre dignité. Veuillez donc me pardonner. » Le duc alors de demander au Bandinelli s'il était vrai qu'il m'eût promis le fameux bloc de marbre. Le Bandinelli reconnut que c'était vrai. « Va donc à la fabrique de Santa Maria del Fiore, me dit le duc, et prends un bloc à ta convenance. » Je fis observer que mon adversaire m'avait promis de me l'envoyer chez moi.

La discussion fut terrible, mais je déclarai qu'à d'autres conditions je me refusais à l'accepter (1). Le lendemain matin, on m'apporta chez moi un bloc de marbre. Je demandai qui me l'envoyait; on me répondit que c'était le Bandinelli, et que j'avais sous mes yeux le marbre qu'il m'avait promis.

CCI

Je le fis aussitôt porter dans mon atelier, et je commençai à le dégrossir. Tout en le travaillant, j'établis mon modèle. Mon désir de sculpter le marbre était si violent que je ne pus m'astreindre à exécuter un modèle avec la pondération d'esprit que requiert un tel art. Mais quand je m'aperçus, au son que rendait le bloc, qu'il était tout fêlé, je me repentis plus d'une fois de l'avoir attaqué. J'en tirai pourtant ce que je pus, c'est-à-dire l'Apollon et Hyacinthe qu'on voit encore inachevé dans mon atelier (2). Tandis que je m'adonnais à cet ouvrage, le duc venait souvent chez moi. Il me disait à chaque instant: « Laisse le bronze de côté et travaille un peu le marbre,

(1) Toute la scène qu'on vient de lire se trouve ainsi résumée par Vasari (t. VI, p. 184) : « Un jour, entre autres que, selon l'habitude, ils se déchiraient à belles dents et que chacun d'eux divulguait devant l'entourage le plus qu'il pouvait des faits et gestes de l'autre, Benvenuto, regardant et menaçant Baccio, lui dit : « Songe à te pourvoir, Baccio, d'un autre monde, car je veux, moi, te retrancher de celui-ci! » Baccio répondit : « Fais en sorte que je le sache un jour d'avance, pour que je me confesse et fasse mon testament, et que je ne meure pas comme une bête telle que toi. » En présence de ces menaces, le duc, qui depuis de longs mois s'amusait de les voir aux prises, leur imposa silence, craignant que l'affaire n'eût quelque fin tragique. Benvenuto a pris soin de commémorer lui-même le débat dans un sonnet qu'on peut lire à la suite des *Trattati* (p. 356).

(2) Ce groupe, maintenant perdu, figure dans l'inventaire dressé après le décès de Benvenuto. Peut-être l'*Hyacinthe* en terre cuite, qu'on y relève un peu plus loin, est-il le modèle hâtif dont il est question au présent paragraphe.

afin que je voie comment tu t'y prends. » Je saisissais immédiatement mes ciseaux et j'attaquais le bloc avec résolution. Le duc me demanda quel modèle j'avais établi pour cet ouvrage. « Monseigneur, lui répondis-je, ce marbre est tout brisé, mais, en dépit de tout, j'en tirerai quelque chose; bien que je n'aie pu me résoudre à terminer le modèle, je ferai de mon mieux, ainsi que vous pouvez vous en assurer. »

Le duc se montra très empressé pour me faire venir de Rome un bloc de marbre grec, destiné à la restauration de son Ganymède antique, cause de ma querelle avec le Bandinelli. Quand ce marbre grec fut arrivé, j'estimai que ce serait dommage de le mettre en morceaux pour en refaire la tête, les bras et ce qui manquait encore au Ganymède. Je me procurai donc un autre bloc, et, pour utiliser le marbre grec, j'exécutai un petit modèle en cire, auquel je donnai le nom de Narcisse. Le bloc que j'avais acheté ayant deux trous de plus d'un quart de brasse de profondeur et de deux bons doigts de largeur, je dus, pour y remédier, donner à ma statue l'attitude que l'on voit (1), ce qui me permit d'éliminer la partie défectueuse. Mais, pendant des dizaines et des dizaines d'années qu'il avait plu sur ce marbre, l'eau, en séjournant dans les trous, avait pénétré au point de le décomposer. Je ne m'aperçus de l'effritement de la partie attaquée que plus tard, quand survint la grande inondation de l'Arno (2). L'eau ayant monté dans mon atelier à plus d'une brasse et demie de hauteur, le Narcisse, qui était placé sur un piédestal de bois, de forme carrée, fut renversé et se rompit à mi-corps. Je réparai l'accident, et pour dissimuler la fente, j'ajoutai la guirlande de fleurs que le bel éphèbe porte aujourd'hui sur la poitrine. Je travaillais à cet ouvrage plusieurs heures avant

(1) Une attitude penchée. Ajoutons tout de suite que ce groupe, disparu comme le précédent, figure également dans l'inventaire après décès, ainsi que le modèle en cire.

(2) En août et septembre 1547.

le lever du soleil, et même les jours de fête, à seule fin de ne rien retrancher du temps réservé à mon Persée. Un matin, entre autres, tandis que je repassais des petits ciseaux pour travailler au Narcisse, il me sauta dans l'œil droit une très fine paillette d'acier. Elle était entrée si avant dans la pupille qu'on ne pouvait par aucun moyen la retirer. Je tenais pour certain que je perdrais l'œil. Au bout de quelques jours je fis venir maître Raffaello de'Pilli, chirurgien. Il se procura deux pigeonneaux vivants, me fit étendre sur une table, saisit les pigeonneaux et leur ouvrit une veinule sous l'aile avec un petit couteau, en s'y prenant de telle manière que leur sang me coulât dans l'œil. Ce sang me fit aussitôt du bien, et deux jours plus tard la paillette d'acier sortit et je me trouvai guéri, avec une meilleure vue qu'auparavant. Nous touchions à la fête de sainte Lucie, dont trois jours seulement nous séparaient (1). J'exécutai, avec un écu français, un œil d'or, qu'offrit en ex-voto une de mes six petites nièces, âgée de dix ans environ, fille de ma sœur Liperata, et je me joignis à cette enfant pour remercier Dieu et sainte Lucie. Pendant longtemps je me refusai à travailler au Narcisse, mais j'avançais le Persée, en dépit des difficultés que l'on sait, et j'avais décidé de le finir et de m'en aller.

CCII

Après avoir jeté la Méduse, dont la fonte avait réussi, c'est le cœur débordant d'espoir que je poursuivis l'exécution du modèle en cire de mon Persée. Je me flattais qu'il viendrait aussi bien en bronze que la Méduse. Cette cire parut si bien finie et si belle que le duc, la voyant en cet état et l'admirant, se laissa persuader ou s'imagina lui-même qu'elle ne pourrait aussi bien réussir en bronze. Il venait plus souvent chez moi

(1) Sainte Lucie, dont la fête se célèbre le 13 décembre, est invoquée contre les maux d'yeux.

que de coutume et me dit un jour, entre autres : « Benvenuto, tu ne peux réussir cette figure en bronze, car les lois de l'art s'y opposent. » Ces paroles de Son Excellence me froissèrent vivement, et je répliquai : « Monseigneur, je vois que Votre Excellence illustrissime a bien peu de confiance en moi, et je crois que cela vient ou de ce qu'elle écoute trop ceux qui me vilipendent à plaisir, ou de ce qu'elle ne s'y entend vraiment pas. » Le duc me laissa tout juste achever ces mots et riposta : « Je fais profession de m'y entendre, et je m'y entends parfaitement. — Oui, répondis-je aussitôt, vous vous y entendez comme un prince, mais non comme un artiste, car si Votre Excellence illustrissime s'y entendait, ainsi qu'elle se l'imagine, elle me croirait, sur le témoignage du beau buste colossal en bronze que j'ai fait à son image et qu'elle a envoyé à l'île d'Elbe (1) ; elle me croirait sur le témoignage du beau Ganymède de marbre que j'ai restauré avec la plus extrême difficulté, car il m'a donné beaucoup plus de mal que si je l'eusse entièrement sculpté ; elle me croirait enfin sur le témoignage de la Méduse, qu'elle a sous ses yeux ici même, et dont la fonte était si ardue que jamais personne avant moi n'a réalisé pareil prodige en cet art du diable. Voyez, Monseigneur, j'ai reconstruit mon four d'après une méthode nouvelle (2). Outre, en effet, une foule d'autres innovations, d'autres savants perfectionnements qu'on y remarque, j'y ai ménagé deux issues pour le bronze, car il eût été impossible autrement de mener à bien cette figure difficile et contournée. C'est uniquement grâce à ces mesures inspirées par ma sagacité que je dois sa réussite, à laquelle aucun des maîtres de

(1) Ce buste avait été envoyé par Cosme à sa résidence de l'île d'Elbe le 15 novembre 1557. Il y fut placé sur la porte de la forteresse de Portoferrajo, ouvrage de l'architecte San Marino. En mai 1781, on le fit revenir à Florence. On peut le voir actuellement au Musée National.

(2) Benvenuto a décrit cette méthode dans le quatrième chapitre du *Traité de la Sculpture*.

l'art ne voulait croire. Tenez encore pour absolument certain, Monseigneur, que tous les grands et très difficiles ouvrages que j'ai exécutés en France au service de ce merveilleux roi François ont tous parfaitement réussi, du fait seul que ce bon roi savait toujours m'inspirer un courage invincible en me rétribuant largement et en m'accordant autant d'ouvriers que j'en demandais, si bien que j'en occupais parfois plus de quarante, tous choisis par moi. Voilà pourquoi j'ai fait tant d'ouvrages en si peu de temps. Ainsi donc, Monseigneur, ayez confiance en moi, et accordez-moi l'aide dont j'ai besoin pour mener à bonne fin, je l'espère, un ouvrage qui vous plaira. Si, au contraire, Votre Excellence illustrissime me décourage et me refuse les secours qu'il me faut, ni moi ni personne au monde ne saurait jamais lui faire quelque chose de bien. »

CCIII

Le duc écoutait ce discours avec grande impatience et se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Quant à moi, infortuné que j'étais, je me souvenais avec désespoir de la belle situation que j'avais occupée en France, et c'est là ce qui m'affligeait. Tout à coup le duc s'écria : « Explique-moi donc, Benvenuto, pourquoi cette belle tête de Méduse, que voici là-haut dans la main du Persée, n'est pas irrémédiablement condamnée à ne point réussir? — Allons, Monseigneur, répondis-je aussitôt, avouez que si Votre Excellence illustrissime avait cette connaissance de l'art qu'elle prétend posséder, elle ne craindrait pas que cette belle tête ne réussît point, ainsi qu'elle le dit; elle s'inquiéterait bien plutôt de ce pied droit, que voici en bas, à l'autre extrémité. » A ces mots le duc, à moitié fâché, se tourna vers certains seigneurs qui l'accompagnaient et leur dit : « Je crois que ce Benvenuto me veut, par impudence, contredire en toute occasion. » Puis, se tournant aussitôt vers moi d'un air à demi dédaigneux que prirent tous les assistants, il ajouta : « Je veux pourtant avoir

assez de patience avec toi pour écouter les raisons que tu imagineras de me donner pour me convaincre. — Je vous en donnerai une si bonne, repris-je alors, que Votre Excellence sera entièrement convaincue. Sachez, Monseigneur, qu'il est dans la nature du feu de s'élever, c'est pourquoi je vous promets que cette tête de Méduse viendra parfaitement. Comme, au contraire, cette même nature du feu s'oppose à ce qu'il descende, et qu'il y a lieu pourtant de l'envoyer à six brasses de profondeur par les procédés de mon art, je vois dans cette obligation une raison évidente pour affirmer à Votre Excellence illustrissime que ce pied ne peut réussir; mais il me sera facile de le refaire. — Pourquoi donc, reprit le duc, n'as-tu pas songé aux moyens à prendre pour que ce pied vînt aussi bien que la tête? — Il aurait fallu, répondis-je, faire un fourneau beaucoup plus grand, où j'eusse pu ménager un canal de la grosseur de ma jambe. Le métal en fusion y aurait fatalement été amené du fait de sa pesanteur, ce qui ne peut arriver avec le canal actuel, qui va jusqu'aux pieds, parcourant, ainsi que je l'ai dit, un espace de six brasses, sans dépasser deux doigts de largeur. Mais ce n'était pas la peine de faire tant d'apprêts, car je réparerai facilement le pied de mon Persée. D'autre part, quand mon moule sera plus d'à demi plein, j'espère que, le feu montant selon sa nature dans la moitié supérieure, la tête du Persée et celle de la Méduse viendront parfaitement; soyez-en absolument certain. » Lorsque j'eus exposé ces belles raisons, avec une infinité d'autres que je ne rapporte point ici de peur d'être trop long, le duc se retira en secouant la tête.

CCIV

Je me réconfortai moi-même, et je chassai toutes les idées qui se présentaient sans cesse à mon esprit et me faisaient souvent pleurer amèrement, de regret d'avoir quitté la France. Je n'étais venu à Florence, ma douce patrie, que pour aider de mon argent mes six petites nièces, et je voyais que

cette bonne action était la source de mon profond malheur. Je me flattais cependant qu'à coup sûr, dès que j'aurais achevé mon Persée, tous mes tourments se convertiraient en joies ineffables et en glorieuse rétribution. Je sortis ainsi d'abattement, je rassemblai toutes les forces de mon corps et toutes les ressources de ma bourse, et, avec le peu d'argent qui me restait, j'achetai quelques piles de bois de pin, que je fis venir de la forêt de Serristori, près de Montelupo. En les attendant, je couvris mon Persée de terres que j'avais préparées plusieurs mois auparavant, afin qu'elles fussent à point (1). Dès que j'eus achevé la chape de terre (car c'est ainsi qu'on appelle ce revêtement parmi les sculpteurs), que je l'eus pourvue d'une solide armature, très soigneusement construite en fer, je commençai, à l'aide d'un feu doux, à la dépouiller de la cire, qui s'écoula par les nombreux évents que j'avais ménagés: plus on en pratique, mieux le moule s'emplit. Quand j'eus fini d'extraire la cire, je construisis autour de mon Persée, c'est-à-dire autour du moule, un fourneau à capsules, en briques assemblées les unes sur les autres de manière à laisser entre elles de nombreux espaces vides, par où le feu pût passer plus facilement. Je l'emplis ensuite complètement de bois, et je le chauffai continuellement pendant deux jours et deux nuits. Quand toute la cire fut sortie et le moule parfaitement cuit, je me mis sans perdre un instant à creuser une fosse pour y enterrer mon moule, conformément à toutes les sages règles de l'art. Dès que j'eus fini de creuser ma fosse, je pris mon moule, et à l'aide de cabestans et de forts cordages je le redressai soigneusement et le suspendis à une brasse au-dessus du plan du fourneau, en le dirigeant très exactement, de telle sorte qu'il fût juste au milieu de la fosse. Je le fis alors descendre peu à peu jusqu'au fond du fourneau, où on le déposa avec toutes les précautions qu'on peut ima-

(1) La préparation des terres fait l'objet du chapitre II du *Traité de la Sculpture*.

giner. Quand j'eus achevé ce beau travail, je me mis à le rechausser avec la terre que j'avais enlevée de la fosse, et, à mesure que le niveau de cette terre montait, j'y placai les évents, représentés par de ces petits tuyaux de terre cuite qu'on emploie pour les éviers et autres choses du même genre. M'étant assuré que mon moule était parfaitement consolidé, que mon procédé pour le chausser, en y mettant ces tuyaux bien à leur place... (1), et que mes ouvriers avaient bien compris ma méthode, fort différente de celle de tous les autres maîtres fondeurs, je jugeai que je pouvais me fier à eux, et je tournai mes pensées vers mon fourneau. Je l'avais fait remplir de nombreux lingots de cuivre et de bronze, disposés les uns sur les autres conformément aux règles de l'art, c'est-à-dire de telle façon qu'un morceau fût soulevé par un autre, et que la flamme pût circuler, ce qui permet au métal de s'échauffer plus vite, de fondre et de se liquéfier. Alors j'ordonnai résolument d'allumer le fourneau, qu'on garnit de bois de pin. Grâce à la résine onctueuse qui découlait de ce bois et à son excellent mode de construction, mon fourneau fonctionnait si bien que j'étais obligé, pour maintenir toutes choses en état, de courir tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ce qui me fatiguait à un point intolérable, sans que pourtant je songeasse à me ménager. Il arriva de plus que le feu prit à mon atelier et nous donna lieu de craindre que le toit ne s'écroulât sur nos têtes. D'autre part, le ciel chassait sur nous, du côté du jardin, tant de pluie et de vent, que mon fourneau se refroidissait. Je luttai pendant plusieurs heures contre ces accidents fâcheux, mais je me fatiguai tellement que, malgré ma forte complexion, je me sentis terrassé, saisi d'une fièvre éphémère, la plus violente qu'on puisse imaginer. Je fus donc forcé d'aller me jeter sur mon lit. J'étais fort désolé, mais, puisque j'étais contraint de quitter la place, je me tournai vers mes aides, qui étaient peut-être dix ou plus, tant maîtres

---

(1) Benvenuto a oublié le verbe, qu'il est aisé de suppléer.

fondeurs que manœuvres, paysans et ouvriers de mon atelier. Parmi ces derniers était un certain Bernardino Mannellini di Mugello, que j'occupais depuis plusieurs années. Après m'être recommandé à tous, je lui dis : « Écoute, mon cher Bernardino ! Suis les instructions que je t'ai données, et fais au plus vite, car le métal sera bientôt à point. Tu ne peux te tromper, et comme ces braves gens feront promptement les canaux, vous pourrez sûrement frapper avec ces deux pierriers les tampons du fourneau, et je suis certain que mon moule s'emplira très bien. Quant à moi, j'éprouve plus de mal que je n'en ai jamais souffert, et je tiens pour assuré que dans quelques heures ce terrible mal m'aura tué. » Sur ce, je quittai mes gens, bien désolé, et j'allai me coucher.

CCV

Dès que je me fus mis au lit, j'ordonnai à mes servantes de porter à boire et à manger à tout le monde dans mon atelier. « Demain matin, leur dis-je encore, je ne serai plus en vie. » Elles me réconfortèrent pourtant, en m'affirmant que ce grand mal passerait, vu qu'il n'était venu que par l'excès de fatigue. Je restai deux heures à lutter contre ce terrible accès de fièvre, que je sentais sans cesse augmenter de violence, et je répétais à tout instant : « Je me sens mourir. » Ma servante, qui gouvernait toute la maison et qui se nommait mona Fiora da Castel del Rio, était la femme la plus vaillante et la plus dévouée qui ait jamais existé (1). Elle ne cessait de me crier que j'étais devenu fou, et me prodiguait d'autre part les

---

(1) Il est assez curieux de noter que Benvenuto écrit cet éloge de sa servante deux ans après l'avoir chassée en jurant qu'il ne la reprendrait plus jamais. (*Mémorandum* du 20 avril 1556, publié par TASSI, t. III, p. 66.) Il est vrai qu'il la reprit en 1560, mais il la renvoya de nouveau en septembre 1562 pour vol domestique. (TASSI, t. III, p. 107.)

soins les plus empressés qu'on puisse donner ici-bas. Cependant, en me voyant aux prises avec des souffrances si épouvantables et en mesurant la profondeur de mon abattement, elle sentait son brave cœur tout bouleversé et ne pouvait empêcher que des larmes ne lui tombassent des yeux, en dépit de ses efforts pour me les cacher.

Tandis que j'étais en proie à cet excès de tribulations, je vis entrer dans ma chambre un homme dont le corps était aussi tordu qu'un S majuscule. Il se mit à dire d'une voix aussi triste, aussi sombre que celle des Compagnons chargés d'engager les condamnés à recommander leur âme à Dieu (1) : « Benvenuto! votre ouvrage est perdu, et il n'y a plus de remède au monde. » A peine eus-je entendu les paroles de ce malheureux, que je jetai un cri si effroyable qu'on l'aurait entendu du ciel de feu (2). Je sautai hors de mon lit, je pris mes vêtements et me mis à les endosser, tout en recevant à coups de pied et à coups de poing mes servantes, mon apprenti et quiconque se présentait pour m'aider. « Ah! perfides, envieux! leur criais-je en me lamentant, ceci est un crime de haute trahison envers l'art; mais je jure Dieu que je saurai exactement à quoi m'en tenir et qu'avant de mourir je ferai voir qui je suis, d'une manière dont plus d'un sera stupéfait. » Quand j'eus fini de m'habiller, je m'acheminai furieux vers mon atelier, où je trouvai consternés et saisis d'effroi tous ces gens que j'avais laissés pleins d'ardeur. « Or çà, leur dis-je en les abordant, écoutez-moi, et puisque vous n'avez pas su ou voulu suivre la méthode que je vous avais enseignée, obéissez-moi maintenant que me voilà au milieu de vous, face à face

---

(1) Les membres de la Compagnie du Temple, dite *Compagnia de' Neri*, qui se vouaient à la préparation à la mort et à l'ensevelissement des criminels condamnés au dernier supplice.

(2) Les anciens cosmographes plaçaient entre l'air qui nous enveloppe et le ciel de la lune une sphère qu'ils désignaient sous ce nom.

avec mon ouvrage, et que personne ne se risque de me contredire, car en pareil cas il faut des aides et non des conseils. » Un certain maître Alessandro Lastricati (1) me répondit en disant : « Voyez, Benvenuto, vous voulez aborder une entreprise que l'art ne permet point et qui ne peut réussir d'aucune manière. » A ces mots je me tournai vers lui avec tant de fureur et de sombre résolution, que cet homme et tous ses camarades s'écrièrent tout d'une voix : « Là! commandez! nous vous donnerons toute l'aide que vous pourrez nous demander, tant que nous aurons un souffle de vie. » Je pense qu'ils tinrent ce langage affectueux parce qu'ils s'imaginaient que je ne tarderais pas à tomber mort. Je courus aussitôt voir mon fourneau, et je constatai que le métal s'était tout coagulé et avait, comme on dit, formé un gâteau. J'ordonnai à deux manœuvres d'aller prendre en face, dans la maison du boucher Capretta, une pile de bois de jeunes chênes abattus depuis plus d'un an et que madonna Ginevra, femme dudit Capretta, m'avait offerts. Dès qu'on m'eut apporté les premières brassées, j'en remplis le brasier (2). Le chêne ainsi sec produit un feu plus violent que toute autre espèce de bois, aussi emploie-t-on, pour couler l'artillerie, le peuplier et le pin, qui donnent un feu doux. A peine mon gâteau commença-t-il à subir la morsure de ce terrible feu, qu'il se mit à se liquéfier et devint éclatant. Je fis, d'autre part, ouvrir les canaux; j'envoyai quelques-uns de mes hommes sur le toit, pour y combattre l'incendie, dont, en ravivant mon feu, j'avais redoublé la violence; enfin du côté du jardin je fis dresser des planches et tendre des tapis et des toiles pour me défendre de la pluie.

---

(1) Sculpteur et fondeur, qui figure avec son frère Zanobi dans le compte des dépenses engagées pour la fonte de la *Méduse*, dressé par Benvenuto le 3 juillet 1548. (*Trattati*, p. 249.)

(2) Fosse dans laquelle tombent toutes les braises, et que Benvenuto décrit en détail dans le *Traité de la Sculpture* (pp. 190-191).

CCVI

Dès que j'eus remédié à tous ces terribles accidents, je me mis à crier de toutes mes forces, tantôt à l'un, tantôt à l'autre : « Apporte-moi ceci ! Ote-moi cela ! » Toute ma brigade, voyant que le gâteau commençait à se liquéfier, m'obéissait si volontiers que chacun faisait l'ouvrage de trois. Je fis alors prendre un demi-pain d'étain qui pesait environ soixante livres, et je le jetai dans le fourneau, sur le gâteau qui se liquéfia rapidement, grâce d'ailleurs aux brassées de chêne dont nous le chauffions et au soin que nous avions d'activer sa fusion tantôt avec des barres de fer, tantôt avec des leviers de bois. Quand je vis que j'avais réussi à ressusciter un cadavre, contre l'attente de tous ces ignorants, je repris tant de force que j'oubliai tout aussi bien la fièvre que la crainte de la mort. Tout à coup un bruit terrible se fit entendre, accompagné d'un éclair aveuglant, comme si la foudre eût éclaté devant nous. Chacun, pris de peur devant cet inconnu formidable, était épouvanté, et moi plus que personne. Dès que ce grand bruit eut cessé et que l'éclair se fut éteint, nous nous regardâmes les uns les autres. Je m'aperçus que le couvercle du fourneau venait d'éclater et se soulevait de telle sorte que le bronze débordait. Je fis aussitôt ouvrir les orifices de mon moule et frapper en même temps sur les deux tampons. Le métal ne coulant pas avec la rapidité qui lui est habituelle, je compris qu'il fallait sans doute attribuer ce phénomène à ce que l'alliage avait été dévoré par ce terrible feu. Je fis prendre tous mes plats, mes écuelles et mes soucoupes d'étain, qui étaient au nombre d'environ deux cents; je les mis un à un devant mes canaux et j'en jetai une partie dans le fourneau. Tous mes ouvriers, voyant que le bronze était devenu parfaitement liquide et que mon moule s'emplissait, m'aidaient et m'obéissaient courageusement et joyeusement. Quant à moi, j'allais de l'un à l'autre, tantôt commandant, tantôt portant secours, et je m'écriai : « O mon Dieu, qui es ressuscité des morts par ta

toute-puissance et qui es monté glorieusement au ciel... » A l'instant, mon moule s'emplit, ce que voyant je tombai à genoux et je remerciai Dieu de tout cœur. Mes yeux tombèrent ensuite sur un plat (1) qui était là sur un mauvais petit banc; j'en mangeai de grand appétit, et bus avec tous mes hommes. Après cela, comme il était deux heures avant le jour, je retournai me coucher, guéri de ma fièvre et joyeux, et je reposai aussi paisiblement que si je n'eusse jamais eu la moindre indisposition. Ma bonne servante, sans que je lui eusse rien dit, m'avait préparé un petit chapon gras. Quand je me levai, un peu avant l'heure du dîner, elle vint à moi gaiement et me dit : « Oh! est-ce bien là l'homme qui se sentait mourir? Je crois que devant ces coups de poing et ces coups de pied que vous nous avez administrés la nuit passée, quand vous étiez aussi furieux qu'un possédé, votre fièvre, tout effroyable qu'elle fût, aura sans doute eu peur de recevoir pareil traitement et se sera enfuie! » Tous les miens se remirent de leur grande frayeur et de leurs immenses fatigues, et chacun d'eux courut bien vite acheter des ustensiles en terre, pour remplacer mes plats et mes écuelles d'étain. Nous dînâmes tous si gaiement que je ne me souviens pas d'avoir jamais de ma vie mangé avec plus de joie et d'appétit.

Après le dîner, tous ceux qui m'avaient aidé vinrent me trouver. Ils étaient dans l'allégresse et remerciaient Dieu de tout ce qui était arrivé, ajoutant qu'ils avaient appris et vu faire des choses que les autres maîtres tenaient pour impossibles. De mon côté, je n'étais pas sans quelque fierté, et je me glorifiais du petit savoir que je trouvais en moi. Je mis enfin la main à ma bourse et je payai et contentai tous mes ouvriers.

Ce mauvais bonhomme, mon mortel ennemi, messer Pier Francesco Riccio, majordome du duc, cherchait par tous les

(1) Une note en marge du manuscrit original ajoute que c'était un plat de salade. Il n'est pas certain que cette note soit de la main de Benvenuto.

moyens à savoir comment l'affaire s'était passée. Il s'en informa auprès des deux individus que je tenais pour coupables de la formation du gâteau. Ceux-ci lui dirent que je n'étais pas un homme, mais indubitablement un des chefs des diables, puisque j'avais atteint un résultat que l'art ne permettait point d'obtenir, et réalisé tant d'autres prodiges qui dépassaient la puissance d'un simple démon. Comme ils ajoutaient fort à la réalité, peut-être pour s'excuser (1), mondit majordome écrivit aussitôt la chose au duc, qui était à Pise, et la dépeignit sous un aspect encore plus terrible et merveilleux qu'on ne la lui avait rapportée.

CCVII

Après avoir laissé refroidir le bronze pendant deux jours, je commençai à le découvrir peu à peu. Je découvris en premier lieu la tête de la Méduse, qui était parfaitement venue, grâce aux évents, et, comme je l'avais dit au duc, parce qu'il est de la nature du feu de s'élever. Je poursuivis mon examen et trouvai l'autre tête, c'est-à-dire celle du Persée, qui n'était pas moins réussie. J'en fus beaucoup plus étonné, car elle est, ainsi qu'on peut le voir, beaucoup plus basse que celle de la Méduse. Comme les canaux débouchaient sur la tête et les épaules du Persée, je constatai qu'il avait fallu, pour parfaire cette tête, exactement le bronze enclos dans mon fourneau. Chose étonnante! il n'en restait pas un grain dans les canaux, et pourtant il n'en avait point manqué. J'en fus si émerveillé, que je tins la chose pour un miracle véritablement conduit et opéré par Dieu. Je continuai avec le même bonheur de découvrir entièrement ma statue, et je trouvai successivement toutes les parties excellemment coulées. Quand enfin j'arrivai au pied de la jambe droite, qui pose à terre, je constatai que le talon était réussi; j'allai plus avant encore et vis qu'il était

(1) De n'avoir pu empêcher Benvenuto de réussir.

ıtier. D'un côté, j'en fus bien aise, mais, de l'autre j'en fus à ɛmi contrarié, du fait seul que j'avais dit au duc que le pied ɛ pouvait réussir. En finissant de le découvrir, je trouvai ı'il manquait les doigts, et non seulement les doigts, mais, ı delà des orteils, un petit bout du métatarse, de sorte qu'il .anquait à peu près la moitié du pied. Bien qu'il en dût ɛsulter pour moi un peu plus de fatigue, j'en fus très content, seule fin de prouver au duc que je savais parfaitement ce que faisais. Si d'ailleurs j'avais réussi le pied dans une mesure ɛaucoup plus considérable que je ne l'avais cru, cela tenait ıiquement à ce qu'en raison de tant d'accidents divers dont ai parlé le métal avait été chauffé plus que les règles de l'art ɛ le prescrivent, et à ce que j'avais facilité sa fusion en y .êlant, comme on l'a vu, mes plats d'étain, ce que personne 'avait jamais fait avant moi.

Dès que je vis mon ouvrage si bien réussi, j'allai à Pise 'ouver le duc, qui me fit l'accueil le plus aimable qu'on puisse ıaginer. La duchesse ne me reçut pas moins bien. Quoique ur majordome les eût informés de tout, la chose, racontée ar moi de vive voix, parut à Leurs Excellences encore plus :onnante et merveilleuse. Quand j'en vins à parler du pied u Persée et à dire qu'il n'avait pas réussi, conformément à ıes prévisions, Son Excellence illustrissime redoubla de surrise et raconta à la duchesse comment je le lui avais préalablement annoncé. Voyant Leurs Seigneuries si bienveillantes mon égard, je priai le duc de me permettre d'aller jusqu'à :ome. Il m'y autorisa gracieusement en m'enjoignant de ɛvenir bien vite terminer son Persée, et me donna des lettres e recommandation pour son ambassadeur, Averardo Serrisɔri (1). Nous étions alors dans les premières années du pon-:ficat de Julio de' Monti (2).

(1) Averardo Serristori représenta Cosme à Rome jusqu'en 1564.
(2) Giovanni Maria Ciocchi, de Monte Sansavino, élu pape le 2 février 1550 sous le nom de Jules III. Après ces mots se place dans

CCVIII

Avant de partir, j'enjoignis à mes ouvriers de continuer travail de la manière que je leur avais indiquée. Voici mai tenant la raison de mon voyage : J'avais exécuté en bronze, de grandeur naturelle, un buste de Bindo, fils d'Antonio Alt viti (1), et je le lui avais envoyé à Rome. Bindo l'avait pla dans un sien cabinet de travail très richement orné d'an quités et d'autres œuvres d'art. Malheureusement cette piè n'était nullement faite pour mettre en valeur des sculpture

le manuscrit original le texte suivant, que Benvenuto a rayé, sa doute pour ne pas anticiper sur les événements : « J'allai à Rome laissai des ouvriers qui continuèrent de travailler. La cause de m voyage fut la mort de Bindo, fils d'Antonio Altoviti, qui, après s'êt déclaré rebelle, se refusait à me servir ma rente de quinze écus d' par mois, comme il s'y était engagé. Le duc avait, il est vrai, ordon qu'on me restituât mon capital, qui s'élevait à douze cents écus d'c placés, ma vie durant, entre les mains de Bindo, et qu'on me le rend franc et quitte, à raison de cent écus par mois jusqu'à complet re boursement. Je reconnus toutefois que ces quinze écus par mois n rendaient le plus grand service, et d'autre part mes difficultés avec duc ne me laissaient pas sans appréhensions, car je craignais que jalousie de mes pires ennemis n'arrivât à me nuire au point de n faire perdre intérêt et principal. Après la mort de Bindo, ses de fils ayant bien voulu m'offrir de me payer ma rente habituelle quinze écus et tout l'arriéré, qui s'élevait à plus de trois cents éc d'or, je pesai l'un et l'autre parti et, n'ayant pas d'enfants, j'estim que le mieux pour moi était de toucher ma rente et les trois cents écus.

(1) Bindo, fils d'Antonio Altoviti, appartenait à une ancien famille établie à Florence dès le milieu du XIIme siècle et dans laque Pie II croyait, en s'appuyant sur une inscription d'authenticité do teuse, retrouver le plus pur sang latin, celui de la *gens Camilla*,ma qui descend plus probablement des Lombards. Bindo, né en 149 acquit une fortune considérable en exerçant presque toute sa vie commerce et en affermant soit les douanes, soit les impôts du se Zélé défenseur des libertés de la cité, on le vit en toutes circonstanc adversaire déclaré des Médicis, envoyer des subsides à ceux qui l combattaient. Alexandre et Cosme, soucieux de ménager un homn

encore moins des peintures, car les fenêtres s'ouvraient au-
ssous de ces beaux ouvrages, de sorte que peintures et
ulptures, recevant la lumière à contresens, ne produisaient
oint d'effet, comme cela aurait eu lieu si elles avaient été
nvenablement éclairées. Un jour que Bindo se trouvait sur
pas de sa porte, le sculpteur Michel-Ange Buonarroti vint
passer. Bindo le pria d'entrer chez lui pour voir son cabinet

---

i, par sa fortune et son crédit à la cour pontificale, était dangereux,
créèrent l'un après l'autre membre des Deux cents et sénateur, sans
'il se soit jamais soucié de venir à Florence exercer ces offices.
ifin, Bindo ayant envoyé son fils Giovanbattista pour combattre
us Pier Strozzi, au service de Sienne, Cosme le déclara rebelle,
nfisqua tous ses biens et poussa la vengeance jusqu'à mettre la mai
r la dot de la femme de Bindo, Fiammetta Soderini, qui n'avait pas
ulu abandonner son mari. Bindo mourut à Rome en 1557 et fut
seveli en l'église de la Trinité des Monts. C'est vers 1550 que Benve-
ito exécuta son buste. Lorsque ce buste avait été modelé en cire,
ndo avait fait porter cinquante écus d'or à l'artiste, qui ne les accepta
s, préférant que son débiteur lui fît valoir son argent. En 1552 se
ace le voyage de Benvenuto à Rome, où il venait régler cette affaire.
résulte de deux documents datés des 20 avril et 1er mai 1552 que
nvenuto consentit à perdre le prix de sa main-d'œuvre et du bronze,
condition que Bindo lui garderait, comme placée en rente viagère
taux de quinze pour cent, une somme de douze cents écus d'or,
ui due par Bindo, et prêtée par celui-ci, en son nom, au duc Cosme,
même temps que quatre mille écus de sa propre caisse. La confisca-
n des biens de son débiteur troubla singulièrement Benvenuto dans
jouissance de la rente viagère à laquelle il avait droit. Le capital
ayant été confisqué avec tout ce que possédait Bindo, celui-ci ne
ya pas les arrérages, et Benvenuto dut adresser à Cosme suppliques
r requêtes et s'épuiser longtemps en récriminations et en prières
ant d'obtenir satisfaction. Après une série de contrats passés et
nulés entre les mandataires du duc et Benvenuto pour le règlement
cette affaire, une entente directe avec les héritiers de Bindo paraît,
après la teneur d'un document du 15 juin 1565, s'être définitivement
ablie. Au temps où écrivait Plon, à qui sont empruntés les éléments
cette note (pp. 221-223), le buste coulé en bronze par Cellini se
nservait encore à Rome au palais Altoviti, près du pont Saint-Ange.
a été vendu depuis lors.

et l'y introduisit. A peine Michel-Ange fut-il entré et eut-jeté les yeux autour de lui, qu'il demanda : « Quel est maître qui a si bien fait votre portrait et d'un si beau style Sachez que cette tête me plaît autant et plus qu'aucune c ces antiques, qui sont pourtant des meilleures que l'on puis voir. Si ces fenêtres étaient placées en dessus au lieu d'êt en dessous, tous ces ouvrages y gagneraient fort, et votre po trait se ferait grand honneur au milieu d'eux. » Aussitôt qu Michel-Ange fût sorti de chez Bindo, il m'écrivit une lett extrêmement aimable, dans laquelle il me disait : « Mon ch Benvenuto, je vous ai connu pendant bien des années pour plus grand orfèvre dont on ait jamais parlé; et maintenant vous tiens pour un sculpteur d'égale habileté. Sachez qu *messer Bindo Altoviti m'a conduit voir son buste en bronze m'a dit qu'il était de votre main. J'en ai eu beaucoup c plaisir* (1) ; mais je suis bien fâché qu'il ait été mis en mauvai lumière; car s'il eût été placé dans son jour raisonnable, paraîtrait aussi beau qu'il l'est réellement. » Cette lettre éta remplie des expressions les plus affectueuses et les plus fla teuses pour moi. Avant de quitter Florence pour me rend à Rome, je la montrai au duc, qui la lut avec beaucoup d'in térêt et me dit : « Benvenuto, si tu lui écris, donne-lui env de revenir ici; je le ferai membre du Conseil des Quarant Huit (2). » J'adressai donc à Michel-Ange une lettre extrêm ment cordiale, dans laquelle je lui promettais, de la part d duc, cent fois plus que je n'y avais été invité (3). Toutefoi

(1) Les mots en italique sont les seuls qui figurent dans la lettre d Michel-Ange *(Le lettere di Michel-Angelo Buonarroti, pubblicate c Ricordi ed i Contratti per cura di Gaetano Milanesi*, Florence, 187 p. 532.). On surprend sur le fait les procédés de grossissement coutu miers à notre auteur.

(2) Le Sénat de quarante-huit membres créé en 1532.

(3) Bacci a retrouvé une lettre de Benvenuto à Michel-Ange en c sens, mais de la date seule de cette lettre (14 mars 1559), postérieure d sept ans au voyage à Rome de notre artiste, résulte que celui-ci fait deux démarches auprès du grand sculpteur.

pour n'être point désavoué, je montrai ma lettre au duc avant de la cacheter, et dis à Son Excellence illustrissime : « Monseigneur, peut-être ai-je trop promis. — Il mérite encore plus que tu ne lui as promis, me répondit le prince, et je lui donnerai davantage. » Michel-Ange ne répondit jamais à cette lettre, ce qui froissa vivement le duc.

CCIX

A mon arrivée à Rome, j'allai loger chez Bindo Altoviti. Il me raconta aussitôt comment il avait montré son buste de bronze à Michel-Ange, qui en avait dit si grand bien. Nous en causâmes très longuement. Bindo avait à moi douze cents écus d'or, compris dans une somme de cinq mille écus (1) qu'il avait prêtée au duc. Quatre mille écus étaient de son argent, et Bindo avait prêté le tout en son nom, sauf à me servir l'intérêt de la partie qui m'appartenait. C'est en vue de cette affaire que j'avais fait son buste. Après avoir vu le modèle en cire, Bindo m'avait envoyé un sien notaire, ser Giuliano Paccalli, qui demeurait chez lui, pour me verser cinquante écus d'or. Je n'avais pas voulu prendre cet argent, et le lui avais renvoyé par le même mandataire. « Il me suffit, lui avais-je dit ensuite, que vous me fassiez valoir cet argent et qu'il me rapporte quelque chose. » Je m'aperçus qu'il avait mauvais esprit, car, au lieu de me témoigner de l'amitié, comme à son ordinaire, il se montra très froid avec moi, et, bien que je logeasse chez lui, il n'eut jamais pour moi un sourire, mais me fit toujours grise mine. Nous liquidâmes pourtant l'affaire en peu de mots. Je perdis la main-d'œuvre de son buste ainsi que le bronze, et il fut convenu qu'il garderait mon argent, dont je toucherais l'intérêt à quinze pour cent ma vie durant.

---

(1) En réalité 5,200 écus, dont 4,000 appartenant à Bindi et 1,200 à Benvenuto.

CCX

Dès mon arrivée à Rome, j'étais allé baiser les pieds du pape. Pendant que je causais avec lui, survint messer Averardo Serristori, ambassadeur de notre duc. J'avais tenu à Sa Sainteté des propos tels qu'il m'eût été facile, je crois, de m'entendre avec elle. Je serais en effet volontiers revenu m'installer à Rome, vu les grandes difficultés auxquelles je me heurtais à Florence, mais je m'aperçus que l'ambassadeur avait manœuvré en sens contraire. J'allai aussi trouver Michel-Ange et je lui confirmai le contenu de la lettre que je lui avais écrite de Florence au nom du duc. Il me répondit qu'il était occupé à la construction de Saint-Pierre, et qu'en conséquence il ne pouvait partir. Je lui dis alors que, puisqu'il avait arrêté le plan de la basilique, il pouvait laisser le soin de l'exécution à son Urbino (1), qui lui obéirait ponctuellement en tout ce qu'il ordonnerait. J'ajoutai quantité d'autres promesses, que je fis au nom du duc. Il me regarda tout-à-coup dans les yeux et me demanda en riant dans sa barbe : « Et vous, êtes-vous content de lui ? » J'eus beau l'assurer que j'étais très content et fort bien traité, il me fit voir qu'il connaissait la majeure partie de mes ennuis. Il me répondit donc qu'il lui serait difficile de partir. J'insistai en disant qu'il ferait mieux de retourner dans sa patrie, que gouvernait le prince le plus juste et le plus zélé protecteur des arts qu'il y eût jamais eu en ce monde. Comme je l'ai rapporté plus haut, Michel-Ange avait avec lui un élève, natif d'Urbin, qu'il occupait depuis bien des années et qui lui servait plutôt de valet et de servante que d'apprenti. Il en résultait que ce garçon n'avait visible-

(1) Francesco Amatori, entré en 1530 au service de Michel-Ange, travailla sous ses ordres au tombeau de Jules II et mourut le 3 décembre 1555. Michel-Ange a dépeint la douleur que lui a causée cette mort dans une lettre du 23 février 1556 et dans une poésie célèbre :

Et piango et parlo del mio morto Urbino . . .

ment rien appris de l'art de son maître. Comme, à l'aide de mille bonnes raisons, j'avais réduit Michel-Ange à ne plus savoir que dire, il se tourna soudain vers son Urbino et fit mine de lui demander son avis. L'autre aussitôt s'écria de toutes ses forces, avec un accent campagnard : « Je ne me séparerai jamais de mon cher messer Michel-Ange, jusqu'à ce qu'il me laisse sa peau ou que je lui laisse la mienne. » Je ne pus m'empêcher de rire de ces stupides paroles, et, sans dire adieu, je fis volte-face en haussant les épaules, et je partis.

CCXI

Ayant si mal réussi mon affaire avec Bindo Altoviti, qui me fit perdre mon buste de bronze et m'obligea à lui laisser mon argent en viager, je fus éclairé sur ce qu'est la bonne foi des marchands, et je revins mécontent à Florence. J'allai de suite au Palais présenter mes hommages au duc. Son Excellence illustrissime était à Castello, près de Ponte a Rifredi (1), mais je trouvai au Palais messer Pier Francesco Riccio, le majordome. Comme je voulais m'approcher de lui pour lui faire les politesses d'usage, il s'écria de suite, sur le ton de la plus extrême surprise : « Ah! te voilà donc de retour! » Toujours aussi étonné, il ajouta en se frappant les mains l'une contre l'autre : « Le duc est à Castello. » Puis il me tourna le dos et s'en alla. Ne pouvant savoir ni imaginer pourquoi cet animal avait agi de la sorte, je courus sur-le-champ à Castello. J'entrai dans le jardin; le duc y était, et je le vis de loin; mais, quand il m'aperçut, il eut un geste de surprise et me fit entendre que je n'avais qu'à me retirer. Moi, qui m'étais promis que Son Excellence me ferait autant

---

(1) La *Villa Medicea*, située à Careggi, à vingt-cinq minutes de Rifredi. C'est là que moururent Cosme l'Ancien en 1464 et Laurent le Magnifique en 1492. On y admire encore quelques fresques du Pontormo et de Bronzino.

et même plus d'amitiés qu'avant mon départ, je trouvai cet accueil fort bizarre, et je m'en retournai très vexé à Florence. Je repris mes travaux et hâtai l'achèvement de mon Persée. N'arrivant pas à trouver la cause d'une telle traverse, je me mis à observer la manière dont me regardaient messer Sforza et certains autres des plus intimes du duc, et j'eus la fantaisie de demander à messer Sforza ce que cela voulait dire. Il se mit à sourire et répondit : « Benvenuto, appliquez-vous à être honnête homme, et n'ayez point d'autre souci. » Peu de jours après, on me ménagea l'occasion de parler au duc. Il me fit quelques amitiés louches et me demanda ce qui se faisait à Rome. Je soutins la conversation de mon mieux, et je lui parlai du buste de bronze que j'avais exécuté pour Bindo Altoviti et de tout ce qui s'en était suivi. Je m'aperçus qu'il m'écoutait avec grande attention. Je lui rapportai de même tout mon entretien avec Michel-Ange Buonarroti. Il manifesta quelque dépit, mais quand j'en vins aux paroles d'Urbino et à son legs de peau au dernier vivant, il se mit à rire aux éclats. « Tant pis pour Michel-Ange ! » s'écria-t-il ensuite. Je le quittai sur ces mots.

Assurément, ce ser Pier Francesco, le majordome, devait m'avoir desservi auprès du duc, mais il ne réussit point, car Dieu, qui aime la vérité, me défendit, comme Il l'a toujours fait jusqu'ici contre tant de périls effroyables auxquels il m'a permis d'échapper, et j'espère qu'Il me défendra de même jusqu'à la fin de ma vie tourmentée. Aussi vais-je en avant courageusement, appuyé sur sa seule force, sans craindre aucun accès de fureur de la mauvaise fortune ou des cruelles étoiles; il me suffit que Dieu me maintienne dans sa grâce.

CCXII

Ecoute maintenant, très affable lecteur, le récit d'une terrible aventure. Je m'appliquais, avec tout le soin que je savais et que je pouvais y apporter, à terminer mon Persée. Le soir,

j'allais passer la veillée dans le garde-meuble ducal, où j'aidais les orfèvres qui y travaillaient pour Son Excellence illustrissime, d'autant plus que la plupart de leurs ouvrages étaient exécutés d'après mes dessins. Voyant que le duc prenait beaucoup de plaisir tant à les voir travailler qu'à s'entretenir avec moi, je décidai aussi parfois d'y aller dans la journée. Un jour entre autres que j'y étais, le duc y vint selon son habitude, d'autant plus volontiers même qu'il savait que j'y travaillais. A peine arrivée, Son Excellence illustrissime se mit à discuter avec moi d'une foule de choses aussi diverses qu'agréables. Je lui répondis si à propos et la charmai tellement, qu'elle se montra plus aimable avec moi qu'elle ne l'avait jamais été dans le passé. Soudain un de ses secrétaires entra et lui parla à l'oreille. L'affaire était sans doute de grande importance, car le duc se leva de suite et passa dans une autre pièce avec ledit secrétaire. Comme la duchesse avait envoyé voir ce que faisait Son Excellence illustrissime, le page lui dit : « Le duc cause et rit avec Benvenuto, et paraît tout à fait de bonne humeur. » A cette nouvelle, la duchesse accourut aussitôt dans le garde-meuble et, n'y trouvant plus le duc, elle s'assit près de nous. Elle nous regarda quelque temps travailler, puis se tourna fort aimablement vers moi et me montra un collier de grosses perles, vraiment très rares, en me demandant ce que j'en pensais. Je lui répondis que c'était une bien belle chose. Son Excellence illustrissime reprit alors : « Je veux que le duc me l'achète; ainsi, Benvenuto, mon ami, vante-le-lui autant que tu sais et peux le faire. » A ces mots, je découvris ma pensée à la duchesse, avec tout le respect possible, et lui dit : « Madame, je pensais que ce collier appartenait à Votre Excellence illustrissime. La bienséance interdit à jamais en effet de révéler en pareil cas de ces choses que tout au contraire il me convient, qu'il m'est même indispensable de vous dire, maintenant que je sais qu'il n'est point à vous. Votre Excellence illustrissime doit donc être informée que, la connaissance des perles étant

tout-à-fait ma spécialité, je vois en celles-ci de très nombreux défauts, en raison desquels je ne conseillerai jamais à Votre Excellence de les acheter. — Le marchand, me répondit-elle, me donne ce collier pour six mille écus; si les perles n'avaient aucun de ces petits défauts, elles en vaudraient plus de douze mille. — Quand même ce collier serait absolument parfait, ripostai-je, je ne conseillerais jamais à personne d'aller jusqu'à cinq mille écus (1), car les perles ne sont pas des pierres fines; ce ne sont que des os de poisson que le temps dévore. Les diamants, les rubis, les émeraudes et les saphirs au contraire ne vieillissent pas; voilà quatre sortes de vraies pierres précieuses, et c'est de celles-là qu'il convient d'acheter. » A ces mots la duchesse, un peu dépitée, reprit : « J'ai envie maintenant de ces perles; je te prie donc de les porter au duc et de les vanter de ton mieux, et s'il te semble nécessaire de mentir un peu, fais-le pour me rendre service; tu n'auras pas lieu de le regretter. » Moi, qui fus toujours le plus fidèle ami de la vérité et l'ennemi du mensonge, je dus en passer par là pour ne pas perdre les bonnes grâces d'une si grande princesse. Je pris donc à contre-cœur ces maudites perles, et rejoignis le duc dans la pièce où il s'était retiré. Dès qu'il me vit, il me dit : « Que viens-tu faire ici, Benvenuto? » Je découvris les perles et répondis : « Monseigneur, je viens vous montrer un magnifique et très rare collier de perles, vraiment digne de Votre Excellence illustrissime. Comme il s'agit de quatre-vingts perles, je ne crois pas qu'on en puisse jamais rassembler autant, ni qui fissent un plus beau collier; achetez-le donc, Monseigneur; c'est quelque chose de prodigieux. » Le duc répliqua sur-le-champ : « Je ne veux pas l'acheter, parce que ces perles ne sont pas aussi belles que tu le prétends; je les ai vues, et elles ne me plaisent pas. — Pardonnez-moi, Monseigneur, repris-je alors; ces perles surpassent infiniment en beauté toutes celles qui furent jamais

(1) Pour s'en assurer la possession.

employées à former un collier. » La duchesse s'était levée et se tenait derrière une porte, écoutant tout ce que je disais. Quand j'eus insisté mille fois plus que je ne l'écris, le duc se tourna vers moi d'un air affable et prononça ces paroles : « Benvenuto, mon ami, je sais que tu t'y connais parfaitement; si ces perles avaient les si rares qualités que tu leur attribues, je m'empresserais de les acheter, tant pour faire plaisir à la duchesse que pour faire une bonne acquisition, car j'ai besoin de ces choses-là, moins encore pour la duchesse que pour doter mes fils et mes filles. » Puisque j'avais commencé à mentir, je continuai plus effrontément encore, tout en ayant soin de donner autant que possible à mes assertions la couleur de la vérité, afin que le duc y ajoutât foi et dans l'espoir que la duchesse me donnerait son appui, le moment venu. Je devais encaisser plus de deux cents écus si le marché se concluait, et la duchesse m'en avait touché un mot; mais j'avais résolu et arrêté de ne pas accepter un sou. C'était d'ailleurs le seul moyen pour moi de me tirer d'affaire, si je voulais à tout jamais empêcher le duc de penser que j'avais agi par cupidité. Son Excellence me répéta du ton le plus affable : « Je sais que tu t'y connais parfaitement; il faut donc que tu me dises la vérité, si tu as cette honnêteté que j'ai toujours cru voir en toi. » Alors mes yeux rougirent et s'humectèrent de larmes, et je m'écriai : « Monseigneur, si je dis la vérité à Votre Excellence illustrissime, la duchesse deviendra ma plus mortelle ennemie, je serai forcé de m'en aller, et mes ennemis se mettront de suite à décrier mon Persée, que j'ai promis à cette très noble Ecole. Je me recommande donc à Votre Excellence illustrissime. »

CCXIII

Le duc, ayant reconnu que tout ce que j'avais dit m'avait été arraché comme de force, me répondit : « Si tu as confiance en moi, ne crains rien au monde. — Hélas! Monseigneur,

repris-je, comment pourra-t-il se faire que la duchesse ne le sache pas? » A ces mots, le duc me donna sa parole en levant la main et me dit : «Imagine-toi que tu as enfoui ton secret dans une cassette de diamants. » Devant cet engagement d'honneur, je fis connaître sur-le-champ tout ce que je pensais de ces perles, et je déclarai qu'elles ne valaient guère plus de deux mille écus. La duchesse, s'apercevant que notre discussion s'apaisait, car nous parlions aussi bas que possible, entra et dit : « De grâce, Monseigneur! que Votre Excellence m'achète ce collier de perles; j'en ai la plus grande envie, et votre Benvenuto a confessé qu'il n'en avait jamais vu de plus beau. — Je ne veux pas l'acheter, répondit le duc. — Pourquoi, Monseigneur, Votre Excellence ne veut-elle pas me faire le plaisir de l'acheter? — Parce que je n'aime pas jeter l'argent par la fenêtre. — Comment serait-ce jeter l'argent par la fenêtre, reprit la duchesse, alors que votre Benvenuto, en qui vous avez à bon droit tant de confiance, m'a déclaré qu'il était de trois mille écus trop bon marché? — Madame, riposta le duc alors, mon Benvenuto m'a dit qu'en l'achetant, je jetterais mon argent par la fenêtre, parce que ces perles ne sont ni rondes ni égales, et qu'il y en a beaucoup de vieilles; si vous en voulez la preuve, regardez celle-ci, puis celle-là, puis ces autres encore, et vous comprendrez que ce collier ne fasse pas mon affaire. » A ces mots, la duchesse me lança un regard qui révélait les pires sentiments, et elle quitta la place en me faisant de la tête un geste menaçant. Je fus fortement tenté de m'éloigner de Florence et de l'Italie même; mais, comme mon Persée était presque fini, je tenais à en faire l'exposition. Que chacun considère toutefois les lourds tourments avec lesquels je me retrouvais aux prises. Le duc avait ordonné devant moi à ses huissiers de me laisser toujours entrer dans les appartements où il se tenait; de son côté, la duchesse leur avait prescrit de me chasser toutes les fois que je me présenterais au Palais. Il en résultait que dès qu'ils m'apercevaient, ils quittaient les

portes où ils étaient de service et me jetaient dehors, après s'être assurés que le duc n'avait pas les yeux sur eux. Quand, en effet, Son Excellence me voyait avant ces misérables, elle m'appelait ou me faisait signe d'entrer.

La duchesse envoya chercher le courtier Bernardone, dont elle m'avait dit tant de mal, se plaignant à moi de sa fainéantise et de sa basse incapacité, et elle se recommanda à lui comme elle l'avait fait à moi-même. « Madame, reposez-vous de tout sur moi, » répondit-il. Ce ribaud alla trouver le duc et lui présenta le collier. Dès que son Excellence le vit, elle lui ordonna de se retirer. Alors cet affreux coquin, avec sa vilaine voix, qui sortait de son gros nez d'âne, s'écria : « Ah! Monseigneur! achetez ce collier pour cette pauvre dame, qui en meurt d'envie et trépassera faute de l'avoir. » Il ajouta une foule d'autres stupides propos, tant et si bien que le duc en fut excédé et lui dit : « Va-t-en, ou bien gonfle un moment tes joues! » Ce franc scélérat savait parfaitement ce qu'il faisait, et qu'en gonflant ses joues ou en chantant *La bella Franceschina* (1), il pouvait obtenir que le duc achetât ce collier, ce qui lui assurerait les bonnes grâces de la duchesse, sans compter sa commission, qui s'élevait à plusieurs centaines d'écus; il se mit donc à gonfler ses joues. Le duc lui administra quelques bons soufflets sur le mufle, et, pour le faire décamper, il les appliqua un peu plus fort que de coutume (2). Sous les rudes coups qui s'abattaient sur elles, les joues du Bernardone devinrent écarlates, et les larmes lui coulaient des yeux : « Ah! Monseigneur, se mit-il à dire, vous avez un fidèle serviteur, qui cherche à vous être agréable, et qui s'estime heureux de supporter toutes les avanies que l'on veut, pourvu que cette pauvre dame soit satisfaite. » Le duc, par trop dégoûté de ce sale individu, et voulant tout

(1) Nom d'une vieille chanson populaire.

(2) Il résulte de ce texte que Bernardone remplissait à la cour de Cosme le rôle de bouffon.

à la fois le rétribuer de ses gifles et prouver son amour à la duchesse, à laquelle il chercha toujours à être agréable, riposta de suite : « Disparais de ma présence et que la peste te crève ! va et conclus l'affaire ; il me plaît de faire tout ce que veut Madame la duchesse. » C'est ici qu'on voit maintenant avec quelle rage la mauvaise fortune persécute un pauvre homme et favorise honteusement un misérable. Je perdis entièrement les bonnes grâces de la duchesse, et celle-ci m'enleva par surcroît celles du duc. Bernardone, au contraire, gagna une grosse commission et la faveur de Leurs Excellences. Voilà qui prouve qu'il ne suffit pas d'être homme de bien et de mérite.

CCXIV

A ce moment éclata la guerre de Sienne (1). Le duc, voulant fortifier Florence, distribua les portes entre ses sculpteurs et ses architectes. Dans cette répartition, on m'attribua la Porta al Prato et la petite porte d'Arno, qui donne sur la prairie qui conduit aux moulins ; le chevalier Bandinelli fut chargé de la porte de San Friano ; Pasqualino d'Ancona de la porte de San Pier Gattolini ; le sculpteur en bois Giuliano, fils de Baccio d'Agnolo (2) de la porte de San Giorgio ; le Particino, autre sculpteur en bois (3), de la porte de San Niccolò. Le sculpteur Francesco da Sangallo, surnommé le

(1) La France, pour faire échec à Cosme, allié de Charles-Quint, avait poussé les Siennois à se révolter contre la garnison espagnole qui leur avait été imposée en 1540 et qui fut en effet chassée en 1552. Pier Strozzi, chargé de défendre les Siennois, fit confier la garde de Sienne même à Montluc, qui a raconté longuement, dans ses *Mémoires*, les épisodes du siège. La place dut capituler le 17 avril 1555.

(2) Cet artiste occupa après son père la place d'architecte de Santa Maria del Fiore et mourut en 1555 (VASARI, V, 354-361).

(3) Antonio Particini, loué à ce titre par VASARI (VI, 450).

Margolla (1), eut la Porta alla Croce, et Giovanbattista Tasso la Porta a Pinti (2). De même certains autres bastions et portes furent confiés à divers ingénieurs dont le nom m'échappe, ce qui n'a pas grande importance. Le duc, qui se montra toujours homme de bon jugement, fit lui-même le tour de la ville. Quand Son Excellence illustrissime eut procédé à un examen minutieux et pris ses décisions, elle appela Lattanzio Gorini, qui était un sien payeur. Comme ce Lattanzio s'occupait un peu d'architecture militaire, Son Excellence illustrissime lui fit établir le plan de tous les travaux qu'il proposait pour fortifier les dites portes, et envoya à chacun de nous le dessin de sa porte. Quand je vis celui qui concernait la mienne, je trouvai qu'il n'était pas conforme aux données de la raison, et qu'il était même très défectueux, et j'allai de suite trouver mon duc, ce dessin à la main. Je voulais montrer à Son Excellence les défauts de ce projet, mais à peine eus-je commencé à parler que le duc, furieux, me regarda en face et me dit : « Benvenuto, quand il s'agira d'exécuter parfaitement des statues, je me rendrai à tes avis, mais en matière de fortifications je veux que tu te rendes aux miens; conforme-toi donc au dessin que je t'ai donné. » Je répondis à ces paroles hautaines avec toute la douceur dont j'étais capable : « Monseigneur, même dans la bonne exécution des statues, j'ai beaucoup appris de Votre Excellence illustrissime, car nous en avons toujours quelque

---

(1) Sculpteur et architecte, fils de Giuliano; mort le 17 février 1576 (VASARI, IV, pp. 207 et suiv.).

(2) On lit dans les *Deliberazioni e stanziamenti degli Otto di Pratica*, à la date du 23 août 1554 : « Les susdits huit magnifiques seigneurs, considérant que le Tasso, Cellini, Francesco da San Gallo et le fils de Baccio d'Agnolo ont été occupés et ont travaillé aux fortifications des bastions élevés à diverses portes de la cité de Florence, ont délibéré de leur allouer en tout et pour tout dix écus par mois, pour tout ce qu'ils pourraient demander à raison de leur travail et du temps employé aux dits bastions. »

peu conféré ensemble. A mon tour, alors qu'il s'agit de fortifier votre ville, ce qui est beaucoup plus important que l'exécution des statues, je prie Votre Excellence illustrissime de bien vouloir m'écouter. En discutant ainsi avec Votre Excellence, j'apprendrai mieux d'elle la manière dont je dois la servir. » Devant l'extrême affabilité de ces paroles, le duc se mit à discuter aimablement avec moi. Quand je lui eus démontré pratiquement et clairement que le projet qu'il m'avait remis ne donnerait pas de bons résultats, il me dit : « Va donc et fais-moi un dessin; je verrai s'il me convient. » Je fis donc pour mes deux portes deux dessins conformes aux véritables règles de la fortification et je les lui portai. Son Excellence démêla la vérité d'avec l'erreur et me dit gracieusement : « Va et fais à ta manière; elle me plaît. » J'entrepris alors ce travail avec grande ardeur.

CCXV

Il y avait, pour garder la Porta al Prato, un capitaine lombard, homme d'aspect terrible, aux formes robustes et au langage fort grossier; il était présomptueux et son ignorance était sans égale. Cet homme se mit de suite à me demander ce que je voulais faire; je lui fis voir avec bonté mes dessins et pris une peine extrême pour lui expliquer la méthode que j'entendais suivre. Cette brute tantôt secouait la tête, tantôt se tournait de côté et d'autre, ne sachant plus sur quelle jambe se poser, se tortillant les moustaches, qu'il avait énormes, tirant à chaque instant sur ses yeux le pli de sa barrette, et répétant sans cesse : « Malepeste! je n'entends rien à ton affaire. » Cet animal finit par m'ennuyer, et je m'écriai : « Laissez-moi donc la faire, à moi qui m'y entends! » Je lui tournais déjà le dos pour m'occuper de mon travail, quand cet homme se mit à me menacer de la tête, et, mettant la main gauche sur le pommeau de son épée, il en dressa quelque peu la pointe en l'air en disant : « Holà!

maître, tu veux donc que je te vide le sang? » Je me retournai furieux, car il m'avait exaspéré, et je répliquai : « J'aurai moins de mal à te vider le tien qu'à construire le bastion de cette porte. » Aussitôt, nous mîmes tous deux la main à l'épée, mais nous n'allâmes pas jusqu'à dégainer tout à fait, car une foule de braves gens, tant Florentins qu'étrangers, survinrent immédiatement. La plupart le blâmèrent, lui disant qu'il avait tort, que j'étais homme à lui rendre la monnaie de sa pièce, et que si le duc apprenait l'affaire, il lui arriverait malheur. Il s'en alla donc à ses affaires, et je commençai mon bastion. Quand je l'eus mis en train, j'allai à la petite porte d'Arno, où je trouvai un capitaine de Cesena, le plus aimable galant homme que j'aie jamais connu dans le monde des soldats. Il semblait une gentille demoiselle, mais il se révélait au besoin un des hommes d'armes les plus braves et les plus redoutables qu'on pût imaginer. Ce charmant homme m'observait si attentivement que bien des fois il m'intimidait. Il désirait comprendre ce que je faisais, et moi je le lui expliquais volontiers. Qu'il suffise de dire que nous rivalisions l'un et l'autre d'amabilités; aussi exécutai-je ce bastion beaucoup mieux que l'autre.

J'avais presque fini mes bastions quand, à la suite d'une incursion de certains des soldats de Pier Strozzi, tous les paysans de Prato, pris d'épouvante, évacuèrent le pays. Il en résulta que tous leurs chariots chargés affluèrent, chacun apportant ses affaires à la ville. Ces chariots se touchaient l'un l'autre, tant ils étaient nombreux. Voyant un tel désordre, je dis aux gardes de veiller à ce qu'il n'arrivât pas à leur porte ce qui s'était passé à celles de Turin (1); la herse, en effet, si l'on avait besoin de s'en servir, risquait de ne pouvoir remplir son office, restant suspendue sur un des chariots.

---

(1) En février 1543, un capitaine de l'armée impériale tenta de faire pénétrer des soldats espagnols dans cette ville, alors occupée par les Français, en les cachant dans des chariots de foin (Tassi, II,468).

Lorsque le triple idiot de capitaine m'entendit ainsi parler, il se tourna vers moi et me couvrit d'injures; mais je lui ripostai du même ton, Il en résulta que nous étions sur le point d'engager un combat plus terrible encore que la première fois, quand on nous sépara. A l'achèvement de mes bastions, je touchai quelques écus auxquels je ne m'attendais pas et qui me rendirent service, puis je retournai tout heureux terminer mon Persée.

CCXVI

A ce moment on trouva, dans le pays d'Arezzo, des antiquités parmi lesquelles était la Chimère (1), ce lion de bronze qu'on voit dans une des chambres voisines de la grande salle du Palais. Il y avait avec elle une quantité de statuettes, également en bronze, couvertes de terre et de rouille, auxquelles il manquait soit la tête, soit les mains ou les pieds, et le duc prenait plaisir à les nettoyer lui-même avec de petits ciseaux d'orfèvre. Il advint que j'eus besoin de parler à Son Excellence illustrissime. Le duc, tandis que je causais avec lui, me présenta un petit marteau, avec lequel je dus frapper les ciseaux qu'il tenait en main, de manière à débarrasser les figurines de la terre et de la rouille. Quand j'eus ainsi travaillé quelques soirées, le duc m'employa à refaire les membres qui leur manquaient. Son Excellence prenait tant de plaisir à la restauration de ces bagatelles, qu'elle m'y occupait même pendant la journée; et si je tardais à venir, elle m'envoyait chercher. Plusieurs fois je fis entendre à Son Excellence que si je négligeais l'achèvement du Persée, il en résulterait divers inconvénients. L'un, que je redoutais entre tous, était que le temps considérable réclamé, je le

---

(1) Cette *Chimère*, ouvrage grec du Ve siècle avant Jésus-Christ, trouvée à Arezzo en 1554, a donné son nom à la salle du Musée archéologique de Florence où elle est conservée.

voyais bien, par mon ouvrage, ne finît par ennuyer Son Excellence illustrissime, ce qui de fait arriva dans la suite. Un autre tenait à ce que j'occupais plusieurs ouvriers et que, lorsque je n'étais pas là, ils me causaient de notables préjudices : d'abord en me gâtant mon ouvrage, puis en travaillant aussi peu que possible. Le duc m'accorda donc de ne venir dans son atelier qu'après le coucher du soleil. J'avais tellement gagné la bienveillance de Son Excellence illustrissime que le soir, à mon arrivée, elle redoublait toujours de caresses.

En ce temps-là on construisait les salles neuves du côté des Lions (1). Son Excellence, désirant pouvoir se retirer plus à l'écart, s'était fait arranger une certaine petite pièce dans ces nouveaux bâtiments. Elle m'avait ordonné d'y aller en traversant le garde-meuble, d'où je passais secrètement sur le toit de la grande salle, pour gagner plus secrètement encore cette petite pièce par des chatières. Mais au bout de quelques jours la duchesse me priva de ce passage, dont elle fit fermer toutes les issues, de sorte que, tous les soirs que je me présentais au Palais, il me fallait rester à me morfondre un temps considérable, parce que la duchesse, pour faire ses besoins, se tenait dans les antichambres que je devais traverser, et, comme elle était maladive, je ne passais jamais sans la gêner. Pour cette raison et pour une autre encore (2), elle m'avait donc pris tellement en aversion qu'elle ne pouvait souffrir ma vue sous aucun prétexte. Malgré toute la gravité de ma pénible situation et l'immensité de mon déplaisir, je continuais patiemment de me rendre au Palais. Le duc avait d'ailleurs donné des ordres si formels que la porte s'ouvrait dès que j'y frappais et qu'on me laissait entrer partout sans dire un mot, si bien qu'il arriva parfois qu'en entrant ainsi sans bruit et inopinément dans

(1) La partie du palais qui donne sur la Via dei Leoni.
(2) L'affaire du collier de perles.

ces chambres secrètes, j'y trouvai la duchesse en train de se soulager. Elle se mettait aussitôt contre moi dans de si furieux accès de rage que j'en étais épouvanté, et chaque fois elle me disait : « Finiras-tu jamais de réparer ces petites figures? Je commence, en effet, à être excédée de tes allées et venues. — Madame, mon unique patronne, lui répondais-je avec douceur, je n'ai d'autre désir que de vous servir avec fidélité et obéissance absolue. Comme ces travaux, que le duc m'a commandés, dureront de longs mois, que Votre Excellence illustrissime me parle en toute franchise : si elle veut que je ne vienne plus ici, je n'y remettrai plus les pieds sous aucun prétexte, m'appelle qui voudra. Le duc lui-même m'appellerait-il, je répondrais que je me sens malade, et pour tout l'or du monde je ne bougerais pas. — Je ne te dis pas, répliquait-elle, de ne plus venir ici et de désobéir au duc, mais il me semble vraiment que ton travail n'aura jamais de fin. » Soit que le duc eût eu vent de cette discussion, soit pour toute autre raison, il recommença à m'envoyer chercher à l'approche de la nuit. Son messager me recommandait chaque fois de ne pas manquer de venir, parce que Son Excellence m'attendait. Je continuai donc à me rendre quelques soirs au Palais, toujours avec les mêmes difficultés. Un soir, entre autres, tandis que j'entrais comme à mon ordinaire, le duc, qui causait, je pense, avec la duchesse de choses sans doute secrètes, se tourna vers moi avec une fureur sans égale. Quant à moi, quelque peu effrayé, je voulus me retirer vivement, mais il ne tarda pas à me dire : « Entre, Benvenuto, mon ami, et va à tes travaux, je ne tarderai pas à venir te rejoindre. » Au moment où je passais près du seigneur don Garzia, encore tout jeune enfant (1), celui-ci me prit par ma cape et me fit les plus gentilles petites taquineries que puisse faire un bambin. Le duc en fut étonné et s'écria : « Oh! quelle charmante amitié mes fils ont pour toi! »

---

(1) Don Garzia, né en 1547, avait alors six ans.

CCXVII

Pendant que je travaillais à ces chétives bagatelles, le prince héritier, don Giovanni, don Arnando (1) et don Garzia, restaient toute la soirée autour de moi et me taquinaient en cachette du duc, ce qui m'obligea à les prier de bien vouloir se tenir tranquilles. Ils me répondirent en disant qu'ils ne le pouvaient pas. « A l'impossible, nul n'est tenu, répliquai-je; continuez donc, en avant! » Le duc et la duchesse d'éclater de rire aussitôt.

Un autre jour, ayant achevé les quatre figurines de bronze qui sont encastrées dans le piédestal de ma statue et qui représentent Jupiter, Mercure, Minerve et Danaé, mère de Persée, avec son jeune fils assis à ses pieds, je les fis porter dans la salle où je travaillais le soir et les rangeai à la suite l'une de l'autre, un peu au-dessus de la cimaise, de sorte qu'elles étaient magnifiques à voir. Le duc apprit la chose et vint un peu plus tôt que d'ordinaire. Comme la personne qui lui avait annoncé l'événement lui avait vanté mes figurines bien au delà de ce qu'elles méritaient, les déclarant supérieures aux antiques et leur attribuant mille autres qualités analogues, le duc vint avec la duchesse, qu'il était tout heureux d'entretenir de mon ouvrage. Je me levai de suite et m'avançai à leur rencontre. Le duc, avec une amabilité princière et charmante, leva la main droite, dans laquelle il tenait la poire la plus grosse et la plus belle qu'on puisse voir : « Tiens, me dit-il, Benvenuto, mon ami, plante cette poire dans le jardin de ta maison. — Ah! Monseigneur! répondis-je aimablement, est-ce sérieusement que Votre Excellence illustrissime me dit de planter cette poire dans le jardin de ma maison? — Le duc répéta : « Dans le jardin de

(1) Francesco, l'aîné des enfants de Cosme, né le 25 mars 1541, avait alors douze ans, Giovanni dix et Arnando (Fernando ou Ferdinando) neuf.

la maison qui t'appartient; m'as-tu compris? » Alors je remerciai Son Excellence, ainsi que la duchesse, et leur exprimai ma gratitude aussi éloquemment que je le pouvais. Le duc et la duchesse s'assirent ensuite l'un et l'autre vis-à-vis de mes figurines, et pendant plus de deux heures ils ne firent qu'en parler. Il en résulta que la duchesse éprouva un si violent désir de les posséder, qu'elle me dit : « Je ne veux pas que ces belles figurines aillent se perdre sur le piédestal qui est là en bas sur la place; elles risqueraient d'y être gâtées. Il faut donc que tu me les disposes dans une de mes chambres, où elles seront conservées avec l'honneur que mérite leur extraordinaire beauté. » J'opposai à ce projet une infinité de raisons, mais je m'aperçus que la duchesse était décidée à ne pas me laisser encastrer mes figurines dans le piédestal où elles se trouvent. J'attendis donc le lendemain, et me rendis au Palais deux heures avant le coucher du soleil. Je vis que le duc et la duchesse étaient allés faire une promenade à cheval. Mon piédestal étant déjà prêt, je fis apporter et mettre en place mes figurines, et je les scellai sur-le-champ, comme elles devaient l'être (1). Oh! quand la duchesse l'apprit, elle

---

(1) Ces figurines de bronze, de grandeur à peu près demi-nature, sont placées dans quatre niches. PLON les décrit ainsi (pp. 217-218) :

« Jupiter, père de Persée, armé de son foudre, avec cette inscription dans un cartouche placé au-dessous : TE FILI, SI QUIS LÆSERIT, ULTOR ERO (Si quelqu'un t'offense, mon fils, je serai ton vengeur).

» Danaé, la nymphe séduite par le maître de l'Olympe métamorphosé en pluie d'or. Elle est entièrement nue, le bras gauche relevé derrière la tête. A ses pieds est assis Persée enfant, levant les bras vers la main droite de sa mère. Au-dessous de ce groupe on lit : TUTA IOVE AC TANTO PIGNORE LÆTA FUGOR (Protégée par Jupiter, et heureuse d'un tel gage, je m'enfuis).

» Mercure, coiffé du pétase ailé. L'inscription porte : FRIS (fratris) UT ARMA GERAS, NUDUS AD ASTRA VOLO (Pour que tu portes les armes de ton frère, je m'envole désarmé vers les cieux).

» Enfin, Minerve, nue, casquée, et dont l'attitude indique qu'elle tenait de la main droite une lance, aujourd'hui disparue. L'inscrip-

entra dans une telle fureur que, sans le duc, qui prit hardiment ma défense, elle me l'eût fait chèrement payer. Irritée contre moi par l'affaire du collier de perles et par ce nouvel incident, elle manœuvra si bien que le duc cessa de prendre le léger plaisir dont j'ai parlé (1), ce qui m'obligea à renoncer à me rendre au Palais. Je retrouvai d'ailleurs aussitôt les mêmes difficultés qu'auparavant pour y pénétrer.

CCXVIII

Je retournai à la Loggia dei Lanzi, où j'avais déjà transporté le Persée, et je travaillai à son achèvement avec les difficultés que l'on a vues, c'est-à-dire le manque d'argent et tant d'autres ennuis que la moitié aurait suffi pour abattre le courage d'un homme armé de diamant. J'allais pourtant de l'avant comme à mon ordinaire. Un matin, entre autres, que j'avais entendu la messe à San Pier Scheraggio (2), je fus dépassé par Bernardone, courtier, orfévraillon, que le duc avait eu la bonté de nommer fournisseur de la Monnaie. A peine ce maître porc eut-il franchi la porte de l'église, qu'il lâcha quatre pets qu'on dut entendre de San Miniato. « Ah! cochon! fainéant! âne! m'écriai-je, est-ce là le bruit auquel on reconnait tes sales talents? » Je sautai sur un bâton, mais cet animal s'enferma à l'instant dans la Monnaie (3). Je me tins derrière ma porte, et postai dehors un mien petit apprenti,

---

tion rappelle que Minerve, fille de Jupiter, et par conséquent sœur de Persée, prêta son égide au héros pour combattre la Gorgone : QUO VINCAS, CLYPEUM DO TIBI, CASTA SOROR (Afin que tu vainques, je te donne mon bouclier, moi ta chaste sœur). »

(1) Sans doute le plaisir de voir travailler Benvenuto.

(2) Cette église, sise à gauche du palais de la Seigneurie, a été démolie en 1561 pour faire place aux Offices.

(3) La Monnaie était derrière la Loggia dei Lanzi, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la Poste.

qui devait m'avertir quand ce cochon sortirait de la Monnaie. Mais quand j'eus attendu longtemps, je finis par m'ennuyer, et, ma colère étant tombée, je me dis que, dans l'impossibilité de mesurer mes coups, l'affaire pourrait n'aller pas sans quelque suite désagréable pour moi. Je résolus donc de me venger d'une autre manière. Comme nous étions aux environs de la Saint-Jean, à un ou deux jours de la fête, je fis quatre vers, que j'affichai au coin de l'église, à l'endroit où les gens venaient pisser et chier. Mon quatrain était ainsi libellé :

Ci-gît Bernardone, âne, maître porc,
Espion, voleur, entremetteur, à qui Pandore
A fait cadeau des pires maux, qu'il a légués
A ce stupide maître Buaccio (1).

L'aventure et les vers coururent le Palais, et le duc et la duchesse s'en amusèrent. Avant que l'intéressé s'en aperçût, une foule énorme s'était arrêtée devant mon affiche, et chacun de rire aux larmes. Comme tous ces gens regardaient du côté de la Monnaie, les yeux braqués sur Bernardone, son fils, maître Baccio, finit par remarquer mon placard et le déchira sur-le-champ avec fureur. Quant à Bernardone, il se mordit un doigt et fit de grandes bravades, menaçant les rieurs avec sa vilaine voix, qui lui sortait par le nez.

CCXIX

Le duc, ayant appris que mon Persée tout entier pouvait être considéré comme fini, vint le voir un jour et témoigna par des signes évidents qu'il en était grandement satisfait. Il dit ensuite, en se tournant vers certains seigneurs qui l'accompagnaient : « Encore que cet ouvrage me semble très beau, il faut aussi qu'il plaise au peuple. Ainsi donc, Benvenuto,

---

(1) Benvenuto ne vise pas ici Bandinelli, mais le médecin Baccio Baldini, fils de Bernardone.

mon ami, avant que tu lui donnes son parachèvement, je voudrais que, par amour de moi, tu le découvrisses un peu du côté de la Place, pendant une demi-journée, pour voir ce qu'on en dira. Il n'y a pas de doute, en effet, que, selon qu'il sera contemplé dans cet espace resserré ou en plein air, il paraîtra tout différent. » A ces mots, je répondis humblement à Son Excellence illustrissime : « Sachez, Monseigneur, qu'il paraîtra de moitié plus beau. Comment ! Votre Excellence illustrissime ne se souvient-elle pas de l'avoir vu dans le jardin de ma maison, où il faisait si bel effet, sur un si vaste espace, que le Bandinelli, qui l'est venu regarder du jardin des Innocents (1), s'est vu forcé d'en dire du bien, malgré tout son mauvais, son détestable caractère, lui qui n'a jamais de sa vie dit du bien de personne ! Je m'aperçois que Votre Excellence illustrissime l'écoute trop. » Le duc alors de sourire dans sa barbe avec un peu de dépit, ce qui ne l'empêcha pas de me répondre très aimablement : « Benvenuto, mon ami, fais-le seulement pour me donner une petite satisfaction. » Lorsqu'il m'eut quitté, je donnai l'ordre de découvrir ma statue ; mais, comme il y manquait un peu d'or, de vernis et diverses petites choses analogues, qu'on ne met qu'à l'achèvement d'un ouvrage, je murmurais avec colère et me lamentais, chargeant d'imprécations le jour maudit où j'étais revenu à Florence. Je voyais en effet la perte immense et trop certaine que j'avais faite en quittant la France, et je ne voyais ni ne savais encore ce que je pouvais espérer, à Florence, de mon nouveau patron, car, depuis le commencement jusqu'à la fin, tout ce que j'avais fait avait tourné grandement à mon désavantage.

C'est dans ce sentiment de mécontentement que, le lendemain, je découvris ma statue. Pourtant il plut à Dieu que, dès qu'on la vit, il s'éleva en son honneur un formidable cri

---

(1) L'Hospice des Enfants trouvés, entre les arcades duquel on admire les *Enfants au maillot,* d'ANDREA DELLA ROBBIA.

de louange. J'en eus quelque consolation. La foule ne cessait de se presser aux côtés de la porte, que garnissait une modeste tenture tandis que j'achevais mon travail. J'affirme que le jour même où je la tins ouverte pendant quelques heures, on y attacha plus de vingt sonnets, qui faisaient tous l'éloge le plus enthousiaste de mon ouvrage. Quand j'eus de nouveau recouvert celui-ci, on continua d'y afficher chaque jour quantité de sonnets et de vers latins et grecs. C'était, en effet, le temps des vacances de l'Université de Pise, et tous les illustres professeurs ainsi que les étudiants rivalisaient à qui ferait les plus beaux. Mais ce qui me donna le plus de joie et me fit espérer que mes affaires avec le duc iraient mieux à l'avenir fut de voir que les hommes de l'art, peintres et sculpteurs, se mirent eux aussi à célébrer à l'envi mon Persée. Entre tous leurs éloges, je prisai particulièrement ceux de savant peintre Jacopo da Pontormo (1) et plus encore ceux de son excellent élève, le peintre Bronzino (2), qui ne se contenta pas d'afficher plusieurs sonnets, mais encore m'en fit apporter chez moi, par son Sandrino (3), quelques-uns, qui disaient tant de bien de ma statue, dans ce beau style dont il a le rarissime secret, que j'en eus quelque consolation (4). Ainsi, je recouvris ma statue et me hâtai de la terminer.

CCXX

Mon duc avait constaté avec quelle faveur notre illustre Ecole m'avait traité à la suite de cette courte exposition.

---

(1) Jacopo Carucci, dit le Pontormo, du nom de sa patrie (1494-1556).

(2) Angiolo Allori (1502-1572), dont on a deux sonnets en l'honneur du *Persée* (TRATTATI, p. 405).

(3) Alessandro Allori, neveu et élève de Bronzino (1535-1607).

(4) CARLO MILANESI, dans son édition des *Trattati*, ne donne pas moins de vingt-deux sonnets en l'honneur du *Persée* (pp. 402-414). De nos jours PLON, dans sa description de la statue, est aussi

« Je suis très heureux, dit-il toutefois, que Benvenuto ait eu cette petite satisfaction. Il en résultera qu'il mènera plus vite

---

élogieux (pp. 216-218) : « Ce groupe colossal, en bronze, représente Persée au moment où il vient de tuer Méduse. De la main droite abaissée, il tient le cimeterre; de la gauche, étendue en l'air, il montre la tête de la Gorgone. L'attitude calme et forte du héros contraste avec celle du monstre vaincu, dont le corps, crispé par la douleur, se tord et se ramasse complètement, par une habileté voulue de l'artiste, sur l'étroite plate-forme du piédestal. Au paroxysme de la souffrance, la Gorgone, en mourant, avait de sa main gauche saisi sa jambe droite à la hauteur de la rotule. Cette main, cette jambe, les reins, la hanche, s'agitent encore dans la convulsion finale; le sein se gonfle dans un dernier spasme, tandis que le bras droit, déjà mort, pend inerte. Ce corps palpitant est d'une remarquable vigueur...

» La base de marbre blanc, flanquée de quatre cariatides aux angles, est ornée de masques, de têtes de boucs, de rinceaux et de guirlandes de fleurs, où l'artiste a donné un libre essor à son imagination et à son goût. »

La base de la statue est posée sur la balustrade de la loggia, et un bas-relief en bronze est placé au-dessous et encastré dans la balustrade même. « Il représente, continue PLON, la *Délivrance d'Andromède*. Au milieu, la jeune fille nue est assise sur le rocher auquel les Néréides l'ont enchaînée; elle lève le bras droit et tient une des tresses de sa belle chevelure agitée par le vent. Par un mouvement d'une rare élégance, qui fait valoir les grâces d'un corps svelte et charmant, elle se retourne éplorée vers le groupe de ses parents, placés à droite de la composition. De ce côté, on voit Céphée, roi d'Ethiopie et père d'Andromède, avec Cassiope, son épouse : fière de sa beauté et de celle de sa fille, cette princesse avait eu l'audacieuse prétention de l'emporter sur Junon et les Néréides. Pour servir la colère de ces divinités outragées, Neptune avait envoyé le monstre Cétus, qui ravageait la contrée. Près du roi et de la reine se tiennent un enfant et un jeune homme, saisis d'horreur à l'aspect du dragon épouvantable qui sort des flots et va dévorer la jeune fille. Derrière eux un vieillard semble rappeler l'oracle de Jupiter Hammon qui a ordonné ce sacrifice. Viennent ensuite une foule de personnages à longue barbe et de guerriers formant l'escorte. Au milieu des têtes de ceux-ci, on remarque celle d'un Ethiopien au type nègre.

» Des régions célestes, où chevauchent trois cavaliers lancés dans les espaces avec une fougue et des mouvements superbes, descend

et plus soigneusement sa statue à la fin si désirée. Mais qu'il ne s'imagine pas que, lorsqu'on la verra tout à fait décou-

---

Persée. L'air, qui s'engouffre dans son manteau, indique la rapidité de son vol; et la vigoureuse tension de ses muscles fait pressentir la force du coup qu'il va, de son cimeterre levé, asséner sur Cétus. »

On doit assurément reconnaître une véritable nouveauté dans l'attitude et dans l'expression de la figure, l'élégance de quelques morceaux, du piédestal surtout; mais, à côté de ces qualités, de bien graves défauts viennent choquer le regard : « Comment ne pas être frappé, par exemple, écrit le vicomte HENRI DELABORDE (p. 341), de l'inexactitude des proportions, du rapport évidemment faux entre la longueur du torse et la longueur des membres, en un mot d'un vice de construction qui, pour employer la langue des ateliers, laisse la figure *mal ensemble*, c'est-à-dire foncièrement impossible? Une pareille faute est-elle de celles que rachètent les agréments du style et faut-il, en considération de quelques détails, passer condamnation sur le fond même et sur les erreurs de principe? Mieux vaudrait, au contraire, que ces détails fussent traités moins délicatement, et que les formes eussent entre elles une corrélation plus directe, plus complète à tous les égards, car elles diffèrent ici d'âge et de caractère, comme elles manquent de justesse dans les proportions... L'erreur procède non d'un excès de hardiesse, mais d'une faculté d'observation peu étendue. En s'efforçant d'être vrai, il n'envisage qu'isolément chacun des morceaux à traduire, et son attention, trop concentrée sur ces vérités de détail, n'a plus de force pour les relier entre elles et leur imprimer un caractère uniforme. De là les mérites partiels du Persée et l'imperfection de l'ensemble. A les examiner un à un, plusieurs fragments paraîtront dignes d'éloges. La tête, coiffée d'un casque où l'imprévu de la forme s'allie à une singulière délicatesse de style, est jeune par les traits, virile par l'expression. Le bras qui tient l'épée est modelé avec fermeté, dans la partie supérieure surtout, et, sauf quelque roideur dans les attaches, le dessin du torse a de la noblesse; mais si l'on embrasse le tout d'un seul coup d'œil, quel désaccord entre ces diverses parties! Comment admettre que des jambes aussi vulgaires supportent ce corps héroïque, qu'un bras dessiné avec ce fin sentiment de la vérité se termine par une main aussi dépourvue d'élégance et que, çà et là, une dépression des muscles accusant les fatigues de la vie puisse correspondre au caractère tout opposé de certaines formes, à la jeunesse du visage par exemple?... Très préférable sans doute à la Nymphe de Fontainebleau, le Persée ne dépasse pas le niveau des œuvres de second ordre. »

verte et qu'on pourra l'examiner de tous côtés, les gens fassent entendre les mêmes acclamations. Tout au contraire, on remarquera tous les défauts qu'elle a, et on lui en attribuera une foule d'autres qu'elle n'a point. Qu'il s'arme donc de patience. » C'étaient là des propos que le duc avait entendus dans la bouche du Bandinelli, lequel avait allégué comme exemples les ouvrages d'Andrea del Verrocchio, qui a sculpté ce beau groupe en bronze représentant le Christ et saint Thomas, dont s'orne la façade d'Orsanmichele (1). Bandinelli avait encore cité beaucoup d'autres statues, jusqu'à l'admirable David du divin Michel-Ange, qui ne faisait bien, selon lui, que de face. Il avait enfin parlé de son groupe d'Hercule et Cacus et des innombrables sonnets diffamatoires qu'on y avait attachés, et dont il maudissait les auteurs. Mon duc, qui avait très grande confiance en lui, l'avait incité à tenir ce discours, et considérait comme certain que, dans l'ensemble, il n'en serait pas autrement pour ma statue, car cet envieux de Bandinelli ne cessait pas de déblatérer. Une fois, entre beaucoup d'autres, Bernardone, ce coquin de courtier, qui se trouvait avec le duc, voulut appuyer les paroles du Bandinelli et dit à Son Excellence : « Sachez, Monseigneur, que l'exécution des grandes figures est une autre paire de manches que celle des petites. Je n'ai rien contre Benvenuto, qui a fait de très belles petites figures, mais vous verrez que, cette fois, il ne réussira pas. » A ces immondes propos il en ajouta une foule d'autres, auxquels il mêla, en parfait mouchard, un tas de mensonges.

CCXXI

Cependant, il plut à mon glorieux Seigneur et Dieu éternel que j'achevasse complètement mon ouvrage, et un jeudi

(1) Andrea del Verrocchio (1435-1488) a exécuté ce groupe en 1483.

matin je le découvris tout entier (1). Aussitôt, bien qu'il ne fît pas encore grand jour, une foule, si nombreuse que la langue n'a point de mots pour l'exprimer, se rassembla sur la Place, et tous ces gens, d'une voix unanime, rivalisaient de louanges pour ma statue. Le duc se tenait à une fenêtre basse, percée au-dessus de la porte du Palais, et là, à moitié caché dans l'embrasure, il entendait tout ce qu'on disait du Persée. Après avoir écouté pendant plusieurs heures, il se leva tout fier et tout heureux, et, se tournant vers son messer Sforza, il s'écria : « Sforza! va trouver Benvenuto et dis-lui de ma part qu'il a comblé mes désirs beaucoup plus que je ne l'espérais. Ajoute que de mon côté je comblerai les siens de telle manière qu'il en sera stupéfait, et qu'il peut donc avoir l'esprit en repos. » Messer Sforza m'apporta ce glorieux message, qui me réconforta. Cette journée, du fait de cette bonne nouvelle et en raison de ce que les gens se montraient du doigt ma personne, comme une chose merveilleuse et inconnue... (2). Je signalerai entre autres deux gentilhommes, que le vice-roi de Sicile (3) avait envoyés pour affaires auprès du notre duc. Ces deux personnages m'abordèrent aimablement sur la Place. On m'avait désigné à eux au moment où j'y passais, et ils m'avaient rejoint en toute hâte. Aussitôt, leur coiffure à la main, ils me tinrent un discours si obséquieux, qu'il l'eût été trop même pour un pape. J'eus beau faire montre de modestie dans toute la mesure où je le pouvais, ils me couvrirent de louanges si extraordinaires que je leur demandai en grâce de venir hors de la Place avec moi, car la foule se mettait à me dévisager plus que mon Persée. Au milieu de ces salamalecs, ils se hasardèrent à me prier d'aller en Sicile, où ils

---

(1) D'un mémorandum de Benvenuto (*Trattati*, p. 258), il résulte que l'exposition définitive du Persée eut lieu le 27 avril 1554. TASSI (II, 486) a noté que ce fut un vendredi et non un jeudi.

(2) La phrase est restée inachevée.

(3) Don Giovanni de Verga, vice-roi de Sicile de 1547 à 1557.

me feraient des conditions dont je serais content. Ils ajoutèrent que fra Giovanagnolo, de l'Ordre des Servites, leur avait fait une fontaine, entière à la vérité, et ornée de beaucoup de figures. Bien que celles-ci n'eussent pas l'excellence qu'ils voyaient dans mon Persée, ils avaient couvert leur auteur d'or (1). Je ne les laissai point achever tout ce ce qu'il se proposaient de dire, et je leur répondis : « Je suis très étonné que vous me proposiez de quitter un si grand seigneur, zélateur des arts plus qu'aucun prince qui fut jamais, alors surtout que je me trouve dans ma patrie, cette école de tous les plus grands talents. Oh! si j'avais eu faim et soif des richesses, je serais resté en France, au service de ce grand roi François, qui me donnait mille écus d'or pour mon traitement, et me payait, de plus, la façon de tous mes ouvrages, si bien que chaque année je gagnais plus de quatre mille écus d'or. » J'ajoutai que j'avais laissé à Paris le fruit de plus de quatre années de travaux et, avec ces paroles et d'autres encore, je coupai court aux politesses excessives de ces seigneurs, tout en les remerciant des grandes louanges dont ils m'avaient couvert, et dans lesquelles je leur déclarai voir la meilleure récompense qu'on pût décerner à un homme de valeur pour ses travaux. Je terminai en leur disant qu'ils avaient tellement accru mon désir de bien faire, que j'espérais d'ici peu d'années produire un autre ouvrage qui, je m'en flattais, plairait encore beaucoup plus que le Persée à l'admirable Ecole florentine. Les deux gentilshommes auraient bien voulu renouer le fil de leurs cérémonies, mais, avec un coup de chapeau et une profonde révérence, e leur dis adieu.

---

(1) Ce sculpteur s'était rendu à Messine en 1547 et y avait élevé, entre 1547 et 1551, sur la Piazza del Duomo, la fontaine dont il est ici question. Il revint à Florence en 1557 et y resta jusqu'à sa mort, qui survint en 1563.

CCXXII

Après avoir laissé passer deux jours, pendant lesquels je constatai que les louanges, quelque grandes qu'elles fussent déjà, allaient croissant, je me disposai à me présenter devant Monseigneur le duc : « Benvenuto, mon ami, me dit-il avec beaucoup d'amabilité, tu m'as satisfait et contenté; mais à mon tour je te promets de te contenter de telle sorte que tu en seras émerveillé. J'ajoute que je ne veux pas que la journée de demain se passe sans cela. » A peine entendues ces admirables promesses, je tournai en un clin d'œil toutes les meilleures forces de mon âme et de mon corps vers Dieu, et le remerciai sincèrement. En même temps je m'approchai de mon duc, et, les yeux presque baignés de larmes d'allégresse, je baisai la pan de son habit : « O mon glorieux seigneur, lui dis-je ensuite, véritable et très généreux protecteur des arts et de ceux qui s'y adonnent, je prie Votre Excellence illustrissime de bien vouloir me laisser d'abord aller remercier Dieu pendant huit jours. Je sais en effet que mon rude labeur dépassait les forces humaines, et je reconnais qu'en récompense de ma bonne volonté, Dieu m'a donné son appui. Pour le remercier de m'avoir ainsi protégé et de m'avoir, en tant d'autres circonstances, miraculeusement secouru, je veux faire un pèlerinage de huit jours, pendant lesquels je ne cesserai de rendre grâces au Dieu immortel qui vient toujours en aide à ceux qui l'invoquent du fond de leur cœur. » Le duc me demanda alors où je me proposais d'aller. « Je partirai demain matin, lui répondis-je, et j'irai à Vallombreuse, puis aux Camaldules et à leur ermitage, d'où je pousserai jusqu'aux Bains de Sainte-Marie (1) et peut-être jusqu'à Sestile (2), car j'ai appris qu'il y a là de belles antiquités. Je passerai enfin

---

(1) Bagno di Romagna.

(2) Peut-être Sestino, près des sources du Pisauro.

par Saint François de la Verna, en chantant toujours les louanges de Dieu, et je reviendrai tout heureux servir Votre Excellence. » Le duc reprit aussitôt avec gaieté : « Va et reviens, car en vérité tu me plais; mais remets-moi un placet de deux lignes, et repose-toi sur moi de tes intérêts. » J'écrivis à l'instant quatre lignes, dans lesquelles je remerciais Son Excellence illustrissime, et je les donnai à messer Sforza, qui les remit au duc de ma part. Son Excellence les prit, puis les rendit à messer Sforza en lui disant : « Fais en sorte de me les mettre chaque jour sous les yeux, car si Benvenuto revenait et constatait que je n'eusse pas expédié son affaire, je crois qu'il me tuerait. » C'est en plaisantant ainsi que Son Excellence donna l'ordre qu'on lui rappelât sa promesse. Ses paroles me furent rapportées mot pour mot le soir par messer Sforza qui, tout en riant, ne cacha pas combien il était surpris de la grande faveur que me témoignait le duc. « Va, Benvenuto, me dit-il aimablement, et reviens, car je suis jaloux de toi. »

CCXXIII

Au nom de Dieu je partis de Florence en chantant sans cesse des psaumes et des hymnes en l'honneur de la gloire du Très-Haut. Je continuai pendant tout le voyage, qui fut extrêmement agréable, car il faisait un magnifique temps d'été, et la route et le pays, que je ne connaissais pas encore, me parurent si beaux que j'en étais surpris et charmé. J'avais pris pour guide un de mes jeunes ouvriers, qui était de Bagno et se nommait Cesare (1). Je fus reçu à bras ouverts par son père et par tous les siens, parmi lesquels se trouvait un vénérable vieillard de plus de soixante-dix ans, le plus aimable

(1) Cesare, fils de Niccolò Frederigi, avait été élève du Tribolo avant de passer dans l'atelier de Benvenuto, qu'il aida dans l'exécution du bas-relief en bronze placé au-dessous de la base du Persée. En 1560, il alla se fixer à Milan et y mourut quatre ans plus tard.

homme du monde. Il était oncle de Cesare, exerçait la profession de médecin-chirurgien et s'occupait un peu d'alchimie (1). Cet excellent homme me montra qu'il y avait à Bagno des mines d'or et d'argent, et me fit voir une foule de fort belles choses de ce pays. Je pus ainsi goûter un des plus vifs plaisirs que j'aie eus de ma vie. Quand il se fut familiarisé avec moi, il me dit un jour, entre autres choses : « Je ne veux pas manquer de vous faire part d'une de mes remarques, qui serait, je crois, fort utile à Son Excellence si elle y prêtait l'oreille. La voici : près des Camaldules il y a un passage si peu défendu que Pier Strozzi pourrait non seulement le franchir impunément, mais encore s'emparer de Poppi sans rencontrer la moindre résistance (2). » De plus, il ne se borna pas à me signaler le danger oralement; il tira de son escarcelle une feuille de papier sur laquelle il avait tracé le plan de tout le pays de telle manière qu'on y voyait parfaitement et qu'on y saisissait clairement la réalité de ce grave péril. Je pris ce dessin et, quittant aussitôt Bagno, je revins au plus vite à Florence par la route du Pratomagno et de Saint François de la Verna. Je ne pris aucun repos et me contentai d'ôter mes bottes, puis je courus au Palais. Arrivé près de la Badia (3), je me croisai avec mon duc, qui sortait de la rue du Palais du Podestat (4). Dès qu'il me vit, il me fit l'accueil le plus gracieux, tout en laissant paraître un peu d'étonnement : « Pourquoi donc, me dit-il, es-tu revenu si vite? Je ne t'atten-

(1) D'après une note de Gaetano Guasti, dans son édition du présent ouvrage (Florence, 1890), ce personnage se nommait Federigo Federigi et serait mort le 11 juin 1562.

(2) Pier Strozzi campait alors dans le val de Chiana et faisait de là des incursions jusqu'à Arezzo et Laterina.

(3) Eglise aujourd'hui presque entièrement renouvelée, située en face du Musée National, dans la via del Proconsolo. Elle doit son nom à une ancienne abbaye de bénédictins fondée par Willa, mère de Hugo, grand-comte de Tuscie, mort en 1001.

(4) Aujourd'hui le *Bargello*, ou Musée National.

dais pas avant la fin de ces huit jours. — Je suis revenu, répondis-je, pour le service de Votre Excellence illustrissime, car je serais resté volontiers quelques jours à me promener dans ce magnifique pays. — Et quelles bonnes nouvelles m'apportes-tu? reprit le duc. — Monseigneur, lui déclarai-je, il est nécessaire que je vous dise et que je vous montre des choses de grande importance. » Et je l'accompagnai jusqu'au Palais. Arrivé là, le duc m'emmena secrètement dans une chambre où nous causâmes seul à seul. Alors je lui exposai tout ce que j'avais appris et lui montrai le petit dessin, qui sembla l'intéresser fort. Comme je lui disais qu'il fallait remédier promptement à un pareil danger, le duc hésita un moment, puis il me répondit : « Sache qu'il a été conclu entre le duc d'Urbin (1) et moi un accord aux termes duquel il assume la garde de ce passage; mais que cela reste entre nous. » Il me fit ensuite d'abondantes et magnifiques démonstrations de sa bonne grâce, et je retournai chez moi.

CCXXIV

Le jour suivant je me présentai devant le duc. Après quelques instants de conversation, il me dit gaiement : « Demain sans faute je veux expédier ton affaire; aie donc l'esprit en repos. » Moi, qui me fiais absolument à sa parole, j'attendis le lendemain avec une grande impatience. Quand fut venu ce jour désiré, je me rendis au Palais. Comme il arrive toujours que les mauvaises nouvelles s'apprennent plus vite que les bonnes, messer Jacopo Guidi, secrétaire de Son Excellence (2), m'appela avec sa bouche de travers, et se mit à me dire d'une voix altière, en se rengorgeant et en

---

(1) Guidobaldo de la Rovère, mort en 1574.

(2) Ce personnage, nommé, en 1561, évêque de Penna, dans les Abruzzes, assista au Concile de Trente. Il mourut en 1587.

se tenant aussi raide qu'un bâton, comme s'il eût été tout d'une pièce : « Le duc déclare qu'il veut savoir ce que tu demandes pour ton Persée. » Je perdis contenance et demeurai confondu. Je répondis pourtant sans désemparer que je n'étais pas homme à jamais demander un prix pour mes travaux, et j'ajoutai que ce n'était pas là ce que m'avait promis Son Excellence deux jours auparavant. Aussitôt cet homme d'élever la voix et de me signifier qu'il m'ordonnait expressément, de la part du duc, de dire combien je voulais recevoir, sous peine d'encourir entièrement la disgrâce de Son Excellence illustrissime. Quant à moi, me basant sur les vives démonstrations d'amitié que le duc m'avait faites, je m'étais flatté non seulement d'avoir gagné quelque argent, mais surtout d'avoir entièrement mérité sa faveur, la plus précieuse chose que je lui eusse jamais demandée. Cette manière inattendue de me traiter me fit donc entrer dans une fureur extrême, alors surtout qu'elle m'était signifiée de la sorte par ce crapaud venimeux. Je ripostai que, même si le duc me donnait dix mille écus, il ne me payerait pas mon ouvrage (1), et que si je m'étais jamais douté qu'on me marchanderait ainsi, je ne me serais jamais fixé à Florence. Cet insolent me lâcha sur-le-champ une bordée d'injures, et je lui rendis la pareille.

Le lendemain, tandis que je lui présentais mes hommages, le duc me fit signe d'approcher. J'obéis. Il me dit tout en colère : « Avec dix mille ducats on bâtit des villes et de grands palais. » Je répondis aussitôt à Son Excellence qu'elle trouverait une infinité d'hommes capables de lui bâtir des villes et des palais, mais qu'elle n'en trouverait peut-être pas un

---

(1) C'est cependant le chiffre fixé par Benvenuto lui-même dans sa facture du Persée, datée du 27 avril 1554 (*Trattati*, p. 258), et, dans une lettre de la même année, reproduite par Tassi (III, 329), il écrit : « Je serai tout à fait content si Son Excellence veut bien me verser cinq mille ducats d'or en espèces et cinq mille autres en biens immobiliers... »

dans le monde entier pour exécuter un Persée comme le mien; je partis à l'instant, sans dire ou faire rien de plus.

Quelques jours après, la duchesse m'envoya chercher et m'engagea à lui confier le soin de régler le différend que j'avais avec le duc. Elle ajouta qu'elle se flattait de faire en sorte que je serais satisfait. Je répondis à ces offres bienveillantes que je n'avais rien demandé de plus précieux, pour prix de mes travaux, que les bonnes grâces du duc, et que Son Excellence illustrissime me les avait promises, de sorte qu'il était inutile que je m'en remette à Leurs Excellences, l'ayant fait spontanément et totalement dès les premiers jours que j'étais entré à leur service. J'ajoutai de plus que, même si Son Excellence illustrissime ne me donnait qu'une crazie, c'est-à-dire une pièce de cinq liards, pour prix de mes travaux, je m'estimerais heureux et satisfait, pourvu que Son Excellence ne me privât point de ses bonnes grâces. A ces mots, la duchesse répliqua, non sans un léger sourire : « Benvenuto, tu ferais mieux d'accepter ce que je te propose. » Puis elle me tourna le dos et s'éloigna de moi. J'avais cru agir pour le mieux en employant cet humble langage, mais il advint que le pire en résulta pour moi, car la duchesse, en dépit de la légère irritation qu'elle avait éprouvée contre moi, avait un fond de bonté qui se traduisait par des bienfaits.

CCXXV

En ce temps-là, j'étais très lié avec Girolamo degli Albizzi, commissaire des milices de Son Excellence (1). Un jour, entre autres, il me dit : Benvenuto, il serait pourtant utile de régler de quelque manière cette petite contestation que tu as avec

(1) Ce personnage, fils de Luca degli Albizzi, occupa cette charge jusqu'à sa mort, en 1555.

le duc. Je t'assure que, si tu avais confiance en moi, je me sentirais de taille à arranger l'affaire, et je sais ce que je dis. Si le duc en vient à se fâcher pour tout de bon, tu t'en trouveras très mal. Que cela te suffise; je ne puis t'en dire davantage. » A la suite de mon entretien avec la duchesse, quelqu'un m'avait déjà dit, peut-être avec perfidie, qu'on avait assuré devant lui que le duc avait déclaré, à propos de je ne sais quoi : « Pour moins de deux liards je flanquerai le Persée par terre, ce qui mettra fin à toutes les discussions. » En raison donc de la susceptibilité du duc, je répondis à Girolamo degli Albizzi que je m'en remettais de tout entre ses mains, et que je serais absolument satisfait de tout ce qu'il ferait, pourvu que les bonnes grâces de Son Excellence me fussent gardées. Ce galant homme (1) s'entendait parfaitement dans l'art de conduire les soldats, surtout les miliciens, qui sont tous des rustres, mais il n'avait aucun goût pour la sculpture, et par suite n'y entendait absolument rien. En causant avec le duc, il lui dit donc : « Monseigneur, Benvenuto s'en est remis à moi, et m'a prié de le recommander à Votre Excellence illustrissime. — Et moi aussi, lui répondit le duc, je m'en remets à vous, et j'accepterai tout ce que vous déciderez. » Ledit Girolamo rédigea en conséquence un mémoire fort ingénieux (2) et très flatteur pour moi, et décida que le duc me donnerait trois mille cinq cents écus d'or, qui suffiraient non pour payer un si bel ouvrage, mais uniquement pour me rétribuer un peu. Il ajouta que je m'en contentais et beaucoup d'autres paroles qui concluaient toutes à l'allocation de cette somme. Le duc souscrivit à ce jugement avec autant de satisfaction que j'en eus de mécontentement. Quand la duchesse apprit la chose, elle s'écria : « Il eût beaucoup mieux valu pour

---

(1) Dans un mémorandum en date du 25 septembre 1557, Benvenuto nous dit, au contraire, que c'était un homme de mauvaise vie (Bianchi, p. 594).

(2) Voir ce mémoire aux documents annexes, p. 637.

ce pauvre homme qu'il s'en fût remis à moi; je lui aurais fait payer cinq mille écus d'or. » Un jour que j'étais allé au Palais, elle me répéta les mêmes paroles en présence de messer Alamanno Salviati (1), et se moqua de moi, en disant que je méritais bien tout le mal qui m'était arrivé. Le duc ordonna qu'on me versât cent écus d'or par mois, jusqu'à complet paiement de la somme arbitrée, et c'est ce qu'on fit pendant quelques mois. Messer Antonio de' Nobili (2), qui était chargé des paiements, se mit ensuite à ne me donner que cinquante écus, puis tantôt vingt-cinq, et tantôt rien du tout. Me voyant ainsi ajourné, je parlai sur un ton amical audit messer Antonio, et le priai de me dire pourquoi il traînait mes paiements en longueur. Il me répondit, lui aussi, avec douceur, mais il me parut un peu trop prolixe dans ses explications. Qu'on en juge plutôt : Il me dit d'abord qu'il avait discontinué de me payer à cause de l'extrême pénurie d'argent dont souffrait le Palais, et me promit de reprendre ses versements dès qu'il en recevrait. « O ciel! ajouta-t-il, si je ne te payais pas, je serais un fameux coquin! » Je m'étonnai de l'entendre parler de la sorte, tout en augurant de son discours qu'il me payerait dès qu'il le pourrait. Tout le contraire étant arrivé, quand je vis qu'Antonio se moquait de moi, je me fâchai contre lui et je l'agonis longuement de paroles hardies et courroucées, lui rappelant sans en rien omettre tout ce qu'il avait dit qu'il serait (3). Il mourut cependant (4), et l'on me doit encore cinq cents écus d'or à cette heure, alors que nous touchons à

---

(1) Fils de Jacopo Salviati, et par suite oncle maternel du duc Cosme.

(2) Trésorier de Cosme, dont Vasari a peint le portrait (Vasari, VII, 109).

(3) Sous-entendu : s'il ne me payait pas.

(4) Antonio de' Nobili ne mourut que quelques années après l'achèvement du Persée, car son nom figure encore sur un rescrit, au bas d'une supplique de Benvenuto datée du 27 août 1561 (*Trattati*, p. 304).

la fin de l'année 1566 (1). J'avais en outre à toucher un arriéré d'appointements, sur lequel je ne comptais plus, car il m'était dû depuis environ trois ans; mais le duc, ayant été frappé d'une dangereuse maladie, qui l'empêcha d'uriner pendant quarante-huit heures, et ayant reconnu que les remèdes des médecins ne lui donnaient point de soulagement, recourut sans doute à Dieu et donna l'ordre de payer tous les appointements échus. Je fus donc payé comme les autres, mais je ne reçus point le solde de mon Persée.

CCXXVI

J'étais presque décidé à ne plus rien dire de mon malheureux Persée, mais un motif important m'oblige à renouer pour un instant le fil de cette histoire et à revenir un peu en arrière. Je pensais agir pour le mieux quand je dis à la duchesse que je ne pouvais plus mettre en compromis ce qui n'était plus en mon pouvoir, puisque j'avais déclaré au duc que je me contenterais de ce que Son Excellence illustrissime voudrait bien me donner. Je croyais quelque peu faire plaisir en parlant ainsi, et dans cette légère marque d'humilité je cherchais un remède propre à apaiser un peu le duc. Quelques jours, en effet, avant qu'on en vînt à l'arbitrage d'Albizzi, le duc avait témoigné une vive colère contre moi, parce que je m'étais plaint de tours pendables que me jouaient

---

(1) Le 8 mars 1566 *ab Incarnatione* (c'est-à-dire 1567 année commune), Benvenuto écrivit enfin (Guasti, p. 526) :

« Reçu de l'Illustrissime et Excellentissime Seigneur duc de Florence et de Sienne, par les mains de messer Agnolo Biffoli, son trésorier général, agissant au nom de Son Excellence Illustrissime, en ce huitième jour de mars, deux cents écus une livre douze sous et six deniers, pour solde de ma facture du Persée. J'en ai donné reçu de ma propre main, ce dit jour à Florence. Je dis deux cents écus une livre douze sous et six deniers.

» BENVENUTO CELLINI. »

messer Alfonso Quistello (1), le procureur fiscal messer Jacopo Polverino (2) et surtout ser Giovanbattista Brandini, de Volterra. Comme j'avais exposé mes raisons avec quelque vivacité, j'avais vu le duc entrer dans une fureur invraisemblable. Son Excellence illustrissime étant ainsi courroucée s'était écriée : « Il en est de cette affaire comme de celle de ton Persée, dont tu as demandé dix mille écus. Tu te laisses trop aveugler par l'intérêt. C'est pourquoi je veux faire estimer ta statue, et je te la payerai ensuite tout le prix auquel on l'aura évaluée. » A ces mots, je répliquai de suite avec un peu trop de hardiesse et presque sur un ton de colère, ce qui n'est pas de mise avec les grands seigneurs : « Comment sera-t-il possible, dis-je, que mon ouvrage soit estimé à sa valeur, alors qu'il n'y a pas aujourd'hui un seul homme à Florence qui soit capable d'en faire autant? » Le duc alors de s'emporter davantage encore et de m'adresser une foule de paroles inspirées par la colère, entre autres celles-ci : « A Florence il y a aujourd'hui un homme qui serait capable d'en faire autant et qui, par conséquent, saura parfaitement l'évaluer. » Il voulait parler du Bandinelli, chevalier de Saint-Jacques. « Monseigneur, répondis-je, Votre Excellence illustrissime m'a donné la possibilité d'exécuter, au sein de la plus illustre Ecole du monde, un grand et très difficile ouvrage, qui a été loué plus qu'aucun de ceux qu'on a jamais mis au jour dans cette très divine Ecole. Ce qui surtout me rend fier, c'est le témoignage que m'ont rendu ces hommes éminents, qui s'y connaissent et qui sont de la partie, comme le peintre Bronzino. Cet homme a pris la peine de composer quatre sonnets, dans lesquels il m'adressait les éloges les plus

(1) Auditeur fiscal, nommé en 1555 capitaine de justice à Sienne.

(2) Un des plus détestés parmi les ministres de Cosme : « Il semblait un nouveau Solon à Florence, élaborant tous les jours quelque nouvelle loi pour remplir les caisses du prince et en même temps ruiner et déshonorer tous les citoyens. » (SEGNI, *Storie fiorentine*, Florence, 1857.)

rares et les plus glorieux qu'il soit possible de décerner à quelqu'un, et c'est peut-être à cause des vers de cet admirable artiste que toute la ville a fait tant de bruit autour de mon Persée. Je reconnais que s'il s'était adonné à la sculpture de même qu'à la peinture, il serait peut-être capable d'en faire autant. Je dirai de plus à Votre Excellence illustrissime que mon maître, Michel-Ange Buonarroti, en aurait certainement fait autant quand il était plus jeune; il n'aurait d'ailleurs pas eu moins de mal que moi. Mais aujourd'hui qu'il est très vieux (1), il n'y arriverait certainement pas. Je ne crois donc pas qu'il y ait aujourd'hui personne au monde capable de mener pareil travail à bonne fin. Mon ouvrage a, du reste, obtenu la meilleure récompense que je puisse désirer ici-bas, alors surtout que Votre Excellence illustrissime, non seulement s'en est déclarée satisfaite, mais encore l'a vanté plus que personne. Quelle plus large et plus glorieuse rétribution peut-on désirer? Je tiens pour absolument certain que Votre Excellence ne pouvait me payer en plus glorieuse monnaie, et qu'aucun trésor ne peut dépasser une telle rémunération. Je suis donc trop bien payé, et j'en remercie de tout cœur Votre Excellence illustrissime. » Le duc répliqua en disant : « Tu penses peut-être que je n'ai pas assez d'argent pour te payer ton ouvrage. Eh bien! je te déclare, moi, que je te le payerai beaucoup plus qu'il ne vaut. — Je ne supposais pas, répondis-je, que j'aurais de Votre Excellence un payement différent, mais je me déclare admirablement payé par les éloges que m'a décernés notre Ecole, et avec cette rétribution j'entends m'en aller immédiatement, sans songer à jamais rentrer dans cette maison dont Votre Excellence illustrissime m'a fait don, ni me soucier de jamais revoir Florence. » Nous étions près de Santa Felicità, et le duc retournait au palais. La colère qu'il sentait dans mes paroles le fit se tourner vers moi avec une

(1) Michel-Ange avait alors plus de soixante-dix-neuf ans.

extrême fureur : « Ne pars pas, s'écria-t-il, et garde-toi bien de partir! » A moitié épouvanté je l'accompagnai au palais. Dès qu'il y fut arrivé, le duc appela le prélat Bartolini, archevêque de Pise (1) et messer Pandolfo della Stufa (2), et leur intima de charger de sa part Baccio Bandinelli d'examiner avec soin mon Persée et de l'estimer, parce qu'il voulait le payer à son juste prix. Ces deux hommes de bien allèrent aussitôt trouver le Bandinelli et lui transmirent le message. Bandinelli leur répondit qu'il avait examiné très soigneusement cet ouvrage, et qu'il savait très bien quelle en était la valeur; mais qu'ayant eu des démêlés avec moi pour d'autres travaux dans le passé, il ne voulait en aucune façon se mêler de mes affaires. Ces deux gentilshommes reprirent alors : « Le duc nous a dit qu'il vous ordonnait, sous peine d'encourir sa disgrâce, de fixer le prix de cette statue, et que si vous désirez deux ou trois jours pour l'étudier à fond, vous pouviez les prendre; vous nous direz ensuite combien il vous semble qu'elle vaut. Le Bandinelli de répéter alors qu'il l'avait examinée très soigneusement et que, ne pouvant désobéir aux ordres du duc, il déclarait qu'elle était très riche et très belle, de telle sorte qu'elle lui semblait valoir seize mille écus d'or et même davantage. Les bons gentilshommes rapportèrent aussitôt cet avis au duc, qui en fut extrêmement irrité; ils me racontèrent également la chose. Je leur répondis que je ne voulais d'aucune manière accepter les louanges du Bandinelli, étant donné que ce

---

(1) Onofrio Bartolini, nommé par Léon X archevêque de Pise en 1518. Il figura parmi les otages livrés aux Impériaux par Clément VII en 1527. Il mourut en 1556.

(2) Ce personnage resta longtemps à la cour de France, comme échanson de Catherine de Médicis. Accusé d'avoir averti Cosme de l'intention qu'avait François Ier de déclarer la guerre à Charles-Quint (1541), il fut jeté en prison et y resta quelque temps. Rentré en Italie, il devint membre du Sénat de Florence en 1561. Il mourut en 1568 (Manni, p. 100).

méchant homme disait du mal de tout le monde. Ma réponse fut rapportée au duc, et devant mon refus la duchesse voulut que je m'en remisse à elle. Tout ceci est la pure vérité. J'ajoute seulement que je ne pouvais rien faire de mieux que de laisser la duchesse juger l'affaire : j'aurais été promptement payé, et j'aurais eu plus d'argent.

CCXXVII

Le duc me fit savoir par messer Lelio Torelli, auditeur (1), qu'il désirait que j'exécutasse certains bas-reliefs en bronze pour la clôture du chœur de Santa Maria del Fiore. Mais, comme les travaux de ce chœur étaient placés sous la direction du Bandinelli, je me refusai à enrichir du produit de mes fatigues les misérables ouvrages de cet homme. Ce chœur n'avait d'ailleurs point été dessiné par lui, car il n'entendait absolument rien à l'architecture. Le plan était de Giuliano, fils de Baccio d'Agnolo, ce sculpteur en bois qui gâta la coupole (2). Qu'il me suffise de dire qu'il était dépourvu de toute valeur. Pour ces deux motifs, je me refusai absolument à faire ces bas-reliefs. Comme toutefois je déclarais toujours au duc, ainsi que le voulait la bienséance, que je

---

(1) Lelio Torelli, né en 1489 à Fano, premier auditeur des comptes en 1539, sénateur en 1576. Il a laissé de nombreux ouvrages de droit, dont une édition des *Pandectes* (1553). Il cultivait aussi la poésie, et fut consul de l'Académie florentine en 1557. Il mourut en 1576 (Manni, p. 104). Benvenuto lui a adressé un sonnet : *Eccellente in virtu, di vita santo...* qu'on peut lire à la suite des *Trattati* (p. 359).

(2) Baccio d'Agnolo (1462-1543) avait entrepris en 1514 de revêtir la coupole de Santa Maria del Fiore d'une galerie et d'une corniche. Ce projet est resté inachevé, parce que Michel-Ange disait que c'était une cage à sauterelles, pareille à celles que les petits Italiens tressent avec des joncs (Vasari, V, 349-359).

ferais tout ce qu'il me commanderait, il enjoignit aux administrateurs de la fabrique de se mettre d'accord avec moi. Son Excellence devait me verser seulement mes appointements de deux cents écus par an, et les administrateurs prendraient tout le reste à la charge de l'église. Quand donc je comparus devant eux, les administrateurs me communiquèrent en entier l'ordre qu'ils avaient reçu du duc. Comme il me semblait qu'avec eux je pouvais faire valoir mes raisons avec beaucoup plus d'assurance, je me mis à leur montrer que tant de bas-reliefs en bronze entraîneraient une dépense considérable qui serait en pure perte, et je leur en exposai tous les motifs, qu'ils comprirent fort bien. D'abord le plan du chœur était de tous points incorrect ; il ne répondait à rien ; on n'y voyait ni art, ni commodité, ni grâce, ni dessin (1). En second lieu les bas-reliefs seraient placés trop bas pour être bien vus ; ils serviraient de pissoir aux chiens et seraient continuellement souillés de toutes sortes d'ordures. Je déclarai donc que, pour ces raisons, je refusais de les exécuter. J'ajoutai toutefois qu'il me serait désagréable de perdre le reste de mes meilleures années et de n'avoir point à servir Son Excellence illustrissime, à laquelle je désirais tant être utile et agréable. « Si donc, dis-je, Son Excellence veut employer ma bonne volonté, elle n'a qu'à m'autoriser à exécuter la porte du milieu de Santa Maria del Fiore. Cet ouvrage se verrait et serait beaucoup plus glorieux pour Son Excellence illustrissime. Je m'obligerais par contrat à ne recevoir aucune rétribution s'il ne surpassait pas la plus

---

(1) La décoration du chœur octogonal de Santa Maria del Fiore comportait un ordre d'arcades sur un soubassement de marbre. Vasari déclare qu'elle ne fut ni admirée ni tenue pour une belle chose par les gens de goût. En 1842, on a supprimé l'ordre d'arcades pour ne laisser subsister que le soubassement, dont les écoinçons et les faces sont ornés de bas-reliefs en marbre, exécutés en 1555 par Bandinelli et Giovanni Bandini et représentant soixante-quatre figures de prophètes, d'apôtres, etc.

belle des portes de San Giovanni (1). Si, par contre je le mène à bonne fin conformément à ma promesse, je consens qu'on le fasse estimer et qu'on me donne ensuite mille écus de moins que les hommes de l'art ne l'auront évalué. » Les administrateurs furent enchantés de ma proposition et allèrent en parler au duc. Parmi eux se trouvait Pier Salviati (2). Ils croyaient dire à Son Excellence une chose qui lui serait fort agréable, mais tout le contraire arriva. Le duc répondit que je voulais toujours faire exactement l'opposé de ce qu'il désirait que je fasse, et Pier dut se retirer sans autre conclusion. A cette nouvelle, je me rendis immédiatement chez le duc, qui se montra quelque peu courroucé contre moi. Je le priai de bien vouloir m'écouter, et il me promit de le faire. Je commençai par le commencement, et je fis voir à Son Excellence, par une foule de belles raisons, où était la vérité, lui montrant qu'elle aurait dépensé en pure perte une somme considérable (3). Elle se calma beaucoup

(1) Le baptistère, en face de Santa Maria del Fiore. Ses trois portes sont dues à Andrea Pisano et à Ghiberti. Benvenuto vise ici la porte du côté de Santa Maria del Fiore, dont Michel-Ange disait qu'elle était digne de fermer le paradis.

(2) Fils d'Alamanno Salviati, né en 1504, mort en 1564 (Manni, p. 90).

(3) Il n'en est pas moins vrai que Benvenuto s'occupa des bas-reliefs qu'on lui avait demandés. Dans une lettre du 19 août 1567, il écrit en effet : « Son Excellence Illustrissime m'ordonna encore de faire un modèle pour ces cadres oblongs qui sont autour du chœur. J'établis ce modèle, qui plut à Son Excellence, et elle enjoignit aux administrateurs de la fabrique de me fournir tout ce dont j'avais besoin. Cet ordre ayant été donné, je me mis à exécuter cet ouvrage, que je combinai de telle sorte qu'il pût être jeté en bronze conformément à des méthodes et procédés merveilleux, que personne n'a jamais employés. Une telle chose entraîne au début quelque dépense, mais ensuite son achèvement ne coûte pas les sommes qu'on a coutume d'affecter jusqu'ici aux travaux de cet art. La fabrique pourvut à toutes mes dépenses, mais elle ne me fournit en plus, au lieu de quatre excellents ouvriers dont j'avais besoin, qu'un manœuvre payé quinze sous par jour. J'eus donc une certaine difficulté à conduire

quand je lui dis que, s'il ne plaisait pas à Son Excellence illustrissime que je fisse la porte (1), il était nécessaire d'élever dans le chœur deux ambons, qui seraient deux monuments importants et feraient la gloire de son règne. J'ajoutai que je les revêtirais d'une grande quantité de bas-reliefs en bronze et de nombreux ornements. Du coup, le duc se radoucit tout à fait et m'ordonna d'établir des modèles. J'en fis plusieurs, qui me donnèrent un mal effroyable, entre autres un à huit pans, auquel je consacrai beaucoup plus de soins qu'aux autres, parce qu'il me paraissait beaucoup mieux adapté à l'usage auquel il était destiné. Je les avais déjà portés plusieurs fois au palais, quand Son Excellence me fit dire par messer Cesare, maître de sa garde-robe, de les lui laisser. Lorsque le duc les eut examinés, je m'aperçus qu'il avait choisi le moins beau. Un jour qu'il m'avait fait

---

presque à bonne fin un de mes cadres, qui est en état d'être montré. Jeté en bronze, cet ouvrage vaudrait des centaines d'écus. Si je n'en avais été empêché par le grand soin que j'ai apporté au crucifix destiné à Votre Excellence Illustrissime, j'aurais assurément pu en exécuter la fonte. Mais, comme il a plu à Votre Excellence Illustrissime de me retirer sa commande et de m'enlever mon salaire, j'ai dû abandonner cette entreprise. » Dans une précédente supplique, en date du 13 juillet 1563, Benvenuto avait désigné ce bas-relief sous le nom de « cadre de l'Adam », et dans une lettre du 13 octobre suivant, il avait indiqué que ce cadre était grand de plus de trois brasses. Enfin, dans l'inventaire après décès on relève : « Une ébauche de cire en bas-relief, dans un cadre de pierre morte, représentant Adam et Eve, restée dans l'atelier. » Il résulte de deux lettres adressées par Bandinelli à Jacopo Guidi et à Pier Francesco Riccio, que Benvenuto avait essayé de lui enlever la commande. N'ayant pas réussi,

« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »

De là le désaccord entre les documents que nous venons de citer et le texte de la *Vie*.

(1) Dans le second grand mémoire adressé en 1570 aux contrôleurs généraux (Bianchi, p. 560), Benvenuto déclare qu'il composa « des dessins et des modèles pour la porte de la cathédrale ». Sa proposition ne fut donc pas rejetée *de plano*.

appeler et que nous causions de ces modèles, je lui dis et lui prouvai par une foule de raisons que celui à huit pans serait le mieux adapté à sa destination et le plus agréable à voir. Il me répondit que je fisse un ambon quadrangulaire, parce que ce type lui plaisait beaucoup plus. Je ne manquai point de dire tout ce que je pus trouver dans l'intérêt de l'art; mais le duc, tout en sachant parfaitement que j'avais raison, voulut néanmoins en agir à sa tête, et il resta longtemps sans me reparler de cette affaire (1).

CCXXVIII

En ce temps-là (2), le gros bloc de marbre du Neptune fut amené sur le fleuve d'Arno, puis conduit par la Grieve

(1) Dans sa lettre, déjà citée, du 19 août 1567, Benvenuto écrit : « L'illustrissime et excellentissime seigneur duc me commanda plusieurs modèles pour les ambons de Santa Maria del Fiore, et ainsi j'en fis trois différents; Son Excellence en choisit un d'après lequel on exécuta les deux en bois qui sont aujourd'hui dans le chœur. Mais ce n'est là que l'ossature, car l'ouvrage, d'après le modèle, doit être très richement décoré de compositions, de figures et d'une foule d'ornements d'un travail très difficile. »

(2) Entre les événements racontés au paragraphe précédent et ceux auxquels nous arrivons maintenant, se place un intervalle de quatre années (1555-1559), sur lesquelles Benvenuto garde un silence prudent. Nous savons cependant qu'il fut incarcéré deux fois. Il subit d'abord quarante-six jours de prison, pour avoir bâtonné, en août 1556, un orfèvre nommé Giovanni, fils de Lorenzo. Le 26 octobre suivant, il écrit : « Je note qu'aujourd'hui, 26 octobre 1556, moi, Benvenuto, fils de Giovanni Cellini, je suis sorti de prison et j'ai fait trêve d'un an avec mon ennemi. Chacun de nous a fourni une caution de trois cents écus. Luca Mini, apothicaire à San Pier Maggiore et Zanobi, fils de Francesco Buonagrazia, se sont portés garants pour moi. Ils se sont aussi engagés à me représenter au Tribunal des Huit et se sont obligés à payer mille écus si je ne me représentais pas devant ledit tribunal toutes les fois que j'en serais requis. » La seconde affaire est autrement grave : Depuis l'année 1551, Benvenuto pratiquait la sodomie sur la personne d'un sien apprenti, Ferrando, fils de Giovanni de Montepulciano. Le 26 juin 1556 il le renvoya : « Ferrando,

jusqu'à la route de Poggio a Caiano (1). Cette route, n'étant pas accidentée, rendait plus aisé son transport à Florence.

---

fils de Giovanni de Montepulciano, écrit-il, m'a quitté aujourd'hui, 26 juin 1556. Je le chasse à tout jamais et le prive de tout ce dont je lui avais fait donation et legs, ne voulant plus qu'il ait rien de moi au monde. J'entends que tout ce qui se trouvait en sa faveur dans mon testament soit annulé. Ceci est d'ailleurs conforme à ma première pensée, car le testament disait et dit qu'au cas où Ferrando se séparerait de moi, il resterait déshérité et privé du dit legs. » L'intéressé dut porter plainte, et le 27 février 1557 Benvenuto, ayant confessé par écrit sa culpabilité, fut condamné à payer une amende de cinquante ducats d'or, et « à être enfermé quatre ans dans la prison des Stinche, à compter du jour où il s'y présentera », et « privé à perpétuité de ses charges ». Benvenuto demanda sa grâce au duc, dans une supplique datée du 3 mars 1557. Il y priait Cosme de commuer la peine en une interdiction de quitter la ville, ou même sa maison, pendant le temps qu'il plairait à Son Excellence, ce qui lui permettrait de terminer le crucifix de marbre auquel il travaillait. Le fidèle Rossi, évêque de Pavie, appuya cette supplique par une lettre datée du 12 mars 1557. De fait, le 27 du même mois, Benvenuto vit sa peine commuée en une « reclusion de quatre années dans sa maison, où il devra rester continuellement, sans en sortir, sous peine laissée à la discrétion du juge ». C'est à cet emprisonnement que se rapportent les sonnets XVII à XXVIII publiés à la suite des *Trattati* (pp. 333-339). A la suite de cette aventure, Benvenuto résolut de renoncer au monde. Il écrit le 2 juin 1558 : « Je note qu'aujourd'hui, 2 juin 1558, moi, Benvenuto Cellini, j'ai reçu au nom de Dieu la première tonsure, c'est-à-dire les premiers ordres pour la prêtrise, des mains du Révérendissime Monseigneur Serristori (Lodovico Serristori, évêque de Bitetto, dans le duché de Bari), dans sa maison du Borgo Santa Croce, avec toutes les solennités et cérémonies d'usage en de telles occasions. Le tout a été fait avec l'autorisation du révérendissime seigneur vicaire de l'archevêché de Florence, comme l'atteste l'acte dressé par ser Filippo Frangini, notaire public de l'évêché. » Ajoutons que cette vocation fut sans lendemain, et que le mémorandum que nous venons de traduire se termine par ces mots : « En l'année 1560, désirant avoir des enfants légitimes, mais secrets, je me suis fait dégager de la susdite obligation, et j'ai suivi ma volonté. »

(1) La Grieve n'est pas navigable, et se trouve à gauche de l'Arno. Elle ne peut donc traverser la route qui va de l'Arno à Caiano, sis sur la droite du fleuve. Benvenuto a voulu parler de l'Ombrone.

C'est là que j'allai l'examiner. Je savais fort bien que la duchesse, par un effet de sa faveur, l'avait fait attribuer au chevalier Bandinelli, mais, encore que ne portant point envie à cet homme, j'eus pitié du pauvre malheureux marbre. Notez que lorsqu'un mauvais destin menace une chose, si l'on cherche à la faire échapper à ce mal évident, on n'aboutit qu'à la faire tomber dans un pire. C'est ce qui arriva pour ce marbre quand il échut à Bartolommeo Ammannato (1), comme je le dirai en son lieu. Après avoir examiné ce magnifique marbre, j'en pris de suite la hauteur et la largeur en tous sens, puis je retournai à Florence, où j'exécutai plusieurs petits modèles relatifs à son utilisation. Je me rendis ensuite à Poggio a Caiano, où étaient le duc, la duchesse et le prince héritier, leur fils. Je les trouvai tous à table. Le duc et la duchesse mangeaient à part, de sorte que je me mis à causer avec le prince. Notre entretien durait depuis longtemps déjà, quand le duc, qui était dans une salle voisine et m'entendait, ordonna avec beaucoup de bienveillance qu'on m'introduisît. Dès que je fus en présence de Leurs Excellences, la duchesse, en termes fort affables, engagea la conversation avec moi. De sujet en sujet, j'arrivai à parler du magnifique marbre que j'avais vu, et je me risquai à dire que nos ancêtres n'avaient réussi à rendre leur très noble Ecole aussi excellemment valeureuse qu'en mettant en concurrence les meilleurs artistes de chaque profession. « C'est en suivant cette habile méthode, ajoutai-je, qu'on a fait l'admirable coupole (2), les merveilleuses portes de San Giovanni, et tant d'autres belles églises et statues, si glorieuse couronne pour notre ville, que celle-ci, depuis les anciens jusqu'à nos jours, n'a jamais eu d'égale au monde. » La duchesse aussitôt de se fâcher et de me déclarer

---

(1) Bartolommeo, fils d'Antonio Ammannati, sculpteur et architecte (1511-1592).

(2) La coupole de Santa Maria del Fiore, œuvre de Filippo Brunellesco, dont les études commencèrent en 1417.

qu'elle savait parfaitement ce que je voulais dire, et qu'elle me défendait de jamais parler de ce marbre en sa présence, parce qu'un tel sujet lui était désagréable. « Vous est-il donc désagréable, répliquai-je, que je cherche à défendre les intérêts de Vos Excellences et à ne rien négliger pour qu'elles soient mieux servies? Réfléchissez, Madame : bien que Vos Excellences aient décidé de réserver ce marbre au Bandinelli, si elles permettent à chacun de nos sculpteurs d'établir le modèle d'un Neptune, il en résultera que le Bandinelli, par amour-propre, redoublera d'efforts pour établir un beau modèle, ce qu'il ne fera point s'il est sans concurrents. De cette manière, Vos Excellences seront beaucoup mieux servies; elles ne décourageront pas notre valeureuse Ecole; elles verront qui brûle de bien faire, c'est-à-dire qui possède le plus beau style en cet art admirable, que Vos Excellences attesteront aimer et apprécier. » La duchesse, furieuse, me répondit que je l'ennuyais et qu'elle voulait que le Bandinelli eût ce bloc de marbre. Elle ajouta : « Demande donc au duc si Son Excellence ne veut pas, elle aussi, qu'il soit pour le Bandinelli! » Dès que la duchesse eut lâché ces mots, le duc, resté muet jusqu'alors, s'écria : « Il y a vingt ans que je fais extraire ce bloc de la carrière tout exprès pour le Bandinelli; je tiens donc à ce qu'il l'ait, et qu'il le mette en œuvre. » Je me tournai aussitôt vers le duc et formulai cette demande : « Monseigneur, je prie Votre Excellence illustrissime de bien vouloir m'autoriser à lui dire quatre paroles dans son intérêt. — Dis tout ce que tu voudras, me répondit Son Excellence, je t'écouterai. » Je repris donc : « Sachez, Monseigneur, que ce bloc de marbre dont le Bandinelli a tiré son groupe d'Hercule et Cacus avait été extrait de la carrière pour l'admirable Michel-Ange, qui avait établi le modèle d'un Samson accompagné de quatre autre figures. C'eût été le plus bel ouvrage du monde. Votre Bandinelli n'en a tiré que deux figures, mal faites et toutes rapetassées, de sorte qu'aujourd'hui encore notre noble Ecole proteste contre la grave injure qu'on a faite

à ce beau marbre. Je crois bien que plus de mille sonnets y ont été affichés à la honte de ce mauvais ouvrage, et je sais que Votre Excellence illustrissime s'en souvient parfaitement. Or donc, mon illustre seigneur, si les gens qui avaient charge de cette affaire se sont montrés assez stupides pour enlever à Michel-Ange ce beau marbre qui lui était destiné et le donner au Bandinelli, qui l'a gâté, comme on le voit, souffrirez-vous jamais que le bloc actuel, qui est encore beaucoup plus beau que le premier, ne soit pas confié à un homme de talent, qui vous le mettra en valeur, encore qu'il ait été réservé au Bandinelli, qui ne peut que le gâter? Faites, Monseigneur, que tout artiste qui en a le désir puisse établir un modèle; que tous les projets soient ensuite soumis à l'Ecole. Votre Excellence illustrissime entendra ce qu'elle en dit et saura, grâce à son esprit judicieux, choisir le meilleur. En agissant ainsi, vous ne jetterez pas votre argent par la fenêtre, et vous ne découragerez pas les valeureux efforts d'une si admirable Ecole, qui est aujourd'hui unique au monde et de qui dépend toute la gloire de Votre Excellence illustrissime. » Le duc m'avait écouté avec infiniment de bienveillance; dès que j'eus fini, il se leva de table et me dit : « Va, Benvenuto, mon ami, fais un modèle et gagne ce beau marbre; tu m'as dit la vérité, et je le reconnais. » La duchesse, dépitée, me menaça de la tête en murmurant je ne sais quoi. Quant à moi, je saluai Leurs Excellences et retournai à Florence. Mon voyage me parut durer mille ans, tant j'avais hâte de mettre la main à mon modèle (1).

---

(1) Il faut rapprocher ce passage du texte suivant de VASARI (VI, 186-187) : « Nombre d'années auparavant, on avait extrait de la carrière, à Carrare, un grand bloc de marbre haut de dix brasses et demie et large de cinq brasses. Baccio, en ayant été informé, courut à Carrare; il donna au propriétaire cinquante écus à titre d'arrhes, fit marché avec lui et retourna à Florence, où il manœuvra tant et si bien auprès du duc que, par l'entremise de la duchesse, il obtint de faire un colosse, destiné à décorer la Place, au coin où était le

CCXXIX

Quand le duc revint à Florence, il me fit visite sans m'avoir prévenu. Je lui montrai deux petits modèles différents l'un de l'autre. Il les loua tous les deux, mais me déclara cependant

---

lion. On élèverait là une grande fontaine avec jets d'eau, au milieu de laquelle serait Neptune, sur un char traîné par des chevaux marins. Baccio, qui devait tirer cette figure du bloc susdit, en établit plusieurs modèles, qu'il montra à Son Excellence. Toutefois l'affaire resta en suspens jusqu'à l'année 1559, époque à laquelle le propriétaire du marbre, venu de Carrare, demanda qu'on lui payât le restant du prix, faute de quoi il rendrait les cinquante écus, afin de pouvoir tailler le bloc en plusieurs morceaux et en tirer de l'argent, parce qu'il avait beaucoup de demandes. Le duc ordonna à Giorgio Vasari de faire payer le marbre. Le fait vint à la connaissance des autres sculpteurs; Benvenuto ayant appris que le bloc n'était pas encore définitivement donné à Baccio, et l'Ammanato l'ayant su de même, chacun d'eux pria le duc de lui permettre de faire un modèle en concurrence avec Baccio et d'accorder le marbre à celui dont le modèle aurait montré le plus de talent. Le duc ne défendit à aucun d'eux d'établir un modèle et ne leur ôta pas l'espérance que celui qui aurait le mieux réussi pût obtenir d'exécuter la fontaine. Il savait bien que, par son talent, son jugement et son dessin, Baccio était encore le meilleur des sculpteurs qui le servaient, pourvu qu'il voulût s'en donner la peine; et il était heureux de cette concurrence, de nature à exciter Baccio à mieux faire et à déployer tous ses moyens. Quant à celui-ci, lorsqu'il se vit ce concours sur les bras, il en eut la plus grande inquiétude, redoutant la disgrâce ducale plus encore que toute autre chose. Il se remit à composer des modèles; il entoura la duchesse de ses assiduités et manœuvra si bien près d'elle, qu'il obtint d'aller à Carrare pour donner l'ordre que le marbre fût envoyé à Florence. Arrivé à Carrare, il fit tellement diminuer le bloc, conformément aux projets qu'il avait conçus, qu'il le réduisit à de fort mesquines proportions, et qu'il enleva aussi bien à lui-même qu'aux autres l'occasion et la possibilité de produire désormais une œuvre belle et grandiose. A son retour à Florence, il y eut une longue lutte entre Benvenuto et lui; Benvenuto disait au duc que Baccio avait gâté le marbre avant de le toucher. » Il n'est pas sans intérêt de constater que la version de Vasari est plus favorable à Benvenuto que le propre récit de celui-ci.

qu'il en préférait un et que, si je le menais à bonne fin, je m'en trouverais bien. Son Excellence, qui avait vu les modèles du Bandinelli et des autres concurrents, fit beaucoup plus l'éloge des miens, ainsi que me le rapportèrent nombre des courtisans qui l'avaient entendu. Entre autres circonstances notables, en voici d'ailleurs une dont il convient de tenir le plus grand compte : Le cardinal de Santa Fiore étant venu à Florence (1), le duc le mena à Poggio a Caiano. En cours de route, on rencontra le bloc de marbre, et le cardinal, après l'avoir fort admiré, demanda à qui Son Excellence voulait en confier la mise en œuvre. Le duc répondit aussitôt : « A mon Benvenuto, qui m'a fait un magnifique modèle. » Cela me fut répété par des hommes dignes de foi et me décida à aller trouver la duchesse, à qui je portai quelques agréables babioles de mon invention. Son Excellence illustrissime en fut enchantée. Elle me demanda ensuite à quoi je travaillais. « Madame, lui répondis-je, il m'a pris la fantaisie d'entreprendre un des ouvrages les plus difficiles qu'on ait jamais faits au monde. C'est un crucifix de marbre du plus beau blanc, sur une croix d'un marbre absolument noir. La figure est de grandeur naturelle. » La duchesse aussitôt de m'interroger sur ce que j'en voulais faire. « Madame, lui dis-je, sachez que je ne le donnerais pas pour deux mille ducats d'or, car pour un pareil travail jamais homme ne s'est soumis à aussi extrême fatigue, et je ne me serais jamais engagé à l'exécuter pour quelque haut seigneur que ce fût, de peur qu'il n'en résultât mon déshonneur. J'ai acheté les marbres de mon argent, et j'ai eu à mon service pendant environ deux ans un jeune apprenti pour m'aider, de sorte que, tant en marbres qu'en outils autres que ceux d'usage courant et en salaires il me coûte plus de trois cents écus. Je ne le donnerais donc pas

(1) Guido Ascanio Sforza, fils de Bosio, fut envoyé par Pie IV à Florence, en février 1560, pour remettre le chapeau cardinalice à don Giovanni, second fils de Cosme.

pour deux mille écus d'or; mais, si Votre Excellence illustrissime veut bien m'accorder une grâce qui n'a rien que de très licite, je le lui offrirai volontiers en présent gratuit. Je prie seulement Votre Excellence de rester sans me desservir ni me favoriser dans l'affaire des modèles du Neptune que le duc a ordonné d'établir pour le grand bloc de marbre. » La duchesse me répondit avec un profond courroux : « Ainsi donc, tu ne fais aucun cas de mon appui ou de mon opposition? — Au contraire, Madame, m'écriai-je; pourquoi donc autrement vous offrirais-je en cadeau ce que j'estime deux mille ducats? Mais j'ai tant de confiance dans la valeur des pénibles et savantes études auxquelles je me suis livré, que je me promets bien de gagner la palme, même si j'avais pour rival ce grand Michel-Ange Buonarroti, le seul maître dont je tienne tout ce que je sais. Je serais bien plus heureux de le voir établir un modèle, lui qui sait tant, que de concourir avec ces ignorants, car avec un si grand artiste je ne pourrais que gagner, tandis qu'avec les autres je n'ai rien à espérer. » Dès que j'eus fini de parler, la duchesse se leva, encore à moitié fâchée, et je m'en retournai à mon travail et fis avancer mon modèle autant que je le pouvais (1). Quand je l'eus terminé, le duc vint le voir en compagnie de deux ambassadeurs, celui du duc de Ferrare et celui de la seigneurie de Lucques (2). Il en fut très satisfait et dit à ces seigneurs : « Benvenuto mérite vraiment le marbre! » Alors les deux

(1) D'un mémorandum établi le 3 janvier 1565 par Benvenuto, il résulte que celui-ci fit une autre démarche auprès de la duchesse : « Tandis que j'exécutais le modèle du Neptune, je priai messer Bartolomeo Concino d'offrir de ma part le susdit Crucifix à la duchesse. Messer Bartolommeo me répondit deux jours après que Son Excellence ne voulait pas l'accepter en cadeau et que, lorsque Son Excellence le verrait, elle tenait à le payer selon sa juste valeur. J'eus ainsi la déconvenue de voir mon présent refusé. » (Tassi, III, 138.)

(2) L'ambassadeur de Ferrare était le chevalier Conegrano; celui de Lucques, Girolamo Lucchesini (Tassi).

ambassadeurs parlèrent hautement en ma faveur, surtout celui de Lucques, qui était un lettré, pourvu du grade de docteur. Je me tenais quelque peu à l'écart, pour leur permettre de dire tout ce qu'ils pensaient; mais lorsque j'entendis leurs éloges, je m'approchai d'eux sans plus tarder, et, me tournant vers le duc, je lui dis : « Monseigneur, Votre Excellence illustrissime devrait recourir encore à une autre précieuse expérience; ce serait d'ordonner, à qui voudrait le faire, d'entreprendre un modèle de terre exactement de la grandeur que doit avoir le marbre. De cette manière elle verra beaucoup mieux qui le mérite; et j'ajoute que si elle le donne à qui ne l'a pas mérité, ce n'est pas à l'homme de valeur évincé qu'elle fera le plus de tort, mais à elle-même, parce qu'elle y perdra son argent et sa réputation. Si elle le donne, au contraire, à qui l'a mérité, elle en acquerra d'abord la plus grande gloire, emploiera bien son argent, et les gens compétents croiront alors qu'elle aime les arts et qu'elle s'y entend. » Dès que j'eus achevé ces paroles, le duc haussa les épaules et se dirigea vers la porte. « Monseigneur, lui dit l'ambassadeur de Lucques, votre Benvenuto est un terrible homme. — Beaucoup plus terrible que vous ne l'imaginez, répondit le duc, et il eût mieux valu pour lui qu'il ne l'eût pas été autant, car il aurait à cette heure des choses qu'il n'a pas (1). » Ces paroles me furent répétées textuellement par le même ambassadeur, comme pour me reprocher de ne pas agir autrement. Je lui déclarai que je prenais les intérêts de mon prince en bon et fidèle serviteur, mais que je ne savais pas tenir le rôle d'adulateur. Quelques semaines plus tard, le Bandinelli mourut (2). On crut que sa mort était due, sans doute à ses désordres, mais pour une bonne part aussi au dépit qu'il avait eu de voir le bloc de marbre lui échapper.

---

(1) La réponse de Cosme est soulignée dans le manuscrit original.

(2) Bandinelli mourut le 7 février 1560, à l'âge de soixante-douze ans (Vasari, VI, 120).

CCXXX

Ledit Bandinelli, ayant appris que j'avais fait le crucifix dont j'ai parlé plus haut, attaqua sur l'heure un bloc de marbre et en tira cette Vierge de Pitié qu'on voit dans l'église de l'Annunziata (1). J'avais offert mon crucifix à Santa Maria Novella, et j'avais déjà enfoncé dans la muraille les crampons pour l'y fixer, quand je formulai cette unique demande : qu'on m'autorisât à faire, aux pieds de mon crucifix et au niveau du sol, un petit tombeau pour y reposer après ma mort. Les moines me répondirent qu'ils ne pouvaient m'accorder une telle faveur sans le consentement de la fabrique. « Mes révérends, leur répondis-je, pourquoi donc n'avez-vous pas demandé son consentement préalable quand il s'est agi de me concéder un emplacement pour mon beau crucifix, et pourquoi m'avez-vous laissé, sans sa permission, installer les crampons et le reste? » Il en résulta que je ne voulus plus offrir à l'église de Santa Maria Novella le fruit de mes très durs travaux, malgré la démarche que firent ensuite les administrateurs de la fabrique auprès de moi pour me prier d'y consentir. Ma pensée se tourna de suite vers l'église de l'Annunziata. Dès que je leur eus offert de leur donner mon crucifix aux mêmes conditions qu'à Santa Maria Novella, les dignes religieux de l'Annunziata furent tous d'accord pour me prier de le mettre dans leur église et d'y ériger mon tombeau comme bon me semblerait. Le Bandinelli, ayant prévu cela, se mit en grande hâte à terminer sa Vierge de Pitié, et pria la duchesse de lui faire concéder la chapelle qui appartenait aux Pazzi. Il ne l'obtint pas sans difficultés; dès qu'il l'eut enfin, il y plaça bien vite son ouvrage, qui n'était pas encore entièrement terminé quand il mourut. La duchesse alors de déclarer que, si elle l'avait protégé pendant sa vie,

(1) Ce groupe y figure toujours, dans la chapelle des Pazzi, à droite du maître-autel.

elle le protégerait encore après sa mort et que, malgré la disparition de mon rival, je ferais bien de ne jamais songer à obtenir le bloc de marbre. En conséquence, le courtier Bernardone, que je rencontrai un jour à la campagne, m'apprit que la duchesse avait adjugé le marbre. « Oh! le malheureux marbre, m'écriai-je; entre les mains du Bandinelli il était certes bien mal tombé, mais entre celles de l'Ammannato il est cent fois pis encore! » Le duc m'avait pourtant ordonné d'établir le modèle en terre, en lui donnant la grandeur que le marbre devait avoir; il m'avait en outre fait fournir de bois et de terre et établir un petit enclos sous la Loggia où est mon Persée; il me payait enfin un manœuvre. Je m'attelai à ce travail en toute diligence, j'établis l'armature en bois conformément à mes bons principes et je la menai heureusement à bonne fin. Je ne me souciais point de l'exécution en marbre, puisque je savais que la duchesse avait décidé qu'on ne me la confierait point, ce qui suffisait à m'en ôter la pensée. J'endurais cette fatigue pour mon seul plaisir, car je me flattais que, lorsque mon travail serait terminé, la duchesse, qui malgré tout était une personne intelligente, ne pourrait le voir sans regretter d'avoir causé un tort aussi incommensurable au fameux bloc de marbre et à elle-même. Jean Flamand (1) faisait un autre modèle dans les cloîtres de Santa Croce; Vincenzio Danti, de Pérouse (2), exécutait le sien dans le palais de messer Ottaviano de Médicis; le fils du Moschino en avait commencé un à Pise (3); enfin Bartolommeo Ammannato établissait sa maquette dans la Loggia, qu'on

---

(1) Jean de Bologne, ou le Bologna, né à Douai en 1524, mort en 1608.

(2) Orfèvre et sculpteur pérugin, né en 1530, mort en 1576.

(3) Francesco Mosca, que Benvenuto désigne sous le nom de Moschino, n'avait alors qu'une trentaine d'années. Il ne pouvait donc avoir de fils en âge de concourir. Il dut établir lui-même le modèle en question. On sait que cet artiste résidait en 1563-1564 à Pise, où Cosme l'avait chargé de travaux à la cathédrale (Vasari, VII, 297 et suiv.).

avait divisée à cet effet. Quand la mienne fut achevée, j'entrepris de modeler la tête, déjà quelque peu ébauchée. Un jour, le duc descendit du Palais et fut conduit par le peintre Giorgetto (1) dans la loge de l'Ammannato pour y voir le Neptune. Ledit Giorgetto y avait travaillé de sa main pendant de longues journées, avec l'Ammannato et tous ses ouvriers. Le duc examina la statue et s'en montra, m'a-t-on dit, très peu satisfait. Giorgetto avait beau essayer de l'étourdir avec son caquetage, le duc secouait la tête. Se tournant enfin vers son messer Gianstefano (2), Son Excellence lui dit : « Va demander à Benvenuto si son colosse est assez avancé pour qu'il consente à me le laisser voir un peu. » Messer Gianstefano me transmit très courtoisement et très gracieusement le message du duc et, de plus ajouta que si mon ouvrage ne me semblait pas encore en état d'être montré, je pouvais le dire franchement, car le duc savait fort bien que j'avais été peu aidé pour une entreprise aussi importante. Je répondis que je suppliais Son Excellence de me faire la faveur de venir, et que si mon ouvrage était, à la vérité, peu avancé, Son Excellence avait trop de pénétration d'esprit pour ne pas se rendre parfaitement compte de ce qu'il serait une fois achevé. Ce gentilhomme porta ma réponse au duc, qui ne se fit pas prier pour venir. A peine entré dans ma loge, il jeta les yeux sur mon modèle et en parut très satisfait, puis il se promena tout autour, en s'arrêtant aux quatre points principaux; un praticien consommé n'eût pas agi autrement. Enfin il montra par son air et ses gestes qu'il était enchanté, et se borna à me dire : « Benvenuto, tu n'as plus qu'à y mettre la dernière main; » mais il ajouta, en se tournant vers les gens de sa suite, de grands éloges de mon ouvrage : « Le petit modèle que j'ai vu chez lui, dit-il, me plaisait fort, mais celui-ci vaut encore mieux. »

---

(1) Giorgio Vasari.

(2) Gian Stefano Alli, camérier de Cosme.

CCXXXI

Voici maintenant ce que permit Dieu, qui fait toutes choses pour notre plus grand bien, de telle sorte que je n'hésite pas à dire qu'Il protège toujours ceux qui Le confessent et croient en Lui. A ce moment un certain coquin de Vicchio, appelé Piermaria d'Anterigoli et surnommé le Sbietta, vint me trouver. Il exerçait la profession de berger. Comme il était proche parent de messer Guido Guidi, le médecin, aujourd'hui prévôt de Pescia, je prêtai l'oreille à ses propositions. Il m'offrit de me céder, pour en jouir ma vie durant, une terre qu'il possédait. Je ne voulus point la visiter, parce que je désirais terminer le modèle colossal de mon Neptune. Je n'avais d'ailleurs aucun besoin de me déranger, parce que je n'achetais que le revenu de ce domaine, et que le Sbietta m'avait donné le relevé de son rendement en muids de blé, en vin, en huile, en marrons et autres produits. Je calculai qu'au moment où nous étions, tout cela valait beaucoup plus de cent écus d'or, et je lui comptai six cent cinquante écus, les droits du fisc y compris (1). Il me remit un écrit de sa main, par lequel il me garantissait à perpétuité, tant que je vivrais, le revenu susdit; aussi ne me souciai-je point d'aller voir l'exploitation, sauf à m'informer de mon mieux si le Sbietta et ser Filippo, son frère, étaient assez solvables pour que je pusse être sans inquiétude. De fait, nombre de personnes de diverses conditions, qui les connaissaient, déclarèrent que je pouvais être absolument tranquille. Nous fîmes venir d'un commun accord ser Pierfrancesco Bertoldi, notaire près le Tribunal des marchands. Je lui mis d'abord entre les mains le relevé de tout ce que le Sbietta me garantissait, pensant

(1) Dans une supplique adressée, en 1566, à don Francesco de Médicis (Bianchi, pp. 519-520), Benvenuto ne parle que de 550 écus, mais il semble que les droits du fisc soient en plus.

qu'il devait être fait mention de cet écrit dans le contrat (1). J'aurais dû insister davantage, car ce notaire, en dressant son acte, prit soin de mentionner les vingt-deux propriétés limitrophes, que lui énumérait le Sbietta, et, relativement à moi, il oublia d'indiquer le montant de la rente que mon vendeur m'avait offerte. Pendant qu'il écrivait, je travaillais de mon côté, et comme il employa plusieurs heures à sa rédaction, je modelai une bonne partie de la tête du Neptune. Quand le contrat fut définitif, le Sbietta se mit à me faire les plus grandes amitiés du monde, et je lui rendais la pareille. Il m'offrait en présents des chevreaux, des fromages, des chapons, de la recuite (2) et des quantités de fruits, de sorte que je commençais à en être quelque peu confus. En échange de ces amabilités, je l'arrachais à son auberge toutes les fois qu'il venait à Florence, et souvent, quand des gens de sa famille l'accompagnaient, je les emmenais aussi avec moi. Il me dit un jour en plaisantant que je devrais avoir honte, après avoir acheté une terre depuis tant de semaines, de ne pas me décider, pour aller la voir, à laisser un peu pendant trois jours mes affaires à mes ouvriers. Ses cajoleries eurent tant de prise sur moi que, pour mon malheur, je lui fis visite. Il me reçût chez lui avec tant d'amitiés et tant de marques d'honneur qu'un duc n'eût pas été mieux traité. Sa femme était encore plus affable que lui. Nous restâmes longtemps dans ces termes, jusqu'au jour où le Sbietta et son frère, ser Filippo, eurent achevé tout ce qu'ils avaient l'intention de faire.

CCXXXII

Je n'oubliais point de pousser le travail de mon Neptune. Je l'avais déjà entièrement ébauché, comme je l'ai dit plus

(1) Ce relevé avait été dressé le 21 mars 1560; le contrat est du 26 juin suivant.

(2) Sorte de fromage maigre qu'on fait avec du petit-lait. Dans le midi de la France, on le nomme aussi brousse ou seré.

haut, suivant une excellente méthode que personne n'a jamais employée ni même connue avant moi. Bien que je fusse certain de ne point obtenir le marbre, pour les raisons que l'on sait, je pensais pouvoir finir promptement mon modèle et l'exposer aussitôt sur la place, sans autre but que ma propre satisfaction. Comme la saison était déjà chaude et agréable, je me laissai tellement amadouer par ces deux coquins, qu'un mercredi je profitai de la succession de deux féries pour quitter ma villa de Trespiano (1). J'avais déjeuné longuement, de sorte que je ne parvins à Vicchio que quatre heures avant le coucher du soleil. A la porte du bourg, je rencontrai ser Filippo, qui semblait instruit de mon arrivée. Il me reçut à bras ouverts et m'emmena chez le Sbietta, dont je trouvai la femme impudique. Je reçus, d'elle aussi, des caresses inouïes, et lui offris un chapeau de paille assurément très fine, car elle me déclara n'en avoir jamais vu de plus beau. Son mari était absent à ce moment. Quand le soir approcha, nous soupâmes tous ensemble fort gaiement; on me donna ensuite une chambre très convenable, où je me reposai dans un lit d'une propreté parfaite. Mes deux serviteurs furent traités de même, selon leur rang. Le lendemain matin, à mon lever, on me fit tout autant d'amitiés. J'allai voir mon domaine, qui me plut et où l'on me remit une certaine quantité de blé et d'autres grains. Tandis que nous retournions à Vicchio, le prêtre ser Filippo me dit : « Benvenuto, n'ayez point d'inquiétude; bien que vous n'ayez pas trouvé là tout ce qui vous a été promis, vous pouvez quand même être content, car vous en serez dédommagé, foi d'honnêtes gens que nous sommes; sachez d'ailleurs que nous avons renvoyé le tenancier, qui est un misérable. » Quant à ce tenancier, qui se nommait Mariano Rosegli, il

---

(1) Benvenuto avait acheté cette villa en 1548 (mémorandum du 26 octobre 1548, dans Tassi, III, 18) et l'avait agrandie en 1556 (mémorandum du 14 août 1556, dans Tassi, III, 70).

me répéta plusieurs fois : « Prenez bien garde à vous! Vous verrez à la fin qui de nous est le plus misérable. » En me parlant ainsi, ce paysan souriait dans sa barbe d'une manière inquiétante et secouait la tête comme pour dire : « Vas-y quand même, tu verras qui a raison. » J'en augurai plutôt mal, mais je n'imaginais aucunement ce qui devait m'arriver. En revenant de mon domaine, qui est à deux milles de Vicchio, du côté des Apennins, je rencontrai le prêtre, qui m'attendait avec ses caresses accoutumées (1). Nous allâmes déjeûner tous ensemble; quoique ce ne fût pas le principal repas de la journée, nous mangeâmes fort bien. J'allai ensuite flâner à travers les rues de Vicchio. Le marché était commencé. Je vis que j'étais regardé comme un objet de curiosité par tous les gens du pays, et surtout par un excellent homme qui habite Vicchio depuis de nombreuses années et dont la femme est boulangère. Cet homme de bien a pour demeure une maison du bourg qui m'appartient, et qui me fut cédée en même temps que mon domaine, désigné sous le nom de *Domaine de la Fontaine*. « Je suis votre locataire, me dit-il, et je vous paierai en temps voulu votre loyer. Si même vous le voulez auparavant, je me conformerai à tous vos désirs, car vous serez toujours d'accord avec moi. » Pendant que nous causions, je le vis me fixer, les yeux dans les yeux, et je ne pus m'empêcher de m'écrier : « De grâce! mon cher Giovanni (2), dites-moi pourquoi vous m'avez plusieurs fois regardé si fixement? — Je vous le dirai volontiers, me répondit-il, si vous me promettez, sur votre parole d'honnête homme, de ne point répéter ce que je vais vous raconter. » Je le lui promis. « Sachez donc, reprit-il, que, voilà quelques jours à peine, ce prêtraillard de ser Filippo

(1) Il résulte de ce texte que Benvenuto se rendit au moins deux fois à son domaine : la première fois en compagnie de ser Filippo, la seconde fois seul.

(2) Au paragraphe suivant, Benvenuto l'appellera Giovanni Sardella.

vantait à qui voulait l'entendre l'habileté de son frère Sbietta qui, disait-il, avait cédé en viager un sien domaine à un vieillard qui ne passerait pas l'année. Vous avez affaire à des coquins; tâchez donc de vivre le plus que vous pourrez, et ayez l'œil ouvert, car il le faut. Je ne veux rien ajouter de plus. »

CCXXXIII

En me promenant dans le marché, je rencontrai Giovanbattista Santini. Le prêtre nous emmena tous deux souper. Comme je l'ai déjà dit, nous avions encore quatre heures de jour devant nous, mais on soupa d'aussi bonne heure à cause de moi, parce que j'avais annoncé que je voulais retourner le soir même à Trespiano. On prépara donc rapidement le repas; la femme du Sbietta s'y employa, et, plus que les autres, un certain Cecchino Buti, le satellite de ces gens. Lorsque les salades furent prêtes et qu'on voulut se mettre à table, ce prêtre de malheur eut un certain mauvais sourire de sa façon et dit : « Il faut que vous me pardonniez; je ne puis en effet souper avec vous, car il m'est tombé sur les bras une affaire de grande importance qui intéresse mon frère Sbietta. Comme il n'est pas ici, je dois le suppléer. » Nous le priâmes tous de rester, mais nous ne pûmes le faire changer de résolution. Il partit, et nous commençâmes à souper. Lorsque nous eûmes mangé les salades dans de grandes assiettes communes, on nous apporta de la viande bouillie, et l'on déposa devant chacun de nous une écuelle. Santini, qui était assis en face de moi, me dit : « Les pièces de vaisselle qu'on vous donne sont toutes différentes de ces autres; en avez-vous jamais vu de plus belles? » Je lui répondis que je n'y avais pas fait attention. Il reprit en m'engageant à inviter la femme du Sbietta à prendre place à table. Elle allait et venait en toute hâte, ainsi que son Cecchino Buti, et tous deux semblaient extraordinairement affairés. Enfin, devant mes instances, elle s'assit, mais ce fut pour me dire,

d'un ton désolé : « Mes plats ne vous plaisent donc pas, que vous mangez si peu? » Je lui fis donc à plusieurs reprises l'éloge de son souper, l'assurant que je n'avais jamais eu meilleur appétit, ni mangé de meilleurs plats, et je finis mon compliment en déclarant que je prenais exactement ce qu'il me fallait. Je n'aurais jamais imaginé pourquoi cette femme me pressait tant de manger. Quand le repas fut terminé, nous n'avions plus même trois heures de jour devant nous, et je désirais retourner le soir à Trespiano, afin de pouvoir aller le lendemain à mon travail de la Loggia. Je dis donc adieu à tout le monde, je remerciai mon hôtesse et je partis. Je n'étais pas à trois milles de distance que je crus avoir le feu dans l'estomac. En même temps je me sentais travaillé de telle sorte que le temps d'arriver jusqu'à ma villa de Trespiano me parut un millénaire. Grâce à Dieu, j'y parvins enfin pendant la nuit, non sans grande fatigue, et je me mis aussitôt en mesure de me coucher. Je ne pus dormir un seul instant de la nuit, et j'eus de plus un tel flux de ventre, que je fus forcé d'aller plusieurs fois aux commodités. Le jour venu, comme l'anus me brûlait, je voulus voir ce que j'avais : je constatai que l'endroit était tout ensanglanté. J'eus immédiatement l'idée que j'avais mangé quelque chose d'empoisonné. Maintes et maintes fois je recherchai en moi-même ce que ce pouvait être. Il me revint alors en mémoire que la femme du Sbietta m'avait donné des assiettes et plats différents de ceux des autres convives, et que ce prêtre de malheur, son beau-frère, après s'être donné tant de mal pour m'honorer de son mieux, n'avait plus voulu rester à souper avec nous. Je me remémorai encore les propos que ce prêtre avait tenus sur son Sbietta, qui avait fait un si beau coup, en cédant une terre en viager à un vieillard qui ne passerait jamais l'année, propos que m'avait répétés ce brave homme de Giovanni Sardella. Je conclus donc que ces gens m'avaient administré, dans une petite écuelle de sauce fort bien accommodée et fort agréable au goût, une dose de sublimé. Le

sublimé produit en effet tous les accidents que je constatais chez moi. J'ai coutume, heureusement, de ne manger avec la viande que peu de sauces ou de condiments, en dehors du sel; c'est pourquoi je n'avais pris que deux bouchées de cette sauce, quelque agréable qu'elle fût à la bouche. Je me rappelai le grand nombre de fois que la femme du Sbietta m'avait, sous divers prétextes, engagé à prendre de cette sauce, et je tins pour absolument certain qu'on y avait mêlé un peu de sublimé.

CCXXXIV

Bien qu'affligé d'aussi terribles douleurs, j'allai, coûte que coûte, travailler à mon colosse dans la Loggia; mais, au bout de quelques jours, la violence du mal l'emporta tellement sur moi que je dus garder le lit. Dès que la duchesse apprit que j'étais malade, elle fit attribuer, sans concours, le soin de mettre en œuvre le malheureux marbre à Bartolommeo, fils de l'Ammannato. Celui-ci m'envoya dire par messer... (1), habitant via del..., que je pouvais faire ce que je voulais de mon modèle commencé, étant donné qu'il avait gagné le marbre. Ce messer... était un des amants de la femme dudit Bartolommeo Ammannato, et comme il était préféré aux autres, grâce à son air agréable et à sa discrétion, l'Ammannato lui donnait toutes ses commodités (2). J'aurais bien des choses à dire là-dessus, mais je ne

---

(1) Le nom et l'adresse du personnage ont été rayés si fortement qu'ils sont devenus illisibles.

(2) Phrase rayée dans le manuscrit original. Benvenuto avait auparavant célébré cette femme, nommée Laura Battifera, en des sonnets où il la déclarait « plus digne de gloire et plus belle que la Laure de Pétrarque (*Trattati*, p. 387), à moins qu'elle ne fût Laure même, rendue à la vie (*Trattati*, p. 355). Ajoutons qu'il composa à l'adresse de l'Ammannato un sonnet injurieux, à la suite de l'affaire du Neptune (sonnet LV, dans l'édition précitée des *Trattati*, p. 354).

veux pas suivre l'exemple du Bandinelli, son maître, qui bavardait jusqu'à déraisonner. Sachez seulement que je répondis audit... que je m'étais toujours douté de ce qui arrivait, et qu'il pouvait recommander à Bartolommeo de ne point ménager sa peine, s'il voulait prouver qu'il savait bon gré à la fortune de la faveur si grande et si injuste qu'elle lui avait accordée. Cette désagréable nouvelle vint me trouver au lit, tandis que me soignait l'excellentissime maître Francesco de Montevarchi, médecin. Je suivais en même temps un traitement chirurgical de maître Raffaello de' Pilli, parce que le sublimé m'avait tellement brûlé le conduit de l'anus que je ne pouvais aucunement retenir le bran. Maître Francesco reconnut que le poison n'avait pas fait tout le mal qu'on pouvait craindre, parce qu'il avait été absorbé à trop petite dose pour triompher de la vigueur de ma robuste constitution. « Benvenuto, s'écria-t-il un jour, remercie Dieu, car tu es hors de danger. Sois sans inquiétude; je tiens à te guérir, pour rendre furieux les coquins qui ont voulu ta perte. — Cette cure, dit alors maître Raffaello, sera une des plus belles et des plus difficiles dont on ait jamais parlé; sache, en effet, Benvenuto, que tu as avalé une pilule de sublimé. » A ces mots maître Francesco d'interrompre en disant : « Ce n'était peut-être qu'une chenille venimeuse. » Mais je déclarai que je savais de la manière la plus certaine quel poison c'était et qui me l'avait administré, et, sur ce, chacun de nous se tut. Médecin et chirurgien me soignèrent pendant plus de six mois, et je restai plus d'un an avant de prendre le dessus.

CCXXXV

En ce temps-là, le duc fit son entrée à Sienne (1), où l'Ammannato était allé plusieurs mois auparavant élever les arcs de triomphe. Un bâtard de cet homme, étant resté

(1) Le 28 octobre 1560.

dans la Loggia, enleva des toiles qui cachaient le modèle de mon Neptune, que je tenais couvert jusqu'à ce qu'il fût terminé. Je courus aussitôt me plaindre au seigneur don Francesco, fils du duc, qui me témoignait de l'intérêt. Je lui dis qu'on avait découvert ma figure, encore inachevée, ajoutant que si elle eût été finie je ne m'en serais pas soucié. Le prince fit de la tête un geste de menace et répondit : « Benvenuto, n'ayez point de tracas parce qu'on vous l'a découverte, car cela ne peut que nuire à vos ennemis; si néanmoins vous désirez que je la fasse recouvrir, je donnerai aussitôt les ordres nécessaires. » A ces paroles, Son Excellence illustrissime en ajouta beaucoup d'autres qui témoignaient de sa haute faveur devant les nombreux seigneurs présents. Je repris alors la parole et demandai à Son Excellence de bien vouloir me donner quelque commodité pour achever cet ouvrage, que je me proposais de lui offrir, en même temps que le petit modèle. Le prince déclara qu'il acceptait volontiers l'un et l'autre, et qu'il me ferait donner toutes les commodités que je demanderais. Je me sentis réconforté par cette légère marque de bienveillance, à laquelle j'attribuai mon retour à la vie. Alors, en effet, que je me voyais succomber sous l'excès des maux et des chagrins qui m'avaient assailli tous à la fois, l'appui, si faible qu'il fût, de Son Excellence me fit reprendre courage, et j'eus quelque espoir de vivre encore.

CCXXXVI

Il s'était déjà passé plus d'un an depuis que j'avais acquis du Sbietta le domaine de la Fontaine. Sans parler de tous les ennuis que m'avaient faits mes débiteurs avec leur empoisonnement et leurs voleries, j'avais constaté que cette terre ne me rapportait pas la moitié de ce qu'on m'avait promis. Comme j'avais, en plus du contrat, un écrit de la main du Sbietta, qui s'engageait par devant témoins à me garantir

ledit revenu, je m'adressai aux seigneurs conseillers. A ce moment messer Alfonso Quistello, le procureur fiscal, vivait encore et siégeait au milieu d'eux. Parmi les conseillers se trouvaient aussi Averardo Serristori et Federigo de'Ricci (1). Je ne me souviens pas du nom de tous les autres; toutefois on y comptait un des Alessandri; qu'il me suffise de dire que tous étaient des hommes de grande valeur. Quand donc je leur eus exposé mes raisons, ils déclarèrent unanimement que le Sbietta devait me rendre mon argent. Seul fit exception Federigo de'Ricci, qui avait alors le Sbietta à son service; aussi tous ses collègues m'exprimèrent-ils leurs regrets de ce qu'il les empêchait d'expédier ma sentence. Averardo Serristori, entre autres, fit un bruit extraordinaire, de même qu'Alessandri, mais Federigo sut si bien traîner l'affaire en longueur que les juges arrivèrent à la fin de leur mandat. Ce gentilhomme (2) m'aborda un matin, tandis que les magistrats descendaient du tribunal sur la place de l'Annunziata, et me dit à haute voix, sans égard à personne : « Federigo de' Ricci l'a si bien emporté sur nous tous que tu as été assassiné contre notre volonté. » Je ne veux rien dire de plus sur ce sujet, parce que celui qui possède le pouvoir suprême dans le gouvernement s'en offenserait trop; qu'on sache seulement que je fus assassiné grâce au caprice d'un citoyen riche, uniquement parce que cet homme avait à son service mon gardeur de moutons.

CCXXXVII

Le duc se trouvant à Livourne, j'allai le trouver à seule fin de lui demander mon congé. Je sentais mes forces revenir, et comme je voyais qu'on ne m'employait à rien, j'étais désolé d'une inaction si lourdement préjudiciable à mes progrès. Ma résolution prise, j'allai donc à Livourne, où je trouvai

---

(1) Sénateur florentin, mort le 4 octobre 1572 (Manni, p. 83).
(2) Averardo Serristori.

mon duc, qui me fit le plus gracieux accueil. Je restai là quelques jours, et nul ne se passait sans que je montasse à cheval avec Son Excellence. J'avais beaucoup de facilité pour lui dire tout ce que je voulais, car elle sortait de la ville et suivait pendant quatre milles le bord de la mer, où elle faisait élever quelques fortifications. Pour éviter les importunités de la foule, le duc avait d'ailleurs pour agréable mon entretien. Un jour donc, le voyant spécialement en veine de bonnes grâces à mon égard, je me mis à lui parler du Sbietta, c'est-à-dire de Piermaria d'Anterigoli : « Monseigneur, dis-je, je veux raconter à Votre Excellence illustrissime un événement extraordinaire, qui lui révélera la cause pour laquelle je n'ai pu terminer le Neptune en terre auquel je travaillais dans la Loggia. Que Votre Excellence sache donc que j'avais acheté une terre en viager du Sbietta... » Bref, j'exposai toute l'affaire en détail, sans mêler le moindre mensonge à la vérité. Quand j'arrivai à l'empoisonnement, je dis que si jamais mes services avaient été agréables à Son Excellence illustrissime, elle devait, au lieu de punir le Sbietta ou ceux qui m'avaient administré le poison, leur donner quelque bonne récompense. « En effet, ajoutai-je, la dose était trop faible pour me tuer; elle fut au contraire exactement de force à me faire évacuer une viscosité mortelle qui m'encombrait l'estomac et les intestins. Dans l'état où je me trouvais, je pouvais encore vivre trois ou quatre ans, tandis que cette espèce de médecine a agi de telle sorte que je crois avoir gagné pour plus de vingt ans de vie, ce dont je remercie Dieu avec plus de ferveur que jamais. Je vois donc combien est vrai ce proverbe, que j'ai parfois entendu dire à certaines gens : A quelque chose malheur est bon. » Sur un parcours de plus de deux milles, le duc ne cessa de m'écouter très attentivement. Il s'écria seulement : « Oh! les coquins! » J'en conclus qu'ils m'avaient rendu service, et j'abordai des sujets plus agréables.

Je guettai un jour convenable, où Son Excellence illustrissime était affable à souhait, et je la priai de m'accorder mon

congé, afin que je ne perdisse point les années pendant lesquelles j'étais encore bon à faire quelque chose. J'ajoutai que j'avais encore un solde à toucher sur le prix de mon Persée, mais que Son Excellence illustrissime me le payerait quand il lui plairait. Je m'étendis, en outre, longuement et cérémonieusement, en remerciements adressés à Son Excellence, qui ne me répondit pas le moindre mot, et parut même prendre mon discours en mauvaise part. Le lendemain, messer Bartolommeo Concino, un des premiers secrétaires du duc (1), vint me trouver et me dit presque sur un ton de bravade : « Son Excellence déclare que si tu veux ton congé, elle te le donnera, et que si tu veux du travail, elle t'en fournira. Puisses-tu exécuter tout ce qu'elle te chargera de faire! » Je lui répondis que mon seul désir était d'avoir du travail, que je préférais travailler pour Son Excellence illustrissime que pour qui que ce fût au monde, et que je recevrais plus volontiers un sou à son service qu'un ducat à celui de tout autre prince, fût-il pape, empereur ou roi. « Si telle est ta pensée, me dit alors le secrétaire, vous êtes d'accord sans qu'il soit besoin de rien ajouter. Retourne donc à Florence et n'aie point d'inquiétude, car le duc te veut du bien. » Je revins donc à Florence.

CCXXXVIII

Dès que j'y fus arrivé, un nommé Raffaello Scheggia, tisseur de draps d'or, vint me trouver et me dit : « Benvenuto, mon ami, je veux te mettre d'accord avec Piermaria Sbietta. » Je lui répondis qu'il n'y avait que les conseillers qui pussent nous mettre d'accord et j'ajoutai que le Sbietta ne disposerait pas toujours, dans le collège des conseillers, d'un Federigo de'Ricci qui, pour un présent de deux chevreaux gras, sans se soucier ni de Dieu ni de l'honneur, consentît à épouser une

(1) Fils d'un paysan de Terranuova, dans le val d'Arno. Cosme lui confia les missions les plus importantes et le fit comte de Penna.

aussi détestable cause et à offenser si cruellement la sainte justice. A ces paroles j'en ajoutai beaucoup d'autres, mais Raffaello n'en continua pas moins à me dire affectueusement qu'il valait beaucoup mieux manger une grive en paix que de batailler si rudement pour le plus gras des chapons, fût-on certain de finir par l'avoir. Il me dit encore que parfois les procès traînent tellement en longueur que je ferais mieux d'employer ce temps à exécuter quelque bel ouvrage, qui me rapporterait bien plus d'honneur et de profit. Je reconnus qu'il avait raison et commençai à prêter l'oreille à ses propositions, de sorte qu'il fut bientôt convenu entre nous que le Sbietta prendrait mon domaine en location, à raison de soixante-dix écus d'or par an, jusqu'à ma mort naturelle. Quand nous en fûmes à passer le contrat, que dressa ser Giovanni, fils de ser Matteo de Falgano, le Sbietta fit observer que les contrats du type dont nous avions parlé étaient les plus lourdement taxés; qu'il était décidé à ne point manquer à ses engagements, et que dès lors il conviendrait que nous fissions un bail renouvelable tous les cinq ans; qu'il garderait sa parole et ne me susciterait plus jamais de procès. Son coquin de frère, le prêtre, me fit la même promesse, et l'on dressa, comme ils le demandaient, un contrat de cinq ans (1).

CCXXXIX

Je voudrais aborder d'autres sujets et laisser de côté pour longtemps le récit de cette exorbitante friponnerie; mais il me faut d'abord faire connaître ce qui arriva au bout des cinq années de location. Quand elles furent écoulées, mes

---

(1) Suivant un memorandum de Benvenuto, en date du 19 septembre 1566 (Tassi, III, 144), ce contrat fut dressé en décembre 1561, avec point de départ du 1er février 1562. Le même memorandum place au 21 août 1566 le nouveau contrat dont il va être question au paragraphe suivant.

deux coquins ne voulurent plus tenir aucune de leurs promesses et prétendirent, tout au contraire, me rendre mon domaine, qu'ils entendaient ne plus garder à bail. A cette nouvelle, je commençai par me plaindre, mais ils m'exhibèrent le contrat. Je dus reconnaître que devant leur mauvaise foi je me trouvais sans défense. Ceci étant, je leur déclarai que le duc et le prince de Florence ne supporteraient pas que, dans leur ville, on assassinât les gens avec autant d'ignominie. Cette menace eut un tel effet sur eux qu'ils m'envoyèrent de nouveau ce même Raffaello Scheggia, qui avait négocié le premier accommodement. Ils m'avaient dit qu'ils ne voulaient plus me donner soixante-dix écus d'or par an, comme ils l'avaient fait pendant les cinq années écoulées; j'avais répondu que je ne consentirais pas la moindre réduction de loyer. Raffaello vint me trouver et me dit : « Benvenuto, mon ami, vous savez que je suis tout acquis à vos intérêts. Or, voici que vos adversaires ont remis toute l'affaire entre mes mains. » Et il me montra une procuration signée de leur main. Moi, qui ignorais que cet homme fût leur proche parent, je trouvai que les choses allaient pour le mieux, et je lui donnai, moi aussi, pleins pouvoirs pour traiter. Ce galant homme revint un soir d'août, une demi-heure après le coucher du soleil, et me tint de si longs discours qu'il me força à faire dresser le contrat sur-le-champ, tout simplement parce qu'il avait conscience que, si l'on eût attendu jusqu'au lendemain matin, la tromperie qu'il voulait me faire n'aurait eu aucun succès. On dressa donc le contrat, aux termes duquel le Sbietta et son frère s'engageaient à me donner soixante-cinq écus par an, payables par semestre, jusqu'à ma mort naturelle. Je protestai et voulus m'opposer de toutes mes forces à de telles conditions, mais Raffaello montra la procuration que je lui avais donnée, et s'en servit pour amener chacun à me donner tort. Il disait qu'il avait tout fait pour mon bien, et qu'il était tout acquis à mes intérêts. Le notaire et les témoins, ignorant qu'il était parent de mes locataires,

étaient unanimes à me blâmer. Je cédai donc sans insister, mais je ne négligerai rien pour vivre le plus longtemps possible.

J'ai fait depuis lors une autre sottise, au mois de décembre suivant, 1566, en achetant à ces gens, c'est-à-dire au Sbietta, la moitié du domaine du tertre qui borde ma première terre, le domaine de la Fontaine. Je l'acquis pour deux cents écus, avec faculté d'annulation pendant trois ans, et je le recédai à bail à mes vendeurs (1). Je crus bien faire en agissant ainsi, mais il me faudrait m'étendre trop longuement en ces pages si je voulais dire les atroces cruautés qu'ils ont eues pour moi. Je remets en tout et pour tout le soin de ma vengeance à Dieu, qui m'a toujours protégé contre ceux qui ont voulu me faire du mal.

CCXL

Quand j'eus entièrement terminé mon crucifix de marbre, il me sembla que, debout et élevé à quelques brasses au-dessus du sol, il ferait beaucoup mieux qu'étendu à terre. Bien qu'il produisît ainsi un excellent effet, dès que je l'eus mis debout, il parut encore beaucoup plus beau, et j'en fus très satisfait. Je commençai donc à le montrer à tous ceux qui désiraient le contempler. Dieu voulut que le duc et la duchesse en fussent informés; aussi, dès qu'il furent revenus de Pise, ils vinrent tous deux un jour à l'improviste chez moi, accompagnés de toute la noblesse de leur cour, à seule fin de voir mon crucifix. Celui-ci leur plut tant qu'ils ne cessaient de me couvrir de louanges infinies, auxquelles s'associèrent bien entendu tous les seigneurs et gentilhommes qui étaient là. Quand donc j'eus vu que Leurs Excellences illustrissimes étaient très satisfaits, je me mis à les remercier gracieuse-

(1) Benvenuto parle de cette acquisition dans un mémorandum du 4 décembre 1566 (Tassi, III, 149).

ment et leur dis qu'en me déchargeant du travail du Neptune de marbre, on m'avait rendu possible l'exécution d'un tel ouvrage, que personne avant moi n'avait entrepris. J'ajoutai que, bien qu'il m'eût coûté plus de fatigues qu'aucun autre de mes travaux, je ne pensais pas les avoir endurées en vain, alors surtout que Leurs Excellences illustrissimes me décernaient tant d'éloges. Enfin, ne croyant pas pouvoir jamais rien trouver qui fût plus digne de Leurs Excellences illustrissimes, je le leur offris en présent de grand cœur, en les priant seulement de daigner visiter le rez-de-chaussée de ma maison avant de se retirer (1). Le duc et la duchesse se levèrent aussitôt avec bonne grâce, sortirent de mon atelier et entrèrent dans ma maison, où ils virent mon petit modèle du Neptune et de la fontaine, que la duchesse n'avait point encore vu. Elle en eut les yeux si vivement frappés qu'elle jeta de suite un cri qui témoignait d'une indicible admiration; puis elle se tourna vers le duc et lui dit : « Sur ma vie!

---

(1) Le présent ne fut pas accepté et, en 1565, Cosme acheta le crucifix pour 1,500 écus d'or. En 1576, cet ouvrage fut offert par Francesco de Médicis, devenu grand-duc de Toscane, au roi d'Espagne Philippe II. On le conserve encore aujourd'hui à l'Escurial. Il mesure 1 ^{m}85 de la tête aux pieds; les bras ont chacun 0^{m}63 de longueur. La croix a 0^{m}17 de largeur et porte sur un de ses côtés l'inscription suivante :

BENVEN
VTVS * CEL
LINVS * CIV
IS * FLORE
NT * FACIEB
AT * MDLXII

Une couronne d'épines est posée sur la tête du Christ, qui s'incline sur le côté droit de la poitrine; le menton porte une petite barbe partagée en deux pointes qui allongent le visage et lui donnent un caractère étrange. Le corps est entièrement nu, ce qui a conduit à le revêtir d'une légère draperie fixée aux hanches. Plon, à qui nous empruntons ces détails (pp. 223-230), déclare que cette figure, « construite d'une façon bizarre, n'impressionne pas heureusement ».

je ne croyais pas qu'il eût le dixième d'une pareille beauté. » A ces mots, le duc lui répéta plusieurs fois : « Comment! Ne vous l'avais-je pas dit? » Ils causèrent longuement ensemble en termes qui me faisaient grand honneur, puis la duchesse m'appela près d'elle et me donna force louanges. C'était de sa part une manière de s'excuser, car ses paroles pouvaient presque s'interpréter comme une demande de pardon. Elle me dit enfin qu'elle voulait que je choisisse un bloc de marbre à mon goût et que je le misse en œuvre (1). A ces bienveillantes paroles je répondis que, si Leurs Excellences illustrissimes me donnaient les facilités voulues, j'aborderais volontiers, pour leur amour, une aussi fatigante entreprise. Aussitôt le duc de s'écrier : « Benvenuto, on te donnera toutes les facilités que tu demanderas et, en plus de celles-là, je t'en donnerai moi-même d'autres qui les dépasseront de beaucoup. » Ces aimables paroles étant dites, Leurs Excellences se retirèrent et me laissèrent fort content.

CCXLI

De nombreuses semaines se passèrent sans qu'on reparlât de moi; aussi, voyant qu'on ne me commandait rien, étais-je presque au désespoir. A ce moment, la reine de France envoya messer Baccio del Bene à notre duc pour lui demander un prêt d'argent. Le duc, dit-on, consentit gracieusement à lui

(1) Dans la seconde grande supplique adressée en 1570 aux contrôleurs généraux, Benvenuto donne cette version un peu différente : « Elle ordonna, devant Son Altesse, à un homme de grande autorité, de faire extraire de la carrière un bloc aussi grand ou même plus grand que celui de l'Ammannato, parce qu'elle voulait à tout prix que j'exécutasse ce bel ouvrage. Son Excellence illustrissime s'en alla à Pise, où elle mourut peu après, et avec elle moururent toutes mes espérances. » Ajoutons que la duchesse mourut le 18 décembre 1562.

en fournir (1). Comme, messer Baccio del Bene et moi, nous avions été très intimement liés d'amitié, nous nous reconnûmes à Florence et nous nous vîmes très volontiers. Il me rapporta toutes les insignes faveurs dont le comblait Son Excellence illustrissime et, au cours de la conversation, il me demanda si j'avais de grands ouvrages en cours d'exécution. Je lui racontai donc comment était arrivée l'affaire du Neptune et de la fontaine, et je me plaignis de la grande injustice que la duchesse m'avait faite. A ces mots, il me dit de la part de la reine que Sa Majesté avait le plus ardent désir de terminer le tombeau du roi Henri, son époux; que Daniel de Volterre (2) avait entrepris de l'orner d'un grand cheval de bronze, mais que le délai dans lequel il devait l'exécuter était déjà passé. Il ajouta que ce tombeau exigeait une très importante décoration, de sorte que, si je voulais revenir en France habiter mon château, Sa Majesté me ferait donner toutes les commodités que je pourrais demander, pourvu que j'eusse le désir de la servir. Je priai messer Baccio de me demander au duc, et je déclarai que si Son Excellence illustrissime accordait son consentement, je retournerais volontiers en France. Messer Baccio s'écria joyeusement : « Nous y retournerons ensemble! » tant il tenait la chose pour faite. Le lendemain, en causant avec le duc, il saisit une occasion pour parler de moi et dit que, si Son Excellence voulait bien l'agréer, la reine utiliserait mes services. Le duc répondit aussitôt : « Benvenuto est l'excellent artiste que tout le monde sait, mais maintenant il ne veut plus travailler; » puis il passa à d'autres sujets. Le jour suivant, j'allai trouver Baccio, qui me rapporta tout. Alors, ne

(1) Cosme consentit à prêter cent mille ducats à Catherine de Médicis.

(2) Daniel de Volterre (1511-1566) avait été recommandé par Michel-Ange à Catherine de Médicis. Le cheval de bronze finit par supporter, en 1639, la statue de Louis XIII, sur la place Royale, à Paris. Cet ouvrage a été détruit en 1792.

pouvant plus me contenir, je m'écriai : « Oh! bien que Son Excellence illustrissime ne m'eût rien commandé, j'ai exécuté à mon compte un des plus difficiles ouvrages que les sculpteurs aient jamais faits. J'y ai dépensé plus de deux cents ducats de ma pauvre bourse. Que n'aurais-je pas fait, si Son Excellence illustrissime m'eût donné du travail! je vous le dis franchement : on a commis une grande injustice envers moi. » Le bon gentilhomme répéta tous ces propos au duc, mais celui-ci lui répondit que c'était une plaisanterie et qu'il voulait me garder. Je fus plusieurs fois sur le point de décamper, mais la reine ne voulait plus souffler mot de l'affaire, de peur de déplaire au duc, de sorte que je restai, malgré mon extrême mécontentement.

CCXLII

En ce temps-là, le duc quitta Florence avec toute sa cour et tous ses enfants (1), à l'exception du prince, qui était en Espagne (2). Il passa par les maremmes de Sienne pour aller à Pise. Le cardinal fut le premier empoisonné par cet air méphitique : au bout de quelques jours il fut attaqué d'une fièvre pestilentielle, qui l'emporta rapidement (3). C'était l'œil droit du duc. Il était beau et bon, et sa mort fut une très grande perte. Je laissai s'écouler quelques jours, et quand je crus que les larmes étaient essuyées, je me rendis à Pise.

Fin du livre de la Vie.

---

(1) En octobre 1562.

(2) Francesco de Médicis s'était embarqué à Livourne le 23 mai 156 .

(3) Les trois frères Giovanni (le cardinal), Garzia et Ferdinando tombèrent malades en même temps. Giovanni mourut le 6 décembre; sa mère le suivit dans la tombe douze jours plus tard.

APPENDICE

—

Les Dernières années de Benvenuto Cellini.

Le récit de la *Vie* s'arrête brusquement au voyage à Pise, mais les nombreux papiers laissés par Benvenuto permettent de se faire une idée de ce que furent ses dernières années.

Tout d'abord, les commandes officielles lui demeurèrent fermées. Cependant, au retour de Francesco de Médicis, soit après le 25 août 1563, il faillit être enfin chargé de la fameuse porte de Santa Maria del Fiore (1). L'affaire n'aboutit pas, ainsi qu'il le raconte lui-même : « Durant les fêtes célébrées pour le retour de Son Altesse, le Grand-Duc me chargea de faire la porte de Santa Maria del Fiore. J'établis des dessins, qui lui plurent beaucoup; mais nous eûmes ensemble quelque discussion, parce qu'on ne voulait me confier que la moitié de l'ouvrage. Je défendis mon projet par de solides et claires raisons, mais, bien que je le fisse aussi humblement que possible, je n'eus pas gain de cause, car le prince avait déjà contre moi cette mauvaise impression qui lui fit me retirer la commande, en dépit de la moindre justice (2). » Tout au plus Francesco le chargea-t-il

---

(1) Peut-être faut-il placer cette commande un peu plus haut. Benvenuto écrit, en effet, le 20 juillet 1563 : « Je note qu'aujourd'hui, 20 juillet 1563, j'ai été inscrit au livre des salariés de l'année 1563, marqué P, page 125, tenu par Lattanzio Gorini, pour la somme de deux cents écus. Ce traitement a commencé à courir le 1er juin écoulé, au compte de la fabrique de Santa Maria del Fiore, pour laquelle je travaille dans la cathédrale.

(2) Deuxième grande supplique adressée en 1570 aux contrôleurs généraux. (Bianchi, p. 561.)

d'exécuter, entre 1568 et 1570, son portrait en cire peinte (1) et, peut-être, vers la même époque, une petite Junon (2). Nous voilà loin de la grande sculpture!

A défaut de celle-ci, Benvenuto revint donc à l'orfèvrerie. Le 28 juin 1568, il s'associe pour trois ans avec trois jeunes orfèvres, les frères Francesco, Antonio et Guido Gregori (3). L'année suivante, le 22 juin 1569, il achète à réméré la boutique d'un orfèvre, nommé Lorenzo Ardinghelli, et de son fils Giuliano, et il se réserve le droit d'y installer un banc de plus, afin d'y faire travailler plus d'ouvriers (4). Il ne dédaigne pas de s'occuper de travaux assez modestes; c'est ainsi que, le 10 juin 1565, il reçoit quarante-quatre écus, une livre et dix sous pour prix d'un petit dessin de boussole. Peut être même fit-il des réparations d'objets d'art pour un antiquaire. Telle est du moins l'interprétation que nous croyons pouvoir donner à la « société formée entre messer Benvenuto et Fiorino le brocanteur », dissoute le 27 février 1565 (1566 nouveau style).

Il ne devait rien négliger, en effet, pour suffire aux charges qui pesaient sur lui. On nous permettra de remonter ici un peu en arrière.

Alors qu'il travaillait au Persée, Benvenuto avait pris chez lui une certaine Dorotea, qui lui servit de modèle pour la Méduse

(1) Ce portrait, signalé pour la première fois par Cesare Guasti (*Belle arti, opuscoli descrittivi e biografici*, Florence, 1874), est ainsi décrit par Plon (*Benvenuto Cellini : Nouvel appendice*. Paris, 1884, p. 4) : « Le portrait en cire de Francesco de Médicis nous montre ce prince avec la barbe et les cheveux noirs. L'œil est châtain. Le vêtement est noir, rayé d'une passementerie tressée d'or. De la main gauche ramenée sur la poitrine, Francesco tient la décoration rouge de l'Ordre de Saint-Etienne... suspendue à un cordon noir porté en sautoir. La forme de la collerette et tout le costume rappellent la tenue sévère de la cour d'Espagne. » Au temps où écrivait Plon, ce portrait était conservé à Florence, dans la collection de Luigi Vai.

(2) Dans une lettre datée du 20 décembre 1570, Benvenuto dit que s'il n'en avait pas été empêché par la maladie, il aurait déjà jeté en bronze la Junon du prince, « qui n'est pas loin d'être terminée ». (Bianchi, p. 569). Il ne s'agit pas d'un grand ouvrage, car l'inventaire après décès ne signale que « deux *petits* modèles d'une Junon et Andromède, de cire jaune, non terminés. »

(3) Bianchi, p. 531.

(4) Bianchi, p. 538.

et pour diverses petites figures. Au bout de quatre ans, il la dota de cent écus et la maria avec un tisserand nommé Domenico de' Parigi et surnommé Sputasenni (1). Un fils, Antonio, et une fille, Margherita, naquirent de ce mariage (2) En 1559, Domenico s'étant pris de querelle avec un autre tisserand, fut traité de cocu par son adversaire. « Ne pouvant supporter ces paroles outrageantes, il s'arma d'une hallebarde de bois et, avec le manche, il administra certaine bastonnade à celui qui l'avait insulté. A quelques jours de là il fut arrêté sur la parole de son adversaire (3). » — « Alors, écrit Benvenuto, sa pauvre femme, n'ayant de refuge nulle part ailleurs, vint chez moi avec ses deux petits enfants... et me supplia d'avoir pitié d'elle. Je lui promis de l'aider, mais l'invitai à envoyer ses enfants à l'hospice. Je voulus les y mener, mais je vis ces pauvres petits innocents, si purs, verser une telle abondance de larmes angoissées, que, malgré la grande gêne qui devait en résulter pour moi, je les pris dans ma maison avec leur mère désolée. De plus, j'envoyai ses repas matin et soir à leur père, à la prison des Stinche... Père, mère et enfants, je nourris ces gens environ dix-huit mois (4). »

Peu de temps après, le 3 décembre 1560, Cellini adoptait le fils de Domenico, lui faisait changer son nom d'Antonio pour celui de Benvenuto et lui léguait mille écus d'or, payables, écrit-il, « après ma mort, quand il aura dix-huit ans et s'il se livre à l'art du sculpteur (5). » L'enfant était mal doué et Benvenuto n'en eut que des ennuis, auxquels il nous initie dans le memorandum suivant, daté du 22 février 1568 (c'est-à-dire 1569) :

« Je note qu'aujourd'hui, moi, Benvenuto, je suis allé en personne chez Domenico Sputasenni, présentement caissier aux portes de Florence. Là j'ai appris que Fra Lattanzio, fils légitime dudit Domenico, est venu dîner chez son père. Je l'ai su de Caterina, sa tante, sœur de ce Domenico, véritable père dudit Fra Lattanzio, qui a pris ce nom en revêtant l'habit monacal, mais avait été appelé à son baptême Antonio, fils de Domenico

(1) Supplique de Benvenuto au Grand-Duc, en date du 12 juin 1570, dans BIANCHI, p. 542.

(2) Mémorandum du 1er mai 1561, dans BIANCHI, p. 608.

(3) Lettre adressée le 23 octobre 1559 par Benvenuto à Jacopo Guidi, dans l'édition citée des *Trattati*, p. 298.

(4) Supplique précitée du 12 juin 1570.

(5) Mémorandum du 3 décembre 1560, dans BIANCHI, p. 599.

Sputasenni. J'ai gardé cet enfant douze ans environ et je l'ai aimé comme s'il eût été mon propre fils. J'ai eu à demeure pour lui, chez moi, un précepteur dont je n'ai cessé de payer, pendant six ans environ, les frais d'entretien, de chaussures et de vêtements. Bien que d'autres jeunes gens aient acquis beaucoup de talent sous mon toit et grâce aux facilités qu'ils trouvaient près de moi, ledit Fra Lattanzio a pu à grand'peine, en tout ce temps, apprendre l'A, B, C. Je reconnus cette grande dureté de son esprit, mais je ne l'en aimai pas moins, et même je cherchai sans cesse à lui être utile par tous les moyens possibles, encore qu'il en résultât pour moi de lourdes dépenses, aussi fâcheuses qu'incommodes. Uniquement dans le but de rester à jamais fidèle à ma première bonne intention, je songeai à le mettre avec les jeunes novices de l'Annunziata, pensant qu'au milieu de compagnons de son âge il se réveillerait quelque peu. Cette mesure lui fit du bien, car il se dégourdit véritablement. Je ne la pris pas sans frais aussi considérables que gênants à ce moment pour moi, car du fait d'envieux enragés, je venais de perdre mon traitement et de subir, en France et ailleurs, bien d'autres préjudices plus grands encore, qui exciteraient une vive compassion si je les racontais ; mais mieux vaut que je n'en dise rien.

» Pour en revenir à ce jeune novice, il m'en coûta dans l'ensemble plus de cinquante écus d'or pour le mettre au courant et subvenir à tous ses besoins. Je ne fis rien sans en informer au préalable son père et sa mère, Domenico et Dorotea, qui étaient employés aux octrois de Pise et habitaient à cet endroit. Je leur écrivis donc tout ce que je viens de rapporter et j'ajoutai qu'il avait été convenu entre les religieux et moi que, lorsque l'enfant aurait atteint un âge plus raisonnable, s'il ne lui plaisait pas de rester moine, ou si je désirais le reprendre, ils y consentiraient et que je n'aurais point de difficultés avec eux. Le Père Général du couvent, qui se trouvait en ce temps-là à Florence, avait répondu à cette demande en me disant que, quelle que fût l'époque où cet événement se produisît, il entendait que tout ce qui avait été apporté au monastère y demeurât. La chose m'ayant paru tout à fait raisonnable, j'y avais très volontiers consenti.

» A ce moment, Domenico et Dorotea vinrent à Florence. Ils frappèrent à ma porte et déclarèrent, avec force injures adressées aux miens et à moi-même, qu'ils ne m'avaient jamais donné leur fils pour que j'en fisse un moine. Ces propos étaient fort insupportables; néanmoins je m'armai de patience et j'exposai avec le plus grand soin à ces gens tout ce que j'avais fait

et les conventions qui me liaient aux religieux. L'affabilité de mes paroles n'eut aucun succès, Domenico et Dorotea continuant à dire qu'ils voulaient reprendre leur fils et tous deux, tant qu'ils restèrent à Florence, ils revinrent d'un commun accord à la charge. Quant à moi, ayant toujours devant les yeux l'innocence de leur pauvre enfant, je ne me laissai vaincre ni par l'indignité de leur infâme conduite, ni par la mordacité de leurs injures. Je ne voulus à aucun instant m'en venger de quelque manière que ce fût, mais je redoublai chaque jour de caresses envers leur fils, car, l'ayant eu près de moi tant d'années comme mon enfant, je cherchais par tous les moyens à triompher de sa mauvaise fortune, au point que j'ajoutai encore à mes bienfaits, pour son plus grand profit, mais pour ma plus grande dépense. J'avais en effet prié Fra Maurizio, l'organiste du couvent, de lui enseigner à toucher l'orgue; j'avais parlé de ce projet à quelques-uns des moines, de sorte que je considérais l'affaire comme entendue.

» Sur ces entrefaites, il arriva que les employés changèrent de poste, de sorte que tous ceux qui étaient aux octrois de Pise furent obligés de venir faire leurs fonctions à Florence. Domenico et Dorotea, père et mère du dit Fra Lattanzio, revinrent donc dans cette ville. Ces misérables fous allaient chaque jour trouver leur fils, et ne cessaient de lui répéter qu'ils ne voulaient pas le voir moine. Nombre des excellents religieux du couvent me l'ont redit plusieurs fois. Je me revêtis de nouveau d'une patience extrême, et je tins à mon novice le discours suivant : « Bien que je t'aie gardé tant d'années chez moi, tu » sais que Domenico et Dorotea sont tes véritables parents. » Malheureusement, ils sont pauvres, quémandeurs et, de plus, » ils sont fous et cherchent à te nuire. Je te donne donc tout ce » dont tu as besoin et, quoi que cela me coûte beaucoup, je suis » enchanté de le faire. Tu viens, de plus, chaque jour chez moi » pour y prendre tout ce qui t'est nécessaire; tu y es blanchi, » raccommodé, nourri et abreuvé, et tous ceux que tu amènes » avec toi y sont traités de même. Ton père ne pourrait en faire » autant, parce qu'il est chargé d'enfants et que son emploi de » caissier aux octrois ne lui rapporte pas assez pour suffire à » tes dépenses. Il en résulte que, s'il te faisait jeter le froc, tu » serais obligé de te mettre colporteur pour avoir de quoi » manger et boire. Garde-toi donc de lui obéir en cela. Comme, » d'autre part, tu as affaire à ton père et à ta mère, souviens-toi » parfaitement de ce que je vais te dire : Quand ils vont te

» voir au monastère, donne-leur toutes les marques possibles de
» respect et d'affection; va jusqu'à baiser la terre qu'ils ont
» foulée de leurs pieds; fais davantage encore si tu peux; prends
» garde seulement à ceci : Au nom de tant d'années pendant
» lesquelles je t'ai nourri et assisté, au nom de l'aide que je te
» donne encore avec tant de peine, je te commande expressé-
» ment de ne jamais aller chez eux, parce que là, dans leur
» maison, tu verrais une misère incommensurable et non moins
» d'impudicité, du fait de ta tante Tina, la sœur de ton père.
» En cela je veux être obéi. Tu sais parfaitement que tu viens à
» ton gré presque chaque jour chez moi, s'il te convient, et que
» tu y trouves toutes les commodités, même de l'argent pour tes
» plaisirs, toutes les fois qu'il te plaît. Cela étant, je te défends
» de jamais aller chez eux. La première fois que tu y mettras
» les pieds, si je l'apprends, je t'interdirai absolument l'entrée
» de ma maison et jamais, d'aucune manière, je ne te reverrai
» ni ne te donnerai le moindre secours. Bien plus, autant je t'ai
» voulu de bien, autant, en vérité, je te rendrai de mal. »
Chaque fois que je le voyais, je lui répétais les mêmes paroles, toujours en présence des novices qu'il amenait avec lui, et je le fis surtout en ces derniers temps, parce qu'on m'avait rapporté qu'il était allé nombre de fois chez ses parents. J'en fus grandement irrité, car il me fallut reconnaître qu'il se jouait de moi. Néanmoins, comme en toutes les actions de ma vie je me suis toujours tourné vers Dieu, j'avais beau savoir de source absolument certaine qu'il allait à chaque instant dans la maison défendue, ainsi que je viens de le dire, je me bornais à le gronder. Enfin, l'ayant à ma table le jeudi-gras, que nous appelons *Berlingaccio*, je le priai de venir tous les autres jours de carnaval et de se garder d'aller ailleurs.

« Or, le dernier jour du carnaval étant venu, j'envoyai trois fois mon serviteur le chercher au couvent. Le maître des novices répondit qu'il était sorti. En conséquence, dès que j'eus dîné, malade et boiteux comme je le suis (1), j'allai de Santa Maria del Carmine jusqu'au Carrefour du Lion, nom de l'endroit où se trouve la maison de son père. Je m'assurai ainsi de la vérité, et je reconnus que je donnais mon pain à un ennemi. Comme je le devais, je priai le Dieu véritable, vivant et immortel, qui connaît

(1) Benvenuto souffrait sans doute alors de la goutte, dont il note une attaque dans un mémorandum du 10 mars 1565 (1566 nouveau style), reproduit dans BIANCHI, p. 524.

la vérité de toutes choses, de m'excuser, et, fort de mon bon droit, je chasse Fra Lattanzio, qui fut appelé Antonio au baptême, puis chez moi Benvenuto, et prit au couvent de l'Annunziata, comme je viens de le dire, le nom de Fra Lattanzio. Je le chasse et le prive de tout ce que j'ai jamais pu lui promettre. Je le renvoie libre et dégagé des liens qui l'attachaient à ma personne et à tout ce qui m'appartient, comme si je ne l'eusse jamais ni vu ni connu, et je veux qu'il ne puisse par aucun moyen posséder ni réclamer aucun de mes biens ni rien de moi, en quelque endroit du monde que ce soit (1). »

Bien entendu, les parents d'Antonio ne reconnurent pas cette annulation d'adoption, et le 2 juin 1570 Benvenuto fut condamné à servir à leur fils une pension alimentaire évaluée à 25 écus par an pour les deux premières années (2). Dix jours plus tard, le malheureux artiste supplia Cosme de l'exonérer de cette charge (3). Il eut à moitié gain de cause, et le 11 juillet les « magnifiques seigneurs, lieutenants et conseillers » déclarèrent que sa dette s'éteindrait avec lui, et que les autres effets de l'adoption étaient annulés (4).

Cette décision était motivée par le fait que Benvenuto avait des enfants légitimes. Dorotea, en le quittant, avait placé chez lui une parente de son mari, Piera, fille de Salvatore de' Parigi. La nouvelle servante donna à son maître un fils, Giovanni, légitimé par acte du 20 novembre 1561, puis une fille, Elisabetta, née l'année suivante. Les deux enfants moururent jeunes. Sur ces entrefaites, Benvenuto faillit succomber au poison du Sbietta. Piera s'installa à son chevet, et c'est alors qu'il aurait décidé de l'épouser : « Votre Altesse sait, écrit-il à Cosme le 12 juin 1570, que j'ai été empoisonné par un individu qui m'avait vendu une terre en viager. Ayant été soigné avec dévouement par ma chaste servante, je promis à Dieu Notre Seigneur, si j'échappais à ce grand danger, d'épouser cette fille et de lui donner trois cents écus de dot. Je n'ai rien négligé pour me maintenir dans la très sainte grâce de Dieu, et j'ai eu de ce mariage cinq enfants, dont trois sont vivants : deux filles et un garçon de quatorze mois (5). » C'étaient Reparata ou Liperata,

(1) BIANCHI, p. 534.
(2) Voir la sentence dans BIANCHI, p. 541.
(3) Voir cette supplique dans BIANCHI p. 542.
(4) Voir ce privilège dans BIANCHI, p. 546.
(5) BIANCHI, p. 543.

née en 1563; Maddalena, née en 1566; et Andrea Simone, né le 24 mars 1569 (style nouveau).

Piera dut reprendre plus d'une fois son rôle de garde-malade. Le 14 juillet 1564, Benvenuto, député de l'Académie du dessin aux obsèques de Michel-Ange, ne put y assister et dut être remplacé par le sculpteur Zanobi Lastricati. L'année suivante, lors de la réception solennelle à Florence de Jeanne d'Autriche, épouse de Francesco de Médicis, il se trouva de même empêché; du moins écrivit-il à cette occasion ses *Traités de l'Orfèvrerie et de la Sculpture*, qui parurent en 1568 (1). Son testament, dicté le 18 décembre 1570, et deux codicilles, en date des 3 et 6 février suivants, nous le montrent « sain d'esprit, de vue et d'intelligence, mais quelque peu infirme de corps ». Il mourut le 13 février 1571, et le procès-verbal de ses obsèques, deux jours plus tard, nous a été conservé :

« Aujourd'hui, jour susdit, a eu lieu l'inhumation de Messer Benvenuto Cellini, sculpteur. Il a été inhumé, suivant sa volonté, dans notre Chapitre de l'Annunziata, avec une grande pompe funéraire. Toute notre Académie s'y trouvait, ainsi que la Corporation des artistes. Nous nous sommes rendus à sa maison et mis en ordre, et dès que tous les moines ont été passés, quatre académiciens ont pris le cercueil et l'ont porté jusqu'à l'Annunziata avec les relais d'usage. Là, les cérémonies ecclésiastiques requises ayant été accomplies, les mêmes académiciens ont repris le cercueil et l'ont porté au Chapitre. Après les cérémonies du culte divin, on a vu monter en chaire un religieux à qui, la veille de l'enterrement, on avait donné la mission de prononcer en public l'oraison funèbre dudit Messer Benvenuto, pour exalter et honorer sa vie et ses ouvrages, ainsi que les bonnes dispositions de son âme et de son corps. Ce discours a été très goûté, et a donné grande satisfaction à tous les académiciens et au peuple, qui s'efforçait à l'envi de pénétrer dans le Chapitre pour voir ledit Messer Benvenuto, lui jeter de l'eau bénite et entendre célébrer ses bonnes qualités. Le tout a été fait avec un très grand appareil de cierges et de lumières, tant dans l'église que dans le Chapitre. Je ne veux pas omettre de noter la cire qui a été don-

(1) *Due trattati : uno intorno alle otto principali arti dell'Oreficeria. L'altro in materia dell'Arte della Scultura, doue si veggono infiniti segreti nel lavorare le Figure di Marmo, e nel gettarle di Bronzo : composti da M. Benvenuto Cellini scultore fiorentino. In Firenze, per Valente Panizzij et Marco Peri. MDLXVIII*, in-8°.

née à l'Académie, savoir : à chaque consul un cierge d'une livre, à chaque conseiller un cierge de huit onces, au secrétaire et au camerlingue un cierge de huit onces, au prédicateur un cierge d'une livre. Chacun des autres académiciens a eu un cierge de quatre onces, et ils étaient au nombre de cinquante. Je note le tout pour mémoire (1). »

(1) BIANCHI, p. 578.

DOCUMENTS ANNEXES.

—

I.

Instrument de Paix pour Maitre Benvenuto, fils de Giovanni Cellini, orfèvre, contre le Fisc (1).

Au nom du Seigneur. Amen. L'an de la Nativité de Notre-Seigneur quinze cent trente quatre, septième indiction, et dix-septième jour du mois d'octobre. Au temps où notre Saint-Seigneur Paul troisième, Pape par la divine Providence, a pris la tiare du souverain apostolat. En présence de nous, notaire public, et des témoins ci-dessous désignés, pour ce spécialement appelés et mandés, a comparu personnellement maître Lodovico de Capitaneis, citoyen milanais, comme frère de feu Pompeo de Capitaneis, tué dans la ville par Benvenuto, fils de maître Giovanni Cellini, de Florence; et là, de son propre mouvement, pour la grâce et l'amour de Dieu; et aussi en présence du révérend prêtre messer Giovanni Gaddi, clerc de la chambre apostolique, il a fait la paix et donné rémission générale dudit homicide et de toutes injures qui en sont la conséquence, à Benvenuto, celui-ci d'ailleurs absent, ainsi qu'au susdit révérend messer Giovanni Gaddi présent, et promettant que de même Benvenuto ratifiera ladite paix et toutes choses en général et en particulier ci-dessus et ci-dessous énoncées, ainsi que nous, notaire public soussigné, nous stipulons légitimement et prenons acte comme personne publique pour ledit Benvenuto, stipulant légal, qui reçoit la dite paix. Laquelle paix ils ont promis de tenir et d'observer toujours et de n'y jamais contrevenir, sous l'obligation de tous leurs biens généraux et particuliers, mobiliers ou immobiliers, présents ou futurs, dans la plus ample forme de la chambre apostolique, avec les soumissions, les renon-

(1) Traduit sur l'original latin publié par A. Bertolotti, *Artisti Lombardi*, *t.* I. pp, 289–290.

ciations du mandataire constitué et les autres clauses nécessaires et opportunes ; ce pourquoi, ayant touché les Livres saints, ils ont juré entre les mains de nous, notaire public soussigné.

Fait à Rome, dans la maison du susnommé révérend messer Giovanni, étant présents de même messer Giorgio de Rafaelis de Ferrare et Carlo de Palonibus, citoyen romain, témoins appelés et mandés pour l'acte susénoncé.

Et nous, Pietro Paolo de Attavantis, notaire de la chambre apostolique, étant mandé pour toutes les choses ci-dessus énoncées, nous avons comparu et les avons prises en note; et c'est pourquoi, étant présent, nous avons rédigé cet acte public fidèlement écrit d'une autre main, l'avons signé de nos signature et nom accoutumés, en foi de toutes les choses générales et particulières ci-dessus énoncées, mandé et requis à cet effet.

II

Motu proprio en faveur de Benvenuto Cellini (1).

Paul III, Pape,

Nous savons que les Souverains Pontifes Nos prédécesseurs ont eu la coutume, à la vigile de l'Assomption de la divine Vierge, reine des Vierges, et en l'honneur de cette fête si célèbre du mois d'août, d'accorder la grâce d'un homicide ou d'un autre coupable condamné à la peine capitale, et de remettre celui-ci à la corporation dite : Confrérie des bouchers, qui, ce jour sacré où nous transportons en procession la sainte image de Notre Sauveur, dont nous tenons la place sur la terre, de Saint-Jean de Latran à l'église de Sainte-Marie Majeure, l'escortent de brandons, de torches et d'armes; et, en raison de la multitude des hommes, de leur foule, de leur dévotion, l'entourent, afin que la grâce puisse être plus facilement conférée à cette affluence de personnes; qui la nuit la gardent dans l'église de la divine Vierge Marie et, le jour suivant, où cette image est rapportée, l'accompagnent encore en l'escortant de même. En conséquence, pour que les us de cette antique coutume soient conservés par Notre volonté spontanée et en suite de toutes ces choses, par révérence pour une si sainte Vierge et par égard pour la tradi-

(1) Traduit sur l'original latin publié par A. Bertolotti, *Artisti Lombardi*, t. I, p. 291.

tion laissée par les anciens, Nous faisons grâce à Benvenuto, fils de Giovanni Cellini, orfèvre florentin, qui a tué, dit-on, Pompeo de Capitaneis, joaillier : Nous l'absolvons de l'inculpation du dit homicide, Nous le remettons et concédons à la corporation des bouchers et Nous l'élargissons par clémence, indulgence, faveur gracieuse, libéralité et sans aucun rachat de la peine. C'est pourquoi, Nous ordonnons qu'en aucun temps il ne puisse être procédé contre la personne ou les biens du dit Benvenuto ; qu'il ne puisse être molesté en poursuites ou autrement; que même dans le cas où quelque instance aurait été commencée contre lui et quelque sentence prononcée, elles soient cassées, pourvu toutefois qu'il n'ait pas commis de crime de lèse-majesté; qu'après avoir obtenu la paix des héritiers ou des plus proches parents de la victime ou, à défaut d'eux, selon les us et coutumes observés jusqu'à ce jour, il soit restitué dans son honneur, sa patrie, ses biens et dignités. Et nonobstant les constitutions et ordonnances apostoliques, les statuts, les réformes et les constitutions de la ville, auxquels pour ceci Nous dérogeons, ainsi qu'à tout ce qui pourrait y être contraire ; et si quelque qualification du dit homicide ou méfait ou d'autres non exprimés ici et qui, peut-être, auraient dû l'être, se trouvaient omises, Nous en acceptons la teneur et les déclarons suffisamment exprimées.

III

Inventaire de tous les objets qui furent trouvés chez Benvenuto et dans sa boutique, le 23 octobre 1538 (2).

Inventaire des objets mobiliers appartenant à maître Benvenuto, fils de Giovanni Cellini, orfèvre florentin, fait par moi, notaire, etc., sur l'ordre de Mgr le Gouverneur, étant présents : Luca Campseri, Me Pietro Tagneti, Antonio de Gavignano et Antonio Battista Bicci, florentin, serviteur du dit Benvenuto ; et d'abord :

DANS L'ATELIER.

Un coffret avec une médaille de Mars, en or. — Une tête du roi de France, en plomb. — Trois émaux d'argent. — Une figurine

(1) Traduit sur l'original italien et latin publié par A. BERTOLOTTI, *Artisti lombardi*, t. I, p. 263.

de plomb. — Un anneau d'or. sans pierrerie. — Un miroir d'acier. — Plusieurs petites boites contenant des médailles de cire ou de plomb et autres menus objets. — Quelques feuilles d'écriture. — Deux livres de comptes.

Un coffret contenant divers outils de travail à usage d'orfèvre. — Deux pierres à repasser.— Un autre coffret avec des outils de même nature. — Deux autres coffrets avec outils comme ci-dessus qui paraissent appartenir aux apprentis.

Une paire de soufflets d'orfèvre. — Deux paires de pinces à forger. — Vingt marteaux petits et grands. — Six enclumes de diverses sortes. — Une quantité d'autres outils d'orfèvre. — Une paire de grandes balances. — Un gros coffre contenant beaucoup d'objets sans valeur. — Un sac de grain et deux sacs de farine. — Deux bancs. — Un petit soufflet. — Un tour pour les étoffes galonnées. — Une petite armoire fermant à clef, sculptée avec beaucoup de figures. — Un siège, six banquettes et divers autres objets sans valeur.

DANS LA SALLE A MANGER.

Une table. — Une huche à pétrir le pain. — Un banc et divers autres objets sans valeur.

DANS LA CHAMBRE.

Un lit garni avec ses couvertures et ses draps. — Quatre fusils. — Une table carrée. — Un luth. — Une boite à flûte. — Une boite à cornets. — Une pertuisane. — Deux cottes de mailles. — Un manteau pour monter à cheval et deux pourpoints.— Une paire de chaussures. — Un justaucorps de satin. — Un pourpoint de satin blanc. — Une chemisette rouge. — Une paire de manches et gants de mailles. — Une demi-tête. — Une boite scellée de tous côtés. — Une chaise percée. — Un siège. — Une autre boite fermée à clef et scellée. — Une jalousie. — Une boite d'étoffes blanches, scellée. — Une branche de corail. — Une sphère.

DANS LA CUISINE.

Un chaudron. — Un trépied. — Une paire de chenets — Plusieurs plats, bocaux et autres objets de cuisine.

EN HAUT.

Le lit de la servante, en planches et tréteaux.—Deux matelas. — Draps et couvertures. — Un drap sale. — Une grande nappe et autres pièces de linge sales. — Un baril de vinaigre.

DANS UNE AUTRE CHAMBRE.

Un lit d'apprenti, en planches et tréteaux, avec une couverture et des draps. — Une paire de besaces.

Le dit jour,

Sur l'ordre du révérendissime seigneur gouverneur, nous nous sommes rendus à la maison du dit Benvenuto, à l'effet de vérifier les objets et les joyaux qui lui ont été confiés par l'illustrissime seigneur Girolamo Orsini ; et à l'effet de les restituer à lui et aux siens, ayant ouvert la boite, nous y avons trouvé :

D'abord un morceau d'or du poids de deux morceaux de plomb que présentèrent le seigneur Lorenzo et les autres mandataires du dit illustrissime seigneur, assavoir : le seigneur Luca Giovanni Ungalitto et le seigneur Benedetto, ses amis, lesquels déclarèrent et affirmèrent, sous la foi du serment, qu'ils reconnaissaient trois diamants, six rubis, deux émaux, comme il est noté sur une cédule qu'ils ont produite.

Item, un camée de peu de valeur. – Item, la dite quantité d'or pesée d'un poids égal aux deux morceaux de plomb présentés, comme il est ci-dessus, pesant treize deniers, ce qui fait en monnaie quatre écus et un tiers.

Item, dans une caisse fermant à clef qui fut ouverte, on trouva les objets décrits ci-après, savoir :

Une petite boîte contenant un petit vase de pierre. — Un rubis dans une petite boîte. — Deux chapelets, l'un de lapis, l'autre d'agate, dans une petite boite. — Un bracelet d'or avec huit gemmes. — Un poignard avec un manche de lapis et d'or.— Deux chainettes en or. – Une chainette d'or à maillons carrés. — Une autre à ferrets d'or, du poids de deux onces un denier et demi. — Quarant-cinq anneaux d'or, avec diverses pierres placées sur six doigtiers. — Un anneau d'acier incrusté d'or. — Un *agnus Dei* d'or émaillé. — Deux médailles d'argent du pape Clément. — Une médaille d'argent du pape Jules. – Une médaille d'or du pape Paul. — Treize écus d'or. — Une médaille de cristal avec des ornements d'or. — Une médaille avec une tête en or dans du verre. — Une médaille avec un taureau d'or. — Une médaille de cristal avec un ornement d'or. — Un gobelet rempli de rubis rouges. — Un gobelet renfermant une chrysoprase et une hyacinthe. — Une petite boite renfermant des pierres rouges. — Une tête de prase sur une médaille d'or. — Plusieurs papiers et une lettre dans lesquels se trouvaient en tout quarante-trois turquoises — Cinquante pierres de diverses couleurs et de diverses

sortes dans deux fonds de boites. — Dans un fond de boite, onze béryls et doublons. — Deux perles - Une anse de jaspe. — Une hyacinthe gravée enveloppée dans un morceau de papier — Un morceau de lapis de forme ronde. — Un anneau de cristal. — Trois jules d'argent. Tous ces objets sont visibles dans la caisse susdite.

Un bassin d'argent décoré d'une figure d'argent à l'intérieur. — Deux aiguières d'argent, formant ensemble huit morceaux. — Quatre chandeliers d'argent, formant ensemble douze morceaux. — Plusieurs morceaux d'argent dans une tasse également d'argent, le tout pesant onze livres et demie. — Soixante-dix-huit écus d'or dans une petite boite fermée à clef qui se trouve dans la dite caisse.

IV

Acte de naturalisation de Benvenuto (1).

François, par la grâce de Dieu Roy de France, à tous presens et advenir salut. Nous avons reçu l'humble supplication de nostre cher et bien amé Bienvenu celin nostre orfaivre, natif du pays de florence, Contenant que combien qu'il se soit arresté et habitué en cestuy Nostre Royaulme en intencion et ferme propos de nous y servir et finir le reste de ses jours. Mais il doubte que après son trespas nos autres officiers voulsissent dire et alleguer qu'il ne soit natif ne originaire de nostre Royaulme, Et par ce moyen pretendre les biens qu'il delaisseroit par son trespas nous estre advenus et escheus par droict d'aulbeine, s'il n'avoit sur ce nos lettres de naturalité et congé de tester; humblement requerant icelles. Pour ce est il que nous ce consideré, que désirons bien et favorablement traicter ledit suppliant en faveur et recongnoissance des bons et agreables services qu'il nous a par cy devant faicts, faict et continue chacun jour, et esperons qu'il nous fera cy après, et autres bonnes considerations à ce nous mouvans; à icelluy avons permys, octroyé et accordé, permectons, accordons, octroyons, voullons et nous plaist de grace especiale, plaine puissance et auctorité royal, qu'il puisse et luy loise tenir et posseder en cestuy nostre Royaulme, pays, terres et seigneuryes de nostre

(1) D'après l'expédition conservée à Florence, transcrite par B. Bianchi, p. 583.

obeissance toutes et chacunes les terres, seigneuryes et biens tant meubles que immeubles, qu'il y a et pourra avoir cy après, et d'iceulx tester et disposer par testament et ordonnance de derniere volonté faicte entre vifs, donation ou autrement à son bon plaisir et que ses heritiers, successeurs et ayans lui puisse succeder, prendre et aprehender les biens de sadite succession, don et legitimation, pourveu qu'ils soient regnicolles tout ainsi que s'ils estoit originairement natifs de nostre Royaulme, dont nous les avons habilitez et dispencez, habilitons et dispençons par cesdites presentes, sans ce que nos officiers ne autres quelsconques luy puisse ne à sesdits heritiers, successeurs et ayans cause mettre ou donner en la joissance desdits biens aucun destourbide ou empeschement, et aussi sans ce qu'il soit tenu pour ce nous payer, ne à autres, aucune finance ou indampnité, laquelle à quelque somme qu'elle soit et se puisse monter, nous luy avons donnée, ceddée, quictée, remise et delaissée, donnons, ceddons, quictons, remectons et delaissons par cesdites presentes : Par lesquelles donnons en mandement à nos amés et feaulx les gens des nos comptes et tresoriers à Paris, et à tous nos autres justiciers et officiers presents et advenir, ou à leurs lieutenans et à chacun d'eulx endroict soy et comme à lui appartiendra, Que de nos presente grace, congé, permission et octroy et de tout le contenu cy dessus ils fassent, souffrent et laissent ledit suppliant joyr et user plainement et paisiblement, sans lui faire mettre ou donner ne souffrir estre fait, mis ou donné aucun trouble, destourbide ou empeschement au contraire. Lesquels si faits, mys ou donnés lui avoient esté ou estoient, mectent ou facent mettre à plaine et entiere delivrance et au premier estat de don. Et par rapportant cesdites presentes signées de nostre main, ou vidimmé d'icelles faictes soubz le scel Royal pour une fois seulement et quictance ou recongnoissance dudit Bienvenu celin suppliant sur ce suffisante, Nous voullons celluy ou ceulx de nos recepveurs à qui se pourra toucher, estre quictes et deschargez de ce à quoy se pourra monter ladite finance ou indampnité par nosdits gens des comptes et autres qu'il appartiendra et besoing sera, sans aucune difficulté, car tel est notre plaisir; nonobstant que la valleur ne soy autrement specifiée ne declarée. Que tels dons n'ayons acoustumé faire que pour la moictié ou le tiers l'ordonnance par nous faicte sur l'erection de nos coffres du Louvre et distribution de nos finances l'ordonnance aussi par nous dernierement faicte à Meaux et quelsconques autres ordonnances, res-

tions, mandemens ou deffenses à ce contraires. Ausquelles ensemble à la desrogatoire de la derrogatoire d'icelles Nous avons pour ceste fois desrogé et desrogeons, pour ceste fois seullement desrogé et desrogeons. Et affin que ce soit chose ferme et estable à tousjours nous avons faict mettre et apposer notre scel à cesdites presentes.

Donné au moys de Juillet l'an de grace mil cinq cens quarante deux, et de notre Regne le vingt huictieme.

FRANÇOYS.

Par le Roy,

BAYARD.

Visa. — Expedié et enregistré dans la Chambre des Comptes du Roi Notre Seigneur moiennant douze escus Soleil payez et renvestus en ausmones, pourvu que les heritiers de l'impetrant soient regnicoles. Fait et descript au Bureau de la Chambre desdits Messieurs ce 2 octobre mil cinq cens quarante et trois.

V.

ACTE CONFIRMATIF DE LA DONATION DU PETIT-NESLE (1).

François par la grâce de Dieu Roy de France. A nos amés et feaux les Trésoriers de France, et aux prevost de Paris, ou à son lieutenant criminel, et à chacun d'iceulx salut et dilection. Comme nous eussions cy davant baillé et délaissé à notre cher et bien amé Bienvenuto celiny Notre Orfevre et Statuaire la Maison du Petit-Nesle, située en notre Ville de Paris, avec toutes et chacunes ses appartenances et deppendances, pour loger et habituer luy et ses ouvriers, et retirer partie de ses ouvraiges et choses servans à son art et mestier. Suivant lequel don, et le commandement que des lors en fismes à notre Lieutenant Criminel, ledit Celiny fut mis en possession et joissance de ladite maison du Petit-Nesle, sesdictes appartenances et deppendances. Lequel a joy, tenu et occuppé tout ledit logis entierement jusques à ce que voiant que une petite maison et Jeu de Paulme deppendant dudit Hostel estoit la plus part de l'an vaccant pour le peu d'ouvraiges qu'il avait lors encommancés, et ne s'en aldoit que quelques fois l'an, auroit loué ladite

(1) D'après la minute de Florence, transcrite par B. BIANCHI, p. 585.

Maison et Jeu de Paulme à certains locatifs, à la charge que toutes et quantes fois que bon luy sembleroit. et en auroit affaire pour la retraicte desdits ouvraiges, lesdits Locatifs seroient tenus vuider et luy delaisser ladite maison, retenant tousiours à lui le Jardin deppendant de ladite maison, dont il ne se pouvoit aucunement passer pour la commodité et continuation de sesdits ouvraiges. Ce que aiant entendu ung nommé Jehan le roux thuillier et faiseur de pavemens de terre cuyte, se seroit retiré par deviers nous, et nous aiant fait entendre que ladite maison, avec le Jardin et Jeu de Paulme deppendant d'icelle ne servoit de rien à icelluy Celiny pour l'effect pour lequel lui avons baillé et delaissé, et que la louait ensemble ledit Jardin pour en faire son prouffit particulier, Nous aurions souby tel donné à entendre, baillé et delaissé à icelluy le roux, ladite maison et jardin, pour s'y retirer et y dresser les fours, fourneaux et autres choses requises propres et commodes pour la manufacture de sondit art et mestier; et à ceste fin fait expedier Nos Lettres pour ce necessaires, en vertu desquelles le dit le roux a esté fait joissant desdits maison et jardin, nonobstant les oppositions et appellations intentées par ledit celiny, et d'iceulx joy jusques à ce que Nous estant dernierement en Notre Ville de Paris, Nous Nous sommes transportez audit Nesle, et ayans nous mesmes veu la stature en forme de collosse et autres ouvraiges par ledit Celiny ja dressées, et bien congneu que luy seroit impossible les retirer et accommoder avec ce qui restoit encores à faire et parachever de ceulx que luy avons commandé et ordonné faire en si peu de place et logis qui lui reste dudit Nesle, sans s'aider et accommoder desdits Maison, Jeu de Paulme et Jardin baillez audit le roux, Nous avons voulu et ordonné ledit celiny estre remis à sesdits Maison, Jeu de Paulme et Jardin. Et pour ce qu'il nous a presentement fait entendre que vous faictes difficulté de ce faire d'autant qu'il ne vous fait apparoir de nosdits vouloir, ordonnance et commandement, Nous à ces causes voullant faire pourvoir audit celiny de maison et lieu qui soit ample, propre et commode pour le logis et retraicte de sesdits ouvraiges, gens et serviteurs, Vous mandons et commectons par ces presentes, que Vous ayez à incontinant faire remectre et reintegrer ledit celiny en possession et joyssance desdits maison, Jeu de paulme et Jardin ainsi par nous baillez et delaissez audit le roux, que dit est, pour en joyr par ledit celiny avec ledit logis et maison du Petit-Nesle, et s'en servir pour le logis et retraicte de sesdits ouvraiges, ouvriers et serviteurs, tout ainsi qu'il faisoit aupa-

ravant le bail par Nous fait audit le roux, et pour cest effect faictes vuider ledit le roux desdits Maison. Jeu de paulme et Jardin, sans que en vertu de nos lettres de Bail, lesquelles nous avons revocquées, cassées et adnullées, revocquons, cassons et adnullons par nosdites presentes, il s'y puisse plus retirer, loger ny habituer en aucune maniere, en contraignant à ce faire et souffrir ledit le roux, et tous autres qu'il appartiendra, et qui pour ce seront à contraindre par toutes voyes et manieres deues et accoustumées de faire en tel cas. Nonobstant oppositions ou appellations quelsconques, et sans prejudice d'icelles pour lesquelles ne voullons estre differé, et sans que icelluy Celiny soit tenu relever, ne autrement poursuivre les dites oppositions et appellations par lui intentées, pour empescher la possession dudit le roux, lesquelles nous avons de notre grace especiale, pleine puissance et auctorité royal mises et mettons du tout au neant sans amende. Car tel est notre plaisir. Nonobstant ce que dessus (ledit Bail), et quelsconques autres ordonnances, mandemens, ou defenses à ce contraires. Donné à Saint Mor des Fossez le XV[me] jour de Juillet l'an de grace mil cinq cens quarante quatre, et de Notre Regne le trentenesme.

Par le Roy le S[gr] D'ANNEBAULT
Mareschal et Amyral de France present.
DELAUBESPINE.

VI.

LETTRE DE BENVENUTO A BACCIO BANDINELLI (1).

« Au très magnifique seigneur chevalier Bandinelli, sculpteur.
« Magnifique Chevalier

« Il m'a plu fort grandement d'apprendre combien vous avez bon cœur à mon égard. Je regrette seulement que l'ambassade m'ait été faite un peu tard. Et cependant aucune bonne action ne fut jamais tardive ; à moins que dans cet intervalle vous ne vous soyez déjà repenti de celle-ci. Cependant, si vous agissez en bon chevalier, vous ne devrez pas manquer à une telle promesse, parce que si vous veniez à rendre vos paroles vaines, ce serait

(1) Traduit sur l'original italien publié par TASSI III p. 314 et B. BIANCHI, p. 588.

la mort de votre titre de chevalier. Par un homme obligeant, j'ai appris que vous avez dit : « Si Benvenuto veut entreprendre une figure de marbre, je m'offre à lui donner le marbre, et je serais bien content que ceci lui fût répété. » Aussi respectueusement que je le puis, je vous prie de ne pas vous manquer à vous-même, et de m'en donner assez pour que je puisse au moins faire une figure aussi grande que nature, parce que j'espère ainsi montrer au monde jusqu'à quel point un bon disciple peut surpasser un aussi valeureux maître. Il est en effet acquis qu'en sculpture je n'ai jamais eu d'autre maître que vous. J'ajoute que vous devrez signer le marbre en dessous, parce que je m'oblige, au cas où je n'exécuterais pas ladite figure avec ce marbre, à vous le payer le triple de sa valeur. Maintenant, je l'attends de cette même libéralité qui vous a porté à m'en donner les éclats. Portez-vous bien.

« De ma maison, le 23 juin 1546.

« Benvenuto Cellini »

VII.

Estimation du Persée par Girolamo degli Albizzi (1).

Toutes les fois qu'un artiste est tenu de travailler comme serviteur reconnu et pensionné d'un prince, la perfection de ses ouvrages doit être attribuée au prince autant qu'à l'artiste, parce que le choix de celui-ci vient du jugement du prince, qui a su reconnaître son talent.

Encore donc que le Persée de Benvenuto soit chose admirable et rare, et peut-être unique en Italie, néanmoins Son Excellence s'en étant remise à moi pour l'évaluation de cette figure, il me paraît qu'Elle doit donner trois mille cinq cents écus d'or, qui représentent largement la peine de l'artiste. C'est cette peine en effet qui doit être payée et non la figure. Quant à Benvenuto, il est extrêmement content, comme personne fort discrète et qui estime plus l'honneur de sa modestie et la montre de ses talents que le payement d'un salaire. Il n'accepte celui-ci que pour subvenir à ses besoins et pouvoir continuer à servir Son Excellence, La priant de bien vouloir lui donner le moyen d'exécuter des

(1) Traduit sur l'original italien publié à la suite des *Trattati*, p. 259.

ouvrages plus importants, pour l'honneur d'Elle et pour le sien propre, à la satisfaction de tous. Sur ce, je baise les mains de Votre Excellence, à qui je me recommande, et dont je suis

L'humble serviteur.

De Monte Turli, le 2 septembre 1554.

IERONIMO ALBIZZI.

VIII.

ACTE DE DONATION DE LA MAISON DE BENVENUTO (1).

Cosme de Médicis, par la grâce de Dieu second duc de Florence et de Sienne, seigneur de Portoferraio, dans l'île d'Elbe, de l'île de Giglio et de Castiglione della Pescaia, etc.

Nous reconnaissons par la teneur des présentes, et à chacun faisons connaître : Attendu qu'il convient que le Prince entoure de sa bienveillance les hommes qui sont célèbres par leur talent et qui se montrent de beaucoup supérieurs aux autres ; que Nous aimons d'une particulière affection Benvenuto, fils de Giovanni Cellini, Notre citoyen florentin, artiste fondeur et sculpteur illustre, dont la renommée est sans égale et la gloire incomparable ; et que Nous admirons son génie et son art merveilleux pour tailler le marbre et jeter le bronze. En conséquence, Nous, dans le désir d'accroître sa gloire par des honneurs et sa valeur par des bienfaits, par ces motifs et tous autres de nature à Nous déterminer, agissant de Notre propre mouvement, en parfaite connaissance de cause et dans la plénitude de Notre pouvoir, Nous donnons, octroyons et concédons libéralement d'une manière définitive au dit Benvenuto et à ses enfants et descendants mâles, légitimes et naturels, par ligne masculine, nés et à naître en légitime mariage et vivant dans la foi, la maison située à Florence dans le quartier de Santa Croce, dans la voie ou rue appelée *del Rosaio*, dont les vraies délimitations sont bien connues ; laquelle maison, habitée à titre précaire par ledit Benvenuto, appartient légitimement au fisc et à Notre Trésor, et Nous la donnons avec tous ses droits et dépendances et avec le jardin.

Nous voulons que ce don soit le témoignage de Notre bonne grâce et bienveillance pour lui, et que ledit Benvenuto puisse continuer par Notre faveur à exécuter chaque jour des ouvrages

(1) Traduit sur l'original latin publié par TASSI, t. III.

plus beaux et plus considérables, soit en marbre. soit en bronze.

Telle est Notre volonté expresse, attestée par les présentes signées de Notre main, et scellée de Notre sceau dans une empreinte de plomb.

Donné dans Notre château de Pietra Santa, le 5 mars de l'année de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1561 (1), de Notre duché de Florence la vingt-cinquième, et de celui de Sienne la cinquième.

IX

Testament de Benvenuto Cellini (2).

Qu'il en soit ainsi au nom de Dieu. L'année de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1570, la quatorzième de l'Indiction, le 18 décembre, Pie V étant Souverain Pontife et le Sérénissime Cosme de Médicis grand-duc de Toscane, le présent acte a été dressé dans la paroisse de San Michele Bisdomini de ladite ville et dans la maison du testateur ci-dessous désigné, sise dans ladite paroisse, en présence des témoins appelés à entendre les déclarations qu'on va lire, de la bouche dudit testateur, ainsi qu'ils y ont été appelés et requis, et dont les noms suivent :

Antonio, fils de feu Romolo, fils d'Antonio Crocini, maître menuisier; Vincenzio, fils de feu Raffaello, fils de Francesco Braccini, citoyen florentin; Stoldo, fils de feu Gino, dit Giovanni, fils d'Antonio Lorenzi, sculpteur; Bastiano, fils de feu Niccolò, fils de Giovanni Montigiani, courrier florentin; Tommaso, fils de Domenico da Pistoia, manœuvre, de la paroisse de San Quirico a Legnaia, et Lorenzi, fils de Clemente, fils de Giovanni dal Pont'à Sieve, menuisier, habitant à Florence.

Comme dans cette vie il n'y a rien de plus certain que la mort, que rien n'est plus incertain que son heure, et qu'il appartient au sage de scruter attentivement celle-ci; à cet effet, s'étant constitué en présence du notaire ci-désigné et des témoins susdits, le magnifique Benvenuto, fils de feu maître Giovanni, fils d'Andrea, de la famille des Cellini, statuaire et citoyen florentin,

---

(1) L'année florentine commençant au 25 mars, il faut ramener cette date au nouveau style en augmentant son millésime d'une unité. Ce document est donc pour nous du 5 mars 1562.

(2) Les quatre documents suivants sont traduits sur les originaux latins publiés par Tassi, t. III, pp. 225 et suiv., 241-251.

sain d'esprit, d'intelligence et de vue, mais quelque peu infirme de son corps, se sachant susceptible de mourir, et voulant, alors que son intelligence est encore entière, disposer de ses biens, lui présent, par cedit testament nuncupatif, dit verbal, de la manière qui suit, soit :

Tout d'abord, l'âme étant considérée comme plus noble que le corps et l'étant, en effet, maintenant et lorsqu'elle se séparera de notre corps, il la recommande au Dieu très-bon et très-grand, à Jésus-Christ notre Rédempteur et à Marie la Vierge Reine. En ce qui concerne son corps, il lui a choisi une sépulture dans l'église de l'Annunziata de' Servi de Florence et dans le sépulcre que peut-être le testateur lui-même, au cours de sa vie, aura pris soin de construire. Dans le cas où cette construction n'aurait pu être exécutée, il choisit, pour y être enseveli, le sépulcre de la Société de l'Académie des statuaires, peintres et architectes, situé au chapitre de ladite église de l'Annunziata. Le règlement des frais funéraires est laissé à la discrétion des exécuteurs testamentaires ci-dessous désignés.

Item, il laisse à titre de legs à la fabrique des église, sacristie, nouvelles constructions et dépendances de Santa Maria del Fiore, de la ville de Florence, en totalité, trois livres en petite monnaie, selon la coutume.

Item, il veut et dispose que dame Piera, sa légitime épouse, ait et prélève après son décès le montant de sa dot, soit trois cents florins d'or, évalués à raison de sept lires le florin, somme qu'il lui a reconnue à titre de dot, tous droits fiscaux payés.

Item, il laisse à titre de legs, de la manière qui sera la plus avantageuse, à la susdite dame Piera, sa légitime épouse, toutes les étoffes de laine, lin, etc., et tous les autres meubles adaptés et destinés à l'usage de ladite dame.

Item, ledit testateur dispose et ordonne que ladite dame Piera, son épouse, si elle reste veuve après sa mort, mène une vie réservée et honorable, et habite avec les enfants ci mentionnés, nés de son commerce avec le testateur, ait dans la maison dudit testateur la nourriture et les vêtements convenables et qu'elle y soit bien traitée. Ce legs n'est valable que dans les cas précités, c'est-à-dire si ladite dame reste veuve comme ci-dessus et si elle élève et gouverne son fils Andrea Simone et ses filles ci-mentionnées. Si elle agit autrement, de quelque manière que ce soit, il déclare nul le présent legs.

Item, pour l'amour de Dieu et dans un sentiment d'affection, il laisse à titre de legs, en la meilleure forme que pourra valoir,

à Lucia, fille de feu Bernardo de Civitella et de dame Caterina, son épouse, la somme de cent vingt livres, si elle reste comme actuellement, en qualité de domestique, au service des enfants du testateur jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'âge de 17 ans. Il entend que cette somme soit alors versée au futur mari de ladite Lucia. Il entend de plus qu'elle soit jusqu'à ce moment nourrie, ainsi que le sont les filles de sa condition. Si elle ne reste pas au service de ses enfants jusqu'à l'âge susdit, il déclare nul le présent legs.

Item, pour l'amour de Dieu et dans un sentiment d'affection, il laisse à titre de legs, en la meilleure forme que pourra valoir, à Francesca, dite Cecchina, fille de Giuliano Bardelli, aujourd'hui au service dudit testateur à Trespiano, la somme de cent lires, destinée à faciliter son mariage. Cette somme sera versée au futur mari de ladite Francesca, à titre de dot qu'il reconnaîtra par acte authentique et non par acte sous seing privé ou de quelque autre manière que ce soit.

Item, ledit testateur veut, dispose et ordonne qu'au cas où, lors du mariage de Reparata et de Maddalena, ses filles légitimes et naturelles (1) nées de lui et de dame Piera, son épouse, il serait déjà mort, elles soient mariées par leurs tuteurs respectifs et qu'elles aient en dot la somme de deux mille florins d'or, évalués à raison de sept lires le florin, et leurs futurs maris deux mille florins, partie en espèces et bijoux, partie en produit et valeur de deux maisons dudit testateur, l'une acquise de Fiorino le brocanteur et sise Via Benedetta, l'autre sise sur la place de l'église Santa Maria Novella de la ville de Florence et en partie Via del Sole, et acquise de Giovanni Carnesecchi. Dans ce cas, ledit testateur ordonne que ces maisons soient vendues par les soins des tuteurs et que le mari de chacune de ses filles reconnaisse par acte authentique, dressé par un notaire public, avoir reçu ladite dot, représentée par ladite somme de mille florins d'or. Il lègue donc à chacune de ses filles, à titre de dot, la somme de mille florins, payable comme ci-dessus, mais il ne fixe le montant de cette dot à mille florins qu'au cas où, au moment de leur mariage, Andrea Simone, leur frère et cohéritier ci-désigné, n'aurait pas reçu ou ne recevrait pas à titre gratuit, de quelque manière que ce soit, d'un parent du testateur, au moins trois mille florins d'or. Si ledit Andrea Simone, dans ledit temps, a reçu ou reçoit à titre gratuit, de quelque

(1) Le mot *naturel* veut dire ici *non-adoptif*.

manière que ce soit, de quelque parent, ladite somme de trois mille florins au moins, en ce cas ledit testateur entend que, par les soins de leurs tuteurs, il soit donné à ses filles et à leurs maris, à titre de dot, la somme de quatre mille florins, soit à chacune de ses filles et à son mari respectivement la somme de deux mille florins. Cette clause ne s'applique qu'au cas où ledit Andrea Simone aurait fait la susdite acquisition à titre gratuit et non à titre onéreux ou de toute autre manière. D'autre part, au cas où l'une des filles susdites ou toutes les deux entreraient en religion, ledit testateur veut et dispose qu'on donne aux monastères l'offrande ordinairement versée par les autres filles auxdits monastères. Il impose en conséquence et ordonne aux tuteurs de donner et payer auxdits monastères l'offrande accoutumée.

Il institue légataires universels Andrea Simone, son fils légitime et naturel, né de lui et de la dite dame Piera, son épouse légitime et, à titre égal, tous les autres enfants mâles, légitimes et naturels qui pourront naître de lui et de la susdite dame Piera, sa légitime épouse, ou de toute autre épouse légitime qu'il pourra prendre. Il les substitue l'un à l'autre de la manière ordinaire, à la place et en cas du décès d'un mineur, par voie de fidéi-commis. De plus, au dernier de ses fils qui mourra sans enfants et descendants, d'abord du sexe masculin, puis du sexe féminin, légitimes et naturels, il substitue Raparata et Maddalena, ses filles légitimes et naturelles, et les autres filles légitimes et naturelles qui pourront naitre de lui et de la dite dame Piera, son épouse, ou de toute autre épouse légitime qu'il pourra prendre; en cas de décès de celles-ci leurs enfants et descendants légitimes et naturels, d'abord du sexe masculin, puis du sexe féminin. Enfin, au dernier de ses enfants mâles institué légataire comme ci-dessus et décédé sans enfants et descendants, en l'absence des filles susdites et de leurs descendants comme ci-dessus, il substitue et institue héritier, s'il est encore vivant et dans ce cas seulement, messer Librodoro, fils d'Annibale Librodori, docteur en droit civil et en droit canon, habitant à Rome, son cousin issu de germain du côté paternel. Ledit testateur dispose et déclare qu'au cas où l'une de ses filles susdites serait appelée à la substitution comme ci-dessus, elle ne pourra rien réclamer à son mari en plus de ladite succession, ni tiers, ni autre fraction, ni usufruit qui pourraient être acquis par celui-ci en vertu de quelque droit ou des statuts locaux.

Il établit, constitue et nomme tuteurs, et pour le temps requis

curateurs des susdits Andrea Simone, Reparata et Maddalena, ses fils et filles, et des autres fils et filles qui pourront lui survenir, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge légitime ou qu'ils se marient, les honorables seigneurs Gardiens des pupilles et adultes de la ville de Florence alors dans l'exercice de leur charge. Il dispose et ordonne, impose et commande auxdits seigneurs Gardiens et les prie instamment de nommer administrateurs des biens de la succession et de ses fils et filles le révérend messer Pier de la Stufa, chanoine de l'église cathédrale de Florence ; le magnifique messer Librodoro, fils d'Annibale Librodori, docteur en droit civil et en droit canon, habitant à Rome ; et Andrea, fils de Lorenzo Benivieni, citoyen florentin ; ou au moins deux d'entre eux. Et comme ledit messer Librodoro est avocat en la ville de Rome et qu'il ne voudrait peut-être pas accepter cette charge, ledit testateur dispose que lesdits seigneurs Gardiens nommeront administrateur, aux lieu et place dudit messer Librodoro, la personne qui sera choisie et désignée par celui-ci. Ledit testateur déclare avoir grande confiance en lesdits administrateurs, lesquels : messer Pier, messer Librodoro et messer Andrea, il fait, constitue et nomme exécuteurs du présent testament, deux d'entre eux devant être d'accord pour une pleine et libre administration. Telle est la volonté dudit testateur, etc.

Moi, Giovanni, fils de ser Matteo de Falgano, citoyen et notaire public de la ville de Florence, j'ai été requis de dresser le susdit testament, et en foi de quoi, etc.

X

Premier codicille.

Qu'il en soit ainsi au nom de Dieu. L'année de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1570, le quatorzième de l'Indiction, le 12 janvier (1), Pie V étant Souverain Pontife et le Sérénissime Cosme de Médicis Grand-Duc de Toscane, le présent codicille a été dressé dans le Bureau du Mont-de-Piété de la ville de Florence, en présence des témoins ci-dessous désignés, appelés à entendre les déclarations qu'on va lire de la bouche

(1) C'est-à-dire le 12 janvier 1571, nouveau style,

du testateur ci désigné, ainsi qu'ils y ont été appelés et requis et dont les noms suivent :

Messer Baccio, fils de ser Bernardino de' Nascimbeni, de la Rocca de San Casciano docteur en droit; Antonio, fils de Lorenzo Calderini, citoyen florentin; Giovanbattista, fils de feu Santi dal Borgo, citoyen florentin; Francesco, fils de feu Ruberto Alamanneschi, citoyen Florentin; et Domenico, fils de feu Giovanni Altoviti, citoyen florentin.

Bien qu'à la date du 18 décembre écoulé de la présente année du Seigneur 1570, Benvenuto, fils de feu maître Giovanni, fils d'Andrea Cellini, sculpteur et citoyen florentin, alors quelque peu infirme de corps, mais par la grâce de Dieu, sain de vue, d'esprit et d'intelligence, ait fait un testament dressé de la main du soussigné, notaire, et qu'il ait stipulé diverses choses dans ledit testament : Instituant entre autres comme tuteurs et, pour le temps voulu, comme curateur d'Andrea Simone son fils, de Reparata et de Maddalena ses filles, et des autres fils et filles qui pourront naître de lui, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge légal, les seigneurs Gardiens des pupilles et adultes de la ville de Florence qui seront alors dans l'exercice de leur charge. Disposant et ordonnant, et priant instamment lesdits seigneurs Gardiens de nommer administrateurs des biens de la succession et de ses fils et filles le révérend messer Pier della Stufa, chanoine de l'église cathédrale de Florence; le magnifique messer Librodoro, fils d'Annibale Librodori, docteur en droit civil et en droit canon; et Andrea, fils de Lorenzo Benivieni, citoyen florentin; ou du moins deux d'entre eux. Disposant qu'au cas où ledit messer Librodoro ne voudrait pas accepter cette charge, lesdits seigneurs Gardiens nommeraient aux lieu et place dudit messer Librodoro la personne choisie et désignée par celui-ci. Instituant, en outre, lesdits messer Librodoro ou la personne désignée par celui-ci, et Andrea Benivieni, exécuteurs dudit testament. Attendu que la volonté de l'homme peut être modifiée jusqu'à son dernier jour, ledit Benvenuto, sain d'esprit, de vue, d'intelligence et de corps, désirant par le présent codicille ajouter et disposer certaines choses, dispose et stipule comme ci-dessous, savoir :

Qu'en outre des trois administrateurs des biens de sa succession et de ses enfants susdits, il y en ait un quatrième, et que lesdits seigneurs Gardiens des pupilles nomment à cet effet Domenico, fils de Cristofano Mannozzi, citoyen florentin, quatrième exécuteur de son dit testament. Il confirme en tout et

pour tout les autres clauses dudit testament, et entend qu'elles soient observées, etc.

Moi, Giovanni, fils de ser Matteo, fils de ser Giovanni de Falgano, citoyen et notaire public de la ville de Florence, etc.

XI

Second codicille.

Qu'il en soit ainsi au nom de Dieu. L'année de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1570, le quatorzième de l'Indiction, le 3 février (1), Pie V étant Souverain Pontife et le Sérénissime Cosme de Médicis Grand-Duc de Toscane, le présent codicille a été dressé dans la maison du ci-dessous désigné Benvenuto, sise en la paroisse de San Michele Bisdomini, en présence des témoins ci-dessous désignés, appelés à entendre les déclarations qu'on va lire de la bouche du testateur ci-désigné, ainsi qu'ils y ont été appelés et requis et dont les noms suivent :

Lorenzo, fils de feu messer Bono, fils de maître Lorenzo Bonini, citoyen florentin; Battista, fils de feu Domenico Lorenzi, sculpteur florentin; Stoldo, fils de feu Giovanni, ou mieux Gino Lorenzi, sculpteur florentin; Girolamo, fils de feu Zanobi Portigiani, fondeur florentin; et Girolamo, fils de feu Francesco Benci de Fiesole, manœuvre.

Bien qu'à la date du 18 décembre écoulé de la présente année 1570, Benvenuto, fils de feu Giovanni, fils d'Andrea Cellini, sculpteur et citoyen florentin, alors quelque peu malade de corps, mais sain de vue, d'ouïe et d'intelligence, ait fait un testament dressé de la main du notaire soussigné; que, depuis lors, à la date du 12 janvier dernier, le même Benvenuto, sain de corps, de vue, d'ouïe et d'intelligence, ait fait un codicille dressé de la main du notaire soussigné, et que dans lesdits testament et codicille il ait stipulé diverses choses; attendu que la volonté de l'homme peut être modifiée jusqu'à son dernier jour, ledit Benvenuto, sain d'esprit, de vue et d'intelligence, bien que malade de corps, voulant par les présents codicilles, en plus des choses stipulées par lui dans les susdits testament et codicille, ajouter et laisser diverses autres choses, dispose et stipule comme ci-dessous, savoir :

Tout d'abord ledit testateur, attendu la manière dont a marché

(1) C'est-à-dire le 3 février 1571, nouveau style.

et marche la société d'orfèvrerie formée entre lui et les frères Antonio et Vidio, fils de feu Lodovico Gregori, orfèvres florentins; que jusqu'à présent ceux-ci se sont bien comportés et qu'il espère qu'il en sera de même à l'avenir; attendu qu'il veut dans une certaine mesure leur témoigner sa reconnaissance pour la loyauté, l'affection et la bienveillance qu'ils ont montrées à son égard; attendu qu'ils exercent, comme ses associés, l'art de l'orfèvrerie dans la boutique sise à Florence, Via dite Calimaca, que ledit testateur a achetée à réméré de Lorenzo Ardinghelli; par ces motifs dispose, veut, impose et ordonne que, si la boutique demeure aux mains de lui-même ou de ses héritiers et si le prix qu'il en a payé n'est pas remboursé par le vendeur dans le délai fixé par la clause résolutoire, lesdits frères Gregori ne pourront sous aucun prétexte être expulsés de ladite boutique par sesdits héritiers, ni molestés ou chassés par eux, mais qu'ils pourront toujours y résider et habiter et y exercer la profession d'orfèvre, pourvu qu'ils payent chaque année, aux héritiers dudit testateur, pour le loyer de ladite boutique, dix-huit florins d'or trois lires six sous, les florins étant évalués à raison de sept lires le florin. Ce loyer sera payable par semestre et non autrement.

Item, il veut et dispose que ladite société subsiste jusqu'à son terme, comme il a été convenu entre lui et sesdits associés.

Item, ledit testateur dispose et ordonne que, à l'expiration de ladite société, si sesdits associés, comme il l'espère, se sont bien comportés, ont rendu un compte loyal et sincère, et ont réalisé autant de gain qu'ils l'ont fait jusqu'ici, les seigneurs Gardiens des pupilles et adultes de la ville de Florence, tuteurs et, pour le temps requis, curateurs de ses héritiers et enfants, pourront faire un nouveau contrat de société avec lesdits Antonio et Vidio, aux mêmes conditions que maintenant, et augmenter le capital social dans la mesure qu'ils jugeront opportune. Il prie de même instamment lesdits seigneurs Gardiens, et les supplie et leur enjoint, autant qu'il le peut, d'acquérir, des deniers comptants de sa succession, surtout des immeubles sis en la ville de Florence, de revenu sûr, à leur choix et, dans une certaine mesure, des titres du Mont-de-Piété, selon qu'ils le jugeront opportun, afin qu'avec les revenus et produits d'iceux ses enfants puissent vivre plus commodément.

Item, attendu que Giuliano, fils d'Antonio Bardelli, qui travaille son domaine de Trespiano, est redevable de quelque argent audit testateur, ainsi qu'il appert des livres de compte

de celui-ci, ledit Benvenuto entend que cette dette soit affectée pour l'amour de Dieu par ledit Giuliano à la dot d'Alessandra, dite Sandrina, fille de celui-ci. Il ordonne donc et dispose à titre de legs, pour l'amour de Dieu et le salut de son âme, en la meilleure forme que pourra valoir, que ledit Giuliano verse au futur mari de sa fille Alessandra le montant de sa dette, et que le mari de ladite Alessandra reconnaisse avoir reçu ladite somme à titre de dot, par acte authentique dressé par devant un notaire public.

Item, attendu qu'Antonio Biliotti, qui a travaillé jadis le domaine de Trespiano et habite maintenant à Fiesole, est redevable de quelque argent audit Benvenuto, ainsi qu'il appert des livres de compte de celui-ci, ledit Benvenuto dispose et veut que ledit Antonio ait trois années pour s'acquitter de cette dette. Il est donc consenti à ce débiteur un délai de trois ans, uniquement pour l'amour de Dieu et pour qu'il prie Dieu pour l'âme dudit Benvenuto.

Item, attendu que ledit Benvenuto a eu et a encore un procès pendant devant le tribunal des marchands avec Domenico Sputasenni, à raison de prestations alimentaires consenties par lui pendant longtemps audit Domenico, à la dame Dorotea son épouse et à leurs enfants, ce nonobstant, il dispose et veut que, dans le cas où ledit Domenico n'intenterait aucune action ni ne molesterait d'aucune manière ses héritiers, sous quelque forme que ce soit, dans ce cas, pour l'amour de Dieu et à titre d'œuvre pie, il soit fait remise audit Domenico de toute la dette qu'il a contractée pour la raison susdite à son égard, et il entend que ses héritiers se désistent du procès engagé par lui contre ledit Domenico devant le tribunal des marchands. D'autre part, ledit Benvenuto étant tenu, durant sa vie naturelle et non au delà, à servir une pension alimentaire à Antonio, fils dudit Domenico, il veut et ordonne que si, au temps de sa mort, il est dû quelque chose à ce titre audit Antonio, il en soit fait paiement

Item, ledit testateur, pour l'amour de Dieu et à titre d'œuvre pie, et pour le salut de son âme, lègue en la meilleure forme que pourra valoir, à son serviteur Carlo ou Carlino ci-désigné, fils de Lorenzo de Dicomano, outre le salaire qu'il pourrait lui devoir, six florins d'or, évalués à raison de sept lires le florin, et son plus vieux linge, ainsi qu'il apparaîtra aux exécuteurs de son testament ; le tout pour l'amour de Dieu.

Item, outre le salaire qu'il pourrait devoir à sa servante Lisabetta, ci-dessous désignée, ledit Benvenuto, pour l'amour de

Dieu et à titre d'œuvre pie, et pour le salut de son âme, lègue en la meilleure forme que pourra valoir, à Lisabetta, fille de Mariotto de Montevarchi, sa servante, quatre florins d'or, évalués à raison de sept lires le florin, et quelques-uns de ses plus vieux vêtements, ainsi qu'il apparaîtra aux exécuteurs de son testament ; le tout pour l'amour de Dieu.

Item, pour l'amour de Dieu et le salut de son âme, il laisse à titre de legs, en la meilleure forme que pourra valoir, aux religieux et au couvent de l'Annunziata de' Servi de la ville de Florence quatre florins d'or, évalués à raison de sept lires le florin, à charge de célébrer la messe de Saint-Grégoire et l'Office des Morts dans le délai de huit jours à compter de sa mort.

Item, il veut, dispose et ordonne que le modèle de cire du Neptune, qu'il a fait, soit remis par les exécuteurs de son testament au Sérénissime Prince de Toscane, même si cet ouvrage est inachevé, attendu qu'il avait l'intention, s'il n'en eût été empêché par la maladie, de l'offrir audit Prince Sérénissime. Il offre de plus à titre gracieux et lègue au susdit Sérénissime Prince Francesco de Médicis toutes les statues qu'il a pu faire achevées ou non, en quelque lieu qu'il les tienne, qui pourront plaire audit Prince Sérénissime, ou que celui ci pourra désirer. Attendu d'autre part qu'après le Dieu très bon et très-grand et les saints du paradis, ledit testateur ne connaît personne en qui il ait plus de confiance, il recommande avec instances audit Sérénissime Prince ses enfants mineurs et orphelins, le priant de leur donner son appui avec clémence et bonté, et de les protéger, régir et tenir à l'ombre de cette clémence ; il prie les seigneurs Gardiens des pupilles, tuteurs de ses enfants, d'avoir recours, en tous les besoins de ceux-ci, audit Prince Sérénissime, qu'il espère devoir leur être toujours favorable et secourable en leurs besoins et nécessités.

Il confirme les autres clauses du testament et des codicilles établis précédemment, et entend qu'elles soient observées, etc.

Moi, Giovanni, fils de ser Matteo, fils de ser Giovanni de Falgano, citoyen et notaire public de la ville de Florence, etc.

XII.

Troisième codicille

Qu'il en soit ainsi au nom de Dieu. L'année de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus Christ 1570, la quatorzième de l'Indiction,

le 6 février (1). Pie V étant Souverain Pontife et le Sérénissime Cosme de Médicis Grand-Duc de Toscane, le présent codicille a été dressé dans la maison du ci-dessous désigné Benvenuto, sise en la paroisse de San Michele Bisdomini, en présence des témoins ci-dessous désignés, appelés à entendre les déclarations qu'on va lire de la bouche du testateur ci-désigné, ainsi qu'ils y ont été appelés et requis, et dont les noms suivent :

Le révérend Dom Gismondo (Sigismondo), fils de feu Oliveri de' Pollini, clerc florentin ; Luca, fils de feu Girolamo, fils de Luca Mini, citoyen florentin ; Girolamo, fils de feu Zanobi Portigiani, fondeur de statues de bronze, florentin ; Jacopo, fils de Tommaso de Peretola, tisseur de draps de laine ; et Antonio, fils de feu Lodovico Gregori, orfèvre florentin.

Bien qu'à la date du 18 décembre écoulé, Benvenuto, fils de feu maître Giovanni, fils d'Andrea Cellini, sculpteur et citoyen florentin, ait fait un testament dressé de la main du soussigné, notaire ; bien qu'à la date du 12 janvier écoulé il ait fait un codicille, et en dernier lieu, à la date du 3 du présent mois, d'autres codicilles, tous dressés de la main du soussigné, et que dans lesdits testament et codicilles il ait stipulé diverses choses ; attendu qu'il se présente toujours quelque chose de nouveau à l'esprit de l'homme, ledit Benvenuto, se souvenant qu'il a, dans ledit testament, pris des dispositions concernant la dot de Reparata et de Maddalena, ses filles, ainsi que l'offrande à faire au cas où l'une d'elles ou toutes les deux entreraient en religion, entend y ajouter quelque chose par les présents codicilles. En conséquence, ledit Benvenuto, sain d'esprit, de vue et d'intelligence, mais quelque peu infirme de corps, dispose et stipule comme ci-dessous, savoir :

Au cas où l'une des susdites Reparata et Maddalena, ou toutes les deux, entreraient en religion, il entend qu'à titre de legs et en la meilleure forme que pourra valoir, outre l'offrande à payer par ses héritiers, ainsi que le dispose le dit testament, lors de l'entrée en religion d'icelles, ses héritiers ou tuteurs constituent au bénéfice de ses dites filles devenues moniales, des rentes et revenus annuels payables par le Mont-de-Piété ou de toute autre manière. Ces rentes et revenus seront à la libre disposition de l'intéressée, sans que le monastère ou les moniales du dit puissent en disposer ou prétendre y avoir quelque droit ou en distraire et utiliser quelque partie ; ils s'élèveront chaque année

(1) C'est-à-dire le 6 février 1571, nouveau style.

à douze florins d'or, évalués à raison de sept lires le florin, payables mensuellement durant la vie naturelle de l'intéressée, et uniquement dans le cas de son entrée en religion. A la mort de l'intéressée, la dite rente prendra fin et retournera sans réserve aucune aux héritiers du dit Benvenuto, s'ils n'en ont pas fait directement le service. Ainsi donc, au cas d'entrée en religion d'une ou de plusieurs de ses filles, le dit Benvenuto veut et ordonne qu'à chacune d'elles il soit servi et donné sans réserve aucune, par ses héritiers, tant qu'elle vivra, ainsi qu'il est stipulé ci-dessus, douze florins d'or par an, payables mensuellement; il veut et ordonne de plus qu'il soit fait de même pour chacune de ses filles, au cas où toutes entreraient en religion. Il confirme en tout et pour tout les autres clauses du testament et des codicilles établis précédemment et entend qu'elles soient observées, etc.

Moi, Giovanni, fils de ser Matteo, fils de ser Giovanni de Falgano, citoyen et notaire public de la ville de Florence, etc.

XIII

Inventaires dressés après le décès de Benvenuto Cellini (1)

Le 16 février 1570 (2).

DANS L'ANTICHAMBRE.

Une horloge avec réveil. — Un lit en bois de cyprès de deux brasses et demie sur trois brasses et demie. — Deux paillasses. — Deux matelas de bourre. — Un sommier en plumes de poule. — Un traversin. — Un pavillon en fil rayé. — Un couvre-lit en étoffe rayée. — Un coffre peint. — Un petit cadre d'une demi-brasse de *Notre-Dame*, bas-relief en plâtre. — Une petite table de deux brasses et demie environ en cyprès marqueté de noyer. — Un petit *Jugement dernier*, de Michel-Ange, sur papier, avec encadrement en bois. — Le *Sac de Troie* avec encadrement en bois. — Deux couteaux de chasse. - Un couteau de chasse damasquiné. — Une épée. — Un poignard avec garniture argentée. — Une épée à une main et demie et une zagaie, ces deux armes devant être

(1) Traduit de l'expédition italienne publiée par Plon, pp. 381 à 384.
(2) C'est-à-dire le 16 février 1571, nouveau style.

envoyées au tribunal des Huit. — Un coffre en bois à l'antique contenant douze paires et demie de draps et un tapis de table en mauvais état.

Un grand coffre en bois à l'antique, contenant : Un justaucorps en satin noir garni de velours rayé usagé. — Une tunique d'armoisin noir garnie de velours noir déchirée. — Une cape de serge noire garnie de bandes d'armoisin. — Une autre cape de même étoffe garnie d'armoisin et de petites franges de soie. — Une tunique d'armoisin garnie de même. — Un justaucorps en drap de Perpignan garni de petites franges de soie. — Une petite tunique de damas noir en très mauvais état.— Une petite tunique de satin noir en mauvais état. — Une cape de drap noir avec petites franges de soie. — Un manteau de drap de diverses couleurs usagé. — Un manteau noir à manches de drap noir, en mauvais état, garni de velours noir. — Un justaucorps de drap noir garni de petites franges de soie. — Un manteau de drap noir avec attache (boutons et chaînette) d'argent. — Une chamarre d'ornement usagée. — Une chamarre de drap couleur de tan, doublée de peluche violette, toute garnie de bandes de velours tan, très usée, avec deux petites aiguillettes d'or.— Un manteau d'armoisin tan doublé de peau de loutre. — Deux corps de vêtement, soit : un pourpoint de camelot noir et un collet de velours noir sans manches, coupé. — Une paire de chausses en toile de serge en bon état, avec garniture de petites franges de soie.— Une robe de serge noire doublée de taffetas, évaluée cinq écus. — Un justaucorps de velours noir garni de petites franges de soie. — Une paire de bas-de-chausses et haut-de-chausses en velours, très usés. — Un chapeau de velours noir usagé. — Un haut-de chausses d'armoisin noir. — Une saie en fleuret de soie brodé. — Un pourpoint en fleuret de soie noire. — Une paire de chausses en drap à l'antique. — Une paire de chausses en serge en mauvais état. — Une chemisette de coton à aiguillette. — Un pourpoint de toile blanche doublée de ratine en mauvais état. — Un sarreau gris avec petits rubans noirs usagé. — Une paire de chausses en taffetas noir en mauvais état. — Un justaucorps de drap garni de velours noir, en très mauvais état. — Une barrette de velours noir usagée. — Deux pourpoints de toile blanche en mauvais état. — Un chapeau de velours noir usagé.

Un tapis d'Orient de trois brasses environ. — Un autre tapis semblable en mauvais état. — Un autre semblable un peu meilleur. — Un autre tapis un peu meilleur. — Une table de travail. — Un coffre de bois contenant du papier à dessin. — Une petite

étudiole en bois d'olivier avec son tiroir. — Un couteau à manche couvert en peau de chagrin et virole d'argent. — Trente-deux poinçons pour graver les médailles, tant grands que petits. — Deux privilèges concédés par le roi de France à Benvenuto. — Un outil de poche décoré de damasquinures. — Un trébuchet à écus avec son coffre. — Une boussole de laiton, dans un étui de cuir rouge, avec sa rose des vents. — Deux chaises en noyer. — Un moine. — Une boite à ordures. — Trois brasses de bois d'encadrement. — Une petite *Notre-Dame* en plâtre.

DANS LA CHAMBRE AU-DESSUS DE LA SALLE.

Une *Notre-Dame* en relief, dorée. — Un fer de graveur, arqué. — Deux coffres peints. — Un grand coffre de cyprès. — Une table de noyer, de deux brasses et demie, avec deux tiroirs. — Un crucifix en terre. — Un lit de cyprès, garni de deux paillasses. — Un matelas de coton. — Un sommier de plume. — Un traversin. — Une courte-pointe blanche. — Une garniture de lit en toile peinte rouge. — Un tour de lit en basin de fil et coton violet et jaune avec une partie blanche. — Un petit lit en noyer marqueté, garni d'un matelas de coton de deux brasses et demie sur trois brasses environ. — Six oreillers de plume et duvet. — Deux oreillers de paille. — Trois paravents de nattes. — Un Dante à la plume sur bois. — Un fragment d'encadrement de trois brasses. — Cinq cuillères d'argent. — Huit fourchettes d'argent, dont sept grandes et une petite. — Quatre couteaux à manche d'ébène. — Dix chemises d'homme. — Huit essuie-mains. — Dix taies d'oreiller. — Cinq paires de bas-de-chausses d'homme, en lin. — Quatre bonnets de nuit. — Vingt-trois serviettes à la Pérusine, usagées. — Onze nappes en toile de Reims (linon) usagées, de six brasses environ. — Treize torchons. — Un coupon de drap rouge, évalué un écu.

DANS LA SALLE.

Une table en bois de trois brasses. — Une paire de tréteaux. — Un panneau de noyer, de six brasses. — Un banc de bois, de six brasses. — Un brasier en fer, avec pelle à feu. — Trois escabeaux. — Six chaises couvertes de drap, tant grandes que petites. — Une tête en plâtre, sur la cheminée. — Une chaise en bois de noyer. — Quatre lampes en laiton, dont deux assez grandes et deux petites. — Six chandeliers à l'antique, en laiton. — Une paire de chenets décorés de boules de laiton. — Deux paires de pincettes. — Deux petites pelles de fer.

Dans la chambre.

Un petit coffre peint, contenant deux jupes de petite fille en drap de Perpignan bleu et une petite paillasse d'enfant. — Une caisse en bois de sapin. — Deux caisses attachées ensemble. — Une bassinoire. — Un plat à barbe en laiton. — Un petit bassin. — Un banc en noyer de quatre brasses environ, avec dossier. — Un rafraîchisseur à boules, en laiton. — Un réchaud en laiton. — Un grand seau à puiser, en cuivre, avec poignées en laiton. — Une canne à mesurer. — Une Vierge très ancienne, formant chapelle. — Six soucoupes d'étain, dont quatre grandes et deux petites. — Huit grands plats d'étain. — Vingt et une petites assiettes d'étain. — Onze assiettes d'étain. — Neuf petites écuelles d'étain. — Onze écuelles d'étain. — Seize assiettes à viande, en étain, de grandeur moyenne. — Deux petites caisses en bois contenant douze chemises d'enfant. — Un lit à roulettes, en bois, de deux brasses et demie sur trois brasses et demie. — Une paillasse. — Un matelas de bourre. — Un sommier de plume. — Un traversin. — Deux oreillers de plume. — Une courte-pointe bleue, en mauvais état. — Une garniture de lit de toile rouge, en mauvais état. — Un matelas de duvet. — Un sommier en plume de poule. — Un traversin. — Une courte-pointe bleue, en bon état. — Une mauvaise caisse de bois, garnie de barres de fer, contenant quatre-vingts livres de lin et filasse de lin et de bourre du pays. — Une petite pochette d'orfèvre, contenant : Un diamant monté en or, flanqué de deux petites émeraudes, sur table à l'antique, d'une valeur de cinquante écus. — Un anneau à la turque, portant la marque du cheval ailé et orné d'un onyx et d'une turquoise. — Un reliquaire entièrement en or, contenant une croix et une inscription, ainsi qu'une petite chaîne d'or à maillons ronds. — Un petit collier de perles d'une once, entremêlées de petites boules d'or; un pendant avec un saphir percé, et une perle d'Ecosse. — Une chaîne à maillons d'or, avec une croix d'or. — Une petite chaîne d'or à maillons ronds avec un portemusc en forme d'amande. — Une perle percée du n°... — Un écu d'or du pape Jules de' Monti (Jules III), percé.

Une petite ceinture de velours noir garni d'argent. — Un violon. — Un petit coffre à écus, sans fermeture. — Une tasse d'enfant. — Un petit coffre en fer avec sa serrure, ayant un peu moins d'un quart de brasse de longueur.

Vêtements, lainages, etc., à l'usage de dame Piera, épouse dudit feu Benvenuto.

Une cape de serge noire.— Un vêtement de camelot,couleur de tan, très vieux. — Une vieille chamarre en drap de Perpignan noir. — Une vieille jupe de dessous en drap de Perpignan. — Une jupe de dessous fourrée, en mauvais état. — Huit chemises usagées. — Un mouchoir de tête. — Un essuie-mains en toile grossière. — Huit mouchoirs de cou. — Quatre collets en toile de lin. — Une paire de bas. — Un rubis monté en or, de la valeur de six écus, ayant servi de bague de mariage à ladite dame. — Une Foi en or, évaluée six écus.

DANS LA CUISINE.

Une paire de chenets en fer. — Une chaine à feu. — Une poêle. — Un gril. — Deux petits trépieds. — Un trépied de fer pour la lessive. — Une grande poêle. — Un vieux réchaud en laiton. — Une cuillère à pot pour la lessive. — Deux petites meules. — Un grand bassin de cuivre. — Une tourtière en cuivre. — Une râpe. — Deux chaudrons. — Deux cuillères à pot, de grandeurs différentes — Plusieurs barres de fer. — Deux broches.

DANS LA CHAMBRE DU DOMESTIQUE.

Un lit en bois avec paillasses et matelas. Une Vierge en bois avec un saint Antoine. — Une petite caisse d'une brasse et demie. — Un muid d'avoine, environ, à terre. — Une table à manger, en mauvais état. — Un tonnelet de vinaigre. — Trois pots à huile, contenant un demi-baril d'huile. — Deux paires de seaux à puiser.

DANS LE FOURNIL.

Un cadre en bois et une petite caisse. — Deux huches à pain. — Deux caisses. — Deux planches à pain. — Une pomme à épervier. — Un modèle en bois de la base du Persée. — Quatre tamis. — Une courte-pointe à pain, usagée. — Une couverture de coton, très usée. — Un dressoir pour ustensiles de cuisine. — Un grand pot d'étain. — Un banc de bois, de deux brasses et demie. — Un châssis de toile. — Une petite caisse. — Un coussin de plumes de poule. — Un morceau d'étoffe rayée.

Dans la chambre du rez-de-chaussée.

Deux petits sacs, contenant environ dix boisseaux de grain. — Un van à grain. — Un boisseau de bois bien tassé. — Cinq claies. — Un lit en noyer, de quatre brasses sur trois. — Un autre lit plus petit avec une paillasse. — Un panier à farine. — Une table de six brasses avec ses tréteaux. — Deux coffres peints attachés ensemble, contenant un vêtement d'enfant en camelotine. — Un boisseau de farine à pâtes, dans un sac. — Un grand coffre, en mauvais état, contenant huit boisseaux de farine. — Un petit lit de bois, en mauvais état.

Dans le vestibule.

Un petit buffet de bois, usagé. — Un cadre renfermant un grand saint Sébastien avec ornement d'or. — Un portrait de messer Benvenuto avec ornements de noyer. — Un banc de bois de quatre brasses. — Deux escabeaux. — Un torse en plâtre. — Deux bancs en noyer sculpté, à dossier, de huit brasses environ. — Un beau lit de noyer sculpté de la main du Tasso. — Une chaise en noyer. — Une table de quatre brasses couverte d'étoffe rayée. — Quatre escabeaux. — Un bel encadrement de noyer sculpté, d'une longueur de huit brasses, en trois morceaux. — Un banc de noyer, de six brasses environ, à dossier doré. — Un feutre. — Deux bancs en noyer sculpté, de seize brasses environ. — Un réchaud en laiton. — Une arbalète à balles. — Le modèle en plâtre du Persée, de grande taille. — Une Cléopâtre.

Dans la cave.

Une tonne. — Un grand châssis de toile, de six brasses. — Une table de six brasses, avec ses tréteaux. — Une échelle de bois. — Deux châssis de toile, de quatre brasses l'un. — Un autre grand châssis de toile. — Deux poulies doubles, fixées sur barres de fer. — Deux petits bancs et autres menus objets de bois. — Une tonne contenant environ douze barils, pleine. — Une autre tonne contenant environ huit barils de vin. — Une autre tonne contenant environ cinq barils. — Une corbeille usagée. — Une paire de grosses bottes en vachette. — Une chantepleure et autres menus objets de bois. — Un fer à figures cloué sur une planche. — Une barre de fer pour battre la terre.

DANS L'ÉCURIE.

Un cheval blanc, borgne. — Une selle et autres harnais. — Un petit crible à avoine. — Un petit banneau en bois. — Une couverture de cheval.

DANS LA COUR.

Un cuvier et un baquet. — Quatre grosses piles de bois.

Le 20 avril 1571.
Inventaire des meubles qui étaient à la campagne et qu'on a fait venir à Florence. [Ils sont aujourd'hui dans la salle du rez-de-chaussée de la maison.]

Et d'abord :

Une chaudière de cuivre, du contenu d'un baril. — Une cruche de cuivre. — Un bassin de cuivre, de taille moyenne. — Une paire de petits chenets en fer. — Une bassinoire. — Un grand récipient. — Un coquemar de cuivre. — Une cuillère à pot. — Une cuillère à pot, en fer. — Une paire de petites balances romaines. — Un petit trépied. — Une broche. — Un marteau. — Une paire de tenailles. — Une petite table en bois, avec pieds cloués. — Un petit lit de noyer, de deux brasses et demie sur trois brasses et demie. — Deux paires de tréteaux et planches, formant lit. — Un petit lit en bois. — Un matelas bleu, en coton, usagé. — Deux paillasses, en assez mauvais état. — Deux autres, en plus mauvais état. — Un matelas de bourre, en mauvais état. — Une toile à matelas, en très mauvais état, vide. — Un traversin de plume. — Un sommier de plumes, en bon état.

DANS L'ATELIER.

Un bas-relief de cire, dans un cadre de pierre morte, d'Adam et Ève, resté dans l'atelier.

Liste des objets qui étaient dans l'atelier et qui en ont été retirés pour être placés dans la chambre du rez-de-chaussée.

Un Silence en marbre, inachevé. — Un petit modèle de Cléopâtre, en cire. — Un petit modèle d'un Silence, en cire. — Un autre petit modèle en cire. — Un petit modèle inachevé d'un Neptune, en cire. — Deux ou trois petits modèles des ambons de Santa Maria del Fiore, en carton. — Un modèle de crucifix, en

terre. — Un modèle de la fontaine de la place, c'est-à-dire Neptune, en cire. — Un modèle d'un crucifix inachevé, en cire blanche. — Deux petits modèles d'une Junon, en cire jaune, inachevés. — Un petit modèle d'une Andromède, bas-relief, en cire. — Un modèle en plâtre d'un crucifix, inachevé, de grande taille.

Liste des portraits, marbres, statues, restés dans l'atelier.

Une statue en marbre de l'illustrissime Madame Éléonore, duchesse de Florence. — Une statue de marbre d'un Narcisse. — Une statue d'un Apollon avec une autre statue à ses pieds. — Un buste de marbre inachevé du Grand-Duc. — Une horloge, ou plutôt réveil. — Une tête de marbre, ébauchée. — Un bloc de marbre. — Une paire de soufflets. — Un pieu, une verge, un petit pieu et une règle, en fer. — Une petite boîte, d'une brasse, pleine de marteaux, limes et autres outils employés dans l'atelier. — Un trépan et une paire de compas. — Une paire de pincettes et deux paires de tenailles. — Une petite enclume. — Une sarbacane. — Une enclume de taille moyenne. — Un modèle du cheval de Padoue, en terre. — Une vieille corbeille. — Un banc de bois, de trois brasses, en mauvais état. — Une petite table carrée, en bois — Une table de bois, de trois brasses. — Quatre chevalets de bois, usagés. — Une échelle de bois, à quatre échelons — Un bloc d'étain, du poids de dix-huit livres. — Deux mille livres de bronze, en plusieurs blocs, de poids différents. — Une tête de Méduse en bronze. — Un modèle de Notre-Dame en cire. — Un Narcisse en cire. — Un Hyacinthe en terre cuite — Un modèle d'Hercule qui étouffe Antée et un autre Hercule plus grand, en cire. — Un modèle de fontaine, en cire. — Un modèle en cire d'un sépulcre du Pape, avec plusieurs figures. — Une Minerve en terre cuite. — Une figure de femme, en cire. — Un modèle de Charité et deux petites boîtes des portraits du sérénissime Prince, ébauchés. — Une statue de la Charité, en marbre, ébauchée. — Un modèle en cire. — Deux Christ en croix inachevés, l'un en terre et l'autre en cire. — Un buste en cire du Grand-Duc. — Un bas-relief rond d'une Lune, en terre.

Liste des livres et papiers demeurés dans la succession et dans la maison.

Tout d'abord : Un livre relié en parchemin, marqué A, intitulé : *Cahier de commandes*. A partir du folio 14, ce livre sert de

copie de lettres. Il est écrit du folio 1 au folio 15. — Un livre relié en parchemin avec attaches rouges, intitulé : *Débiteurs et Créanciers*, marqué A. Il est affecté, du folio 1 au folio 129, à des comptes de débiteurs et créanciers, et, à partir du folio 129, à des Souvenirs. La première partie n'est écrite que jusqu'au folio 73. Une dernière partie : *Débiteurs et Créanciers*, de 200 folios avec attaches blanches, marquée B, se termine sur un compte débiteur de 1,843 florins 2 livres 3 sous et 10 deniers. Les Souvenirs vont du folio 129 au folio 136, et le dernier dit : « J'ai payé à Domenico les frais d'Antonio Sputasenni, depuis le 25 décembre 1559 jusqu'au 1er mai 1561 ; ce payement est fait également à Dorotea, femme de Domenico. » — Un journal marqué A, relié en parchemin avec attaches jaunes : *Comptes de Benvenuto, fils de maître Giovanni Cellini, commencés le 1er août 1545.* Ecrit du folio 1 au folio 107. — Un journal marqué B, relié en parchemin avec attaches blanches, intitulé : *Journal*, écrit du folio 1 au folio 156. — Un livre relié en parchemin avec attaches blanches, marqué B, intitulé : *Débiteurs et Créanciers*, écrit du folio 1 au folio 141. La dernière mention est ainsi conçue : « Payé à Jacopo, fils de Tommaso, tisseur 28 livres. » Dans le même livre, à partir du folio 160, se placent des Souvenirs, qui vont jusqu'au folio 185 : « Ce jourd'hui, 20 décembre 1570, messer Benvenuto a prêté cinq cents écus d'or à messer Lorenzo Bartolini, chevalier, ainsi qu'il appert d'un acte dressé par messer Matteo da Bargha ce 20 décembre 1570 » — Un livre relié en parchemin, marqué A, intitulé : *Livre de la Villa*, écrit du folio 1 au folio 36, avec continuation sur la couverture, et un écrit de reconnaissance de dette pour location de maison, à raison de 15 livres par an, signé de Nanni, dit le Bizzarro.—Un livre relié en parchemin, sans attaches, marqué A, intitulé : *Débiteurs et Créanciers et dépenses faites pour Son Excellence illustrissime, à raison d'ouvrages et statues;* écrit du folio 1 au folio 42, plus quatre comptes attachés à la couverture par un petit cordonnet de soie noire. — Un cahier oblong, relié en parchemin avec attaches rouges, sans titre. Comptes de messer Benvenuto : écrit du folio 1 au folio 96. Se termine par la mention suivante : « Moi, Bernardino, j'ai dépensé jusqu'au 7 février dix livres. » — Un livre relié en parchemin. Comptes de messer Benvenuto, intitulé : *Livre où je tiens mes comptes de dépenses et autres*, sans attaches, écrit du folio 1 au folio 56, puis repris à partir du folio 106. Dans ce livre sont insérés plusieurs cahiers de papier cousus de la main de messer Benvenuto et

relatifs aux comptes de la villa. — Un petit cahier relié en parchemin, marqué A, écrit du folio 1 au folio 48. — Un cahier de feuilles ordinaires, sans couverture de parchemin, intitulé : *Compte de dépenses de messer Benvenuto Cellini pour le Persée et un vase d'or, et autre compte communiqué à messer Tommaso de Médicis, chevalier, et à messer Agnolo Biffoli, trésorier de Son Excellence illustrissime, le 6 avril 1564.* Ce cahier est écrit du folio 1 au folio 42. — Un cahier de feuilles ordinaires, cousues ensemble, intitulé : *Comptes extraits des livres du Château, qui sont sur la place entre les mains des contrôleurs généraux, en septembre 1560.* Ces comptes commencent à l'année 1546 et finissent à l'année 1556. — Une balance du livre marqué B.

Dans un vase d'étain : Deux privilèges sur parchemin, relatifs à la maison donnée par Son Excellence. — Quatre copies de suppliques et rescrits relatifs à la dite maison, dans le même vase d'étain.

Une décision des magnifiques seigneurs Lieutenants et Conseillers, sur parchemin, relative à la supplique concernant Domenico Sputasenni et Antonio son fils. — Deux privilèges sur parchemin, portant légitimation de deux enfants, l'un appelé Jacopo Giovanni et l'autre Giovanni Cellini.—Convention passée entre messer Benvenuto et Bindo Altoviti pour la durée de la vie naturelle dudit messer Benvenuto. Ces documents sont dans un petit sac de taffetas bleu à franges d'or.

Une liasse de huit écrits attachés ensemble et relatifs à la société formée avec Antonio et Guido Gregori, orfèvres. — L'évaluation de la maison de la Via Benedetta, faite par messer Baptista Battaglioni et messer Luigi Masini. — Un billet de 50 écus, souscrit par Andreone, boucher. — Un billet de 50 écus, ou plutôt de 5 muids de grain, souscrit par Zanobi Buonagratia. — Une liasse de 9 billets, souscrits par diverses personnes des deux sexes. — Deux contrats : L'un de location consentie à Piermaria d'Anterigoli, 1566, 15 écus. L'autre de ratification de ser Filippo dello Sbietta, dressé par ser Giovanni de Falgano. — Un contrat de prêt de 1340 écus consenti à la commune de Volterre, dressé par ser Lorenzo de Volterre en 1561. — Cinq lettres de crédit, libéralement octroyées par le Roi. — Congé de diverses chambres, signé par Antonio Fedini. — L'évaluation de la maison qui est au coin de la Via del Sole et de la place de Santa Maria Novella. — Une obligation de 440 écus, signée par Vanni dal Borgo en 1562. — Une obligation de 9 muids de grain, à livrer en août 1571 par messer Lorenzo Bartoli. — Une petite

liasse de papiers intéressant les héritiers de messer Benvenuto, relatifs à la maison de Giovanni Carnesecchi, dit le Lenzi. — Une obligation de 100 florins d'Antonio Conversini. — Plusieurs lettres de change, venues de Lyon, afférentes aux crédits que messer Benvenuto avait sur le Roi très-chrétien, Salviati et les Capponi, ces derniers se chargeant de les négocier. — Une liasse de papiers relatifs au Sputasenni, avec la décision. — Une liasse de papiers relatifs au compte de Bernardino de Narli et de Piermaria d'Anterigoli. — Une reconnaissance de dette de 10 écus, souscrite par Berna Miniati de Piazzano le 8 janvier 1570 (1571). — Une sentence des consuls relative à la maison, en date du 30 juillet 1563. — Une petite liasse de 7 papiers relatifs à l'apurement de son compte avec le Grand-Duc. — Deux obligations et deux lettres de 94 écus 4 livres, au nom du comte Alfonso Trotti, qui a reçu pareille somme. — L'évaluation des meubles du comte Trotti, par ordre du tribunal des marchands. — Une petite liasse de papiers afférents à Fiorino, le brocanteur. — Copie d'un acte de location de maison, consentie au capitaine espagnol Cerone, à raison de 20 écus par an. — Trois obligations souscrites par Vanni dal Borgo. — Une obligation de Giuseppe di Lotto, d'Empoli, s'engageant à payer mille florins dans le courant de mai 1571. — Une obligation de 6 écus, signée du capitaine Lattanzio Pichi. — Une obligation de 11 livres 10 sous, signée du Bizzarro, à Trespiano. — Une petite liasse de papiers relatifs au commerce de la boutique. — Un crédit du Mont-de-Piété, soit une reconnaissance en faveur de Maddalena et de Reparata. — Un billet de 33 écus, souscrit par Giovanni Sardella le 16 octobre 1568 et remboursable au bout de onze ans. — Un autre billet de 100 écus, souscrit le 6 mai 1561. — Un billet du même, s'engageant à livrer 24 boisseaux en août 1565.

Un petit sac contenant plusieurs lettres.

Dix-huit volumes imprimés, traitant de sujets divers. — 630 livres de fer provenant de l'atelier, en morceaux de plusieurs sortes. — 340 livres de bronze en plusieurs morceaux



INDEX ONOMASTIQUE

TABLE DES MATIÈRES.

—

TOME PREMIER.

TOME II.

APPENDICE.

DOCUMENTS ANNEXES.

IMPRIMERIE A. L[illegible]IGNE, RUE DE LA CHARITÉ, 27, [illegible].

LES ÉDITIONS G. CRÈS & CIE
RUE HAUTEFEUILLE, 21 — PARIS (VIe)





